

GRAMMAIRE DU GREC

DU

NOUVEAU TESTAMENT

PAR

A. T. ROBERTSON, A. M., D. D.

Professeur d'exégèse du Nouveau Testament Southern Baptist Theological Seminary
Louisville, KY.

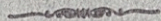
traduite sur la seconde édition

PAR

E. MONTET,

professeur à l'Université de Genève

Καὶ τὰ βιβλία, μάλιστα τὰς μεμβράνας.
2 Tim. IV, 13.



PARIS

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

68, RUE MAZARINE, 68

—
1911

GRAMMAIRE DU GREC

DU

NOUVEAU TESTAMENT

GRAMMAIRE DU GREC

DU

NOUVEAU TESTAMENT

PAR

A. T. ROBERTSON, A. M., D. D.

Professeur d'exégèse du Nouveau Testament Southern Baptist Theological Seminary
Louisville, KY.

traduite sur la seconde édition

PAR

E. MONTET,

professeur à l'Université de Genève

Καὶ τὰ βιβλία, μάλιστα τὰς μεμβράνας.
2 Tim. IV, 13.



PARIS

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

68, RUE MAZARINE, 68

1911

Louvain (Belgique), Imprimerie J.-B. ISTAS, 86, rue de Bruxelles

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

J'ai enseigné le grec du Nouveau Testament pendant vingt ans et j'ai étudié le grec pendant trente années. Mais le temps est une faible mesure du véritable intérêt que l'on porte à la langue grecque, si l'on est réellement un philhellène. Cette noble langue ne connaît pas de mesure comparable à celle du Nouveau Testament. Nous renoncerions plutôt à Platon et à Démosthène qu'à Jean et à Paul. Je considère comme un privilège et une joie de contribuer à donner aux jeunes pasteurs une vraie connaissance du grec du Nouveau Testament. A sa base, l'exégèse est grammaticale ; ce n'est pas là toute l'exégèse, mais c'en est le commencement fondamental.

Il y a peu d'années, je publiai un petit Abrégé de la syntaxe du grec du Nouveau Testament, à l'usage de l'une de nos classes de grec. Cet ouvrage a été employé dans un certain nombre d'autres institutions. Maintenant, je désire le remplacer par une étude plus étendue du champ de la grammaire du Nouveau Testament, et pourtant pas trop longue. Depuis plusieurs années, et tout récemment encore, on m'a souvent demandé d'écrire une grammaire du Nouveau Testament, qui ne fût pas aussi élémentaire que celles de Huddilston, Green, ou Harper et Weidner, et cependant pas aussi minutieuse ni aussi complète que celles de Winer, Blass ou Moulton. Celui qui a étudié le grec ancien, ne désire pas prendre un abécédaire, bien qu'il puisse n'être pas prêt pour les minuties critiques d'un livre tel que celui de Winer. La grammaire du Nouveau Testament est enseignée pendant la dernière année, dans la plupart des Collèges ; elle est aussi commencée pendant la première année dans les Séminaires théologiques (1). C'est précisément ce champ délimité et inoccupé (la dernière

(1) Il s'agit des Etats-Unis. (Note du trad.)

année du Collège et la première du Séminaire), où cherche à pénétrer cette brève grammaire. Il y a là une place non remplie dans la méthode américaine d'éducation. J'ai écrit plusieurs chapitres d'une grammaire plus étendue du grec du Nouveau Testament, comme celle de Winer, et je la terminerai aussi rapidement que possible. Mais à ce besoin correspond aussi la nouvelle grammaire de Moulton, dont les brillants prolégomènes ont déjà paru, sans parler de l'excellent ouvrage de Blass. Schmiedel et Schwyzer sont également à l'œuvre pour une révision complète de Winer ; une partie de ce travail a paru. Winer-Moulton et Winer-Thayer sont toujours employés, et cela avec raison. Rade-macher prépare aussi une grammaire du Nouveau Testament. Les perspectives d'avenir sont favorables, par conséquent, pour les grammaires plus étendues.

Mais le type intermédiaire de grammaire, comme celle-ci, est une nécessité pratique et urgente. Il y a trois types de grammaires du Nouveau Testament dont on a besoin : une grammaire des commençants pour ceux qui n'ont pas appris le grec, une grammaire complète plus avancée pour les étudiants des Séminaires et d'un caractère plus critique, enfin un ouvrage pratique intermédiaire pour ceux qui sont familiarisés avec les éléments du grec, tant à l'Université que dans le pastorat. Le pasteur très occupé a besoin d'une brève grammaire. Le texte biblique de cette grammaire est celui de Westcott et Hort, joint à un constant usage de Nestle et Tischendorf. C'est avec satisfaction que nous notons la concordance habituelle de l'excellent texte critique de Nestle avec celui de Westcott et Hort.

Le plan de la présente grammaire est déterminé par son but. La concision est pratiquée, dans la mesure du possible, avec clarté. Les paradigmes ne sont pas donnés, l'étudiant étant considéré comme les ayant déjà appris ; mais on trouvera de brèves discussions sur les variations de formes qui se présentent dans le Nouveau Testament. La grammaire de Hadley et Allen, ou celle de Goodwin peuvent être employées pour revoir les formes. On trouvera une légère critique des points de vue des divers grammairiens. Le plus grand espace est réservé à l'exposé positif des

points essentiels de la grammaire du Nouveau Testament. L'auteur s'est efforcé de mettre en lumière les principaux faits de manière à éveiller l'intérêt de ceux qu'une bonne préparation a mis au courant du grec attique.

Cette grammaire a été écrite après une étude approfondie des méthodes modernes en philologie. L'auteur reconnaît tout ce qu'il doit au Dr Adolph Deissmann et au Dr J. Hope Moulton en particulier, qui ont inauguré une ère nouvelle dans l'étude grammaticale du Nouveau Testament. Il a toujours eu présents à l'esprit les résultats des travaux récents sur la grammaire comparée, le grec moderne, les inscriptions, les papyrus, etc. Je n'ai pas pu, par manque d'espace, user largement de ces trésors sous forme d'exemples. Mais l'intérêt que je porte aux méthodes nouvelles d'études grammaticales remonte aux jours où j'entendis pour la première fois John A. Broadus « vir doctissimus » (1) enseigner le grec du Nouveau Testament au point de vue de la philologie comparée. Il enseignait ainsi à cause de ses travaux avec Gessner Harrison, de l'Université de Virginie, qui professait les idées de Bopp, lorsqu'elles étaient une nouveauté en Amérique. Je dois plus à cette initiative qu'à toute autre. Pendant dix ans j'ai fait le plan d'une grammaire du Nouveau Testament, et maintenant je publie celle-ci comme étant, dans un certain sens, le résultat d'une mission qui m'aurait été confiée par mon grand prédécesseur.

Je ne puis pas espérer n'avoir commis aucune erreur. J'ai dit ce que j'ai vu et n'ai pas hésité à exposer les choses différemment des grammaires courantes, lorsque la vérité s'est imposée à moi. Je serai reconnaissant des *errata* qui me seront signalés pour les éditions futures, et des suggestions qui rendront le livre plus pratique pour le but que j'ai eu en vue.

J'appelle cette grammaire « A short Grammar of the *Greek New Testament* » plutôt que « *New Testament Greek* » (2). Nous

(1) Gregory, *Prolegomena*, vol. III, *Nov. Test. Graece*, p. 1266.

(2) On pourrait rendre la nuance de l'anglais de la manière suivante : *Grec du Nouveau Testament*, par opposition à *Grec hellénistique*, c'est-à-dire parlé par les Juifs hellénisés. (Note du trad.)

ne pouvons plus traiter le grec du Nouveau Testament comme un dialecte, ou un patois, encore moins comme une langue sacrée ne ressemblant à rien autre au monde. C'est simplement la langue nationale commune (κοινή) du premier siècle de l'ère chrétienne, écrite par des hommes de culture différente, mais tous pénétrés de l'esprit du Christ et familiers avec le grec des Septante ; la plupart d'entre eux font preuve d'une connaissance de l'araméen de leur temps. Ces écrivains étaient en général des Juifs. Mais ce n'est pas de l'hébreu grécisé. C'est le grec d'un groupe d'écrivains, non un dialecte à part.

Je ne puis exprimer ici toutes les obligations que j'ai aux auteurs dont j'ai consulté les ouvrages. Dans la grammaire plus détaillée, dont j'ai parlé, à chaque page il y aura des références ; ici je dois me contenter d'une déclaration générale. Là où cela m'a semblé nécessaire, j'ai cité quelques auteurs par leurs noms. Je n'oublierai jamais les quelques mois que j'ai passés en 1905 au milieu des trésors grammaticaux de la Bibliothèque Bodléienne à Oxford et plus tard au British Museum, ni la courtoisie qui m'y a été témoignée.

Cette grammaire n'a pas la prétention d'être absolument originale ; si elle l'avait, cela ne serait pas vrai. Et cependant je me tiens pour seul responsable des vues qui y sont exprimées. Mon travail n'aura pas été vain, si, par cet ouvrage, les étudiants parviennent à une connaissance plus entière et plus profonde des richesses du Christ. Ταῦτα μελέτα, ἐν τούτοις ἔσθι (1 Tim. IV, 15).

Louisville, 1908.

A. T. ROBERTSON.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION.

Il y a seulement sept mois que la première édition de cette grammaire a paru. C'est maintenant le manuel employé dans plusieurs institutions américaines d'enseignement, et beaucoup d'autres encore l'adopteront en automne. Cet ouvrage a été publié en Angleterre chez Hodder et Stoughton. Une traduction italienne est en cours de publication à la « Libreria editrice fiorentina » à Florence. Des savants autorisés, dans plusieurs pays, ont salué avec joie l'apparition de ce livre répondant à un besoin depuis longtemps ressenti.

Les *errata*, principalement dans la bibliographie, étaient plus nombreux qu'ils n'auraient dû être. Je remercie, à ce point de vue, pour les suggestions qui m'ont été faites, Rev. Prof. H. A. Kennedy, D. D., de Toronto, Rev. Prof. J. H. Farmer, D. D., de Toronto, Rev. Prof. Alexander Souter, D. D., d'Oxford, Rev. George Milligan, D. D., de Murthly (Ecosse), Prof. Ebrard Nestle, D. th., de Maulbronn (Allemagne), Prof. A. Debrunner (Allemagne), Rev. Prof. B. C. Deweese, de Lexington (KY.), Rev. J. C. C. Dunford et Rev. Prof. W. O. Carver, D. D., de Louisville. Je me suis efforcé de corriger cette édition de toute erreur, mais je ne prétends point à la perfection. Je serai reconnaissant des *errata* qui me seront signalés pour une future édition.

Le plan général de cette brève grammaire impose des limites qui ont été nettement reconnues nécessaires par les critiques. La structure de l'ouvrage est justifiée par le but proposé. Quelques changements de détail ont été introduits dans cette nouvelle édition. Je saisis cette occasion pour exprimer mes meilleurs vœux à tous ceux qui travaillent dans le champ de la grammaire du Nouveau Testament.

Mai 1909

A. T. ROBERTSON.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

La grammaire, dont nous présentons la traduction au public de langue française, est l'œuvre d'un helléniste distingué, qui enseigne l'exégèse du Nouveau Testament dans un « Collège » américain, le Professeur A. T. Robertson.

La grammaire du grec du Nouveau Testament, que le Prof. Robertson a composée, a reçu, en Amérique et en Europe, un accueil des plus favorables. En Amérique, elle a eu déjà deux éditions, et la troisième sous presse paraîtra en même temps que cette traduction. Une autre édition anglaise a été éditée en Angleterre. Cette grammaire a été traduite en italien et en allemand ; des traductions hollandaise et espagnole sont, l'une sous presse, l'autre en voie de préparation ; des traductions suédoise et japonaise sont à l'étude.

L'auteur, qui a pris soin de revoir lui-même, de corriger et d'augmenter (1) la deuxième édition américaine, sur laquelle cette traduction est faite, est un admirateur enthousiaste de la langue grecque en général, et du grec du Nouveau Testament en particulier ; mais il est, en même temps, un des plus fins connaisseurs que nous sachions du grec du Nouveau Testament. Sa science dans cette langue est profonde : c'est l'impression très nette que le lecteur retirera de la lecture de cet ouvrage.

Le Prof. Robertson s'est voué à l'étude du grec du Nouveau Testament ; il travaille actuellement à achever une grammaire complète de cette langue (celle que nous publions n'étant qu'une

(1) La bibliographie, en particulier, a été enrichie et complétée. Le traducteur a rédigé quelques notes, jointes au texte, dans le but d'ajouter quelques éclaircissements sur les rapports du grec du Nouveau Testament avec l'hébreu et l'araméen bibliques et avec les langues sémitiques en général.

grammaire abrégée), qui sera l'œuvre de toute sa vie, et qu'il compte pouvoir livrer à l'impression dans deux ans.

La grammaire du Prof. Robertson a été écrite spécialement pour les étudiants des Facultés de théologie protestante des Etats-Unis. Ce point de vue particulier explique la position prise par l'auteur dans certaines questions. Mais en réalité son ouvrage s'adresse à un cercle beaucoup plus étendu de lecteurs ; tous ceux qui s'intéressent aux études grecques, dans le sens le plus large du mot, et surtout ceux que captive l'histoire des origines du Christianisme d'après les textes bibliques, trouveront dans la grammaire du Prof. Robertson une mine de renseignements précieux, et une tractation originale du sujet proposé.

Le livre du Prof. Robertson est écrit dans un style concis, vivant et pittoresque. La traduction, que nous présentons, est aussi littérale que possible, sans nuire toutefois à la clarté ; elle a respecté, autant qu'elle l'a pu, le style imagé de l'auteur.

Le livre a été écrit pour des Anglais ; il est bon de ne pas l'oublier. On comprendra mieux ainsi les citations nombreuses d'ouvrages anglais et les exemples fréquents de comparaisons tirés de la langue anglaise.

Nous avons usé, pour rendre le texte français plus précis, de quelques néologismes, facilement saisissables ; ils nous ont été en quelque sorte imposés par la concision de la rédaction anglaise, et aussi par les nécessités du vocabulaire technique anglais qui n'est pas identique au vocabulaire français correspondant.

L'auteur a intitulé sa grammaire, en anglais : « A Short Grammar.... » (Brève grammaire). Ce titre est trop modeste. Sans doute, la grammaire est abrégée et réduite pour les étudiants auxquels elle est destinée ; mais en fait, elle est très complète sous sa rédaction concise.

Ses qualités essentielles sont : la précision, la clarté (malgré quelques obscurités résultant de la concision), et surtout la valeur scientifique.

Le livre, et c'est là l'un de ses caractères les plus remarquables, présente une philosophie de la langue grecque. L'auteur s'élève souvent à des idées générales, du plus grand intérêt, sur l'histoire

de cette langue et sur ses relations avec les autres langues indo-germaniques. Cette philosophie du langage grec fait le charme de l'ouvrage, que nous avons eu un véritable plaisir à traduire.

En réalité, le champ parcouru par l'auteur dépasse de beaucoup celui qui est limité par le Nouveau Testament. L'auteur expose, en raccourci, la grammaire grecque dans ses divers états (grec ancien, grec moderne, grec littéraire, *κοινή*, dialectes divers) ; il attribue avec raison une très grande importance au grec des papyrus. Il est bien évident que la langue des papyrus éclaire d'une manière tout-à-fait lumineuse certains faits linguistiques de l'idiome du Nouveau Testament.

Enfin l'auteur établit de nombreux rapprochements entre le grec et le sanscrit, et les rapports qu'il constate ici offrent un très haut intérêt linguistique.

On voit, par ce simple exposé du contenu de la « Short Grammar », que nous avons affaire à un ouvrage de première valeur sur le grec du Nouveau Testament. Nous ne doutons pas que les hellénistes ne confirment ce jugement, porté par un hébraïsant de l'Ancien Testament.

ED. MONTET.

BIBLIOGRAPHIE.

- Abbott, Johannine Vocabulary (1905).
Abbott, Johannine Grammar (1906).
Angus Samuel, Modern Methods of N. T. Philology (Harvard Theological Review, Oct. 1909).
Angus Samuel, The Κοινή (Princeton Theological Review, Jan. 1910).
Bevier, Brief Greek Syntax (1909).
Blass, Philology of the Gospels (1898).
Blass, Grammar of New Testament Greek (1905).
Voy. aussi Kuehner-Blass.
Boatti, Grammatica del greco del Nuevo Testamento, 2 vol. (1908-1909).
Boisacq, Les dialectes doriens (1891).
Brugmann, Grundriss der Vergleichenden Grammatik (1892, 1901).
Brugmann, Griechische Grammatik (1900).
Brugmann, Comparative Grammar (Wright's tr., 5 vols., 1895).
Brugmann, Kurze vergleichende Grammatik der Indo-germanischen Sprachen (1904).
Buck, Greek Dialects (1910).
Burton, Syntax of the Moods and Tenses of New Testament Greek (1893).
Buttmann, Grammar of New Testament Greek (1880).
Cary, Introduction to New Testament Greek (1879).
Claflin, Syntax of Boeotian Dialect Inscriptions (1905).
Clapperton, First Steps in New Testament Greek.
Clyde, Greek Syntax (1876).
Combe, Grammaire grecque du Nouveau Testament (1906).
Conybeare and Stock, Selections from the LXX. with Grammar (1905).

- Croenert, *Memoria Graeca Herculanensis* (1903).
 Cremer, *Biblisch-theologisches Wörterbuch der neutest. Gräcität* (1902).
 Curtius, *Greek Etymology* (1886).
 Dalman, *The Words of Jesus* (1902).
 Dalman, *Grammatik des juedisch-palästinischen Aramäisch* (1895).
 Deissmann, *Bible Studies* (1901).
 Deissmann, *Licht vom Osten* (1908).
 Deissmann, *New Light on the New Testament* (1907).
 Deissmann, *Philology of the Greek Bible* (1908).
 Delbrueck, *Die Grundlagen der griechischen Syntax* (1879).
 Delbrueck, *The Study of Language* (1882).
 Delbrueck, *Vergl. Syntax d. indog. Sprachen* (1893-1900).
 Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache* (1898).
 Donaldson, *New Cratylus* (1859).
 Farrar, *Greek Syntax* (1876).
 Gildersleeve, *Syntax of Classical Greek, Part I.* (1900). *Part II.* sous presse.
 Giles, *A Short Manual of Comparative Philology* (1901).
 Goodwin, *Greek Grammar* (1894).
 Goodwin, *Greek Moods and Tenses* (1889).
 Green, *Handbook of the Grammar of the Greek New Testament* (1904).
 Gregory, *Prolegomena. Tischendorf, Novum Testamentum Graece* (1894).
 Hadley and Allen, *Greek Grammar* (1895).
 Harnack, *Sayings of Jesus* (1908).
 Harper and Weidner, *Introductory New Testament Greek Method* (1888).
 Harrison, *Greek Prepositions* (1858).
 Hatch, *Essays in Biblical Greek* (1892).
 Hatzidakis, *Einleitung in die neugriechische Grammatik* (1902).
 Hawkins, *Horae Synopticae* (1899).
 Heine, *Synonomik des neutestamentlichen Griechisch* (1898).

- Heinrici, *Der litterarische Charakter der neutest. Schriften* (1908).
 Helbing, *Grammatik der Septuaginta. Laut- und Wortlehre,* (1907).
 Hirt, *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre* (1902).
 Hoffmann, *Die griechischen Dialekte* (1891-1898).
 Hoole, *Classical Element in the N. T.* (1888).
 Hort, *Appendix (Vol. II.) to Greek N. T.* (1882).
 Huddilston, *Essentials of New Testament Greek.*
 Jannaris, *Historical Greek Grammar* (1897).
 Kennedy, *Sources of New Testament Greek* (1895).
 King and Cookson, *Principles of Sound and Inflexion, etc.* (1888).
 Kroll, *Geschichte der klassischen Philologie* (1908).
 Kuehner-Blass, *Ausführliche Grammatik, Erster Teil, 2 Bde* (1890, 1892).
 Kuehner-Gerth, *Ausführliche Grammatik, Zweiter Teil, 2 Bde,* (1898, 1904).
 Mayser, *Grammatik der griechischen Papyri. Laut- und Wortlehre* (1906).
 Meillet, *Introduction à l'Étude comparative des Langues indo-européennes* (1908).
 Meister, *Die griechischen Dialekte* (1882, 1889).
 Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften* (1900).
 Meltzer, *Griechische Grammatik: Bd. I., Formenlehre; Bd. II., Bedeutungslehre und Syntax* (1899).
 Meyer, *Jesu Muttersprache* (1896).
 Monro, *Homeric Grammar* (1891).
 Moulton, (J. H.), *Grammatical Notes in Expositor* (1901), and *Classical Review* (1901, 1904); *Characteristics of N. T. Greek, Expositor* (1904).
 Moulton and Milligan, *Lexical Notes on the Papyri, Expositor* (1908, —).
 Moulton, (J. H.), *Introduction to N. T. Greek.*
 Moulton, *Prolegomena to Grammar of N. T. Greek, third edition* (1908).
 Moulton, *N. T. Greek in the Light of Modern Discovery* (Cambridge Biblical Essays, 1909).

- Moulton (J. H.), *The Science of Language* (1903).
 Moulton (W. F.) and Geden, *Concordance to the Greek Testament* (1897).
 Mueller, *Historische Grammatik der hellenischen Sprache* (1891).
 Mutzbauer, *Die Grundbedeutung des Konjunktiv und Optativ und ihre Entwicklung im Griechischen* (1908).
 Nachmanson, *Laute und Formen der magnetischen Inschriften* (1903).
 Nägeli, *Der Wortschatz des Apostels Paulus* (1907).
 Nestle, *Novum Testamentum Graece* (1906).
 Oertel, *Five Linguistic Lectures* (1901).
 Pallis, H NEA ΔΙΑΘΗΚΗ (1902).
 Preuschen, *Vollständiges griechisch-deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur* (1908, —).
 Psichari, *Essai sur le grec de la Septante* (1908).
 Reinhold, *De Graecitate Patrum Apostolicorum, etc.* (1898).
 Riemann et Goelzer, *Grammaire comparée du Grec et du Latin* (1897, 1901).
 Rutherford, *The New Phrynichus* (1881).
 Sandys, *A History of Classical Scholarship*, Vols. I, II, III (1906, 1908).
 Sayce, *Principles of Comparative Philology* (1876).
 Schleicher, *Vergleichende Grammatik* (1876).
 Schmid, *Des Atticismus, etc.*, 4 Bde (1889-1897).
 Schwyzer, *Grammatik der pergamenischen Inschriften* (1898).
 Simcox, *Language of the New Testament* (1890).
 Simcox, *The Writers of the New Testament*.
 Smyth (H. W.), *The Greek Dialects* (1894). *The Ionic*.
 Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Period* (1870).
 Stahl, *Kritisch- historische Syntax des griechischen Verbums* (1907).
 Sterrett, *Homer's Iliad* (1907). (Excellent aperçu du dialecte d'Homère).
 Sweet, *History of Language* (1900).

- Swete, *Introduction to the Old Testament in Greek* (1900).
 Thackeray, *Grammar of the Old Testament in Greek* (1909).
 Thayer, *Greek-English Lexicon of the New Testament* (1887).
 Thieme, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander und das Neue Testament* (1906).
 Thomson, *The Language of Palestine during the Time of Our Lord* (1910).
 Thompson, *A Greek Grammar for Schools*. New edition (1907).
 Thompson, *The Greek Tenses in the New Testament* (1895).
 Thumb, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus* (1901).
 Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volsprache* (1895).
 Thumb, *Handbuch der griechischen Dialekte* (1909).
 Tischendorf, *Novum Testamentum Graece*. 2 Vols. Editio octava (1869, 1872).
 Trench, *Synonyms of the New Testament* (1890).
 Vincent and Dickson, *Handbook of Modern Greek* (1887).
 Viteau, *Étude sur le Grec du Nouveau Testament (Le Verbe, 1893 ; Sujet, 1896)*.
 Voelker, *Syntax d. gr. Papyri, I.* (1903).
 Votaw, *The Use of the Infinitive in Biblical Greek* (1896).
 Wackernagel, *Die griechische Sprache (Die Kultur der Gegenwart. Teil 1, Abt. 8, 1897)*.
 Wellhausen, *Einleitung in die drei ersten Evangelien* (1905).
 Westcott and Hort, *Greek New Testament*.
 Whitney, *Sanskrit Grammar* (1891).
 Winer-Moulton, *plusieurs éditions*.
 Winer-Schmiedel (and Schwyzer), *paru en partie seulement*.
 Winer-Thayer, *plusieurs éditions*.
 Les différentes éditions des papyrus grecs et des inscriptions grecques peuvent être consultées dans les bibliothèques publiques de l'Europe et de l'Amérique. Voici les titres des plus importantes de ces éditions :
 Archiv für Papyrusforschung, Wilcken.
 Audollent, *Defixionum Tabellae* (1904).
 British Museum Papyri, F. G. Kenyon, (1893, 1898).

- Cauer, *Delectus inscriptionum Graecarum* (1883).
 Cooke, *North Semitic Inscriptions* (1903).
 Corpus Papyrorum Raineri (1895).
 Dittenberger, *Orientis Graeci Inscriptiones Selectae* (2 vols., 1893).
 Florence Papyri (1905).
 Gaertingen und Paton, *Inscriptiones Maris Aegaei* (1903, 1908).
 Geneva Papyri (1896, 1900).
 Goodspeed, *Greek Papyri from the Cairo Museum* (1902).
 Grenfell and Hunt, *Amherst Papyri* (1901, 1905).
 Grenfell and Hunt, *Fayum Towns and their Papyri* (1900).
 Grenfell and Hunt, *Hibeh Papyri* (1906).
 Grenfell and Hunt, *Oxyrhynchus Papyri* (1898, —).
 Grenfell and Hunt, *Tebtunis Papyri* (1901, —).
 Griechische Urkunden (Berlin Papyri, 1895, —).
 Hicks and Hill, *Greek Historical Inscriptions* (1901).
 Inscriptiones Graecae (Berlin) XIV Vols. (1873-1908).
 Kern, *Die Inschriften von Magnesia am Maeander* (1900).
 Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte* (1882).
 Mahaffy, *Petrie Papyri* (1891).
 Michel, *Recueil d'inscriptions grecques* (1900).
 Paris Papyri (1865).
 Paton and Hicks, *Inscriptions of Cos* (1891).
 Solmsen, *Inscriptiones Graecae* (1905).
 Turin Papyri (1826).
 Pour plus amples renseignements, voyez Moulton, *Prolegomena*, p. 251 ff. ; Mayser, *Grammatik d. griech-Pap.*, S. vii. ff.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface de l'auteur	I
Préface de la seconde édition	V
Préface du traducteur	VII
Bibliographie	XI

PREMIÈRE PARTIE : Introduction 17

Chapitre I. La méthode linguistique moderne	19
1. La méthode ancienne et la nouvelle	19
2. Principe de l'évolution du langage	19
3. Unité du grec	20
4. L'attique littéraire et le grec vulgaire	20
5. Rôle du grammairien	20
6. Le point de vue grec	21

Chapitre II. Qu'est-ce que le grec du Nouveau Testament ?	22
1. La découverte des papyrus	22
2. Le Nouveau Testament en grec parlé	22
3. Lumière projetée dans le passé par le grec moderne parlé	23
4. <i>κοινή</i> littéraire et <i>κοινή</i> vulgaire	23
5. La <i>κοινή</i> et l'ancien grec	23
6. Le grec du Nouveau Testament n'est pas un grec de traduction	23
7. L'influence sémitique	24
8. L'influence latine	24
9. L'influence chrétienne	24
10. Caractéristiques individuelles	25

DEUXIÈME PARTIE : Formes* 27

Chapitre III. Orthographe, accent, prononciation, ponctuation	29
1. Orthographe	29
a. Difficultés de l'évidence externe	29
b. Le <i>v</i> final	29
c. Elision	30
d. Crase	30

e. Contraction	30
f. Esprit rude	30
g. Voyelle prosthétique	31
h. Noms propres	31
i. Secours des papyrus	31
2. Accent	31
a. Ancien mépris des accents	31
b. Evidence de l'accent	32
c. Origine des accents	32
d. Signification de l'accent	32
e. Situation du Nouveau Testament	33
3. Prononciation	33
a. Origine de la théorie moderne	33
b. Erasme a raison d'une part et a tort de l'autre	34
4. Ponctuation	35
Chapitre IV. La déclinaison des substantifs	36
1. Histoire des déclinaisons grecques	36
a. Trois déclinaisons	36
b. Métaplasme	36
c. Fusion de formes de cas	37
2. Formes spéciales dans la première déclinaison	37
a. Génitifs ionien et dorien	37
b. Nominatif singulier	38
c. Vocatif	38
d. Histoire des terminaisons génitif-ablatif	38
e. Terminaisons locative, dative, instrumentale	39
f. Terminaisons accusatives	39
3. Formes spéciales de la seconde déclinaison	40
a. Déclinaison dite attique	40
b. θεός comme vocatif	40
c. ἡσούς	40
d. Contraction et anomalie	40
e. Formes distinctives dans cette déclinaison	40
4. Formes spéciales de la troisième déclinaison	42
a. Vocatif	42
b. Accusatif	42
c. Formes du génitif-ablatif	43
d. Formes nominatives	43
e. Locatif, instrumental, datif	44
5. Le nombre dans les substantifs	44
a. Le duel	44
b. Mots avec un seul nombre	45
c. Le pluriel neutre et le verbe	45

6. Le genre des substantifs	45
a. Noms propres	45
b. Genre naturel et grammatical	46
c. Usage du Nouveau Testament	46
Chapitre V. La déclinaison des adjectifs	47
1. L'origine des adjectifs	47
a. Ligne de démarcation entre substantifs et adjectifs	47
b. Adjectifs sanscrits à une terminaison	47
c. Variétés adjectives de substantifs	47
d. Spécialisation d'un usage des substantifs	47
2. La déclinaison des adjectifs	48
a. Avec une seule terminaison	48
b. Avec deux sortes de terminaisons	48
c. Employés seulement avec deux	48
d. Une terminaison tombée	48
e. Avec trois terminaisons	49
f. Adjectifs composés	49
g. Terminaisons du participe	49
h. Usage du Nouveau Testament	49
3. La comparaison dans les adjectifs	49
a. Comparaison sans suffixes	49
b. Les suffixes	49
c. Emploi des suffixes dans le Nouveau Testament	50
d. Double comparatif	50
e. Comparatifs dérivés d'adverbes	50
f. Superlatif élatif dans le Nouveau Testament	50
g. Autres moyens employés	51
4. Adjectifs numéraux	51
a. Τέσσαρες, etc.	51
b. Premiers nombres cardinaux	51
c. Ordinaux	51
Chapitre VI. La déclinaison des pronoms	52
1. Racines pronominales	52
a. Racines séparées	52
b. Relation avec le verbe (terminaisons)	52
c. Originellement démonstratifs	52
2. Brève esquisse des formes pronominales	52
a. Première et seconde personnes	53
b. Troisième personne	53
c. Possessif	53
d. Réfléchi	53
e. Démonstratif	54

f. Relatif	54
g. Interrogatif	54
h. Réciproque	55
Chapitre VII. La conjugaison du verbe	56
1. Rapport des formes verbales et des formes nominales	56
a. Racines et radicaux	56
b. Suffixes verbaux	56
c. Substantifs verbaux	56
d. Adjectifs verbaux	57
e. Formes du Nouveau Testament	57
2. La construction du verbe	57
a. Le mot principal de la phrase	57
b. Racines originelles ni verbes ni substantifs	58
c. Analyse du verbe	58
d. Relation des suffixes au thème	58
e. Disparition des verbes en μ	59
3. Les temps	59
a. L'aoriste	59
b. Le système du temps présent	60
c. Le système du futur	62
d. Le système du parfait	64
e. Redoublement	66
f. Augment	66
4. Les modes	67
a. L'indicatif	67
b. Le subjonctif	68
c. L'optatif	69
d. L'impératif	70
5. Les voix	72
a. L'actif	72
b. Le moyen	73
c. Le passif	74
Chapitre VIII. Principales parties de quelques verbes importants	76
Chapitre IX. La formation des mots dans le Nouveau Testament	88
1. L'histoire des mots grecs	88
2. La parenté des mots grecs les uns avec les autres	88
3. Les contrastes dans les mots grecs	89
4. Mots composés	90
5. Comparaison avec les autres langues indo-germaniques	91
6. Développements du Nouveau Testament	91

TROISIÈME PARTIE : Syntaxe	93
Chapitre X. La proposition	95
1. Définitions	95
2. Le sujet, centre d'un groupe de mots	95
3. Le prédicat, centre d'un groupe de mots	95
4. Prédicat et copule	95
5. Apposition avec le sujet et le prédicat	95
6. Le nombre dans le sujet et le prédicat	95
7. Le genre dans les substantifs et les adjectifs	96
8. Cas en apposition	96
9. Propositions simples et composées	96
10. Mots, membres de phrases, propositions, paragraphes	96
Chapitre XI. Substantif, adjectif, adverbe	97
1. Relation des parties du discours	97
2. Eléments du discours	97
3. Origine des adjectifs	97
4. L'adjectif en grec	98
5. Adjectif prédicat ou attributif	98
6. Rareté du superlatif	98
7. L'adjectif employé comme adverbe	98
8. Adjectifs sans substantifs	99
9. Adjectifs avec l'infinitif et avec des cas variés	99
10. Cas des adverbes	99
11. Adverbes employés comme prépositions	99
12. L'article avec les adverbes	99
13. Phrases adverbiales	99
14. Participes adverbiaux	100
15. Valeur comparative et composition des adverbes	100
Chapitre XII. L'article	101
1. L'article indéfini en grec	101
2. Origine de l'article défini	101
3. Sens de l'article	102
a. Objets individuels distingués d'autres objets individuels	103
b. Distinction de catégories d'autres catégories	103
c. Distinction de qualités d'autres qualités	104
4. Avec quoi l'article est employé	104
5. Quand l'article n'est pas employé	105
6. Quelques usages spéciaux de l'article	106
a. Corrélation de l'article	106
b. L'article avec des attributs	107

1. Adjectifs	107
2. Avec les génitifs	107
3. Avec des compléments.	107
c. La répétition de l'article	108
d. L'article avec les prédicats	109
e. L'article avec les noms propres	110
f. L'article avec les pronoms	110
g. L'article avec $\pi\acute{\alpha}\varsigma$	111
h. L'article avec $\mu\acute{\epsilon}\tau\omicron\varsigma$	112
i. L'article avec le nominatif comme vocatif	112
Chapitre XIII. Pronoms	113
1. Qu'est-ce que le pronom ?	113
2. Persistance des pronoms	113
3. Emphase	113
4. $\alpha\upsilon\tau\acute{o}\varsigma$ dans le prédicat	114
5. Place	114
6. Omission	114
7. Pronom de la troisième personne	114
8. Réfléchi	115
9. Possessif	115
10. Démonstratif	116
11. Relatif	116
12. Pronoms corrélatifs	118
13. Pronom indéfini	118
14. Les pronoms interrogatifs	119
15. Pronoms réciproques	121
16. Expressions d'alternative.	121
17. Les formes négatives	122
Chapitre XIV. Les Cas	123
1. Les cas dans les langues indo-germaniques	123
a. Huit cas en sanscrit	123
b. Histoire différente des huit cas	123
c. Terminaisons des cas en sanscrit	124
2. Origine et usage des cas	125
a. Le mot cas	125
b. Objet des cas	125
c. Origine de l'emploi des prépositions avec les cas.	125
d. Fusionnement de formes de cas	126
e. Idée distincte des cas maintenue	126
f. Origine des terminaisons des cas	127
g. Echange de cas	127
3. Le nominatif	127

a. Terminaison ς	127
b. Emploi originel : non sujet	128
c. Proprement appositif	128
d. En apposition avec d'autres cas	128
e. Nominatif indépendant	128
4. Le vocatif	129
a. Cas de l'adresse	129
b. Employé seul ou avec ω	129
c. Formes nominatives	130
d. L'article avec le vocatif.	130
e. Nominatifs en réalité vocatifs	130
5. L'accusatif.	130
a. Ambiguïté du nom	130
b. Le cas le plus ancien	131
c. Idée fondamentale	131
d. A l'origine emploi quelque peu vague	131
e. Maintien dans la langue parlée	131
f. Convenance d'une étude analytique	132
g. Avec les verbes de mouvement	132
h. Extension de l'espace	133
i. Durée du temps	133
j. Avec les verbes transitifs	133
k. Objet intérieur ou contenance	134
l. Deux accusatifs ou plus	134
m. Avec les verbes passifs	135
n. Sans verbe	136
o. Avec l'infinitif.	137
p. Accusatif absolu	137
q. Avec les prépositions	137
6. Le génitif	138
a. Même terminaison du génitif et de l'ablatif en grec	138
b. Fausse appellation pour le génitif.	138
c. Accroissement dans l'usage	138
d. Variété de l'idée résultante	139
e. Avec les substantifs	139
1. Usage local	139
2. Expressions de temps	140
3. Possession	140
4. Identité	141
5. Sens partitif, probablement ablatif	141
6. Subjectif ou objectif	141
7. Le sens du mot spécifique	141
8. Place du génitif	142
9. Plusieurs génitifs ensemble.	142

f. Avec les adjectifs	142
g. Avec les adverbes et les prépositions	142
h. Avec les verbes	142
1. Génitif prédicat	143
2. Verbes de sensation	143
3. Verbes d'anxiété	143
4. Verbes de signification plus objective	143
5. Génitif absolu	144
7. L'ablatif	145
a. Le cas de séparation ou origine	145
b. L'ablatif avec les adjectifs	145
c. Avec les adverbes et les prépositions	146
d. Avec les verbes	146
8. Le locatif	147
a. Espace	147
b. Temps	148
c. Sans et avec ἐν	149
d. Avec d'autres prépositions	149
e. Construction prégnante de ἐν et εἰς	149
9. Le cas instrumental	150
a. Expressions de temps	150
b. Association ou accompagnement	151
c. Termes de similitude	151
d. Manière	151
e. Cause ou fondement	152
f. Moyen ou instrument	152
g. Mesure	152
h. Deux prépositions l'emploient	153
10. Le datif	153
a. Complément indirect des verbes	154
b. Complément direct de quelques verbes	154
c. Avec des verbes intransitifs	155
d. Possession	155
e. Datif éthique	155
f. Datif de l'agent	156
g. Avec des substantifs	156
h. Infinitif au datif	156
i. Quelquefois le cas est ambigu	157
Chapitre XV. Prépositions	158
1. Raison de leur usage	158
2. Que sont les prépositions ?	158
3. Prépositions dites impropres	159

4. Cas avec les prépositions	161
5. Véritable méthode d'étude	161
6. ἀμφί	162
7. ἀνά	162
8. ἀντί	162
9. ἀπό	162
10. διά	163
11. ἐν	163
12. εἰς	164
13. ἐκ	164
14. ἐπί	165
15. κατά	165
16. μετά	165
17. παρά	166
18. περί	166
19. πρό	167
20. πρός	167
21. σύν	167
22. ὑπέρ	168
23. ὑπό	169
Chapitre XVI. Remarques générales sur le verbe	170
1. Le nom n'est pas distinctif	170
2. La fonction du verbe	170
3. Les deux types de verbes	170
4. Infinitif et participe non purs verbes	170
5. Comment le verbe est fait	171
6. Idée spécifique de chaque opération	171
7. Aktionsart	171
8. Développement simultané des modes, voix et temps	172
9. Variations dans différents verbes	172
10. Survivance des plus aptes	172
11. Ordre probable	172
Chapitre XVII. Les modes	173
1. Emploi de ἔν avec les modes	173
2. Qu'est-ce que le mode ?	173
3. Exposé positif : indicatif	174
4. Exposé douteux : subjonctif et optatif	175
5. Exposé de commandement : impératif	176
Chapitre XVIII. Les voix	178
1. Qu'est-ce que la voix ?	178
2. Noms des voix	178

3. La voix ni transitive, ni intransitive	178
4. Voix active	179
5. Voix moyenne	179
6. Voix passive	179
7. Histoire du moyen et du passif	180
8. Le terme déponent	180
Chapitre XIX. Les temps	182
1. Le nom de temps	182
2. Idée fondamentale	182
3. Trois notions de la durée de l'action	182
4. Le temps au point de vue grec	183
5. Action indéfinie : aoriste	183
6. Action incomplète	185
a. Le présent	186
b. L'imparfait	188
c. Le futur	188
7. Action achevée	190
a. Le présent parfait	191
b. Le plus-que-parfait	193
c. Le futur parfait	193
Chapitre XX. Propositions coordonnées et subordonnées. — Con-	
jonctions	195
1. Qu'est-ce qu'une proposition ?	195
2. Proposition simple	195
3. Coordination de propositions	195
4. Contraste par les conjonctions	196
5. Conjonctions disjonctives	197
6. Conjonctions déductives	197
7. Conjonctions subordonnantes	198
8. Modes, temps et voix dans les propositions subordonnées	198
9. Caractère des propositions subordonnées	199
10. Relation entre les propositions et les paragraphes	200
Chapitre XXI. Propositions finales	201
1. Propositions purement finales-adverbiales	201
2. Conjonctions finales	201
3. Propositions non-finales	202
4. Autres méthodes pour exprimer le dessein	203
5. Absence du verbe principal	203
6. Absence de ὡς	203
Chapitre XXII. Propositions consécutives	204
1. Faible développement en grec	204

2. ὥστε et l'indicatif	204
3. ὥστε et l'infinitif	204
4. Emploi de ὥστε au début des phrases	204
5. Origine de ὥστε	204
6. Infinitif seul non consécutif	205
7. Ἐφ' ὧς pas dans le Nouveau Testament	205
8. Emploi de ὡς	205
9. Emploi de ὅτι	205
10. Emploi du relatif	205
Chapitre XXIII. Vœux	206
1. Il ne s'agit pas des verbes de vœu	206
2. ὅφελον	206
3. Vœu dans le passé	206
4. Vœu dans le présent	206
5. Vœu dans le futur	206
6. Vœu dans le futur et commandement	206
7. Optatif potentiel	207
8. Courtoisie de l'imparfait	207
Chapitre XXIV. Propositions causales	208
1. Emploi de γάρ	208
2. ὅτι et διότι	208
3. ἐπεὶ, ἐπειδὴ et ἐπειδήπερ	208
4. ἐφ' ὅσον	209
5. καθότι	209
6. Infinitif avec διὰ	209
7. Participe causal	209
8. Relatif avec idée de cause	209
9. ἀνθ' ὧν, διό, etc.	209
Chapitre XXV. Propositions conditionnelles	210
1. Remarques générales	210
2. Condition de la première classe : déterminée remplie	210
3. Condition de la seconde classe : déterminée non remplie	211
4. Condition de la troisième classe : indéterminée avec attente d'accomplissement	213
5. Condition de la quatrième classe : indéterminée avec faible attente d'accomplissement	214
6. Conditions mêlées	215
7. Participe comme protase	215
8. Conditions elliptiques	215
9. Conditions dans le discours indirect	216
10. Propositions impliquant une concession	216
11. Négation dans la protase	217

Chapitre XXVI. Propositions relatives	218
1. Fonction du relatif avec les propositions	218
2. Deux sortes de propositions relatives : adjective et adverbiale	218
3. Adverbes relatifs	218
4. Le mode dans la proposition relative	218
5. Relatifs défini et indéfini	219
6. Ce qu'on appelle relatif-conditionnel	219
7. Emploi de <i>ἐν</i> dans la proposition relative	219
8. Négation de la proposition relative	220
9. Relatif du dessein ou résultat	220
10. Emploi de <i>ἐάν</i> avec les relatifs	220
Chapitre XXVII. Propositions temporaires	221
1. Listes des conjonctions temporaires	221
2. Groupe avec le sens de " avant que "	221
a. <i>ἄχρι</i>	221
b. <i>ἕως</i>	221
c. <i>μέχρι</i>	222
d. <i>πρίν</i>	222
e. <i>πρὸ τοῦ</i> et l'infinitif	223
f. <i>ἐν ᾧ</i>	223
g. <i>ἄφ' οὗ</i>	223
3. Autres constructions	223
a. <i>ἡνίκα</i>	223
b. <i>ἐπεὶ</i>	223
c. <i>ὁπότε</i>	224
d. <i>ὅτε</i> et <i>ὅταν</i>	224
e. <i>ὥς</i>	224
f. <i>ὅσον</i>	224
g. <i>μετὰ τό</i> et l'infinitif	224
h. <i>ὡσάντις</i>	225
4. Participes avec idée temporaire	225
Chapitre XXVIII. Propositions comparatives	226
1. Tractation inadéquate	226
2. <i>καθὼ, καθά, καθάπερ</i>	226
3. <i>καθότι</i>	226
4. <i>ὅσος</i>	226
5. <i>ὥς, καθὼς, καθὼςπερ, ὥσπερ, ὥσεί, ὥσπερ</i>	227
Chapitre XXIX. Propositions interrogatives	228
1. Signe d'interrogation	228
2. Les modes des questions directes	228

3. Sorte de question attendue	228
4. Pronoms interrogatifs employés	229
5. Confusion entre les pronoms interrogatifs et relatifs	229
6. Conjonctions interrogatives	230
7. Phrases elliptiques comme <i>ἵνα τί, τί ὅτι, εἰ</i>	230
8. Questions alternatives	231
9. Exclamations	231
10. Interjections	231
Chapitre XXX. Discours indirect	232
1. Discours direct plus commun	232
2. Temps, dans la règle, non changé	232
3. La personne du verbe peut être changée	232
4. Le mode peut être changé	233
5. Trois sortes de discours indirect	233
6. Affirmations indirectes	234
a. Construction avec l'infinitif	234
b. Construction avec <i>ὅτι</i>	235
c. Construction avec le participe	236
d. Construction avec <i>καὶ ἐγένετο</i>	236
7. Questions indirectes	236
a. Temps, dans la règle, non changé	236
b. Mode indicatif	237
c. Mode subjonctif	237
d. Mode optatif	237
e. Questions indirectes délibératives	237
f. L'article avec la question indirecte	238
g. L'infinitif (?)	238
8. Commandements indirects	238
a. L'infinitif	238
b. Conjonctions	238
c. Question indirecte délibérative	238
9. Mélange de discours direct et indirect	238
10. Proposition subordonnée	239
Chapitre XXXI. L'infinitif	240
1. Origine de l'infinitif	240
2. Idée de l'infinitif en grec	240
3. Histoire de l'infinitif	241
4. L'article avec l'infinitif	241
5. Cas de l'infinitif	242
6. Usage commun de <i>τοῦ</i> et de l'infinitif	242
7. L'infinitif avec le verbe	243
8. L'infinitif avec les prépositions	243

9. L'infinitif dans le discours indirect.	243
10. Limitation de l'emploi de l'infinitif par ὅτι et ἵνα.	245
11. L'infinitif pour le but.	245
12. ὥστε et l'infinitif.	245
13. L'infinitif comme substantif verbal non déterminé.	245
14. Négation de l'infinitif.	245
15. Infinitif périphrastique.	245
16. Voix de l'infinitif.	246
17. Temps de l'infinitif.	246
18. Προσέθετο et l'infinitif.	246
Chapitre XXXII. Le participe.	247
1. Développement le plus perfectionné en grec.	247
2. Un adjectif verbal.	247
3. Autres adjectifs verbaux.	247
4. Différences entre participe et infinitif.	248
5. Participe et article, attributif.	248
6. Participe prédicat.	249
7. Participe supplémentaire.	249
8. Participe circonstantiel.	250
9. Génitif absolu.	250
10. Participe dans les Septante pour l'infinitif absolu hébreu.	251
11. Compléments avec le participe circonstantiel.	251
12. Participe dans le discours indirect.	252
13. Voix dans le participe.	252
14. Temps dans le participe.	252
15. Négation du participe.	253
16. Participe comme substantif.	253
Chapitre XXXIII. Particules négatives.	254
1. Deux négations en grec.	254
2. Emploi dans le Nouveau Testament.	254
3. Avec l'impératif.	255
4. Avec le subjonctif.	255
5. Avec l'optatif.	255
6. Avec l'infinitif.	255
7. Avec le participe.	256
8. Avec l'indicatif.	256
a. Propositions déclaratives.	257
b. Propositions causales.	257
c. Propositions conditionnelles.	257
d. Propositions relatives.	258
e. Expressions d'intention.	258
f. Verbes de crainte.	258

g. Questions.	258
h. Défenses.	258
i. Discours indirect.	258
j. Succession de négations.	259
k. Avec la seconde négation (simple).	259
l. οὐ μή.	259
m. Négation redondante.	260
n. οὐχι.	260
o. οὐχ ὅτι.	260
Chapitre XXXIV. Particules intensives.	261
1. Le terme particule.	261
2. Origine des particules intensives.	261
3. Fréquence en grec.	261
4. γέ.	261
5. πέρ.	262
6. δή.	262
7. τοί.	262
8. μέν.	262
9. ναί.	263
10. νή.	263
Chapitre XXXV. Figures de langage.	264
1. Pas particulier au grec.	364
2. L'Apocalypse.	264
3. Principaux types de figures.	265
4. Rythme.	265
5. Périodes.	265
6. Place des mots.	266
Index des passages du Nouveau Testament.	267
Index de quelques mots grecs importants.	293

812		200
813		200
814		200
815		200
816		200
817		200
818		200
819		200
820		200
821		200
822		200
823		200
824		200
825		200
826		200
827		200
828		200
829		200
830		200
831		200
832		200
833		200
834		200
835		200
836		200
837		200
838		200
839		200
840		200
841		200
842		200
843		200
844		200
845		200
846		200
847		200
848		200
849		200
850		200
851		200
852		200
853		200
854		200
855		200
856		200
857		200
858		200
859		200
860		200
861		200
862		200
863		200
864		200
865		200
866		200
867		200
868		200
869		200
870		200
871		200
872		200
873		200
874		200
875		200
876		200
877		200
878		200
879		200
880		200
881		200
882		200
883		200
884		200
885		200
886		200
887		200
888		200
889		200
890		200
891		200
892		200
893		200
894		200
895		200
896		200
897		200
898		200
899		200
900		200

PREMIERE PARTIE :

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

La méthode linguistique moderne.

1.—Il y a une méthode linguistique moderne. L'ancienne consistait à traiter le grec du Nouveau Testament comme une chose à part, une sorte particulière de grec, ne ressemblant à rien autre, un dialecte religieux destiné seulement à exprimer la vérité chrétienne. Le terme de « grec biblique » était usité pour définir ce type spécial de grec que l'on trouve dans la traduction des Septante et dans le Nouveau Testament.

La méthode moderne cherche à étudier le langage du Nouveau Testament comme la partie d'un grand tout, et non comme un phénomène isolé. La controverse des anciens puristes, à savoir si le grec du Nouveau Testament était exactement comme le grec classique ou si, au contraire, il renfermait de nombreux hébraïsmes, a, depuis longtemps, perdu son intérêt ; une nouvelle conception du sujet est survenue.

2. — Le principe d'évolution s'applique aussi au langage. Chaque langue du groupe indo-germanique possède, avec les autres membres du groupe, une base commune. Plusieurs de ces langues ont entre elles d'étroits rapports. La philologie comparée offre, par suite, une aide précieuse à quiconque étudie le grec du Nouveau Testament. On peut avoir quelque connaissance de grammaire comparée au moyen des nombreux manuels sur ce sujet. Le grec n'est pas une langue, se limitant entièrement à elle-même. Le sanscrit, le latin et d'autres langues (1) jettent une vive lumière sur son développement.

(1) Les langues sémitiques sont à considérer ici dans leurs rapports avec la langue grecque. Voy. en particulier sur ce sujet le très intéressant volume de H. Lewy, *Die semitischen Fremdwörter im Griechischen*, Berlin, 1895. (Note du trad.)

3. — Le grec en lui-même forme une unité et doit être considéré comme un tout. Il a eu une longue et merveilleuse histoire, mais le langage entendu aujourd'hui dans les rues d'Athènes est, dans tout ce qui est essentiel, le même que celui qu'Aristophane emploie dans ses comédies. Le grec moderne ne diffère pas plus du grec d'Homère que l'anglais de Tennyson de l'anglo-saxon du roi Alfred. Les différents dialectes grecs doivent tous être pris en considération, et on peut les comparer, à cet égard, aux dialectes de l'anglais. « Grec » est un terme assez large pour comprendre Homère et Sophocle, Hérodote et Thucydide, Platon et Plutarque, Démosthène et Paul, Jean et Tricoupis. Le grec n'est pas mort. Tout langage a une histoire, et ne peut être vraiment compris que par une vue de toute sa carrière.

4. — Les anciennes grammaires donnaient l'attique littéraire comme la base du grec du Nouveau Testament et négligeaient tous les autres dialectes; sauf dans les notes. C'est même à peine si l'on rendait justice à l'attique postérieur; quant à la langue parlée, on en tenait peu compte. La langue parlée a mieux été traitée par les grammairiens dans les dernières années. Les savants sont en train de voir maintenant que c'est le courant du langage parlé qui a persisté. Le grec vulgaire (1) moderne doit être comparé avec le grec vulgaire ancien, pour obtenir la vraie ligne du développement de cette langue. La langue littéraire est toujours plus ou moins artificielle et étrangère à la vie du peuple. Le langage est vivant, et c'est comme tel qu'il doit être étudié, si l'on veut en pénétrer les secrets.

5. — Le rôle du grammairien est par suite de noter et d'interpréter les faits, non de les travailler et de les manufacturer en vue d'une théorie. Le novice dans l'étude de la syntaxe éprouve de la difficulté à affranchir son esprit de cette idée que les grammaires et les dictionnaires régularisent une langue. Ils servent

(1) Nous prenons le mot *vulgaire* dans le sens de *parlé par le peuple*. C'est ainsi qu'on nomme couramment « arabe vulgaire » l'arabe parlé, par opposition à l'arabe écrit ou littéraire. (Note du trad.)

simplement à l'interpréter plus ou moins correctement, selon le cas. Le siège de l'autorité, dans une langue, n'est pas dans les livres sur cette langue, mais dans le peuple qui la parle et qui l'écrit. L'usage des écrivains les meilleurs détermine le style littéraire d'une langue, tandis que le peuple, dans sa totalité, détermine le langage parlé. L'évolution d'une langue ne peut être arrêtée que par la mort de cette langue.

6. — Le génie même de la langue grecque doit être constamment en vue. Il est facile d'expliquer un idiotisme grec par l'anglais ou l'allemand; c'est le défaut de beaucoup de grammaires.

Il faut reconnaître au grec le droit d'être lui-même et d'avoir son propre point de vue. De bon grec peut être de très médiocre anglais et *vice-versa*. Pour apprécier le grec avec justice et sympathie, il est absolument nécessaire de le considérer du point de vue grec. La ferme application de ce principe nous gardera d'expliquer une préposition comme employée *à la place* d'une autre, un temps comme pris *pour* un autre, etc.

CHAPITRE II.

Qu'est-ce que le grec du Nouveau Testament ?

1. Nous sommes enfin en état de répondre correctement à cette question. La difficulté, tout artificielle, de la résoudre, a été due essentiellement aux idées préconçues et au manque de perspective nécessaire dans l'usage des faits connus. Mais les récentes découvertes de papyrus en Egypte (Fayoum, Oxyrhynchus, etc.) ont répandu un flot de lumière sur le sujet. Les inscriptions d'Asie Mineure, en particulier, sont une source d'information pour la langue parlée, la *κοινή*. Même les *ostraka* nous renseignent sur le langage du peuple. Deissmann, de Heidelberg, et J. H. Moulton, de Manchester, ont été les premiers à appliquer les nouvelles connaissances au grec du Nouveau Testament. Ils l'ont fait avec un brillant succès. Petrie, de Londres, Grenfell et Hunt, d'Oxford, ont été les premiers explorateurs modernes dans le champ des papyrus égyptiens, mais maintenant de nombreux savants comme Mayser, Voelker, etc., sont occupés dans ce domaine grammatical. Le libre emploi de *ἐν*, par exemple, apparaît dans les papyrus comme dans le Nouveau Testament.

2. Le fait essentiel qui a été mis au jour était, dans une certaine mesure, connu auparavant : c'est que le Nouveau Testament est écrit dans le grec parlé de l'époque. Il y a eu cependant, ici et là, des influences littéraires (particulièrement dans les écrits de Luc, de Paul, et dans l'Épître aux Hébreux), mais dans leur ensemble les livres du Nouveau Testament représentent la langue parlée, non par des hommes qui n'étaient à aucun titre illettrés, quoique quelques traces de ce genre puissent être discernées dans la 2^{de} Épître de Pierre et dans l'Apocalypse. Il y a ainsi dans le Nouveau Testament une note de réalisme et de vie, qui n'apparaît pas habituellement dans les livres au style proprement littéraire.

3. Le grec moderne parlé témoigne, en ligne directe, d'un développement qui part du grec parlé du Nouveau Testament. Une lumière est ainsi rétrospectivement répandue, et rend, à tous égards, les plus grands services. Le courant commun du langage parlé va s'écoulant.

4. Le grec du Nouveau Testament, qui était employé uniformément dans la plus grande partie du monde romain, est appelé grec commun ou *κοινή*. Cela ne veut pas dire que ce n'était pas du bon grec, mais cela signifie que c'était le grec d'un usage courant. Il y avait toutefois une *κοινή* littéraire et une *κοινή* vulgaire. Plutarque offre un bon exemple de *κοινή* littéraire, tandis que les papyrus sont en général en *κοινή* vulgaire comme la plupart des écrits du Nouveau Testament.

5. Cette *κοινή* était elle-même héritière du passé. Les divers dialectes grecs s'alliaient sur une base attique. La *κοινή* était ainsi plus riche en expressions nominales et en formes verbales que n'importe quel ancien dialecte. Comparez les rapports de l'anglais moderne avec les langues diverses qui ont contribué à sa puissance et à son expansion. Le ionique, le dorique, l'éolique, le grec du nord-ouest et d'autres dialectes ont contribué, en quelque mesure, au résultat commun. L'emploi des nominatifs au milieu des accusatifs en béotien, par exemple, est étonnamment le même que dans l'Apocalypse. De même l'absence du participe futur, comme dans le Nouveau Testament.

6. Le grec du Nouveau Testament n'est pas un grec de traduction ; il diffère donc radicalement du grec des Septante, où l'idiotisme hébreu apparaît à chaque instant. Le Nouveau Testament, d'une manière générale, contient des livres écrits librement en grec parlé (*κοινή*). Mais on y trouve des traces d'influences de traduction dans les nombreuses citations des Septante, dans le fait que le texte original de l'Evangile de Matthieu était hébreu ou peut-être araméen, et dans les paroles de Jésus, en général, bien que Jésus lui-même ait probablement parlé le grec aussi bien que l'araméen. Luc, dans son Evangile et dans les

Actes, peut avoir eu, en partie, comme sources d'information des écrits ou des traditions orales en araméen, ou même en hébreu. Comparez les chapitres d'introduction dans les deux ouvrages. Mais, d'une manière générale, le Nouveau Testament diffère beaucoup des Septante, quant au langage, malgré leurs ressemblances dans maint idiotisme.

7. On peut encore observer quelque influence hébraïque et araméenne dans le Nouveau Testament. Mais cette influence sémitique n'est pas telle qu'on l'avait supposée. Les puristes (1) et les hébraïsants ont eu également tort à ce point de vue. On ne peut plus expliquer chaque variante du style grec classique en la qualifiant d'hébraïsme, attendu que les mêmes variantes sont communes dans les papyrus de l'Égypte. Comparée à l'ensemble, l'influence sémitique n'est vraiment pas grande, bien qu'elle soit réelle et précise (2). Les lecteurs de ce temps étaient pour la plupart des Juifs et tous étaient familiers avec l'hébreu de l'Ancien Testament et le grec de la traduction des Septante ; aussi les écrits de cette époque portaient des marques variées de cette double connaissance. Dans Luc XX, 12 *προσέθετο πέμψαι* est conforme à l'hébreu (Comp. Ex. XIV, 13).

8. Quant à l'influence latine, elle est très légère et consiste en une trentaine de mots, comme *ζεντυρίων*, et en un petit nombre de phrases. Rome avait en Palestine ses soldats et ses lois, et la trace de ce fait est restée gravée dans le Nouveau Testament.

9. Le Christianisme lui-même a contribué à constituer la langue du Nouveau Testament. Pour exprimer les idées nouvelles

(1) Il s'agit des hellénistes. (Note du trad.)

(2) Il y a lieu toutefois d'observer ici que les Epîtres de Paul, dont le style grec offre tant d'obscurités, deviennent beaucoup plus claires, lorsqu'on les traduit en hébreu. Voy. surtout l'excellente traduction hébraïque qu'en a faite Franz Delitzsch (*ספרי הברית החדשה*, Berlin, 1885). Evidemment Paul pensait en hébreu ce qu'il écrivait en grec. (Note du trad.)

que l'Evangile a répandues, un sens nouveau a été donné à d'anciens mots, comme *κηρύσσω*, ou bien un mot nouveau a été employé, comme *καλο-διδασκαλος* (Tit. II, 3). Mais les papyrus nous ont enseigné à être économes en *ἅπαξ λεγόμενα*. Certainement, comme règle, le Nouveau Testament s'est servi du langage usité de son temps, et il a mis le contenu chrétien dans ce vaisseau d'argile.

10. Il y a toutefois des diversités de dons. Chaque écrivain du Nouveau Testament a son style propre, son angle particulier de vision ; ce style change en quelque mesure dans chaque cas, lorsque changent le sujet, l'époque et le caractère de la composition. Sur ce point, voyez SIMCOX, *Writers of the New Testament*. Cela est tout naturel et peut être illustré, chez certaines individualités, par la variété d'un même écrivain, comme Shakespeare, Milton, etc.

DEUXIÈME PARTIE :

FORMES.

CHAPITRE III.

Orthographe, Accent, Prononciation, Ponctuation.

1. **Orthographe.** — Il n'est pas facile d'établir les principes pour résoudre les problèmes de l'orthographe du Nouveau Testament. Ici, il y a tout d'abord la question du texte, car les manuscrits présentent de grandes divergences.

(a) Quant à l'épellation, les règles usuelles de l'évidence externe ne s'appliquent pas aisément. Nous ne pouvons pas toujours en appeler à l'école neutre, pour ainsi dire, contre les Occidentaux, ou aux Pré-Syriens contre les Syriens, bien que parfois nous puissions le faire. Ainsi l'école syrienne lit uniformément *Καπερναούμ*, et non *Καφαρναούμ*. (1). Les copistes devaient varier d'opinion sur l'épellation. Ainsi *aleph* préfère ι à ει tandis que *b* aime ει et non ι. En outre, le scribe est perpétuellement tenté de corriger l'épellation dans son document par la prononciation de son époque. Il est difficile d'assurer qu'un manuscrit du quatrième siècle nous donne la prononciation du premier siècle. De plus le copiste n'était pas toujours un juge compétent; il pouvait devenir la victime de l'itacisme et confondre les voyelles et les diphthongues qui, de son temps, avaient la même prononciation. La tendance, dans le grec postérieur, à fondre tant de voyelles et de diphthongues dans le son ι, en est un exemple. Ainsi ει, ι, η, η, υ, υι, οι pouvaient être confondus, de même ε et αι, ο et ω. Beaucoup de formes en εια étaient abrégées en ια, comme dans λογία, ἐριθία.

(b) Le ν final de σύν demeure habituellement sans changement

(1) *Καφαρναούμ* est la prononciation sémitique la plus correcte; l'hébreu *kāphār* (syr. : *kapherō*), village, entre dans la composition d'un grand nombre de noms propres de localités. (Note du trad.)

comme dans *συνπάσχω*, bien qu'il y ait quelques exceptions, comme *συγγενής*. Le *ν* de *έν* est généralement assimilé, ex. *ἐμβάλλω*, mais on trouve *ἐνκρίνω*. L'addition de *ν* devant les voyelles est tout-à-fait en harmonie avec l'usage grec, mais elle est très fréquente aussi devant les consonnes, ex. *πᾶσιν τοῖς κτλ.* (Matt. V, 15). Westcott et Hort ont *οὕτως* devant une consonne 196 fois, et *οὕτω* seulement 10 fois. Ainsi *οὕτως καὶ κτλ.* (Matt. XVII, 12). Les manuscrits diffèrent aussi dans l'usage des doubles consonnes : *ἀρραβών* ou *ἀραβών* (2 Cor. I, 22).

(c) L'élision est quelquefois arbitraire. Elle est beaucoup plus rare que dans le grec plus ancien. Le hiatus n'était pas considéré comme à éviter dans le grec postérieur ; comparez les écrivains ioniens. Hort dit que « l'élision est habituelle et invariable devant les pronoms et les participes ; elle est aussi fréquente devant les noms, ex. *ἀπ' ἀρχῆς, κατ' οἶκον*. Dans les autres cas, il y a beaucoup de diversité, et des variations occasionnelles » (p. 146 de l'appendice au volume II du « New Testament in Greek »).

(d) La crase est rare et *καί* en est l'exemple le plus fréquent, particulièrement devant *ἐγώ, ἔν, ἐκείνος, ἐκεῖ* : ainsi *καί μοι* (Luc. I, 3), bien qu'on trouve *καὶ ἐγώ* (Luc II, 48).

(e) La contraction est en général en harmonie avec l'ancien grec attique, bien que l'influence ionique soit encore perceptible dans des formes telles que *ὁρέων* (Apoc. VI, 15).

(f) L'esprit rude apparaît quelquefois là où il n'est pas habituel dans le grec plus ancien, comme dans *ἀφίδω* (Phil. II, 23) ; cela est dû à l'analogie de *ἀφορίζω* et a lieu occasionnellement dans le grec parlé antérieurement (Mullach, Meisterhans). De tels exemples sont communs dans les papyrus. Ainsi quelques documents lisent *ἀφελπιζοντες* (Luc VI, 35. Comp. *ἀφηλπικίος* dans Hermas). Westcott et Hort acceptent *ἐφ' ἐλπίδι* dans Rom. VIII, 20, et de bons manuscrits donnent *οὐχ ὀλίγος* dans Act. XII, 18. Les esprits ne furent pas écrits dans les manuscrits jusque dans un temps fort long après l'époque du Nouveau Testament, excepté si l'aspiration

apparaissait dans la consonne. A cette période du langage, il y eut un accroissement d'aspiration, bien que, dans le grec moderne, le contraire se voie, car l'aspirée n'est pas prononcée. Comparez les confusions à propos de *h* en usage chez les anglais ignorants.

(g) La voyelle prosthétique disparaît dans *ἐθέλω* (Jean V, 21) ; mais on trouve toujours *ἡθέλον* (Gal. IV, 20).

(h) Dans les noms propres, parfois l'hébreu est simplement transcrit, ex. *Δαυεὶδ*, tandis que pour d'autres noms un effort est fait pour tirer un mot grec du mot sémitique, ex. *Ζαχαρίας* ; mais les manuscrits varient beaucoup en pareille matière.

(i) Les papyrus nous sont d'une grande utilité pour l'orthographe, bien qu'il ne faille pas oublier que nombre de documents conservés dans les papyrus ont été copiés par des gens sans culture et par suite ne représentent pas vraiment l'usage du temps. Cela s'applique aux manuscrits du Nouveau Testament. Même AB ont *χειραν*, c'est-à-dire une double terminaison de l'accusatif, (Jean XX, 25), et beaucoup de papyrus présentent cette forme (Moulton, *Characteristics of N. T. Greek*, Expositor, May, 1904). Aussi Moulton soutient-il que l'accusatif *μειζων* doit être préféré à *μειζω*, que quelques documents ont (Jean V, 36). De même il affirme que, attendu que de bons onciaux ont *πλήρης* indéclinable comme les papyrus du second siècle, il est plus vraisemblable que dans Jean I, 14 les manuscrits aient changé *πλήρη* en *πλήρης* pour se conformer à un usage postérieur. Comme il a été dit précédemment, *ἐάν* et *ἐν* sont souvent pris l'un pour l'autre dans la *κοινή* postérieure. *Τέσσαρα*, toutefois, bien que commun dans le Nouveau Testament, n'est pas usité dans les papyrus, mais *λήμψομαι* est à peu près uniforme après la période ptolémaïque.

2. Accent. — C'est un sujet épineux.

(a) Il n'est pas éloigné le temps où les grécisants affectaient de mépriser l'accentuation et éparpillaient sans ordre leurs

accents, ou n'en usaient pas du tout. Actuellement même il n'est pas rare de voir de déplorables méprises dans les livres modernes qui emploient le grec. Mais « en Angleterre, en tous cas, chacun accentuera proprement son grec, qui désire être en bons termes avec le monde », (CHANDLER, *Greek Accentuation*, p. XXIII).

(b) Toutefois, lorsque nous en venons à nous demander quelle est la véritable accentuation pour les mots grecs, nous sommes aussitôt dans l'embarras. Nous ne connaissons les faits que d'après les manuscrits et les grammaires. Les anciens manuscrits grecs ne portent pas d'accents ; ils sont écrits en lettres onciales sans séparation entre les mots. Les lecteurs étaient supposés connaître l'accentuation et les esprits, comme c'était le cas pour les voyelles en hébreu. De même en latin et dans l'anglais moderne les accents ne sont pas écrits sur les mots, bien que, en fait l'accent lui-même existe. Au plus, les manuscrits donnent-ils l'accent de leur époque, comme ils l'ont reçu. Dans le langage parlé, il doit y avoir eu persistance de l'accent avec des changements inévitables sur divers points. Les anciens Grecs étaient aussi sensibles à un mot mal prononcé qu'un auditoire cultivé de nos jours, dans n'importe quel pays. Nous savons comment les Grecs modernes usent de l'accent, mais nous ne sommes pas certains, en tout point, de l'ancienne accentuation.

(c) Nous ne pouvons pas retracer l'histoire de l'accent depuis Homère jusqu'aux temps des grammairiens grecs, mais nous dirons qu'Aristophane de Byzance passe pour être l'auteur du système des accents vers l'an 200 av. J.-C.

(d) Nous sommes de nouveau dans l'embarras quant à la signification de l'accent. Était-ce seulement une élévation de la voix ? ou cela impliquait-il aussi sa tension ? La syllabe accentuée devenait-elle longue ? Ce dernier effet est pratiquement le résultat acquis en grec moderne, mais cela ne paraît pas s'appliquer aux temps plus anciens. Toutefois l'élévation et la tension semblent être graduellement comprises dans l'accent, bien que cela

soit douteux de la tension. L'élévation de la voix fut la valeur originelle de l'accent. Il n'est pas possible d'établir de règles formelles pour l'accentuation grecque, à l'exception cependant de lois générales. Parfois, le contraste est représenté par l'accent, que nous disons *extérieur* ou *intérieur*, ex. $\tau\acute{\iota}$ ou $\tau\grave{\iota}$. Il y a alors emphase dans l'accent et l'accent est souvent déterminé par l'euphonie. On peut faire ici en toute certitude une remarque. Le mot doit recevoir l'accent, dans la lecture, là où se trouve l'accentuation. Cet axiome n'est pas sans objet, si l'on entend lire le grec à haute voix.

(e) Le grec du Nouveau Testament ne semble pas différer beaucoup, quant à l'accent, du grec plus ancien ; mais n'oublions pas que nous manquons d'information sur l'un et sur l'autre. La divergence entre les formes verbales est encore prouvée par l'accent, ex. $\beta\acute{\alpha}\pi\tau\iota\sigma\alpha\iota$ (Act. XXII, 16). Mais Westcott et Hort impriment $\dot{\iota}\delta\epsilon$, soit que la force verbale ait été maintenue ($\dot{\iota}\delta\acute{\epsilon}$ en attique. Comp. Rom. XI, 22), soit que le mot joue simplement le rôle d'interjection (Marc XI, 21). Les proclitiques se présentent sans accent, ex. $\acute{\epsilon}\zeta$, $\acute{\epsilon}\iota\varsigma$. Les enclitiques sont employés comme dans le grec plus ancien, bien que parfois l'enclitique ait quelque emphase, comme $\tau\iota\omega\alpha$ dans Act. V, 36. $\Pi\rho\delta\varsigma \acute{\epsilon}\mu\acute{\epsilon}$ est rare (Act. XXII, 8), mais $\pi\rho\delta\varsigma \mu\epsilon$ est commun (Act. XXII, 10, 21. XXVI, 14). Dans Matt. III, 14, quelques manuscrits ont $\pi\rho\delta\varsigma \mu\acute{\epsilon}$ (Comp. les Septante.). Parfois l'accent est capital pour le sens, ex. $\tau\tilde{\omega}$ (et non $\tau\omega$) dans 1 Cor. XV, 8. Les noms propres indéclinables sont souvent accentués sur la dernière syllabe, ex. $\text{Βηθσαιδ}\acute{\alpha}$. Il y a généralement un accent rétrogradé dans les noms propres, ex. $\text{Τύχρ}\acute{\alpha}\varsigma$, mais $\text{Χρ}\acute{\iota}\sigma\tau\acute{\omicron}\varsigma$ a gardé l'accent verbal.

3. Prononciation. — Parlons maintenant des sons des voyelles et des consonnes, car, à vrai dire, l'accent n'est qu'un élément de la prononciation.

(a) Comment les auteurs du Nouveau Testament prononçaient-ils voyelles et consonnes ? Pour répondre correctement à cette

question, nous devons tout d'abord en poser une autre. Les Grecs modernes ont-ils conservé l'ancienne prononciation ? Beaucoup d'entre eux le pensent. C'est une amusante histoire que celle qui nous est racontée dans la « Prononciation de l'ancien grec » de Blass (Purton's translation, 1890) : Stephen Gardiner, Chancelier de l'Université de Cambridge proposa en 1542 de refuser les grades à tous ceux qui ne prononçaient pas de la même façon α et ε et qui faisaient une différence quant au son entre σ , ε et ι ; il proposa même de les expulser du Sénat. C'était une grave hérésie qu'Erasmus avait introduite là. Le Chancelier Gardiner avait reçu la prononciation du grec telle qu'elle était venue à l'Europe occidentale des savants byzantins pendant la Renaissance. Mais ceux-ci avaient apporté leur propre prononciation du grec, et non celle des anciens.

(b) Maître Erasmus avait grandement raison, quoique les dialectes soient en partie contre lui. Les anciens Grecs n'avaient pas pour règle de prononcer de la même façon α et ε . La plupart d'entre eux distinguaient entre σ , ε , ι , υ , η , η . Tous ne prononçaient pas β comme v , ni δ comme th anglais. Les Grecs modernes représentent le son b par $\mu\pi$ et le son d par $\nu\tau$. L'aspirée était généralement prononcée par les anciens, comme le prouve $\varepsilon\phi' \iota\pi\pi\omega\nu$. Hadley (*Essays Philological and Critical*, p. 140) montre qu'il y a une grande différence dans la prononciation entre le grec du X^e et celui du XIX^e siècles. D'ailleurs, nous pouvons retracer les changements aussi haut que remontent les manuscrits. Mais même parmi les Béotiens, plus anciens encore, ces changements avaient déjà lieu, car ils écrivaient $\tau\upsilon\varsigma \acute{\alpha}\lambda\lambda\omega\varsigma$ pour $\tau\omicron\iota\varsigma \acute{\alpha}\lambda\lambda\omega\iota\varsigma$. Z perd déjà le son δ dans le Nouveau Testament et devient simplement en fait notre z . Il est certain par conséquent que le grec du Nouveau Testament n'était pas prononcé exactement comme le grec moderne, mais bien plutôt comme l'attique parlé du temps de Démosthène. Les inscriptions en langue vulgaire des divers anciens dialectes grecs témoignent d'une grande diversité dans la prononciation et l'épellation. Mais quelques unes des tendances du grec moderne étaient déjà manifestes dans

la $\kappa\omicron\iota\nu\eta$. Dans l'attique ε = latin $\bar{e}$, tandis qu'en $\kappa\omicron\iota\nu\eta$, ε = latin $\bar{i}$. De même aussi en $\kappa\omicron\iota\nu\eta$, les aspirées explosives deviennent des spirantes.

4. **Ponctuation.** — La ponctuation est la fonction des éditeurs modernes, car les manuscrits grecs ont les mots écrits tous ensemble. Les paragraphes n'ont été séparés que très tardivement, bien que de grossières divisions en chapitres soient discernables à une époque reculée. La ponctuation est le résultat de l'interprétation. Les anciens étaient tout-à-fait étrangers à nos habitudes modernes, à ce point de vue. Voyez un changement de place de la période dans la phrase $\pi\omega \delta \gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\epsilon\nu$ (Jean I, 3). Westcott et Hort ponctuent ainsi : $\acute{\epsilon}\nu \delta \gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\epsilon\nu \kappa\tau\lambda$. Voyez aussi dans Jean VII, 21 la place de la période avec $\delta\iota\alpha \tau\omicron\upsilon\tau\omicron$. En général, les éditeurs allemands ponctuent trop librement suivant les idées allemandes plutôt que selon les idées grecques. La rareté du matériel d'écriture nécessitait l'utilisation de tout l'espace. L'étudiant du Nouveau Testament d'aujourd'hui a de nombreuses commodités dont ne jouissait pas Timothée lorsqu'il s'adonnait à la lecture des Epîtres de Paul et des autres Ecritures. Parfois dans ces Epîtres (2 Tim. IV, 15 s.) nous avons l'impression d'un heurt, à cause de la violence de l'émotion. Souvent il est fait usage d'une parenthèse pour les textes scripturaux (Jean I, 15), spécialement dans les Epîtres de Paul.

CHAPITRE IV.

La déclinaison des substantifs.

1. Histoire des déclinaisons grecques.

(a) Il y a pour les noms (substantifs et adjectifs) trois déclinaisons en grec, bien que la distinction entre elles ne soit pas aisée à faire. En sanscrit, Whitney trouve cinq déclinaisons, comme en latin, mais il ajoute : « Il n'y a rien d'absolu dans cet arrangement ; on peut élever contre lui autant d'objections que contre toute autre théorie. Il n'y a pas de consentement unanime parmi les savants quant au nombre et à l'ordre des déclinaisons sanscrites ». (Whitney, *Sanskrit Grammar*, p. 111). Il y a au contraire une opinion assez générale parmi les hellénistes quant au nombre des déclinaisons, mais non quant à la raison de ces divisions. La première et la seconde déclinaisons ont des voyelles comme désinences, pour l'une c'est α, pour l'autre c'est ο ; mais la troisième déclinaison n'est pas une déclinaison à désinence absolument de consonnes, car quelques-unes de ces désinences ne portent pas de trace d'une consonne finale, pas même d'un digamma perdu, ex. πόλι-ς, ἄστυ. Ces déclinaisons diffèrent en ce sens que le génitif singulier de la troisième déclinaison a toujours le suffixe -ος ajouté, mais même en cette matière la première et la seconde déclinaisons sont en harmonie.

(b) En outre, tandis que le grec moderne conserve tout-à-fait bien la troisième déclinaison avec plusieurs variantes dans les désinences des cas, dans la langue vulgaire il y a une déclinaison supplémentaire qui a une voyelle pour désinence au singulier et une consonne au pluriel, combinant ainsi la première, la seconde et la troisième déclinaisons, ex. παπᾶς, παπάδες. Cette forme de métaplasme se trouve dans l'ancien grec. Dans le grec vulgaire moderne, elle a obtenu une place fixe. Le Nouveau Testament

montre un certain nombre d'exemples d'un pareil changement de la seconde à la troisième déclinaison, ex. σαββάζτω (Luc XIV, 1), σάββασιν (Matt. XII, 1). De même nous avons ὁ πλοῦτος (Eph. I, 18) et τὸ πλοῦτος (Eph. I, 7). Le changement de la première déclinaison à la troisième est rare ; toutefois ἡ νίκη (1 Jean V, 4) devient τὸ νίκος dans 1 Cor. XV, 55, comme l'ont habituellement les Septante. Dans ἐκατοντάρχη (Matt. VIII, 13) nous avons la première déclinaison, mais dans ἐκατόνταρχον (Act. XXII, 25) nous avons la seconde. De même nous avons Ἀύστραχιν (Act. XIV, 6) et Ἀύστρους (Act. XIV, 8). Mais les déclinaisons gardent bien leur intégrité soit dans les papyrus, soit dans le Nouveau Testament.

(c) La tendance à fondre les formes des cas, qui est si forte dans les langues indo-germaniques, a contribué jusqu'à un certain point à oblitérer encore plus des distinctions entre les déclinaisons. Sur ce sujet et sur l'histoire des cas, nous renvoyons le lecteur au chapitre sur la syntaxe des cas. Avec tous les substantifs il est nécessaire d'avoir la racine (primitive ou dérivée) et la désinence des cas. Cette science de « construction du mot » (*Wortbildung*) est indispensable pour la véritable étude du langage.

2. Formes spéciales dans la première déclinaison.

(a) Le génitif-ablatif ionien σπείρης (Act. X, 1) est, d'après Deissmann, de règle dans les papyrus, mais le grec moderne maintient -ας. Notez aussi συνειδυίης (Act. V, 2) et d'autres exemples analogues. Le génitif appelé dorien se rencontre dans le Nouveau Testament, comme dans les papyrus et dans le grec moderne. Ainsi nous avons βορρᾶ (Luc XIII, 29), mais aussi Ἀνδρέου (Marc I, 29). Notez aussi le génitif Μάρθας (Jean XI, 1). Il y a beaucoup de confusion dans les manuscrits entre Μαρία (Matt. I, 16) et Μαριάμ. (Matt. XIII, 55), cette dernière forme étant hébraïque et indéclinable, la première étant hellénisée et déclinable. Hort soutient que Μαριάμ est toujours employé pour désigner la sœur de Lazare. Dans le Nouveau Testament et le

grec postérieur la forme -αρχης supplante régulièrement -αρχος, ex. πολιτάρχας (Act. XVII, 6). Μουσῆς a Μουσῶν à l'accusatif, mais Μουσέως (troisième déclinaison) au génitif.

(b) Le nominatif singulier de la première déclinaison n'a pas de désinence pour les noms féminins, tandis que cette désinence est ς pour les radicaux masculins. Le nominatif pluriel est -αι pour tous les radicaux. Cette formation semble suivre l'analogie de -οι (Comp. Brugmann, *Griechische Grammatik*, 3^e éd., § 144). En sanscrit, le nominatif féminin singulier se trouve aussi dans quelques radicaux dérivés.

(c) Le vocatif n'a pas de terminaison pour le singulier ou le pluriel, mais quant aux noms en -της, la voyelle de la désinence est abrégée de $\bar{z}$ en α . Le sanscrit n'a pas de terminaison au vocatif ; dans les mots en $\tilde{a}$, la voyelle demeure sans altération ; toutefois ceux en $\bar{a}$ ont le vocatif en $\bar{e}$.

(d) La terminaison du génitif-ablatif pour le singulier était *as* en sanscrit. Elle apparaît en grec dans les formes variées : ος, ς , οσιο, οιο, ιο, ο. Voyez en de nombreux exemples dans Homère. La première déclinaison emploie ς pour les noms féminins, et ιο pour les masculins. Mais ιο laisse tomber ι et $\bar{z}$ du radical se combine avec ο ; puis $\bar{z}\bar{o}$ est finalement devenu $\bar{e}o$ sous l'influence ionienne. L'attique a une base ionienne. En ionien, ce génitif-ablatif apparaît comme $\bar{e}o$, et dans Homère il compte pour une seule syllabe.

La terminaison du génitif-ablatif pluriel ων est la même pour toutes les déclinaisons. En sanscrit, la terminaison du génitif pluriel est *ām* ou *sām*, tandis que l'ablatif a une terminaison différente *bhyas*. Le latin a le génitif pluriel *um* et *orum*. L'*a* long du sanscrit *ām* est devenu ω et *m* est devenu ν. Cet ω, contracté avec la voyelle du radical $\bar{z}$, donne $\bar{e}\nu$. Mais la philologie moderne (Comp. Brugmann, *Griechische Grammatik*, 3^e éd. p. 236) considère plus vraisemblablement -ων comme étant la terminaison grecque originelle.

(e) Les cas locatif, datif et instrumental ont, comme règle, la même terminaison au singulier et au pluriel de la première déclinaison. C'est la forme du datif (αι) qui est employée au singulier de la première déclinaison pour les trois cas. Cet αι, en sanscrit, était *ai* ou $\bar{z}$, et peut être dérivé (pure hypothèse) d'une forme plus longue -*abhi*, qui se rencontrait dans des radicaux féminins. Tel est le sanscrit *tu-bhja* ou *tu-bhjam*, comme le latin *tib(h)i* et *mi(b)hi*. Cet αι se contracte avec la voyelle du radical $\bar{z}$ (η) en $\bar{z}$, η. Toutefois un reste de la terminaison du singulier du locatif originel peut se rencontrer, ex. χαμα-ι, quoique $\bar{z}$ et η puissent être aussi expliqués comme formes du locatif. Ces deux formes se confondent ici aisément. Somme toute, il est le plus vraisemblable que nous décomposions χαμ-αι (noter l'accent), et non χαμα-ι. Ce serait alors le datif.

Il y a plusieurs restes de la terminaison du singulier de l'instrumental φι (ancien sanscrit *bhi*) dans Homère : ex. βίηφι. Mais dans le singulier sanscrit $\bar{a}$, la terminaison de l'instrumental peut être due à l'union de l'ancien cas d'association avec l'instrumental. Cet $\bar{a}$ est conservé dans quelques mots grecs comme $\tilde{a}\mu\tilde{a}$, πόντι $\tilde{a}$ (η).

Au pluriel, ces trois cas emploient αι (avec ι phonétique antécédent, Schleicher), la terminaison locative comme le sanscrit *su* et (Giles, p. 289) αις et οις la terminaison instrumentale. Le datif, cependant, conserve parfois en latin sa propre terminaison originelle (*bhyas* en sanscrit), comme dans *dea-bus*, *capitibus*. Homère emploie le pluriel instrumental φιν (en sanscrit *bhis*, qu'il est possible de voir dans $\tilde{a}\mu$ -φίς), dans des formes comme $\bar{z}\bar{e}\phi\alpha\lambda\tilde{z}$ -φιν. Le pluriel de l'ancien cas d'association n'a pas laissé d'exemples.

(f) L'accusatif singulier a deux terminaisons en grec ν et α. En sanscrit cette terminaison est *am* ou *m*, de même qu'en latin nous avons *em* ou *m* pour les radicaux masculins et féminins. Le grec use tantôt de ν (*m* apparaissant ainsi), tantôt de α. Mais dans les papyrus et dans quelques manuscrits, par exemple, du Nouveau Testament, la langue parlée emploie à la fois α et ν, ex.

χειρῶν, νύκτων (exemples, par conséquent, de la troisième déclinaison). Le grec vulgaire moderne laisse tomber généralement ν.

La terminaison de l'accusatif pluriel est en grec, pour cette déclinaison, νς. Le ν disparaît, en fait, devant ζ. Le sanscrit a *ans* avec les radicaux masculins à voyelle brève. De même le latin *as* est dérivé de *ans*. La troisième déclinaison grecque, toutefois, comme en sanscrit, emploie seulement ας sans ν.

3. Formes spéciales de la seconde déclinaison.

(a) La seconde déclinaison, appelée attique, est presque absente dans le Nouveau Testament ; en grec moderne, elle a totalement disparu. On trouve, toutefois, Κῶ comme accusatif (Act. XXI, 1) et Ἀπολλῶ comme génitif (1 Cor. III, 4).

(b) Θεός est toujours employé comme vocatif dans le Nouveau Testament (Jean XX, 28) excepté Matt. XXVII, 46, dans une citation du Ps. XXII, 1, où, cependant, on lit θεός. Mais θεέ se rencontre quelquefois dans les Septante, ex. Jug. XXI, 3.

(c) Le nom Ἰησοῦς a Ἰησοῦ pour tous les cas obliques, excepté à l'accusatif qui est Ἰησοῦν.

(d) Ὅστέον est contracté dans Jean XIX, 36 (ὅστουν), mais il ne l'est pas aux pluriels ὅστέα (Luc XXIV, 39) et ὀστέων (Matt. XXIII, 27). Ἱεροσόλυμα (Matt. II, 3) est encore un pluriel neutre et πᾶσα est employé avec πόλις sous-entendu, de même que ἡ est employé avec la forme indéclinable Ἱερουσαλήμ. (Apoc. III, 12). Νοῦς a pour accusatif νοῦν (1 Cor. II, 16) mais pour génitif νοός et pour datif νοί (troisième déclinaison) : voy. Eph. IV, 23.

(e) La seconde déclinaison (ο) n'a pas de désinence féminine distincte comme la première (α). Cependant des mots féminins, comme ἑδός, se présentent avec des terminaisons masculines. Les changements dans l'inflection entre cette déclinaison et les noms masculins de la première déclinaison sont divers. Le génitif-ablatif

singulier ου est le résultat de la contraction de οιο, après la chute de ι. Mais Homère conserve souvent ι : -οιο. La terminaison originelle de l'ablatif singulier, en sanscrit, était *t* ou *d*, et il est possible qu'elle apparaisse dans οὐρανό-θε et dans la terminaison adverbiale -ως (τ). Mais ces deux exemples s'expliquent, selon plusieurs philologues modernes, par des raisons phonétiques. De même le latin *tus* (*cacilitus*), l'ombrien *tu* (hors de), l'anglo-saxon *ut* (angl. *out*, hors de). La terminaison du génitif-ablatif pluriel ων n'est pas contractée avec ο du radical, mais il y a eu aphérèse de ο. Dans les cas locatif, instrumental et datif, la terminaison pour le singulier est αι qui se contracte avec ο de la racine en ω. Quelques formes particulières de locatif se présentent, toutefois, comme οἶζο-ι (comparez le datif οἶζω). Le locatif instrumental et le datif pluriel ont la terminaison du locatif ισι, qui apparaît habituellement sous la forme ις, à l'instrumental οις. Homère a souvent σι ; de même quelquefois l'attique. Homère a aussi la terminaison instrumentale dans θεόφιν. L'accusatif pluriel ους provient de ο-νς. Le ν tombe devant ζ et ο a un allongement compensatif. En dorien, cet allongement est souvent ως, non ους. Au vocatif singulier, la voyelle du radical ο a été changée sans terminaison, quoique le vocatif ne soit pas à proprement parler un cas.

La déclinaison neutre est comme la masculine ; elle en diffère, toutefois, en ce que le nominatif, le vocatif et l'accusatif singuliers et pluriels sont semblables et ont les terminaisons ν comme *m* du sanscrit et du latin et α (latin *a*). En sanscrit, les neutres en général n'ont pas de terminaison du tout au nominatif, et *am* avec les pronoms est une terminaison fréquente du nominatif masculin et féminin. Quelques neutres sanscrits (*tād*) montrent une forme en *d* comme le latin *istud* et l'anglais *that*. En sanscrit, la terminaison pour le nominatif neutre est *i*, et la même pour l'accusatif et le vocatif. Mais *ān*, *īn*, *ūn* étaient parfois préfixés à cet *i*, et alors *ni* tombait laissant *ā*, *ī*, *ū*. Le grec et le latin emploient cet *a* pour le pluriel neutre. Dans la seconde déclinaison, en grec, cet α déplace ο du radical, en sorte qu'il n'y a pas de contraction.

4. Formes spéciales de la troisième déclinaison.

(a) Le vocatif pluriel est toujours le même que le nominatif, mais le vocatif singulier varie beaucoup. Il est ou bien comme le nominatif, ex. *κῆρυξ*, *ποιμήν*, ou bien, comme le radical, ex. *δαίμον*, *πόλι*. Dans Marc V, 34 *θυγάτηρ*, et non *θύγατερ* au vocatif, c'est-à-dire que la forme du nominatif est maintenue ; mais on trouve *θύγατερ* dans Matt. IX, 22. De même *πάτερ* (Jean XVII, 1), mais *πατήρ* (Jean XVII, 21), et même *πατήρ δίκαιε* (Jean XVII, 25). Ces exemples sont sans l'article.

(b) *Κλεις* a pour l'accusatif singulier *κλειδα* (Luc XI, 52) et *κλειν* (Apoc. III, 7), et pour l'accusatif pluriel *κλειδας* (Matt. XVI, 19) et *κλεις* (Apoc. I, 18). *Χάρις* a habituellement comme accusatif singulier *χάριν* (Heb. IV, 16), mais *χάρिता* se rencontre deux fois (Act. XXIV, 27. Jude 4). *Γραμματεῖς*, et non *γραμματέας*, est l'accusatif pluriel (Matt. XXIII, 34). Il en est de même dans l'ancien grec, dans les papyrus et dans le grec moderne. D'autre part *ιχθύας*, et non *ιχθύς*, est l'accusatif pluriel (Matt. XIV, 17). *Κέρας* a *κέρατα*, et non *κέρᾱ* (Apoc. V, 6).

L'accusatif singulier, masculin et féminin, emploie généralement *α*, quoique les radicaux à voyelle fermée, comme ceux à voyelle ouverte (déclinaisons *α* et *ο*) emploient *ν* (*πόλιν*, *ναῦν*). Mais *Βασιλεύς* et les mots de la même catégorie ont *α*, et ils l'ont encore en grec moderne. La tendance, à noter dans le langage parlé de la *κοινή*, à se servir à la fois de *α* et de *ν*, ex. *χεῖραν*, n'a pas eu de succès : elle était due pour une large part à la classe ignorante. Cf. le grec du Nord-Ouest (1). L'accusatif pluriel pour ces genres est généralement *ας*, mais quelques-uns ont *νς* comme *ναῦς*. Mais *ναῦς* ne se rencontre pas lui-même au pluriel dans le Nouveau Testament. Les racines en *-υ* font l'accusatif pluriel en *-ύας* (*βοτρυάς*, *ιχθύας*, *ὄσφυας*, *στραχύας*). Les racines en *-ι*, ont l'accusatif pluriel en *-εις* (*δυνάμεις*, *ὄφεις*, *πόλεις*). Les racines en

1. Un des dialectes grecs (voy. Moulton, *Prolegomena*, p. 36).

-ευ ont l'accusatif pluriel en *-εις* (*βασιλεῖς*, *γραμματεῖς*, *ιερεῖς*). Les racines en *-ου* ont l'accusatif pluriel en *-οας* (seulement *βόας* et les formes du comparatif comme *μειζοας* — *μειζους*, *πλειοας* — *πλειους*). Dans quelques mots aussi l'accusatif est comme le nominatif (Comp. le latin *es*), ex. *πόλεις*, *βασιλεῖς*.

(c) Le génitif pluriel *ὀρέων* n'est pas contracté (Apoc. VI, 15). *Σολομῶν* fait au génitif *Σολομῶντος* (Act. III, 11), quoiqu'habituellement *Σολομῶνος* (Matt. XII, 42). La troisième déclinaison pourrait être aisément divisée en deux ou plus encore, et alors nous aurions les cinq déclinaisons du sanscrit et du latin. Mais les sept divisions usuelles de la troisième déclinaison sont identiques dans la formation du génitif-ablatif singulier en *ος*, comme le sanscrit *as* et le latin *is*. Parfois il y a contraction, lorsque la consonne tombe, ex. *γένους* (Phil. III, 5), et *αἰδοῦς* (1 Tim. II, 9), racines en *-εσ* et *οσ*. Mais avec des mots comme *βασιλεύς*, *ος* apparaît comme *ως*. Cela peut être dû au changement de quantité de *βασιλῆος*. Dans Homère nous avons *βασιλῆος* où *ε*, et non *ο* est allongé. On peut observer un phénomène semblable dans *πόλις*, *πόλεως*, chez Homère *πόλῆος*, où un *ε* a été inséré et où *ι* est tombé. Observez aussi que l'accent aigu reste sur l'antépénultième, parce qu'originellement *πόλεως* était prononcé en deux syllabes. Schleicher pense que cet *ως* est plutôt comme le sanscrit *as*. Le génitif-ablatif pluriel *πόλεων* retient semblablement l'accent aigu sur l'antépénultième pour une raison semblable, et *ων* n'est pas contracté avec *ε* inséré. Comme nous l'avons observé déjà, la contraction n'a pas toujours lieu au génitif-ablatif pluriel avec des formes comme *χειλέων*. En fait *ὀρέων* se rencontre une fois (Apoc. VI, 15), de même *χειλέων* (Heb. XIII, 15). Les racines en *-ι* et *-ευ* paraissent toujours non contractées au génitif-ablatif pluriel.

(d) C'est peut-être au nominatif singulier que les formes de la troisième déclinaison varient le plus. Les neutres, cela va de soi, auront la racine simple pour nominatif, accusatif et vocatif singulier, si la dernière lettre est une consonne qui puisse subsister à

la fin du mot. Si non, la lettre est simplement laissée de côté comme dans σῶμα(τ). Mais quelques neutres, au lieu de cela, changent la consonne dans ces cas, ou originellement ont eu les deux procédés, comme ζέρας(τ), ὕδωρ(ατ). Ou encore le ζ final est retenu et la dernière voyelle changée, ex. γένος(εζ). Le pluriel neutre pour ces mots a toujours simplement α. Les racines terminées en ο contractent εα en η, comme ἔθνη, ὄρη. Beaucoup de substantifs masculins et féminins ont le ζ habituel comme terminaison du nominatif, avec les changements euphoniques nécessaires, ex. ἐλπίς. D'autres ont la racine simple, ex. αἰών. D'autres encore ont la racine avec une voyelle allongée, ex. ποιμήν ou γέρον(τ). Dans le grec moderne, un curieux nominatif est fait de l'accusatif singulier, ex. ἡ εἰκόνα. Le nominatif pluriel (masculin et féminin) est toujours ες, quelquefois contracté avec ε du radical qui précède, ex. βασιλεῖς, ou qui est ajouté, ex. πόλεις.

(e) Les cas locatif, instrumental et datif ont au singulier la terminaison locative ι sans exception. Parfois la contraction a lieu, ex. γένει, πόλει (racines -ι, -εσ). Au pluriel, ces cas emploient toujours la terminaison locative σι.

5. Le nombre dans les substantifs.

(a) Le duel n'est plus employé dans le Nouveau Testament (1), et ne se rencontre pas dans les Septante, excepté dans la forme δύο elle-même, qui est indéclinable ; on trouve toutefois la forme δυοί (terminaison locative du pluriel) Luc XVI, 13. Mais cette forme apparaît dans Aristote et est commune dans les papyrus, où nous voyons aussi (Deissmann, *Bible Studies*) : δύο, δυῶν, δυῶν. "Ἀμφω n'apparaît pas dans le Nouveau Testament, mais

(1) En hébreu biblique, le duel est rare et ne se rencontre que pour les parties doubles du corps et dans des expressions comme « deux fois, deux jours », etc. Il en est de même dans l'arabe vulgaire, tandis que dans l'arabe classique, le duel est une forme régulière du substantif, comme dans le grec ancien (*Note du traducteur*).

seulement ἀμφότεροι, et quelquefois, semble-t-il, pour plus de deux (Act. XIX, 16). Le duel ne fut jamais largement usité en grec (l'ionien le laissa tomber avant le temps de la κοινή), et en grec moderne il est tout-à-fait hors d'usage. C'est un effort logique pour distinguer les paires des choses, comme les deux yeux. Le sanscrit l'emploie, mais le latin n'a que *duo* et *ambo*, qui ont une inflexion plurielle aux cas obliques.

(b) Quelques mots ne sont employés qu'au singulier, par suite de la nature du cas, et quelques uns ne le sont qu'au pluriel. Parfois le pluriel est employé pour éviter une désignation trop précise, ex. οἱ ζητοῦντες (Matt. II, 20), ou encore le mot peut être pris adverbiallement (à l'accusatif), ex. ἴσα (Phil. II, 6).

(c) Le pluriel neutre est souvent construit avec le verbe au singulier, étant alors considéré comme un tout, ex. τὰ ἔργα..... μαρτυρεῖ (Jean X, 25), mais pas toujours cependant, ex. τὰ ἄλλα εἶχοντα κρυβῆναι οὐ δύνανται (1 Tim. V, 25). Dans le dernier passage l'insinuation est emphatique. Un substantif singulier peut avoir une signification collective et être, par suite, employé avec un verbe au pluriel, ex. ὁ πλεῖστος ὄχλος ἔστρωσαν (Matt. XXI, 8). (1)

6. Le genre des substantifs.

(a) Ce n'est pas par erreur que le nom Ἄγαρ (Gal. IV, 25) est employé comme neutre avec τὸ par Paul. Il considère le nom en tant que mot. Or tout mot peut être ainsi traité en grec comme neutre et précédé de l'article neutre. Paul, dans Rom. XI, 4 écrit

(1) On observe des faits semblables dans l'hébreu et l'araméen bibliques : substantif singulier exprimant une idée collective construit avec le verbe au pluriel, substantif pluriel représentant un singulier construit avec un verbe au singulier, etc. Voy., pour plus de détails, E. Montet, *Grammaire minima de l'hébreu et de l'araméen biblique*, 2^e éd. Paris, 1905, p. 55 s. (*Note du traducteur*).

ἡ Βάαλ, comme nous le lisons quelquefois dans les Septante, peut-être à cause de l'idée de αἰσχύνη attachée à Baal. Comparez aussi l'emploi de πῶσα avec Ἱεροσόλυμα (Matt. II, 3), évidemment avec l'idée de πόλις.

(b) Tout nom désignant un être masculin est masculin, et tout nom désignant un être féminin est féminin. Pourquoi les substantifs désignant des choses qui n'ont pas de sexe ne sont-ils pas toujours neutres ? Nous ne pouvons le dire. De là l'impossibilité d'établir une règle pour guider l'étudiant, quoique la présence de l'article grec devant le substantif montre déjà comment le mot était employé. Toutes les anciennes langues indo-germaniques ont trois genres, mais le sanscrit n'a pas de genre pour les pronoms personnels, ni le grec, excepté αὐτός, quand il est employé en tant que pronom personnel. Delbrueck pense qu'originellement tous les noms masculins de la déclinaison α étaient féminins, et que tous les féminins de la déclinaison ο étaient masculins.

(c) L'usage du Nouveau Testament ne varie pas beaucoup de la coutume ancienne. Le classique ὁ πλοῦτος se rencontre quelquefois dans Paul (Rom. II, 4). De même aussi, occasionnellement, ἔλεος, ζῆλος. Ὁ δεσμός (Luc XIII, 16) fait au pluriel τὰ δεσμά (Luc VIII, 29), aussi bien que οἱ δεσμοί (Phil. I, 13). En général, on dirait que bien des noms propres sont traités comme indéclinables quand ils peuvent être infléchis comme Βηθσαῳρά (Matt. XXI, 1).

CHAPITRE V.

La déclinaison des adjectifs.

1. L'origine des adjectifs.

(a) Il n'est pas aisé de tracer la ligne de démarcation entre les substantifs et les adjectifs. Giles, par exemple, dans son admirable *Manual of Comparative Philology*, ne traite pas séparément des adjectifs, mais il en parle incidemment à propos des substantifs et des suffixes. De même Whitney dans sa *Sanskrit Grammar* ne traite pas à part des adjectifs, mais dit : « L'accord en inflexion des substantifs et des adjectifs est si absolu qu'il n'est pas possible de les séparer dans la tractation ».

(b) La plupart des adjectifs sanscrits n'ont qu'une ou deux terminaisons, bien que quelques uns aient les trois genres. La grande masse est formée de radicaux en *a* pour le masculin et le neutre, tandis que les féminins peuvent avoir *a* ou *i*, et ce choix « est déterminé en grande partie seulement par l'usage, et non par une règle grammaticale ».

(c) Il est clair, par suite, que l'adjectif n'est qu'une variété régulière du substantif. Le substantif est essentiellement un appellatif (ὀνόματα ἐπίθετα). Mais les substantifs furent sans aucun doute employés dans ce sens descriptif avant l'apparition des adjectifs, et ils le sont encore, lorsque nous disons, par exemple, « homme frère ». Ainsi dans le Nouveau Testament : ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ποταμῷ (Matt. III, 6), προσελθούσας Σιών ὄρει (Héb. XII, 22). Cela est une apposition, mais une apposition descriptive, et c'est précisément à ce moment que l'adjectif apparaît (Delbrueck), quoique, à la vérité, à une époque très ancienne.

(d) Ainsi les adjectifs spécialisent un usage des substantifs, bien que le substantif garde en quelque mesure l'usage de l'ap-
po-

sition descriptive. Mais le grec a un système d'adjectifs beaucoup plus développé que le sanscrit, et ce système a assez bien survécu dans le grec moderne, quoiqu'il y ait une forte tendance dans le langage parlé à simplifier les adjectifs et à les ramener à une seule déclinaison (1).

2. La déclinaison des adjectifs.

(a) Quelques adjectifs grecs, comme la plupart des adjectifs sanscrits à radical *a*, n'ont qu'une inflexion pour tous les genres, bien qu'ils ne soient pas employés en fait pour le neutre. Ainsi πένης (2 Cor. IX, 9), ἄρπαξ (Matt. VII, 15) et συγγένις (Luc I, 36). C'est ici que nous pouvons le mieux voir l'évolution de l'adjectif.

(b) D'autres adjectifs n'ont que deux sortes de terminaisons, le masculin et le féminin étant identiques, ex. εὐγενής (Luc XIX, 12), ἰλως (Matt. XVI, 22), μείζων (Jean XIV, 28). Dans le Nouveau Testament, ἰλως est seulement employé comme nominatif masculin prédicat.

(c) Quelquefois aussi, des adjectifs, qui peuvent avoir les trois sortes de terminaisons, ne sont usités qu'avec deux ; ainsi αἰώνιος (Heb. V, 9) est féminin.

(d) Il arrive encore que quelques adjectifs n'aient plus été employés avec leurs trois terminaisons comme ἔρημος (Gal. IV, 27). Deux de ces exemples viennent en dernier lieu des Septante, et ὁσιος (1 Tim. II, 8) a deux terminaisons, comme anciennement dans Platon (Simcox). Voyez aussi μάταιος ἡ θρησκεία (Jac. I, 26).

(1) Toutes les langues parlées tendent à simplifier la déclinaison, quand celle-ci existe dans la langue écrite : par exemple l'arabe vulgaire, qui supprime purement et simplement la déclinaison de l'arabe régulier. L'allemand, dans le langage populaire, en Allemagne et dans la Suisse allemande, simplifie considérablement la déclinaison. (Note du traducteur).

(e) La majorité des adjectifs grecs ont trois terminaisons, une pour chaque genre. Cela est vrai de tous les participes et des autres adjectifs verbaux. Toutes les inflexions distinctivement féminines appartiennent à la première déclinaison (α) ; mais les inflexions masculine et neutre se rattachent ou bien à la seconde déclinaison (ο) ou à la troisième (consonne et voyelle fermée).

(f) Les adjectifs composés comme ἄτεκνος (Luc XX, 28) ou εὐγενής n'ont généralement que deux terminaisons. Il en est ainsi dans la seconde déclinaison attique (ἰλως).

(g) Les participes ont aussi les formes féminines en accord avec la première déclinaison, mais le masculin et le neutre suivent la seconde ou la troisième déclinaison. Les terminaisons du participe grec ont beaucoup de ressemblance avec celles des participes sanscrits et latins.

(h) L'usage du Nouveau Testament est en général en harmonie avec l'ancienne langue. Χρυσᾶν (non Χρυσῆν) se trouve Apoc. I, 13. Ἡμίους, non ἡμίσεος, apparaît dans Marc VI, 23 (de même aussi dans les papyrus, Deissmann), et βαθέως, non βαθέος, dans Luc XXIV, 1. Συγγενής a συγγενῆν, d'après quelques documents, dans Rom. XVI, 11, et συγγενεῦσι est la lecture correcte dans Marc VI, 4. Ce mot a aussi un féminin tardif en -ις dans Luc I, 36. Πλήρης est probablement indéclinable (comme dans les papyrus) dans Jean I, 14, et c'est probablement la vraie lecture dans Act. VI, 5.

La comparaison dans les adjectifs.

(a) Il n'est pas toujours nécessaire d'employer le comparatif et le superlatif pour exprimer l'idée de comparaison. Les autres moyens usités seront examinés dans la syntaxe des adjectifs.

(b) En sanscrit, les suffixes de dérivation primaire pour le comparatif et le superlatif (*iyans*, *istha*) ressemblent beaucoup à -ίων et à -ιστος des Grecs. Dans le grec moderne ces suffixes ne

sont pas employés du tout, et dans le grec ancien ils sont moins communs que -τερος, -τατος, suffixes qui correspondent aux suffixes sanscrits de dérivation secondaire (*tara, tama*), et qui seuls ont survécu dans le grec moderne.

(c) Ἀκριβέστατος (Act. XXVI, 5) et ἀγιώτατος (Jude 20) sont les seuls superlatifs en -τατος dans le Nouveau Testament (Blass), et il n'y en a pas un grand nombre en -ιστος, quoique nous ayons μέγιστος (2 Pie. I, 4), ἐλάχιστος (Luc XVI, 10) et quelques autres. Le comparatif en -τερος est commun dans le Nouveau Testament : ex. τομώτερος (Heb. IV, 12) ; -ίων se rencontre aussi, ex. μείζων (Matt. XI, 11). Comp. μικρότερος dans le même verset. Τάχιον (τάχειον) supplante θάσσον (Jean XX, 4).

(d) Un double comparatif, avec les deux formes, apparaît dans μείζοτερος (3 Jean 4), comme l'anglais vulgaire « lesser » (de « less » moindre). Paul fait de même un comparatif d'un superlatif : ἐλαχιστότερος (Eph. III, 8), comme l'anglais vulgaire « leaster » de « least » (le moindre). Comp. μεγιστότατος dans les papyrus.

(e) Il y a des comparatifs tirés d'adverbes, comme ἐξώτερος (Matt. VIII, 12) ou de prépositions comme πρότερος (Eph. IV, 22).

(f) Le superlatif est peu employé dans le Nouveau Testament. Dans le grec moderne parlé, il est à peine usité ; on emploie plutôt l'article et le comparatif (1). On voit le début de cet usage dans le Nouveau Testament : ὁ μείζων (Matt. XVIII, 4) et μείζων (Matt. XVIII, 1). Lorsque le superlatif est employé, il est habi-

(1) L'un des procédés employés dans l'hébreu biblique pour exprimer le superlatif consiste dans l'emploi de l'article avec l'adjectif. En arabe, comme dans le grec moderne, le superlatif est formé du comparatif précédé de l'article ; c'est le même procédé que nous suivons en français, quand nous formons le superlatif sur le type : *fort, plus fort, le plus fort*. (Note du traducteur).

tuellement élatif (comme l'anglais « very » très, beaucoup) : ce n'est pas le vrai superlatif.

(g) D'autres moyens employés consistent dans μᾶλλον, μᾶλιστα. Mais quelquefois c'est le contexte qui suggère la comparaison (Luc XV, 7). Dans Marc VII, 36 nous avons un double comparatif μᾶλλον περισσότερον. Des prépositions comme παρά, ὑπέρ, etc. peuvent être aussi employées plutôt que ἢ après le comparatif, ex. Heb. IX, 23. Luc XVI, 8. L'ablatif est commun après le comparatif, ex. πονηρότερα ἐαυτοῦ (Matt. XII, 45).

4. Adjectifs numéraux.

(a) Westcott et Hort lisent τέσσαρα (Apoc. IV, 6), τεσσαράκοντα (Matt. IV, 2), τεσσαρεκονταετής (Act. VII, 23), mais τέσσαρες (Act. XXI, 9), τέσσαρες (Jean XI, 17). Les papyrus (Moulton), sauf en cas de scribes ignorants, n'emploient pas τέσσαρες, mais cette forme se présente dans le grec byzantin postérieur, quoique pas dans le grec moderne.

(b) Le sanscrit, comme le grec, donne l'inflexion aux quatre premiers nombres cardinaux dans les divers genres, quoique, en réalité, dans un seul nombre pour chaque exemple. Les mots grecs eux-mêmes sont, comme en sanscrit, sous forme de racine. Dans ἀνὰ εἰς, καθ'εἰς (Apoc. XXI, 21. Marc XIV, 19), la forme n'est pas indéclinable, mais la préposition (de même en grec moderne) est simplement l'adverbe originel qui n'a pas la force de préposition. En sanscrit, les nombres cardinaux de 5 à 19 ont habituellement la flexion, mais sans genre, bien que quelquefois ils soient indéclinables. En grec, les nombres cardinaux de 5 à 10 sont indéclinables.

(c) Πρῶτος comme ordinal est employé Marc XVI, 9. Ailleurs le cardinal εἷς se trouve, ex. Matt. XXVIII, 1. Les ordinaux sont tous des adjectifs comme les cardinaux à partir de 200.

CHAPITRE VI.

La déclinaison des pronoms.

1. Racines pronominales.

(a) Les substantifs sont apparentés aux verbes quant à la racine, et les adjectifs ne sont que des variantes du substantif. Mais les pronoms appartiennent à un groupe séparé et Bopp a divisé avec raison les racines en verbales et pronominales. Toutes les autres formes telles qu'adverbes, prépositions, conjonctions, particules intensives, sont en réalité des formes accidentelles des noms ou pronoms. De là trois catégories de mots qui s'élèvent sur la base de deux groupes de racines. Ces catégories sont les verbes, les noms et les pronoms.

(b) Encore une fois, le nom et le pronom sont en connexion vitale avec le verbe. Le nom est employé comme tel dans la formation du radical, et le pronom sert à former les terminaisons personnelles du verbe. La forme du verbe est donc le résultat des deux racines du langage, la racine verbale et la racine pronominale.

(c) Monro (*Homeric Grammar*, p. 57) remarque en outre que les noms nomment ou décrivent, tandis que les pronoms désignent; les uns sont prédicatifs, les autres démonstratifs. En un sens, alors, tous les pronoms étaient originellement démonstratifs. En sanscrit, les racines pronominales sont démonstratives (Whitney) et diffèrent fondamentalement des racines nominales.

2. Brève esquisse des formes pronominales.

Quelques unes de ces formes sont les plus primitives connues dans les langues indo-germaniques. En sanscrit, les pronoms

personnels de la première et de la seconde personnes n'ont pas la distinction du genre et sont construits de fragments de racines variées.

(a) En grec ἐγώ était originellement ἐγών, comme le sanscrit *aham*. Cette forme ἐγώ apparaît dans le latin *ego*, le gothique *ikh*, l'allemand *ich*, le français *je*, l'anglo-saxon *ic*, l'anglais *I*. De même σύ est en dorien τύ comme le latin *tu*, etc. Le sanscrit est *tvam*. Comparez *aham*. Les formes obliques au singulier viennent d'un autre radical qui est pratiquement le même dans toutes les langues citées ci-dessus : *mam*, ἐμέ, *me*, etc. (σέ vient de τέ, originel *tue*) pour l'accusatif; ἐμέσσι (forme hypothétique), ἐμέο (μῶ), et σεῖο, σεό, σοῦ, pour le génitif-ablatif; ἐμοί, σοί ont la terminaison locative employée pour le locatif, le datif, l'instrumental. Au pluriel ἡμεῖς, ὑμεῖς sont analogues au lesbien ἀμμές, ὑμμές; ἡμῶν, ὑμῶν sont une nouvelle formation (Giles); ἡμῖν, ὑμῖν sont des formes locatives.

(b) Le Nouveau Testament n'emploie pas la forme de la troisième personne : οὗ, οἱ, ἐ, σφεις, etc. A la place, les formes de αὐτός se rencontrent à tous les genres et aux deux nombres. Dans le grec moderne, cette forme, dans quelques uns des cas obliques, est abrégée dans les formes enclitiques τοῦ, τῶν, etc. Mais, somme toute, les pronoms personnels ont retenu les formes des cas mieux que toute autre partie du langage.

(c) Les pronoms possessifs ἐμός, σός sont tirés des radicaux des pronoms personnels et ἡμέτερος, ὑμέτερος sont en réalité des formes comparatives. Le réfléchi est simplement le pronom personnel, plus l'intensif αὐτός.

(d) Les formes réfléchies de la première et de la seconde personnes ne sont pas employées au pluriel, excepté ὑμῶν αὐτῶν (1 Cor. VII, 35), car ἡμῶν αὐτῶν est emphatique plutôt que réfléchi dans 2 Thess. I, 4 (Simcox). La forme non contractée σεαυτοῦ est seule en usage. Westcott et Hort impriment αὐτοῦ,

etc., environ vingt fois (et cela en opposition aux plus récents éditeurs), au lieu de mettre toujours αὐτοῦ ou ἐαυτοῦ. Ainsi nous avons αὐτὸν (Jean II, 24) et ἐαυτὸν (Luc XV, 17). Les variantes des manuscrits rendent difficile la décision sur ce point.

(e) Le démonstratif ὅδε est formé de l'ancien démonstratif ὁ et de δέ et se décline comme ὁ. Οὗτος est évidemment un double de ὁ et τό (dérivé de ὁ) avec une voyelle de connexion υ : c'est un démonstratif renforcé. La forme οὐτοσί ne paraît pas dans le Nouveau Testament. Ἐξῆνος (Homère ξῆνος) vient de la forme locative (adverbe) ἐ-ξε-ῖ (Comparez le latin *hi-c*, l'anglais *hi-ther*). Τοι-οὔτος est encore un autre composé de οὗτος et τοί-ος. Τοιούτο, non τοιούτον, est neutre dans le Nouveau Testament. Τοῖος (τοιόσδε) est le démonstratif auquel correspondent les relatifs οἷος et ὁποῖος et l'interrogatif ποῖος. En grec moderne, ὁ ὁποῖος est le relatif commun. Une correspondance similaire existe entre τόσος (τοσόσδε) et τοσοῦτος, ὅσος et πόσος. Αὐτός n'a pas été expliqué, ni ὁ δαίνα.

(f) Le relatif est le démonstratif ὅς développé comme l'anglais *that*. Dans Homère ὅς est souvent démonstratif (anglais *thus*). Ὅστις est simplement l'addition de l'indéfini τις à ὅς, les deux pouvant être déclinés ou seulement τις. Mais dans le Nouveau Testament cette forme n'est jamais employée en dehors du nominatif excepté ἕως ἔτου (Jean IX, 18) et ἔτι comme accusatif neutre (Luc X, 35). Dans le grec moderne, ὅς comme relatif disparaît presque de la langue vulgaire, et à côté de ὁ ὁποῖος nous voyons ἔπου et ποῦ employés, ex. ὁ ἀνὴρ ἔπου εἶδα. Comparez l'usage vulgaire en anglais de *whar*, ex. « the man whar did that is a rascal » (l'homme qui a fait cela est un coquin).

(g) La forme interrogative τίς est en réalité la même racine que le latin *quis* (comp. ποῦ), le sanscrit *kas*, le gothique *hwas*, l'allemand *wer*, l'anglo-saxon *hwa*, l'anglais *who*. En anglais et en latin le relatif est formé de la même racine, mais en grec le relatif a une origine démonstrative, comme le relatif anglais *that*.

Le latin et le grec ont fait tous deux une forme indéfinie de cette racine : *ali-quis*, τις.

(h) Le pronom réciproque ἀλλήλων est, de fait, une duplication de ἄλλος, de même que nous disons en anglais « one another ». Ἴδιος est apparenté au latin *suum* (Fz) et ainsi signifie ce qui appartient à soi-même. Le grec moderne a développé un certain nombre de formes pronominales spéciales comme *ξανεῖς* à côté de celles, maintenues, de l'ancien grec.

CHAPITRE VII.

La conjugaison du verbe.

1. Rapport des formes verbales et des formes nominales.

(a) Les formes verbales en usage dérivent de racines primitives comme λείπω (λιπ) ou de radicaux dénominatifs comme τυχέω (τυχα). Les substantifs et les adjectifs sont aussi constamment dérivés de verbes, ex. λοιπός (λείπω). « La relation entre le substantif et le verbe a toujours été très étroite ». (Giles, *Hand-book of Comparative Philology*, p. 424).

(b) Les différentes formes verbales usent de suffixes comme les substantifs. « Ces suffixes sont exactement parallèles aux suffixes dans le substantif, et bien souvent peuvent être identifiés avec eux » (Giles, *ibid.*). En fait deux des formes soi-disant verbales restent autant nom que verbe, l'infinitif et le participe. L'infinitif est toujours un substantif verbal et le participe un adjectif verbal (1).

(c) Le sanscrit était particulièrement riche en substantifs verbaux, illustrant ainsi l'étroite relation existant entre le verbe et le substantif. Ces substantifs purement verbaux n'avaient ni temps, ni voix, mais étaient des formes casuelles fixes avec le

(1) Cette loi se vérifie d'une façon très frappante dans les langues sémitiques où l'infinitif n'existe pas, mais est remplacé par le *masdar* (mot arabe signifiant origine, principe), nom d'action ou de verbe, substantif abstrait, auquel toute notion de temps est étrangère, et qui exprime l'action ou l'état indiqués par le verbe. De même le participe est remplacé par l'adjectif verbal, ou nom de l'agent (participe actif) et du patient (participe passif), auquel toute notion de temps est également étrangère. (Note du traducteur).

génitif-ablatif en *as*, le locatif en *i*, le datif en *ai* ou *e*, l'accusatif en *am* ou *m*. Cette forme verbale accusative se substitua graduellement aux autres en sanscrit, comme le fit en latin le supin en *tum*. Mais en grec la forme dative vient au jour ; ainsi dans Homère δοῦναι est comme le sanscrit *dāvānē* et ἰδμεναι est comme le sanscrit *vidmanē*. Des formes comme λύειν sont probablement au locatif. L'infinitif grec est alors un substantif verbal au datif (ou locatif), bien que graduellement, dans l'usage, l'idée du datif n'ait plus été maintenue, et que cette forme ait été employée, au singulier, pour n'importe quel cas, sauf le vocatif. Les voix et les temps paraissent dans l'infinitif grec.

(d) Le sanscrit emploie de même des adjectifs verbaux obtenus au moyen de suffixes tout-à-fait semblables à ceux du grec (*ant*, *mana*, *ta*, etc.) ; ces adjectifs ont des voix et des temps, mais le participe a atteint son développement le plus complet dans la langue grecque. Les infinitifs et les participes n'ont pas de terminaison personnelle et n'ont jamais de sujet. Ils sont toujours tous deux en relation casuelle avec un verbe, un substantif ou une préposition. Le participe a l'inflexion dans les deux nombres et dans tous les genres, quand bien même l'infinitif soit lui-même indéclinable. En grec moderne, le *v* final de l'infinitif tombe, ex. λύει.

(e) Dans le Nouveau Testament, il n'y a pas de formes particulières pour ces noms verbaux, quoique πειν (et aussi πίν), mais non πειν, apparaisse dans Jean IV, 7. Westcott soutient l'infinitif en -οῦν pour les verbes en -ωω (et non οῦν), excepté dans Luc IX, 31. Mais J. H. Moulton lui fait des objections, tirées de l'évidence des papyrus.

2. La construction du verbe.

(a) Le verbe (*verbum*, mot) est le mot par excellence. C'est le mot essentiel dans la phrase et, comme tel, il subit plus de changements et par suite exprime plus de variétés de signification que le substantif.

(b) Peut-être à l'origine les racines n'ont-elles pas été distinctes en tant que verbe ou substantif ; mais en sanscrit, le substantif a eu un développement plus ancien et plus complet que le verbe. Le système des terminaisons casuelles usitées dans la flexion des noms se voit mieux en sanscrit, mais la conjugaison du verbe apparaît dans sa perfection en grec. Le système des temps est bien développé dans le sanscrit classique, mais les modes et les voix ne le sont pas autant. Dans le latin, le verbe s'écarte très loin de la ligne de progrès que l'on voit en grec, de telle sorte que le grec et le latin diffèrent davantage dans la conjugaison du verbe que dans la flexion du nom, quoique toutes deux procèdent de tendances qu'on peut observer en sanscrit. Dans l'ancien sanscrit, l'aoriste est très commun dans des modes variés, mais plus tard il disparaît presque.

(c) Le verbe grec est une pièce de mécanisme de vocable belle mais compliquée, et il a besoin d'être étudié analytiquement. La simple mémorisation des conjugaisons, quoique nécessaire, n'est pas suffisante. La première chose à faire est de trouver le radical ou thème verbal, qui peut être une racine comme $\lambda\pi$ ou un thème dérivé comme $\tau\mu\alpha$. Autour de ce thème ou radical verbal, les formes du verbe sont bâties avec une habileté architecturale. Le rez-de-chaussée, pour ainsi dire, est en général l'aoriste (l'ancien aoriste, ainsi nommé second aoriste) qui est souvent identique au présent, ex. $\xi\text{-}\phi\eta\text{-}\nu$. Par une série de suffixes, les autres temps, les modes, les voix, les personnes, les nombres sont tous exprimés.

(d) Les suffixes comprennent toutes les additions au thème. Les dictionnaires donnent le verbe au présent et l'impression est alors créée que le présent est la base autour de laquelle se développe le verbe. Or sur le thème $\lambda\pi$ vous faites l'aoriste aux divers modes et voix, le présent aux divers modes et voix (et l'imparfait), le parfait aux divers modes et voix, et le futur. Le suffixe du temps est raisonnablement stable et le signe du mode aussi. Les terminaisons personnelles ont à exprimer la voix, la

personne et le nombre, et apparaissent sous deux formes (primaire et secondaire) qui peuvent avoir été une à l'origine.

(e) Dans le grec ancien, il y a une forte tendance à laisser tomber les terminaisons personnelles. Il est probable que tous les verbes étaient originellement des verbes en μ . Dans Homère plusieurs verbes ont μ qui ne l'ont pas en attique, tandis que dans le Nouveau Testament et les papyrus plusieurs des verbes attiques en μ ont laissé tomber le μ , ex. $\delta\iota\delta\omega$ (Apoc. III, 9), $\iota\sigma\tau\acute{\alpha}\nu\omega$ (Rom. III, 30). En grec moderne, les formes en μ appartiennent seulement au style élevé. Le peuple emploie uniquement les verbes en ω .

Les anciens Grecs avaient deux systèmes de conjugaison, l'inflection μ où les terminaisons personnelles étaient unies directement à la racine ou à la racine augmentée des suffixes de mode et de temps, et l'inflection ω où les terminaisons personnelles étaient unies à la forme du temps et du mode par des voyelles variables o/ϵ . Mais l'histoire constante de la langue était dans la direction de renoncer à l'usage des inflexions en μ et d'unifier tous les verbes dans la conjugaison en ω , ex. $\acute{\alpha}\phi\iota\upsilon\sigma\iota\nu$ (Apoc. XI, 9). De même que pour les noms, dans les verbes le duel n'est plus usité. Les papyrus (Deissmann) ont même $\delta\acute{\upsilon}\nu\omicron\mu\alpha\iota$ comme B (Vaticanus) dans les Evangiles et dans les Actes.

3. Les temps.

(a) *L'aoriste.* — Le Nouveau Testament conserve le second aoriste originel de la forme μ (non thématique), qui est en réalité la forme verbale originelle, ex. $\xi\sigma\tau\eta\nu$, $\epsilon\gamma\omega\nu$. La forme du second aoriste (thématique) avec la voyelle variable o/ϵ apparaît aussi, ex. $\epsilon\lambda\iota\pi\omicron\nu$. L'aoriste double survit aussi, ex. $\eta\gamma\alpha\gamma\omicron\nu$ (Luc XXII, 54). Il y a même un premier aoriste double : $\epsilon\kappa\epsilon\chi\rho\alpha\zeta\alpha$ (Act. XXIV, 21). Les formes du premier aoriste avec α/ϵ (avec ou sans σ) sont fréquentes, ex. $\epsilon\lambda\epsilon\zeta\alpha$, $\epsilon\chi\rho\iota\alpha$. Pour obtenir la racine, α/ϵ , o/ϵ ou $\sigma\alpha/\epsilon$ doivent être retranchés. Une des particularités du Nouveau Testament est l'emploi, avec addition de α/ϵ , même

des thèmes du second aoriste. Cet usage existe déjà dans εἶπα, ἤνευγα, ἔπεσα, à côté de εἶπον, ἤνευγον, ἔπεσον. Dans le Nouveau Testament, comme dans les papyrus, il est largement étendu à des formes telles que ἤλθαν, εἶδαν, ἀνεῦραν, ἀνεῖλαν. En fait, le grec moderne emploie seulement une douzaine d'anciens seconds aoristes. Partout ailleurs, le premier aoriste plus récent a le champ libre. La terminaison οσαν, commune dans les Septante, existant dans les papyrus, et fréquente en grec moderne parlé, est fortement attestée par παρελάβοσαν (marge dans Westcott et Hort) dans 2 Thess. III, 6. Ἠμάρτησα (Rom. V, 14), aussi bien que ἡμαρτον (1 Cor. VII, 28) se trouve. La tendance est aux aoristes avec σα. Nous avons ἐδώκαμεν dans 1 Thess. IV, 2. De nouveau des formes comme ἀφῆκες (Apoc. II, 4) se rencontrent dans les papyrus et en grec moderne. Ἐγενήθη se trouve aussi (Act. IV, 4). Dans Act. XXVIII, 26 εἰπόν, non εἰπέ, est une forme impérative. Dans Marc XII, 1 ἐξέδετο, non ἐξέδοτο, a perdu la voyelle de la racine et la voyelle thématique ε a pris sa place. Le Nouveau Testament conserve les trois aoristes en κα (ἔδωκα, ἔθηκα, ἤκα).

(b) *Le système du temps présent.* — Dans aucune partie du verbe grec (et sanscrit) nous n'avons un système aussi compliqué que celui du présent. Il y a (Brugmann) trente-deux classes de verbes indo-germaniques dans le système des temps, et le grec en possède trente. Toutefois elles peuvent être groupées en sept divisions qui sont pratiquement les mêmes qu'en sanscrit.

Si le présent est construit sur l'aoriste (ou identique à lui comme c'est souvent le cas, ex. φημί), le moyen évident et facile pour faire le présent serait d'ajouter les terminaisons personnelles primaires au thème de l'aoriste ou présent, et c'est ce que l'on voit dans des formes telles que φημί. Ici ἔ-φη-ν est aoriste ou imparfait, car il n'y aurait pas dans ce cas de distinction dans les formes. L'imparfait est simplement une variante du thème présent avec les terminaisons secondaires.

Quelques uns de ces présents sont redoublés comme δι-δω-μι, car le redoublement n'est pas limité au parfait. Il semble plutôt

commencer avec quelques aoristes, continuer avec quelques présents, et être accaparé par le parfait.

Ce qu'on appelle la classe à voyelle variable (thématique) n'est qu'une classe à thème enlevé de la racine, car ἔ-λεγ-ο-ν est exactement comme ἔ-λιπ-ο-ν (Giles) quant à la forme. Par suite nous pouvons soutenir que λέγ-ο-μι (λέγω) est fait du même thème que l'aoriste par l'addition de la voyelle thématique. S'il en est ainsi, ἔλεγον était à l'origine aoriste aussi bien que plus tard imparfait, comme ἔ-φη-ν. Ce fait répand quelque lumière sur l'usage fréquent de ἔλεγον dans le Nouveau Testament, par exemple.

La classe ν (classe nasale) comprend deux des classes précédentes, celle qui ajoute simplement une des combinaisons ν de la racine (non thématique), ex. σβέ-ννυ-μι, et celle qui emploie aussi la voyelle variable (thématique), ex. ἀμαρτ-άν-ω, λαμβάνω. L'aoriste et l'imparfait, naturellement, diffèrent, ex. ἔ-λα-β-ον, ἐ-λάμβαν-ον.

Au commencement, toutes les formations de présents étaient aussi des aoristes et *vice versa*, et le fait, qu'une certaine forme était usitée comme présent ou aoriste, était dû en partie à la signification du verbe (Comp. Brugmann, *Kurze vergleichende Grammatik*, p. 487). Dans la classe à voyelle forte, la forme forte est probablement la plus ancienne, la forme faible étant due au manque d'accent. Ici, comme dans la classe ν, existe une distinction entre l'aoriste et l'imparfait, ex. ἔ-φυγ-ον, ἔ-φευγ-ον.

La classe τ ne diffère de la classe à voyelle variable que par l'insertion de τ devant la voyelle variable et les changements euphoniques qui s'ensuivent, ex. ἐ-βάφ-ην, βάπτω. La classe ι de même insère ι devant la voyelle variable avec diverses conséquences euphoniques, comme στέλ-λω, κηρύσσω. Les verbes de la classe σκ^ο/_ε ou ισκ^ο/_ε ne sont pas tous inchoatifs, et quelques uns ont le redoublement comme γι-γνώ-σκω. Le Nouveau Testament écrit γινώσκω, γινομαι. La forme non contractée δύνασαι (Matt. V, 36) et la forme contractée δύνῃ (Marc IX, 22) existent toutes deux. Ainsi γ et non α, est la forme habituelle des contractions en εω pour la seconde personne du singulier de l'indicatif au moyen. De nouveaux présents comme στήλω (Phil. I, 27) sont

construits du thème du parfait. ἤρπεν (Marc I, 34) est traité comme un verbe en ω non composé. Dans Apoc. II, 20 notez ἀφείξ de ἀφέω. Dans ἡρώτουν (Matt. XV, 23) nous avons une contraction ionienne de verbes αω comme εω. Notez la lecture de A (Alexandrinus) νιζοῦντι (Apoc. II, 7). L'imparfait, comme l'aoriste, a des formes en α. Ainsi ἔιχεν (Marc VIII, 7). Dans εἶχον (Jean XV, 22, 24) et ἐδόλιοῦσαν (Rom. III, 13, d'après les Septante) l'imparfait suit l'aoriste dans l'emploi de οσαν, comme on le voit dans les papyrus et dans le grec moderne. Winer est dans l'erreur, toutefois, en citant ἐδίδοσαν (Jean XIX, 3) comme exemple, car δο est ici la racine et σεν la terminaison secondaire usuelle dans les verbes en μι à la troisième personne du pluriel. Cet exemple n'est pas cité dans Winer-Schmiedel, sec. 13, 14. Ἐτίθουν (Act. III, 2) et ἐδίδουν (Act. IV, 33) déplacent quelquefois les formes en μι, comme le font ἀφίουσιν (Apoc. XI, 9), συνίουσιν (Matt. XIII, 13).

(c) *Le système du futur.* — Le futur est un développement postérieur, et ce temps a une histoire variée. Le sanscrit a un futur périphrastique fait d'un participe actif futur accompagné habituellement d'un auxiliaire. Cette méthode de construire un futur avec un auxiliaire et un participe ou infinitif a persisté jusqu'à maintenant. Dans les langues germaniques, l'auxiliaire et l'infinitif constituent le seul moyen de former ce temps. L'anglais n'a pas de futur à l'aide de suffixes. Dans le grec moderne, la voie la plus commune pour former le futur est l'emploi de θέλω avec l'infinitif (comme en anglais). Jebb pense qu'Hérodote montre que la langue parlée commença de bonne heure cet usage. Ici l'origine de l'idiotisme se voit dans le but exprimé par l'auxiliaire. Mais dans le Nouveau Testament nous devons insister sur la pleine force de θέλω, par exemple dans Jean VII, 17. Peut-être la méthode primitive consistait-elle à n'avoir ni forme spéciale ni auxiliaire, mais à laisser à l'imagination de dire quand le verbe devait être projeté dans le futur (1).

(1) Dans les langues sémitiques, il n'y a pas de futur distinct. Ces langues n'ont que deux temps : un *parfait*, correspondant à tous nos temps passés,

C'est ce que nous faisons encore, en disant : « Je rentre la semaine prochaine ». C'est ainsi que Jésus disait ἔρχομαι καὶ παραλήμψομαι (Jean XIV, 3). Quelques verbes n'ont jamais formé de futur, ex. εἶμι, quoique ἐλεύσομαι soit tiré de ἔρχομαι. Εἶμι (aller) comme futur n'est pas dans le Nouveau Testament, ni comme verbe simple d'ailleurs.

Un autre procédé usité pour exprimer le temps est μέλλω avec l'infinitif (aoriste ou présent et trois fois le futur dans le Nouveau Testament, comme dans l'ancien grec), ex. Matt. XI, 14. Act. III, 3. XI, 28. Cependant, le sanscrit, le grec, le latin et d'autres langues ont développé une forme distincte du futur. Le sanscrit l'a fait au moyen de *syau* ou *isya*, mais ce suffixe, qui signifie *aller*, comme le suffixe copte *na*, était rarement employé (Whitney), en partie parce que le mode subjonctif était pratiquement un futur quant au sens. En grec, la forme du futur en σ est beaucoup plus fréquente, quoique dans Homère il y ait peu de distinction entre l'aoriste du subjonctif et le futur de l'indicatif. Les deux formes peuvent avoir une commune origine (Giles), quoique ce ne soit pas certain, car le futur peut être une variante du présent. Telle est l'opinion de Delbrueck. Le grec moderne n'a pas du tout de forme future, et, lorsqu'il n'emploie pas θέλω et l'infinitif, il a θά et le subjonctif (Comp. Homère). Des formes comme πίομαι (Luc XVII, 8), φάγομαι (ibid.) font allusion à l'origine aoristique du futur. Il est possible que quelques verbes fassent le futur de l'aoriste et quelques autres du présent. Dans le Nouveau Testament nous avons toutefois ἐρχεῖσθαι, ex. Act. II, 17. Ἐλπιούσιν (Matt. XII, 21) et des verbes semblables laissent tomber le σ, comme le futur attique, mais βαπτίσω le garde (Matt. III, 11). Καλέσω, τελέσω gardent le σ, tandis qu'on trouve à la fois ἀπολέσω (Matt. XXI, 41) et ἀπολῶ (1 Cor. I, 19). La forme (dorienne) πεσοῦμαι (faite de σε^o/ε) est dans le Nouveau Testament, mais on

et exprimant une action ou un état entièrement passés au moment où l'on parle, et un *imparfait* exprimant une action, ou un état non encore achevés au moment où l'on parle. C'est cet *imparfait* qui correspond dans une certaine mesure à notre futur. (*Note du traducteur*).

trouve $\varphi\epsilon\acute{\upsilon}\xi\omicron\mu\alpha\iota$. Dans Apoc. XXII. 19 nous avons $\acute{\alpha}\varphi\epsilon\lambda\omega$ (de même dans les Septante) de $\acute{\alpha}\varphi\alpha\iota\rho\acute{\epsilon}\omega$. Le futur habituel des verbes liquides ($\epsilon\%_{\epsilon}$) comme $\chi\rho\iota\nu\omega$ est commun. De même aussi $\acute{\alpha}\pi\omicron\theta\alpha\nu\omicron\upsilon\mu\alpha\iota$. Le futur dorien semble comme une combinaison de σ et ϵ (verbes liquides) ou est-ce que $\sigma\epsilon\%_{\epsilon}$ est une terminaison originelle ? Cette dernière hypothèse est entièrement possible et le fait que l'ancien dorien et Homère ont tous deux $\sigma\epsilon\%_{\epsilon}$ (comp. le sanscrit *syā*) permet de penser que l'indo-germanique avait un tel suffixe. Comp. Kuehner-Blass, *Laut- und Formenlehre*, II, p. 105 s. Je peux ajouter que W. O. Carver, de notre Séminaire, incline fortement à ce point de vue. Hirt (*Handbuch*, etc. p. 403 s.), cependant, considère $\sigma\epsilon\%_{\epsilon}$ comme l'union de σ et du thème liquide avec ϵ . Le futur apparaît dans le Nouveau Testament seulement au mode indicatif et dans les noms verbaux (infinitifs et participes.)

(d) *Le système du parfait*. — Ce temps présente quelques difficultés spéciales quant à la formation et à la signification. Nous n'avons à nous occuper ici que de la formation, quoiqu'on puisse remarquer qu'en sanscrit, quand l'aoriste disparaît, le parfait est employé davantage, avec une perte apparente de distinction précise. Le grec et le sanscrit conservent le redoublement, provenant probablement du présent itératif et redoublé comme $\gamma\iota\gamma\nu\acute{\omega}\sigma\kappa\omega$. Le parfait alors n'est, quant à la forme, qu'une variante du présent. Toutefois nous sommes complètement embarrassés quant à l'origine de $\kappa\alpha$ qui est habituellement ajouté au thème du parfait actif avant la terminaison personnelle. Le κ peut être dû à quelques radicaux à κ redoublé au présent. Quelque apparence de vérité est donnée à cette idée par l'existence de quelques formes anciennes du parfait sans le κ , comme $\omicron\acute{\iota}\delta\alpha$, $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\alpha$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\upsilon\pi\alpha$, et par celle des formes aspirées comme $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\tau\alpha$. En fait une forme sans κ ou α apparaît dans quelques verbes comme $\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\tau\acute{\alpha}\nu\alpha\iota$ (Act. XII, 14). En outre $\acute{\eta}\kappa\omega$, quoique présent par la forme a le sens du parfait. Noter $\acute{\epsilon}\xi\eta\lambda\theta\omicron\nu \kappa\alpha\iota \acute{\eta}\kappa\omega$ (Jean VIII, 42). Tout cela semble montrer que le $\kappa\alpha$ habituel pour l'actif fut un développement graduel. Ce $\kappa\alpha$ était aussi employé avec quelques aoristes ($\acute{\epsilon}\delta\omega\kappa\alpha$, $\acute{\epsilon}\theta\eta\kappa\alpha$, $\acute{\eta}\kappa\alpha$). Comparez le grec moderne $\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\theta\eta\kappa\alpha$ pour

$\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\theta\eta\nu$. En latin, un phénomène analogue se rencontre dans la terminaison *vi* comme dans *ama-vi*, qui n'a pas été expliqué. Le latin a quelques parfaits redoublés comme *dedi* et des formes aoristiques en *s* comme *scripsi*. Cette forme à double origine rend un double service en latin (à la fois aoriste et parfait). Le grec moderne a complètement laissé tomber la forme du parfait excepté au participe passif. A la place, $\acute{\epsilon}\chi\omega$ avec l'infinitif aoriste ($\epsilon\iota$ non $\alpha\iota$) est employé, ex. $\acute{\epsilon}\chi\omega \lambda\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\iota$; c'est comme en anglais. En attique, nous avons quelquefois $\acute{\epsilon}\chi\omega$ et le participe aoriste. Le plus que parfait en grec moderne est exprimé par $\acute{\epsilon}\iota\chi\omicron\nu \lambda\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\iota$; en sanscrit, il y a simplement trace de plus que parfait. Il ne fut jamais très commun en grec, quoiqu'il fût toujours à portée en cas de besoin. Dans le grec moderne, comme dans l'ancien, les temps les plus employés sont l'aoriste, le présent et l'imparfait. Le parfait moyen ajoute directement les terminaisons personnelles au thème redoublé comme $\acute{\epsilon}\sigma\tau\alpha\text{-}\mu\epsilon\nu$ à l'actif. Dans le Nouveau Testament $\omicron\acute{\iota}\delta\alpha$ est conjugué régulièrement au singulier et au pluriel de l'indicatif. Le parfait futur est $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\delta\eta\sigma\omega$. Dans Act. XXVI, 4 nous avons $\acute{\iota}\sigma\alpha\sigma\iota\nu$. En dehors de l'indicatif, la forme est $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\delta\omega$, $\acute{\iota}\sigma\tau\epsilon$, $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\delta\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$, $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\delta\acute{\omega}\varsigma$. L'optatif $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\delta\acute{\epsilon}\iota\eta\nu$ n'est pas dans le Nouveau Testament. Ce n'est pas seulement dans l'Apocalypse (XIX, 3) que des formes comme $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\rho\eta\kappa\alpha\nu$ se rencontrent; elles sont dans le reste du Nouveau Testament (Jean XVII, 7 : $\tau\epsilon\tau\acute{\eta}\rho\eta\kappa\alpha\nu$) et dans les papyrus. Ανσι , originellement $\alpha\nu\tau\iota$, par analogie de l'aoriste est $\alpha\nu$. Κεκοπιτακας (Apoc. II, 3) est comme l'aoriste $\acute{\alpha}\varphi\eta\kappa\epsilon\varsigma$ (Apoc. II, 4) et de pareilles formes se rencontrent dans les papyrus parmi les copistes ignorants (Moulton). Ἀφῶνται (Luc V, 20) est une forme dorienne pour $\acute{\alpha}\varphi\epsilon\acute{\iota}\nu\tau\alpha\iota$, quoique des formes semblables se rencontrent en ionien et en arcadien. Le plus que parfait comme l'imparfait est limité à l'indicatif, et comme lui aussi a habituellement un augment à côté des terminaisons personnelles secondaires. Toutefois, nous n'avons que des formes $\kappa\epsilon\iota\nu$ à l'actif. Le sanscrit n'a pas de parfait futur, ni le grec moderne non plus. Dans l'ancien grec il y a seulement deux formes actives de ce genre, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\eta}\xi\omega$ et $\tau\epsilon\theta\nu\acute{\eta}\xi\omega$. Le reste est dans la voix moyenne. Dans le Nouveau Testament nous avons seulement $\acute{\epsilon}\acute{\iota}\delta\eta\sigma\omega$, et cette

forme vient des Septante (Héb. VIII, 11). Dans Luc XIX, 40 quelques manuscrits lisent *καταξουσιν*. Dans Héb. II, 13, nous avons la forme périphrastique *ἔσομαι πεποιθώς*. De telles formes se rencontrent pour le parfait présent et aussi pour le plus que parfait. Cet emploi analytique des formes du verbe est plus commun à tous les temps dans l'idiome du Nouveau Testament (comme en *κοινή* et en hébreu aussi), particulièrement dans les écrits de Luc, et finalement dans le grec moderne met complètement fin aux formes verbales du parfait.

(e) *Redoublement*. — Cette particularité n'est pas limitée au temps parfait ; elle est caractéristique du système des temps et persiste à travers tous les modes et voix ; toutefois *xx* n'appartient pas à tous les verbes de l'actif et ne se rencontre pas ailleurs. Le redoublement se trouve à l'aoriste, au présent et au parfait comme en sanscrit. Toutefois, dans le grec moderne, le redoublement a disparu excepté au participe du parfait passif. Comme il a été déjà dit, son origine se trouve dans les présents itératifs, où l'idée du verbe était répétée par la répétition de la consonne initiale ou la modification de la voyelle initiale (si le verbe commence par une voyelle). L'idée du temps parfait sortit de l'idée de répétition. Le Nouveau Testament suit l'ancien usage dans la formation des thèmes redoublés comme *γέγραπται* (Act. XV, 15), *ἔγνωσαν* (Jean XVII, 7), *μémνησθε* (1 Cor. XI, 2), *εἰληφεν* (Apoc. V, 7), *ἡλπίζατε* (Jean V, 45), *ἀκήκοα* (1 Jean I, 1), *ἑώρακας* (Jean VIII, 57), *ἑώρακα* (1 Cor. IX, 1). *Ἀκήκοα* est un exemple de redoublement attique.

(f) *Augment*. — L'augment sanscrit est *a*. On a pensé que c'était le cas instrumental du pronom démonstratif et qu'il signifiait *là*. C'était un signe du temps passé et il n'était employé qu'avec les temps passés de l'indicatif (aoriste, imparfait, plus que parfait), mais on ne s'en servait pas toujours ainsi d'une façon spéciale dans l'ancienne langue (Whitney). L'augment, en fait, ne se trouve qu'en sanscrit, en zend, en arménien et en grec (Giles). En grec, on ne le rencontre que dans les temps passés

de l'indicatif, mais Homère est très irrégulier dans l'usage qu'il fait de l'augment, la moitié de ses temps passés ne l'ayant pas (Monro, *Homerie Grammar*, p. 44). Les verbes itératifs, dans Homère, ne prennent pas du tout l'augment. Il semblerait alors que l'augment, comme signe du temps passé, fut employé seulement, à l'origine, quand il était nécessaire de rendre clair que la forme était un temps passé. Dans Homère, nous trouvons à la fois l'augment syllabique (*ε*) et l'augment temporel, l'allongement de la voyelle initiale, quoique l'augment syllabique soit employé quelquefois aussi avec une voyelle. L'augment est maintenu dans le grec moderne. Dans le Nouveau Testament, on ne le trouve pas avec quelques mots comme *προορώμην* (Act. II, 25), *ἀφῆλθσαν* (Rom. IV, 7), *οἰκοδομήθη* (Jean II, 20), *ἀπόσατο* (Rom. XI, 1). *Μέλλω*, *δύναμαι*, *βούλομαι*, comme dans l'ancien grec, ont quelquefois l'augment temporel, ajouté (et non « au lieu de » comme Winer) au syllabique, ex. *ἡδυνήθη* (Marc IX, 28). Avec les mots composés l'usage varie. L'augment peut être après la préposition, ex. *παράκησεν* (Héb. XI, 9), ou avant, ex. *ἐπροφήτευσαν* (Matt. XI, 13). Quelques mots ont un double augment, ex. *ἀπεκατεστήθη* (Matt. XII, 13), ou même un triple augment, ex. *ἡνεφύλησεν* (Matt. IX, 30). *Ἐργάζομαι* a *ἡργάσατο* (Matt. XXV, 16) régulièrement. Le plus que parfait n'emploie pas toujours l'augment, ex. *τεθειμελιώτο* (Matt. VII, 25) ; voyez cependant *ἐβέβλητο* (Luc XVI, 20).

4. Les modes.

(a) *L'indicatif*. — Il n'y a pas de suffixe de mode pour l'indicatif. C'est le mode normal pour toutes les langues indo-germaniques, et il est toujours employé à moins qu'il y ait une raison spéciale pour user de l'un des autres modes. C'est le seul mode qui ait tous les temps en sanscrit et en grec. En sanscrit, le futur se rencontre seulement à l'indicatif, et le parfait apparaît seulement à l'indicatif et au participe, sauf quelques exemples des autres modes dans l'ancien sanscrit (Védas). L'imparfait et le plus que parfait n'appartiennent qu'à l'indicatif. Aussi en sanscrit, il y a

seulement l'aoriste et le présent qui usent de modes autres que l'indicatif. Cela est intéressant comme témoin du développement graduel des modes. En anglais moderne, nous en sommes presque revenus à la position du sanscrit dans notre emploi quasi exclusif de l'indicatif. Le subjonctif, l'optatif et l'impératif sont des variantes de l'indicatif; ils sont l'ancien mode injonctif.

(b) *Le subjonctif*. — Dans l'ancien sanscrit, le subjonctif est très fréquent à l'aoriste et au présent, et il a un signe modal spécial $\tilde{a}$, et $\tilde{a}$ pour les radicaux thématiques. Mais le sanscrit postérieur perd presque ce mode, de même qu'en anglais nous avons à peu près cessé d'en user. La première personne se maintient comme impératif pratique. En grec, la forme la plus ancienne du subjonctif, dans les radicaux non-thématiques, ne diffère pas de l'indicatif dans les radicaux thématiques, et emploie ω/ϵ , non ω/η , exactement comme l'indicatif des radicaux thématiques. Ainsi ῥομεν est subjonctif dans Homère, tandis que ῥμεν est indicatif. Dans l'ancien ionien, les radicaux non-thématiques emploient dans quelques cas ω/η , mais pas toujours. Il semblerait d'après cela que le signe du mode subjonctif fut d'abord la voyelle variable ω/ϵ déjà en usage. Ce signe fut graduellement allongé en ω/η . Même au V^e siècle av. J.-C. le ionien a des subjonctifs aoristes comme ποιήσαι . Aussi « la distinction entre indicatif et subjonctif ne peut pas toujours être aisément marquée ». (Giles). Il est aussi probable que les futurs attiques ἔδομαι , πίομαι , et le Nouveau Testament φάγομαι (Jac. V, 3) étaient originellement des subjonctifs aoristes. Le suffixe de mode fut d'abord ajouté au thème comme dans les formes en $\mu\iota$ ($\delta\acute{o}\eta = \delta\tilde{\omega}$) et dans les formes passives de l'aoriste ($\lambda\upsilon\theta\acute{\epsilon}\omega = \lambda\upsilon\theta\tilde{\omega}$). Dans Marc VIII, 37 $\delta\omicron\tilde{\iota}$ est subjonctif (comme dans les papyrus); souvent $\acute{o}\eta = \omicron\tilde{\iota}$. Mais avec les radicaux thématiques, la voyelle variable ω/ϵ fut simplement changée en ω/η et l'aoriste en σ a le subjonctif en $\sigma\omega/\sigma\eta$. Avec $\delta\acute{\upsilon}\nu\omega\mu\alpha\iota$, $\delta\acute{\upsilon}\nu\eta\tau\alpha\iota$, ou bien nous avons un accent irrégulier et une contraction (ainsi ιστῆται , $\alpha\eta = \eta$ au lieu de α), ou bien le signe du mode ω/η déplace α du thème. De même l'optatif $\delta\acute{\upsilon}\nu\alpha\iota\tau\omicron$ a un accent irrégulier (Comp. ισταῖτο). Homère use fréquemment de

$\mu\iota$ avec le subjonctif des verbes : ἐθέλωμι , ἴδωμι . Le subjonctif n'employait que les terminaisons personnelles primaires en grec. En sanscrit et en latin le subjonctif employait les terminaisons primaires et les terminaisons secondaires. (Comp. Whitney, *Sanskrit Grammar* § 560). En grec, le subjonctif s'est accru par la fréquence de son emploi, et dans le grec moderne il a remplacé l'optatif et l'infinitif (excepté avec les verbes auxiliaires). Le grec employait aussi un parfait du subjonctif, quoiqu'il ne fût jamais très fréquent. Dans le Nouveau Testament, à côté de εἰδῶ (1 Cor. II, 12), nous avons seulement des exemples de parfait périphrastique du subjonctif, comme ἡ πεποιηκώς (Jac. V, 15), ἡ κεκλημένος (Luc XIV, 8). Le grec byzantin postérieur, comme le latin, développa un futur du subjonctif qui, toutefois, n'est pas maintenu dans le grec moderne, où les formes de l'ancien futur sont perdues. Occasionnellement des manuscrits du Nouveau Testament donnent de pareilles formes dans quelques verbes, ex. κερδηθήσονται (1 Pier. III, 1), et dans Luc XIII, 28 Westcott et Hort impriment ὑψήσῃς dans le texte et ὑψέσῃς en marge. Cela peut être, toutefois, une forme postérieure du premier aoriste. Comp. en marge ἄρξῃς (Luc XIII, 26) avec le texte ἄρξεσῃς .

(c) *L'optatif*. — Le grec est la seule langue qui ait conservé à la fois le subjonctif et l'optatif dans sa période florissante. En sanscrit l'optatif se substitua au subjonctif sauf dans quelques usages spéciaux, tandis qu'en latin le subjonctif fut étendu en partie au temps futur aussi bien qu'au présent, comme l'indicatif, et l'optatif ne fut pas employé. En fait, le subjonctif et l'impératif sont tous deux futurs quant à l'idée. Le gothique n'a qu'un seul mode de ce genre, très probablement l'optatif. Dans Homère, le subjonctif et l'optatif luttent ensemble; l'optatif obtient une place fixe particulièrement dans le style littéraire, puis il la perd peu à peu, jusqu'à ce que, dans le grec moderne, il cesse d'exister. Dans le Nouveau Testament on ne le rencontre que soixante-sept fois, Luc en usant vingt-huit fois et Paul trente et une; Jean, Matthieu et Jacques ne l'emploient pas du tout; Marc et l'auteur des Hébreux l'ont chacun une fois, Jude deux fois, et Pierre

quatre fois. Il semble n'avoir jamais été fréquent dans la langue parlée, et, d'une manière correspondante, il est rare dans les papyrus. Le sanscrit a deux signes modaux pour l'optatif, soit *yā*, soit *i*. De même le grec en a deux, *ι* ou *ιη*. Le dernier est employé pour les radicaux de temps non-thématiques comme *δο-ιη-ν*, le premier pour les radicaux thématiques comme *λίπ-ο-ι-μι*, *λύ-σα-ι-μι*. Les suffixes de mode du subjonctif et de l'optatif sont une addition au radical du temps et paraissent par suite montrer que ces modes ont crû après l'origine des temps. Les terminaisons personnelles de l'optatif sont surtout secondaires, quoique *μι* soit primaire. Ce mode sans doute était considéré comme étant secondaire et le subjonctif primaire, mais dans la pratique cela n'est pas toujours vrai. En sanscrit, l'optatif est employé de toutes sortes de façons, comme le subjonctif en latin, à l'exception qu'il n'a pas de futur; mais son emploi pour exprimer un souhait est réellement un futur, et *μι* en grec suggère le rapport avec les idées primaires aussi bien que secondaires. Le subjonctif en latin, et souvent aussi en grec, est employé après les temps secondaires. Le grec, en outre, développa un optatif futur qui fut usité seulement dans le discours indirect après les temps secondaires. Ce temps n'apparaît pas dans le Nouveau Testament. L'aoriste et le présent de l'optatif sont les seuls temps usités. L'ancien grec a un parfait de l'optatif, mais on ne le trouve pas dans le Nouveau Testament. A la vérité, dans tout le grec postérieur, le parfait du subjonctif, de l'optatif et de l'impératif, est très rare. Comp. J. E. Harry dans *The Classical Review* de 1905-1906. L'attique *εια* (*ειε*), au lieu de *αι* dans le premier aoriste, se trouve dans le « texte reçu », ex. *ποιήσεαι* (Luc VI, 11), mais dans Westcott et Hort, et dans Nestle, on lit *ποιήσαιεν*. Dans Act. XVII, 27 le texte critique a *ψηλαφήσεαι*.

(d) *L'impératif*. — L'impératif est en un sens un expédient et semble un développement de l'indicatif et de l'injonctif. Quelques unes de ses formes sont exactement celles de l'indicatif, ex. *λέγετε*, et c'est seulement le contexte qui tranche la question. Comp. Jean V, 39 et XIV, 1. L'impératif, comme l'indicatif, n'a

pas de suffixe de mode. En fait, le futur de l'indicatif, en grec, comme en hébreu (1) et en anglais, est souvent employé là où l'impératif aurait pu l'être, ex. *οὐ φονεύσεις* (Matt. V, 21). Pour la première personne, en sanscrit et en grec, le subjonctif sert à exprimer l'exhortation (2). Il n'y a pas de première personne de l'impératif, comme en français. En outre, en latin, la troisième personne peut être employée aussi pour l'exhortation; mais en sanscrit et en grec, le subjonctif aoriste fut anciennement employé avec *mā*, *μή*, pour intimer une défense, probablement avant qu'il y eût un impératif aoriste. En sanscrit, l'impératif est peu usité en dehors du temps présent. Avec ce dernier mode, le présent vient avant l'aoriste dans le temps, et l'impératif aoriste est presque limité aux commandements positifs. Toutefois, dans le Nouveau Testament, nous avons à la troisième personne *μή καταβῶ* (Marc XIII, 15) et des impératifs semblables d'aoriste négatif. D'autres formes impératives emploient simplement le radical comme le vrai vocatif (Giles), ex. *ἴστη*. D'autres impératifs usent de la voyelle variable, ex. *λέγε*, *λαβέ*, *λίπε*; ce sont probablement des formes interjectives, si *ε* est une partie de la racine (Moulton, *Prolegomena*, p. 171.) Brugmann pense que l'accent de *λαβέ*, *εἰπέ*, *ἔλθέ*, *εὔρε*, *ἰδέ*, est celui de tous les impératifs originellement, au début d'une proposition. Mais dans le Nouveau Testament, selon Westcott et Hort, nous avons *ἰδε*, *λάβε*. Quelques formes impératives sont peut-être des substantifs, ex. *βάπτισαν*, *βάπτισαι* (Act. XXII, 16). Voyez l'usage de *στοιχεῖν* (Phil. III, 16) et de l'habituel *χαίρειν* (Jac. I, 1), comme dans les papyrus. D'autres formes impératives emploient les terminaisons personnelles comme *στῆ-θι*, à quoi l'on peut comparer le sanscrit *dhi*, ou

(1) En hébreu, l'impératif n'est jamais employé avec la négation; dans ce cas on emploie « l'imparfait » (qui correspond à notre futur comme à notre présent) soit à l'indicatif, soit au jussif, mode particulier à la conjugaison hébraïque. (*Note du traducteur*).

(2) En hébreu, l'impératif n'a pas de premières personnes; on y supplée par celles de l'imparfait, soit à l'indicatif, soit, pour exprimer l'exhortation, au mode cohortatif, particulier à cette langue. (*Note du trad.*)

comme $\tau\omega$ (sanskrit *tu*, originellement *tod*, ablatif du pronom démonstratif). Le pluriel en $\nu\tau\omega\upsilon$ est comme le sanscrit *ntu*, avec addition de ν . Mais le dorien a le pluriel $\nu\tau\omega$. Cette forme attique est remplacée dans la *κοινή* postérieure (Nouveau Testament et papyrus) par $\tau\omega\sigma\alpha\upsilon$ (comparez $\sigma\alpha\upsilon$ au pluriel des temps secondaires). Alors $\sigma\theta\omega\upsilon$ est aussi devenu $\sigma\theta\omega\sigma\alpha\upsilon$. Il reste à parler de $\theta\acute{\epsilon}\varsigma$, $\acute{\epsilon}\varsigma$, $\delta\acute{o}\varsigma$, $\sigma\chi\acute{\epsilon}\varsigma$, qui semblent apparentés à l'aoriste indicatif sans augment (injonctif comme $\lambda\acute{\iota}\theta\eta\tau\epsilon$). Dans le grec moderne, la première et la troisième personnes sont exprimées par $\acute{\alpha}\varsigma$ ($\acute{\alpha}\varphi\epsilon\varsigma$) et le subjonctif, tout à fait comme l'anglais « let », et l'infinitif. Dans le Nouveau Testament nous voyons déjà $\acute{\alpha}\varphi\epsilon\varsigma$ $\acute{\epsilon}\kappa\beta\acute{\alpha}\lambda\omega$ (Luc VI, 42). Dans l'emploi de $\varphi\acute{\alpha}\gamma\omicron\iota$ (Marc XI, 14), l'optatif approche clairement de l'impératif. Il n'y a naturellement pas d'impératif futur, attendu que tout impératif implique l'idée du futur. Le parfait est quelquefois employé en grec, ex. $\pi\epsilon\varphi\acute{\iota}\mu\omega\sigma\omicron$ (Marc IV, 39), comme dans l'ancien sanscrit. Mais on ne s'en sert pas dans le grec moderne. Dans Luc XII, 35 nous trouvons $\acute{\epsilon}\sigma\tau\omega\sigma\alpha\upsilon$ $\pi\epsilon\varphi\acute{\iota}\mu\omega\sigma\mu\epsilon\upsilon\alpha\iota$. Des formes comme $\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\beta\alpha$ (Apoc. IV, 1) emploient simplement le radical. Ἦτω ($\acute{\epsilon}\sigma\tau\omega$) apparaît dans le Nouveau Testament et dans les papyrus (peut-être est-ce dorien), ex. 1 Cor. XVI, 22. Parfois la forme impérative est employée avec l'un et l'autre nombre et est pratiquement interjective, ex. $\acute{\alpha}\gamma\epsilon$ (Jac. IV, 13), comme dans l'ancien grec. Comparez $\acute{\alpha}\gamma\acute{\epsilon}\tau\omega$ en grec et *agito* en latin. L'impératif périphrastique se rencontre aussi, ex. ἴσθι $\epsilon\upsilon\nu\omicron\omega\delta\acute{\iota}\nu$ (Matt. V, 25). Comp. $\gamma\acute{\iota}\nu\epsilon\sigma\theta\epsilon$ $\acute{\epsilon}\tau\epsilon\rho\omicron\zeta\upsilon\gamma\omicron\upsilon\omicron\upsilon\tau\epsilon\varsigma$ (2 Cor. VI, 14). Notez deux personnes dans Marc XIV, 42.

5. Les voix.

(a) *L'actif*. — Il est probable, quoique nullement certain, que l'actif est la voix originelle. Les terminaisons personnelles de l'actif sont évidemment apparentées aux pronoms. Comparez $\mu\iota$ et $\mu\epsilon\upsilon$ ($\mu\epsilon\varsigma$) avec les formes obliques de $\acute{\epsilon}\gamma\omega$, $\sigma\iota$ et $\tau\epsilon$ avec $\sigma\acute{\upsilon}$, $\tau\iota$ et $\nu\tau\iota$ ($\nu\sigma\iota$) avec le démonstratif $\tau\acute{o}\varsigma$ ($\acute{o}\varsigma$). D'une manière merveilleuse, ces pronoms suffixes expriment les personnes, les nombres et les voix. Les terminaisons secondaires diffèrent des primaires en

étant plus courtes et en ayant quelques formes spéciales comme $\sigma\alpha\upsilon$ et par le fait que ν remplace μ ($\mu\iota$). Il y a en grec une certaine tendance à abrégé ces suffixes. Ainsi $\mu\iota$ tombe continuellement, $\sigma\iota$ n'apparaît dans sa plénitude que dans $\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\sigma\iota$ et $\tau\iota$ que dans $\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\tau\iota$. Le même phénomène se présente, en anglais, dans les suffixes verbaux, qui ne sont maintenus qu'à la seconde et à la troisième personnes du singulier.

(b) *Le moyen*. — Le moyen est la seule voix en sanscrit, où chaque terminaison active a un moyen correspondant. Toutefois, tous les verbes n'ont pas les deux voix, quelques uns ayant seulement l'actif, quelques uns seulement le moyen, et quelques temps n'usant que d'une voix. Dans Homère, le moyen est plus commun (Monro, *Homeric Grammar*, p. 7) que dans toute autre période de la langue grecque. Dans le grec moderne, il est presque remplacé par le passif, et les formes distinctivement passives (aoriste) sont employées, quoique, dans la langue parlée, on se serve de l'impératif aoriste moyen $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\omicron\upsilon$ plutôt que de $\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta\tau\iota$. Dans le Nouveau Testament, le moyen disparaît devant le passif. En latin, le passif a complètement supplanté le moyen, quoique certains verbes gardent un sens moyen. On a supposé (Donaldson, *New Cratylus*) que les terminaisons du moyen étaient formées par le redoublement des suffixes de l'actif. Ainsi $\mu\alpha\iota$ vient de $\mu\alpha\mu\iota$, le second μ étant tombé. Ceci est entièrement conforme à l'idée de voix moyenne, bien que ce soit tout à fait conjectural. Il est encore possible (Moulton, *Prolegomena* p. 152) que l'actif $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$ puisse être un affaiblissement de $\mu\alpha\iota$ en $\mu\iota$ dans $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\mu\alpha\iota$, avec un allongement correspondant de ϵ en η (comp. $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\mu\epsilon\upsilon$ au pluriel). Quelques formes moyennes se présentent, cependant, dans le grec postérieur, qui ne sont pas communes dans le grec ancien, ex. $\eta\mu\eta\upsilon$ (Matt. XXV, 35). Dans le grec moderne, $\epsilon\acute{\iota}\mu\iota$ est toujours moyen, sauf dans la forme $\epsilon\acute{\iota}\nu\epsilon$ ($\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$), etc., qui prend la place de $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ ($\acute{\epsilon}\nu\tau\iota$). La contraction, à la seconde personne du singulier de l'indicatif, de $\epsilon\sigma\alpha\iota$ en $\epsilon\iota$ est rare dans le grec postérieur. C'est habituellement η . Il en est ainsi même avec $\delta\psi\eta$ (Matt. XXVII, 4), bien que des formes non contractées, comme

ὁδοῦναι (Luc XVI, 25) se rencontrent. De même φάγεσαι, πίεσαι (Luc XVII, 8). Mais βούλει se trouve dans Luc XXII, 42.

(c) *Le passif*. — En sanscrit, comme en copte, il n'y a pas de voix passive. Toutefois le sanscrit montre le commencement d'une formation passive. Au temps présent, les verbes de la classe *ya* forment un passif virtuel en l'accentuant *yā*. De tels verbes emploient les terminaisons du moyen et sont conjugués de la même manière, sauf l'accent.

En grec, un progrès plus grand a été accompli. Deux temps ont une conjugaison passive distincte, l'aoriste et le futur. Mais ici encore l'aoriste passif emploie les terminaisons de l'actif, et le futur passif les terminaisons du moyen. Le passif grec ainsi n'a pas de terminaisons qui lui soient propres. Dans la plupart des temps, il emprunte simplement l'inflexion entière du moyen, tandis que dans les deux temps cités plus haut il se rattache à l'actif et au moyen. Le second aoriste (ainsi nommé) passif comme ἐ-στέλλ-η-ν, est réellement le second aoriste actif (racine aoriste), comme ἐ-βή-ν, ἐ-φθ-ν. Le suffixe spécial θε (θη), dont le passif se sert pour le radical du premier aoriste, est parfois employé comme une forme active (Giles, *Comparative Philology*, p. 411). Le futur passif consiste simplement dans l'addition de σο/ε à θη. Mais même là quelques formes de futur moyen comme ἀδικήσομαι sont employées dans un sens passif, exactement comme dans d'autres formes moyennes. Il est clair alors que le passif est d'une origine plus récente que l'actif (1) et le moyen, et qu'il est construit de tous deux, quoiqu'il n'ait jamais eu une série complète de terminaisons distinctives. En latin, le passif remplaça de bonne heure le moyen, mais en grec le processus a été beaucoup plus lent. Dans le Nouveau Testament, le passif est beaucoup plus

(1) Il est à remarquer que, dans les langues sémitiques, la conjugaison passive, qui existe pour toutes les formes verbales, est d'un emploi très limité. Son origine, postérieure à celle de l'actif, est de toute évidence. (Note du traducteur.)

usité. De nouvelles formes du passif apparaissent, comme ἐγενήθην (Matt. VI, 10), qui ne sont pas communes dans l'ancien grec. Ainsi ἐφύην (Luc VIII, 6), ἡγγέλην (Luc VIII, 20), διετέγγην (Gal. III, 19). Le futur passif est aussi fréquent, ex. κοιμηθήσόμεθα (1 Cor. XV, 51), et le second futur passif, ex. ἀλλαγήσόμεθα (*ibid.*). Pour les trois voix de γινώσκω voy. 1 Cor. XIII, 12.

CHAPITRE VIII.

Principales parties de quelques verbes importants.

Les verbes parfaitement réguliers comme λύω, φιλέω, φωτίζω, etc. n'ont pas besoin de commentaire. Les verbes rares ne sont pas donnés au complet. Ce que nous voulons faire ici, c'est présenter un sommaire des verbes les plus importants du Nouveau Testament, qui sont dignes d'attirer spécialement l'attention dans quelques uns de leurs temps. Ce sera une liste pratique pour l'étudiant. Seules les formes se rencontrant dans le Nouveau Testament sont ici données. Peu de choses sont plus essentielles en grec qu'une vraie connaissance du verbe.

Ἀγαλλιάω (-άομαι), ἡγαλλίασα (-ασάμην), ἡγαλλιάθην (texte reçu -ασθην dans Jean V, 35).

Ἀγγέλλω (composés ἀν-, ἀπ-, δι-, ἐξ-, ἐπ-, προ-επ-, κατ-, προ-κατ-, παρ-), ἡγγελλον, ἀγγελῶ, ἡγγεिला, -ἡγγελμαι, -ηγγέλην.

ἄγω (comp. ἀν-, ἐπ-αν-, ἀπ-, συν-απ-, δι-, εἰς-, παρ-εισ-, ἐξ-, ἐπ-, κατ-, μετ-, παρ-, περι-, προ-, προσ-, συν-, ἐπι-συν-, ὑπ-), ἡγον, ἄξω, ἡγαγον et ἡξα, ἡχθην, ἀχθήσομαι.

Αἰνέω (comp. ἐπ-, παρ-), -ἡγουν, -αινέσω, -ἡνεσα.

Αἰρέω (comp. ἀν-, ἀφ-, δι-, ἐξ-, καθ-, περι-, προ-), -ελῶ et αἰρήσομαι, -εἶλον et εἶλα, ἡρέθην, -ηρούμην, εἰλάμην, -ἡρημαι, αἰρεθήσομαι.

Αἶρω (comp. ἀπ-, ἐξ-, ἐπ-, μετ-, συν-, ὑπερ-), ἀρῶ, ἡρα, ἡρκα, ἡρμαι, ἡρθην, ἀρθήσομαι. Impér. ἄρον et inf. ἄραι.

Αἰσθάνομαι, ἡσθόμην (seulement αἰσθωνται, Luc IX, 45).

Ἀκούω (comp. δι-, εἰς-, ἐπ-, παρ-, προ-, ὑπ-), ἡκουον, ἀκούσω et ἀκούσομαι, ἡκουσα, ἀκήκοα, ἡκούσθην.

Ἀλλάσσω (comp. ἀπ-, δι-, κατ-, ἀπο-κατ-, μετ-, συν-), ἀλλάξω, ἡλλαξα, ἡλλασσον, -ἡλλαγμαί, -ἡλλάγην, ἀλλαγήσομαι.

Ἀμαρτάνω (προ-), ἀμαρτήσω, ἡμαρτον et ἡμάρτησα, ἡμάρτηκα.

Ἀμφιέννυμι, ἡμφίεσμαι. Comp. aussi ἀμφιάζω (Luc XII, 28). Tregelles et Tischendorf ont ἀμφιέζω.

Ἀνα-βαίνω (seulement en comp., ἀνα-, προσ-ανα-, συν-ανα-, ἀπο-, δι-, ἐκ-, ἐμ-, ἐπι-, κατ-, μετ-, παρα-, προ-, συμ-, ὑπερ-) -έβαινον, -βήσομαι, -έβην, -βέβηκα. Formes abrégées ἀνάβα, ἀνάβατε à l'impér.

Ἀνα-θάλλω, seulement ἀν-έθαλον (Phil. IV, 10).

Ἀν-αλίσκω (seulement en comp., ἀν-, προσ-αν-, κατ-αν-). Autres formes de ἀναλόω, ἀναλώσω, ἡνάλωσα et ἀνάλωσα, ἀνηλώθην.

Ἀν-οίγω (seul. en comp., ἀν-, δι-αν-), ἡνοιγον, ἀνοίξω, ἀνέφξα, ἡνοιξα et ἡνέφξα, ἀνέφγα, ἀνεφγμένος et ἡνεφγμένος, ἡνοιγμένος, ἡνοιγθην, ἀνοιγήσομαι, ἀνεφχθην, ἡνοιχθην et ἡνεφχθην, ἀνοιχθήσομαι.

Ἀπαντάω (seul. en comp., ἀπ-, συν, ὑπ-), -αντήσω, -ἡντησα, -ἡντηκα.

Ἀποκτείνω (seul. en comp.), ἀποκτενῶ, ἀπέκτεινα, ἀπεκτάνθην. Prés. inf. aussi ἀποκτέννεσθαι.

Ἀπο-κύω. (Nestle : Jac. I, 15), ἀπ-εκύησα (Jac. I. 18).

Ἀπόλλυμι et ἀπολλύω (seul. en comp., ἀπ-, συν-απ-), ἀπολέσω et ἀπολῶ, ἀπόλεσα, ἀπολωλώς ; moyen ἀπόλλυμαι, ἀπωλλύμην, ἀπολοῦμαι, ἀπωλόμην.

Ἀπτω (ἀν-, καθ-, περι-), ἡπτόμην, ἡψα, ἡψάμην, ἡφθην.

Ἀπ-ωθέω (seul. comp., ἀπ-, ἐξ-), -ῶσα, -ωσάμην.

Ἀρέσκω, ἡρεσκον, ἀρέσω, ἡρεσα.

Ἀρκέω (ἐπ-), ἡρκεσα, ἀρκεσθήσομαι.

Ἀρνέομαι (ἀπ-), ἡρνούμην, ἀρνήσομαι, -ηρνησάμην, ἡρνημαι, -αρνηθήσομαι.

Ἀρπάζω (δι-, συν-), ἡρπάσω, ἡρπάσα, ἡρπάκειν, ἡρπάγην, ἡρπάσθην, ἡρπαγήσομαι.

Ἀρχω (ἐν-, προ-εν-, προ-ὑπ-, ὑπ-), ἡρχον, ἄρξομαι, ἡρξάμην.

Αὔξάνω (συν-, ὑπερ-), ἡὔξανον, αὔξήσω, ἡὔξησα, ἡὔξήθην.

Ἀφ-ικνέομαι (seul. comp., ἀφ-, δι-, ἐφ-), ἀφικόμην.

Βαίνω, νογ. ἀναβαίνω.

Βάλλω (ἀμφι-, ἀνα-, ἀντι-, ἀπο-, δια-, ἐκ-, ἐμ-, παρ-εμ-, ἐπι-, κατα-, μετα-, παρα-, περι-, προ-, συμ-, ὑπερ-, ὑπο-), βαλῶ, ἐβαλον et une fois ἐβαλα, ἐβαλλον, βαλοῦμαι, -εβαλόμην, βέβληκα, -βεβλήκειν, βέβλημαι, ἐβεβλήμην, ἐβλήθην, βληθήσομαι.

Βαπτίζω, ἐβάπτιζον, ἐβαπτίζομαι, βαπτίσω, ἐβάπτισα, (-σάμην), βεβάπτισμαι, ἐβαπτίσθην, βαπτισθήσομαι.

Βιόω, ἐβίωσα.

Βλάπτω, βλάψω, ἐβλαψα.

Βλέπω (ἀνα-, ἀπο-, δια-, ἐμ-, ἐπι-, περι-, προ-), ἔβλεπον, βλέψω, ἔβλεψα, ἐβλεπόμην, βλεψάμενος.

Βούλομαι, ἐβούλομαι, ἐβουλήθην. Noter βούλει (Luc XXII, 42).

Γαμέω, ἐγάμουν, ἔγημα et ἐγάμησα, γεγάμηκα, ἐγαμήθην. Γαμίσκω seul. au présent.

Γελῶ (κατα-), -εγέλων, γελᾶσω.

Γίνομαι (ἀπο-, δια-, ἐπι-, παρα-, συμ-παρα-, προ-), γενήσομαι, ἐγενόμην et ἐγενήθην, ἐγινόμην, γέγονα, γεγόνειν, ἐγεγόνειν, γεγένημαι. Jamais γίγνομαι comme en attique.

Γινώσκω (ἀνα-, δια-, ἐπι-, κατα-, προ-), ἐγίνωσκον, γνώσομαι, ἔγνω, ἔγνωκα, ἐγνώκειν, ἐγνωσμαι, ἐγνώσθην, γνωσθήσομαι. Subj. γνῶ et γνοῖ, impér. γνῶθι, inf. γνῶναι, part. γνούς. Jamais γιγνώσκω.

Γράφω (ἀπο-, ἐγ-, ἐπι-, κατα-, προ-), ἔγραφον, γράψω, ἔγραψα, γέγραφα, -εγραψάμην, γέγραμμαι, -εγεγράμμην, ἐγράψην.

Δείκνυμι et δεικνύω (ἀνα-, ἀπο-, ἐν-, ἐπι-, ὑπο-), δείξω, ἔδειξα, -εδείξάμην, ἐδείχθην, δεδειγμένος.

Δέομαι (προσ-), ἐδεόμην, ἐδεήθην. Dans Luc VIII, 38, Westcott et Hort lisent ἐδεῖτο. Impersonnel δεῖ et ἔδει.

Δέρω, ἔδειρα, δαρήσομαι.

Δέχομαι (ἀνα-, ἀπο-, δια-, εἰς-, ἐκ-, ἀπ-εκ-, ἐν-, ἐπι-, παρα-, προσ-, ὑπο-), δέξομαι, ἐδεχόμην, ἐδεξάμην, δέδεγμαι, -εδέχθην.

Δέω (κατα-, περι-, συν-, ὑπο-), δήτω, ἔδησα, -εδησάμην, δέδεκα, δέδεμαι, -εδεδέμην, ἐδέθην.

Διακονέω (seul. ainsi), διηκόνουν, διακονήσω, διηκόνησα, διηκονήθην.

Διδάσκω, ἐδίδασκον, διδάξω, ἐδίδαξα, ἐδιδάχθην.

Δίδωμι et occasionnellement διδῶ (ἀνα-, ἀπο-, ἀντ-απο-, δια-, ἐκ-, ἐπι-, μετα-, παρα-, προ-), ἐδίδουν, δώσω, ἔδωκα, et quelquefois ἔδωσα, δέδωκα, δεδώκειν et ἐδεδώκειν, δέδομαι, δώσομαι, ἐδόθην δοθήσομαι. 2 aoriste ind. pluriel ἐδώκαμεν, subj. δῶ, δοῖ et δώη, opt. δῶη dans Eph. I, 17 (Westcott et Hort texte) au lieu de δοῖη. Imparf. ind. moyen occasionnellement ἐδίδοτο et 2 aor. ind. moyen parfois ἔδετο.

Διψᾶω, διψήσω, ἐδίψησα. Dans Jean VII, 37 διψᾷ.

Διώκω (ἐκ-, κατα-), ἐδίωκον, διώξω, ἐδίωξα, δεδιώγμαι, διωχθήσομαι.

Δοκέω (εὖ-, συν-ευ-), ἐδόκαυν, ἠυδόκουν, ἔδοξα, εὐδόκησα, ἠυδόκησα.

Δύναμαι, ἐδυνάμην et ἡδυνάμην, δυνήσομαι, ἡδυνήθην et ἡδυνάμην, δύνασαί et δύνῃ. Quelques mss. ont ἡδυνάσθην.

Δύω et δύνω (ἐκ-, ἀπ-εκ-, au moyen ἐκ, ἐπ-εν-, παρ-εις-, ἐπι-), ἔδυν et ἔδυσα (-εδυσάμην), -εδύην.

Ἐάω (προσ-), εἶων, ἔασω, εἶασα.

Ἐγγίζω (προσ-), ἡγγιζον, ἐγγίσω, ἡγγισα, ἡγγικα.

Ἐγείρω (δι-, ἐξ-, ἐπ-, συν-), ἐγερῶ, ἡγείρα, ἐγήγερμαι, ἡγειρόμην, ἡγέρθην, ἐγερθήσομαι.

Εἶδον, voy. ὁράω.

Εἶδω est tombé en désuétude au présent, mais le parfait est fréquent. Οἶδα (aux deux nombres, ἴσασιν une fois dans Actes XXVI, 4 et ἴστε) subj. εἶδῶ, impér. ἴστε (Jac. I, 19), inf. εἰδέναι, part. εἰδώς, plus-que-parf. ᾗδεν.

Ἔθω est tombé en dés., mais εἴωθα et εἴωθειν se rencontrent.

Εἶκω (ὑπο-), εἶξα.

Ἔοικα du présent inusité εἶκω.

Εἰμί (ἀπ-, ἐν-, ἐξ-, πάρ-, συμ-πάρ-, σύν-), ἦν et ἦμην, ἔσομαι.

Ἔστω et ἦτω. Comp. aussi ἴσθι, ᾗσθι.

Εἴμι (seul. comp., ἀπ-, εἴσ-, εἶξ-, ἐπ-, συν-) -ῆειν. Présent toujours avec sens futur.

Ἔπω, présent inusité. Εἶπον (ἀντ-, ἀπ-, προ-) et εἶπα, ἐρῶ, εἴρηκα, εἰρήκειν, εἰρημαι, ἐρρέθην et ἐρρήθην (Attique), εἰρήκασιν et

εἶρηκαν, εἰπόν et εἰπέ, εἰπών et εἶπας, εἶπες et εἶπας, mais seulement εἰπάτω, εἶπατε, εἰπάτωσαν, εἰπάμην.

Ἐκ-τείνω (seul. comp., ἐκ-, ἐπ-εκ-, παρα-, προ-, ὑπερ-εκ-) -τείνον, -τενῶ, -έτεινα.

Ἐκ-τρέπω (seul. comp., ἀνα-, ἀπο-, ἐκ-, ἐν-, ἐπι-, περι-, προ-), -ετρεπόμην, -έτρεψα, -ετράπην, -τραπήσομαι, προτρεψάμενος.

Ἐκ-χέω et ἐκ-χύν(ν)ω (seul. comp., ἐκ-, ἐπι-, κατα-, συγ-, ὑπερ-εκ-), -έχυνον, -χεῶ, -έχεα, -κέχυμαι, -εχυνόμην, -έχεον (2 aor.) -εχύθην, χυθήσομαι. Formes non contractées ἐκχέετε et ἐξέχεσιν.

Ἐλαύνω (ἀπ-, συν-), ἡλαυνόμην, -ήλασα, ἐλήλακα.

Ἐλέγχω (δια-κατ-), -ηλεγχόμην, ἐλέγχω, ἤλεγξα.

Ἐλπίζω (ἀπ-, προ-), ἡλπιζόν, ἐλπιῶ, ἡλπισα, ἡλπικα.

Ἐν-τέλλομαι (seul. comp. et moyen ἀνα-, ἐξ-ανα-), -τελοῦμαι, -ετειλάμην, -τέταλμαι, -έτειλα, -τέταλκα.

Ἐργάζομαι (κατ-, περι-, προσ-), εἰργαζόμην (q. q. MSS) et ἡργαζόμην (Westcott et Hort), ἡργασάμην, εἰργασμαι (passif), ἡργάσθην.

Ἐρχομαι (ἀν-, ἐπ-αν-, ἀπ-, δι-, εἰς-, ἐπ-εις-, παρ-εις-, συν-εις-, ἐξ-, δι-εξ-, ἐπ-, κατ-, παρ-, ἀντι-παρ-, περι-, προ-, προσ-, συν-), ἡρχόμην, ἐλεύσομαι, ἦλθον et ἦλθα, ἐλήλυθα, ἐληλύθειν.

Ἐρωτάω (δι-, ἐπ-), ἡρώτων et ἡρώτουν, ἐρωτήσω, ἡρώτησα, -ἐρωτήθεις.

Ἐσθίω et ἔσθω (κατ-, συν-), ἔσθιον, φάγομαι, ἔφαγον.

Εὐαγγελίζω (προ-), εὐηγγελιζόμην, εὐηγγέλισα (-σάμην), εὐηγγέλισμαι, εὐηγγελίσθην.

Εὐδοκέω. Voy. δοκέω.

Εὐκαίρέω, εὐκαίρουν (aussi ἡύκ-), εὐκαίρησα.

Εὐλογέω régulièrement avec εὐ (non ἡύ) dans la plupart des MSS.

Εὐρίσκω (ἀν-), εὕρισκον et ἡύρ-, εὕρήσω, εὔρον (εὔραμεν, etc.), et εὔρησα (q. q. MSS.), εὔρηκα, εὐρέθην, εὐρεθήσομαι, εὕρισκόμην, εὐράμενος.

Εὐχομαι (προσ-) -εὐξομαι, ἡύχόμην, εὐξάμην.

Ἔχω (ἀν-, ἀντ-, ἀπ-, ἐν-, ἐπ-, κατ-, μετ-, παρ-, περι-, προ-, προσ-, συν-, ὑπερ-, ὑπο-), εἶχον (εἶχαμεν, etc.), ἔξω, ἔσχω, ἔσχηκα. Εἶχον aussi bien que εἶχαν et εἶχον, εἶχόμην, -έξομαι, ἐσχόμην.

Ζάω (ἀνα-, συ-), ἔζων, ζήσω (-ήσομαι), ἔζησα. Ind. ζῆς, inf. ζῆν.

Ζώννυμι et ζωννύω (ἀνα-, δια-, περι-, ὑπο-), ἐζώννυον, ζώσω, ἐζώσα, ἐζωσάμην, -έζωσμαι.

Ἦκω (ἀν-, καθ-), ἦκον, ἦξω, ἦξα, ἦκα (q. q. MSS. dans Marc. VIII, 3), ἦκασιν au lieu de ἦκουσιν.

Ἡττάομαι (présent 2 Pier. II, 20 et parfait ἥττημαι 2 Pier. II, 19), ἡσσάομαι (ἡσσωθήν 2 Cor. XII, 13, mais Texte reçu ἡττήθην.)

Θάπτω (συν-), ἔθαψα, ἐτάφην.

Θαυμάζω (ἐκ-), θαυμάζον, θαυμάσω, ἐθαύμασα, ἐθαυμάσθην, θαυμασθήσομαι.

Θέλω (non ἐθέλω), ἤθελον, θελήσω, ἠθέλησα.

Θιγγάνω, ἔθιγον.

Θλίβω (ἀπο-, συν-), ἐθλίβον, τέθλιμμαι.

Θνήσκω (ἀπο-, συν-απο-), -θανοῦμαι, -έθανον, τέθνηκα. Τεθνήκαι et τεθνηκέναι, mais seul. τεθνηκώς. Ἀπ-έθνησκον.

Ἰλάσκομαι, ἰλάσθητι (Luc XVIII, 13).

Ἰημι (ne se rencontre pas dans le N. T. sous sa forme simple).

Ἀν-ίημι, -ιέντες, -ῶ, -έντες, -έθην. Ἀφ-ίημι (aussi les formes de ἀφίω, ἀφίουσιν Apoc. XI, 9, ἀφίομεν Luc XI, 4, ἀφίονται Westcott et Hort, marge Jean XX, 23, ἤφιε Marc I, 34 ; XI, 36. Tischendorf lit ἀφιοῦσιν Apoc. XI, 9, de ἀφιεῶ, comme Westcott et Hort ont ἀφεῖς dans Ap. II, 20 de ἀφείω), -ιέμαι, -σω, -ῆκα, (-ῆκες Apoc. II, 4) ; ἄφες, ἄφετε, ἀφῶ, ἀφεῖναι, ἀφεῖς ; ἀφώνται (parfait dorien Luc V, 20 etc.), -έθην, -εθήσομαι.

Καθ-ίημι, -ιέμενος Act. X, 11, -ῆκα. παρ-ίημι, -εῖναι Luc XI, 42, -ειμένος Hébr. XII, 12. συν-ίημι (Mss. -ιοῦσιν Matt. XIII, 13 ; 2 Cor. X, 12 de -ιέω, mais Westcott et Hort lisent -ιᾶσιν. Marc, IV, 12 et Luc VIII, 10, Westcott et Hort lisent -ιῶσιν,

et -ίων Rom. III, 11 de -ίω, mais -ιείς Matt. XIII, 23),
-ήσω, -ῆκα (-ῶ, σύνετε Marc VII, 14).

Ἰσθμη, ἰστώνω, ἰστάω, (ἀν-, ἀνθ-, ἐπ-αν-, ἐξ-αν-, ἐξανθ-, ἀφ-, δι-, ἐν-, ἐξ-, ἐπ-, (ἐπίσταμαι), ἐφ-, κατ-εφ-, συν-εφ-, καθ-, ἀντι- καθ-, ἀπο-καθ-, μεθ-, παρ-, περι-, προ-, συν-), στήσω (-ήσομαι), ἔστην, ἔστησα, ἔστηκα (intr.) et ἔστακα (tr.), εἰ(ι)στήκειν, -ιστάμην, ἐστάθην, σταθήσομαι. Ἐστώς et ἑστηκώς, mais toujours ἐστάναι.

Καθαίρω (δια-, ἐκ-), -εκάθαρα, κεκάθαρμαι.

Καθαρίζω (δια-), καθαρίζω, ἐκαθάρισσα, κεκαθάρισμαι, ἐκαθαρίσθην, ἐκαθερίσθην (Matt. VIII, 3).

Κάθημαι (συγ-), καθέξομαι (παρα-), καθίζω (ἀνα-, ἐπι-, παρα-, περι-, συγ-) ; ἐκαθήμην, καθήσομαι. Κάθου (κάθητο) ; ἐκαθεζόμεν, καθίσω (ίσομαι), ἐκάθισα, ἐκαθισάμην, κεκάθισα.

Καίω (ἐκ-, κατα-), -έκαιον, καύσω, -έκαυσα, κέκαυμαι, -εκάην, -εκαύθην, -καήσομαι, καυθήσομαι. Dans 1 Cor. XIII, 3 q. q. MSS. ont καυθήσομαι.

Καλέω (ἀντι-, ἐν-, εἰς- (-μαι), ἐπι-, μετα-, παρα-, συν-παρα-, προ-, προσ-, συγ-), ἐκάλουν, καλέσω, ἐκάλεσα, κέκληκα, -έσομαι, -σάμην, ἐκεκλήμην, κέκλημαι, ἐκλήθην, κληθήσομαι.

Κάμνω, ἔκαμον.

Κατ-άγνυμι, -εάξω, -εάξα, -εάγην.

Κεράννυμι (συγ-) et κεραννύω, ἐκέρασα, κεκέρασμαι.

Κερδαίνω, κερδήσω, ἐκερδήσα (κερδάνω les meilleurs MSS. dans 1 Cor. IX, 21), κερδηθήσομαι.

Κλαίω, ἔκλαιον, κλαύσω, ἔκλαυσα, -σομαι.

Κλάω (ἐκ-, κατα-), ἔκλασα, ἐκλάσθην.

Κλείω (ἀπο-, ἐκ-, κατα-, συγ-), κλείσω, ἔκλεισα, κέκλεισμαι, ἐκλείσθην.

Κλίνω (ἀνα-, ἐκ-, κατα-, προσ-), κλινῶ, ἔκλινα, κέκλικα, ἐκλίθην.

Κομίζω (ἐκ-, συγ-), κομίσομαι et κομιούμαι, ἐκομισάμην, ἐκομιζόμεν, ἐκόμιον.

Κόπτω (ἀνα-, ἀπο-, ἐκ-, ἐν-, κατα-, προ-, προσ-), ἔκοπτον, κόψομαι, -έκοψα, ἐκοψάμην, -όμην, -κοπήσομαι, -εκόπην. (ἀνα- seul. dans Texte reçu).

Κράζω (ἀνα-), ἔκραζον, κράξω, ἔκραξα et ἐκέκραξα, κέκραγα, -έκραγον. Q. q. MSS. κερράζομαι.

Κρέμαμαι (ἐκ-), κρεμαννύω, κρεμάζω, et κρεμάω, ἐξ-εκρέμετο (Luc XIX, 48), ἐκρέμασα, ἐκρεμάσθην.

Κρίνω (ἀνα-, ἀπο-, ἀντ-απο-, δια-, ἐν-, ἐπι-, κατα-, συν-, ὑπο-, συν-υπο-), ἐκρινόμην, κρινῶ, ἔκρινον, ἔκρινα, -εκρινάμην, κέκρινα, κέκρικειν, κέκριμαι, ἐκρίθην, κριθήσομαι.

Κρύπτω (ἀπο-, ἐν-, περι-), ἔκρυψα, κέκρυμμαι, ἐκρύβην, -έκρυβον.

Κυλίω (ἀνα-, ἀπο-, προσ-), κυλίσω, -εκύλισα, ἐκυλίόμην, -κεκύλισμαι.

Λαγχάνω, ἔλαχον.

Λαμβάνω (ἀνα-, ἀντι-, συν-αντι-, ἀπο-, ἐπι-, κατα-, μετα-, παρα-, συν-παρα-, προ-, προσ-, συν-, συν-περι-, ὑπο), ἐλάμβανον, λήμψομαι, ἔλαβον (ἐλάβετε 1 Jean II, 27), ἐλαβόμην, εἴληφα, εἴλημμαι (κατελημμένην Jean VIII, 3, κατελήπτει Jean VIII, 4), λημψήσομαι, -ελήμψθην. Λάβε, non λαβέ. Εἴληφες dans Apoc. XI, 17.

Λαμβάνω (ἐκ-, ἐπι-), ἔλαθον, ἐλαθόμην, -λέλησμαι.

Λέγω (ἀντι-, ἐπι-, κατα-, παρα-, προ-) se dit seul. au présent et à l'imparf. dans N. T. Q. q. MSS. ἔλεγον dans Jean XI, 56. Cf. εἶπον.

Λέγω *recucillir* (seul. comp. δια-, ἐκ-, συλ-), -ελεγόμην, -λέξω, -έλεξα (-άμην), -λέλεγμαι, -ελέχθην.

Λείπω (ἀπο-, δια-, ἐκ-, ἐπι-, κατα-, ἐν-κατα-, περι-, ὑπο-), ἔλειπον, -λείψω, ἔλειπον, -λέλειμμαι, -ελείφθην, καταλείψας Act. VI, 2.

Λούω (ἀπ-), ἔλουσα, λέλουμαι (Jean XIII, 10), λέλουσμαι (Héb. X, 22).

Μαθαίνω (κατα-), ἔμαθον, μεμάθηκα.

Μέλω, seul. μέλει impersonnel. Ἐπι-μέλομαι et ἐπι-μελέομαι, -μελήσομαι, -μελελήθην. Μετα-μέλομαι, -μελόμεν, -μελελήθην, -μελεθήσομαι, μελέτω (1 Cor. VII, 21.)

Μέλλω, ἔμελλον et ἡμελλον, μελλήσω.

Μένω (ἀνα-, δια-, ἐν-, ἐπι-, κατα-, παρα-, συν-παρα-, περι-, προσ-, ὑπο-), μενῶ, ἔμεινα, ἔμενον, -μεμένηκα, μεμένηκειν, (συν-παρα- seul. dans Texte reçu, Phil. I, 25.)

Μίγνυμι et μίσγω (συν-ανα-), ἔμιξα, μέμιγμαι.

Μιμνήσκω (ἀνα-, ἐπ-ανα-, ὑπο-), μνήσω, μέμνημαι, ἐμνήσθην, μνησθήσομαι.

Οικοδομέω (ἀν-, ἐπ-, συν-), ᾠκοδόμουν, οἰκοδομήσω, ᾠκοδόμησα (aussi οἰκοδ-), ᾠκοδομήμαι, ᾠκοδομήμην, ᾠκοδομήθην, οἰκοδομήθην, οἰκοδομήθην, οἰκοδομήθην. (Jean II, 20.)

Οικτείρω, au futur οἰκτειρήσω (Rom. IX, 15) comme LXX, non οἰκτειρῶ.

Ὅρνυμι (Matt. XXVI, 74) et ὄμνυμι (Marc XIV, 71) seul. au présent, mais ὁμοσα (Matt. XXIII, 18) de la racine ὁμο-.

Ὀνίνημι, seul. ὠνήμην (ὀναίμην Philém. 20).

Ὀράω (ἀφ-, καθ-, προ-), ὥρων (q.q. MSS. dans Jean VI, 2), -ωράμην (-ορώμην), ὄψομαι, ὠψάμην (Luc XIII, 28), ὥρακα et ὥρακα, ὥρακεν, ὥφθην, ὠφθήσομαι. Εἶδον (εἶδα, εἶδαμεν) du radical inus. ἰδ (Latin *video*). Subj. ἴδω, impér. ἴδε (non ἰδέ), inf. ἰδεῖν, part. ἰδών.

Παίζω (ἐν-), -ἐπαιζον, παίζω, -ἐπαιξα, -ἐπαίχθην, -παιχθήσομαι.

Πάσχω (προ-, συμ-), ἔπαθον, πέπονθα.

Παύω, (ἀνα-, ἐπανα-, συνανα-, κατα-) est régulier sauf ἀναπαύσομαι.

Πείθω (ἀνα-), ἔπειθον, πείσω, ἔπεισα, πέποιθα, ἐπεποίθην, ἐπειθόμην, πέπεισμαι, ἐπείσθην, πεισθήσομαι.

Πεινάω, πεινάσω, ἐπεινάσα. Inf. πεινᾶν.

Περι-τέμνω (seul. comp.), -έτεμον, -τέτμημαι, -ετμήθην.

Πήγνυμι (προσ-), ἔπηξα.

Πιάζω et πιέζω (ὑπο-), ἐπίασα, πεπίεσμαι, ἐπιάσθην.

Πίμπλημι (ἐμ-) et ἐμ-πιμπλάω, ἔπλησα, ἐπλήσθην, πέπλησμαι (πεπλησμένος Luc VI, 25), πλησθήσομαι.

Πιμπρῶμι et πιμπράω (ἐμ-), -ἐπρησα.

Πίνω (κατα-, συν-), ἔπινον, πίομαι, ἔπιον, πέπωκα. Πειν (MSS. même πῖν) et πιεῖν, mais seul. πῖε. Cf. πῖεσαι.

Πιπράσκω, ἐπιπράσκον, πέπρακα, πέπραμαι, ἐπράθην.

Πίπτω (ἀνα, ἀντι-, ἀπο-, ἐκ-, ἐν-, ἐπι-, κατα-, παρα-, περι-, προσ-, συμ-), ἐπιπτον, πεσοῦμαι, ἔπεσον et ἔπεσα, πέπτωκα. Cf. πέπ-

τωκες (Apoc. II, 5) et πέπτωκαν (Apoc. XVIII, 3).

Πλέω (ἀπο- δια-, ἐκ-, κατα-, παρα-, ὑπο-), -έπλεον, -έπλευσα.

Πλήσσω (ἐκ-, ἐπι-), -επλησάμην, -ἐπληξα, ἐπλήγην (-επλάγην).

Πνέω (ἐκ-, ἐν-, ὑπο-), ἔπνευσα.

Πνίγω (ἀπο-, ἐπι-, συμ-), ἔπνιγον, ἔπνιξα ἐπνιγόμην. (ἐπι- seul. dans Texte reçu), -επνίγην.

Πράσσω, πράξω, ἔπραξα, πέπραχα, πέπραγμα.

Πυθάνομαι, ἐπυθιανόμην, ἐπυθόμην.

Ῥαντίζω, ἐράντισα (q.q. MSS. ἐρράντ-), ῥεράντισμαι (q.q. MSS. ἐρρ-).

Nestle lit ῥαντίσονται (Marc VII, 4).

Ῥέω (παρα-), ῥεύσω, -ερρύην.

Ῥήγνυμι (-μαι) et ῥήσσω, ῥήξω, ἔρρηξα.

Ῥίπτω (ἀπο-, ἐπι-) et ῥιπτέω, ῥιψα (et ῥρ-), ῥριμμαι (et ῥρ-).

Σβέννυμι et σβέννύω, σβέννυμαι, σβέσω, ἔσβεσα.

Σημαίνω, ἐσήμαινον, ἐσήμανα.

Σήπω, seul. σέσηπα (Jac. V, 2).

Σπάω (ἀνα-, ἀπο-, δια-, ἐπι-, περι-), -εσπώμην, σπάσω, -έσπασα, -έσπασμαι, (δι-εσπάσθαι, Marc V, 4), ἐσπασάμην, -εσπάσθην.

Σπείρω (δια-, ἐπι-), ἔσπειρα, ἔσπαρμαι, ἐσπάρην.

Στέλλω (ἀπο-, ἐξ-ἀπο-, συν-ἀπο-, δια-, ἐπι-, κατα-, συν- ou συ-, ὑπο-), -εστελλόμην, στελῶ, -έστειλα (-άμην), -έστελλον, -έσταλλα, -έσταλμαι, -εστάλην. Cf. ἀπέσταλκαν dans Act. XVI, 36.

Στήκω (cf. grec moderne στέκω) prés. de ἔστηκα (cf. γρηγορέω de ἐργήγορα), imparf. ἔστηκον dans Jean VIII, 44 et Apoc. XII, 4, selon Westcott et Hort.

Στηρίζω (ἐπι-), στηρίζω et στηρίσω dans q.q. MSS. (cf. στηριῶ dans LXX), ἐστήριξα et ἐστήρισα, ἐστήριγμαι, ἐστηρίχθην.

Στρέφω (ἀνα-, ἀπο-, δια-, ἐκ-, ἐπι-, κατα-, μετα-, συν- ou συ-, ὑπο-), -στρέψω, ἔστρεψα, -έστραμμαι, ἐστράφη.

Στρωνύω et στρώννυμι (κατα-, ὑπο-), ἐστρώννυσον, ἔστρωσα, ἔστρωμαι, ἐστρώθην.

Συ-ζεύγνυμι (seul. comp.), συνέζευξα.

Συν-τέμνω (seul. comp.) συντετμημένος dans q.q. MSS. (Rom. IX, 28).

Σφάζω (κατα-), σφάζω, ἔσφαξα, ἔσφαγμα, ἐσφάζην.

Σώζω (δια-, ἐκ-), ἐσωζόμην, σώσω, ἔσωσα, σέσωκα, σέσωμαι, ἐσώθην, σωθήσομαι.

Τάσσω (ἀνα-, ἀντι-, ἀπο-, δια-, ἐπι-δια-, ἐπι-, προ-, προσ-, συν-, ὑπο-), τάξομαι, ἔταξα (-άμην), τέταχα, τέταγμα, -ετάχην, -ετάχθην, (προ- seul. dans Texte reçu).

Τελέω (ἀπο-, δι-, ἐκ-, ἐπι-, συν-), τελέσω, ἐτέλεσα, τετέλεκα, τετέλεσμαι, ἐτετέλεσθην, τετελεσθήσομαι.

Τίθηναι (ἀνα-, προσανα-, ἀπο-, δια-, ἀντιδια-, ἐκ-, ἐπι-, συνεπι-, κατα-, συνκατα-, μετα-, παρα-, περι-, προ-, προσ-, συν-, ὑπο-) et τιθέω (ἐτίθει 2 Cor. III, 13 ; q. q. MSS. ἐτίθει Marc VI, 56, mais Westcott et Hort ἐτίθεσαν dans Act. III, 2 ; IV, 35 ; ἐπιτίθει 1 Tim. V, 22. Cf. τιθέασιν Matt. V, 15), -τίθεμαι, -ετιθέμην, θήσω (-θήσομαι), ἔθηκα (θῶ, ἐπί-θες Matt. IX, 18, πρόσ-θες Luc XVII, 5, θέτε Luc XXI, 14, θεῖναι, θεῖς), ἐθέμην (παρά-θου 2 Tim. II, 2), τέθεικα, τέθειμαι, -εθεθείμην, ἐτέθην, -τεθήσομαι.

Τίκτω, τέξομαι, ἔτεκον, ἐτέχθην.

Τρέφω (ἀνα-, ἐκ-, ἐν-), ἔθρεψα, -εθρεψάμην, τέθραμμαι, -ετρέφην.

Τρέχω (εἰς-, κατα-, περι-, προ-, προσ-, συν-, ἐπι-συν-, ὑπο-), ἔτρεχον, ἔδραμον.

Τυγχάνω (ἐν-, ὑπερ-εν-, ἐπι-, παρα-, συν-), ἔτυχον, τέτυχα et τέτευχα (ou même τετύχηκα dans q. q. MSS. Hébr. VIII, 6).

Τύπτω seul. au présent : Cf. τυπεῖν dans D : Luc XII, 45. Voy. πατάσσω et πλήγνυμι.

Φαίνω (ἀνα- ἐπι-), φανοῦμαι, -έφανα, ἐφάνην, φανήσομαι.

Φέρω (ἀνα-, ἀπο-, δια-, εἰς-, ἐκ-, ἐπι-, κατα-, παρα-, περι-, προ-, προσ-, συν-, ὑπο-), ἔφερον (-όμην), οἶσω, -ήνεγκον et ἤνεγκα, ἤνέχθην.

Φεύγω (ἀπο-, δια-, ἐκ-, κατα-), φεύξομαι, -πέφευγα, ἔφυγον.

Φθάνω (προ-), ἔφθασα, ἔφθακα.

Φθείρω (δια-, κατα-), φθερῶ, ἔφθειρα, -έφθαρμαι, ἐφθάρην, φθάρήσομαι.

Φοβέομαι (ἐκ-), ἐφοβούμην, ἐφοβήθην, φοβηθήσομαι, mais voy. actif ἐκ-φοβεῖν (2 Cor. X, 9).

Φορέω, -έσω, -εσα.

Φράσσω, ἔφραξα, ἐφράχην, φραγήσομαι.

Φύω (ἐκ-, συμ-), ἐφύην.

Χαίρω (συν-), ἔχαιρον, ἐχάρην, χαρήσομαι. (Texte reçu χαρῶ dans Apoc. XI, 10).

Χαλάω, -άσω, -ασα-, -άσθην.

Χαρίζομαι, χαρίσομαι, ἐχαρισάμην, κεχαρίσμαι, ἐχαρίσθην, χαρισθήσομαι.

Χράομαι (κατα-), ἐχρώμην, ἐχρησάμην, κέχρημαι.

Χρή (impersonnel) seul. une fois Jac. III, 10.

Ψύχω, (ἀνα-, ἀπο-, ἐκ-, κατα-) ψυγήσομαι.

Ὠνέομαι, ὠνησάμην, non ἐπριάμην.

CHAPITRE IX.

La formation des mots dans le Nouveau Testament.

1. **L'histoire des mots grecs.** — L'usage du Nouveau Testament est en harmonie avec l'histoire de la langue. Chaque mot a sa propre histoire comme tout individu humain. Prenez par exemple *σκάνδαλον*. Ce mot se rencontre pour la première fois dans les Septante, avec le sens de « piège, embûches » (Ps. LXIX, 23). C'était le bois de la trappe, la trappe, puis un obstacle, puis un bloc faisant trébucher, puis une personne qui est une occasion de chute, comme dans Jos. XXIII, 13. Ainsi Pierre devint pour Jésus un obstacle faisant trébucher (*σκάνδαλον εἰ ἐμοῦ*, Matt. XVI, 23). Le Christ crucifié est devenu un *σκάνδαλον*, ou un *σκανδάληθρον*, le morceau de bois qui sert de détente au piège. On voit la racine *σκανδ* dans le sanscrit *skāṇḍāmi*, s'élancer, sauter, et dans le latin *scando*, *descendo*. Cet exemple est une illustration très simple, et c'est la raison de son choix. On ne connaît bien un mot grec qu'à la condition de connaître son histoire. La signification d'un mot, dans un cas donné, sera déterminée par l'étymologie, le développement et le contexte. Ces trois choses doivent être examinées avec soin avant d'arriver sûrement à une conclusion. Les racines sont ou primitives ou dénominatives. Partout où cela est possible, trouvez la racine d'un mot grec. C'est un sujet captivant qui ne peut être ici qu'esquissé. Voy. Curtius, *Greek Etymology* (1886).

2. **La parenté des mots grecs les uns avec les autres.** — Les petites familles de mots grecs sont toutes apparentées au fonds commun ; elles le sont aussi les unes avec les autres. *Δείκνυμι* en est un bon exemple. La racine est *δει* et apparaît ainsi dans *δείκη*. Le sanscrit *dic-ā-mi* signifie montrer, indiquer, et *dicā* est le jugement soit des hommes, soit des dieux. La racine est renforcée dans le verbe grec, et *δείκνυμι* signifie montrer, indiquer. *Δίκην*

la voie indiquée, le droit ou la justice. *Δίκην* est l'accusatif adverbial et signifie « d'après la voie de » ou « de la même manière que ». *Δείξις* est l'action de montrer, *δείγμα* une chose indiquée, tandis que *δίκαιος* est un homme qui cherche à aller dans la voie droite, un homme droit. *Δικαίω* est rendre juste et par suite dans l'usage montrer ou déclarer juste, tandis que *δικαίωσις* est l'action de déclarer juste. *Δικαίωμα* est ce qui a été déclaré juste, soit fait, soit loi, tandis que *δικαιοσύνη* est la qualité d'être juste, soit justice effective, soit justice imputée. *Δικαίως* est une méthode ou une manière juste, tandis que *δικαιωτής* ou *δικαστής* est celui qui décide justement. *Δικαστήριον*, enfin, est la place où des choses ou des personnes sont montrées comme étant justes. Chacun de ces mots divers d'une seule racine commune se trouve dans le Nouveau Testament, à l'exception de deux (*δικαιωτής*, *δικαστήριον*). La différence de signification ici ne réside pas tant dans les changements dus au temps écoulé et aux circonstances nouvelles, car le mot s'est montré lui-même très persistant dans sa notion fondamentale. Le changement dans l'idée ici est dû principalement à la différence dans les suffixes. On ne peut alors bien comprendre la signification des mots du Nouveau Testament qu'à la condition de comprendre la valeur des suffixes et des préfixes grecs. Les idées d'action, d'agent, de résultat, d'instrument, de qualité, de place, de personne, etc. sont différenciées dans les substantifs (et dans une certaine mesure dans les adjectifs) de cette manière. *Λύτρον*, dans Matt. XX, 28, par exemple, est *λύ-ω* + *-τρον* qui signifie l'instrument. La vie de Jésus offerte est le moyen de nous délivrer de la peine de nos péchés. De même *ἀπο-λύ-τρον-σις* (Rom. III, 24) est l'action de nous délivrer de la peine du péché par le moyen de la mort du Christ et par la réconciliation (avec Dieu) qui s'ensuit. Nous sommes rendus à la faveur de Dieu. Mais ce grand sujet ne peut encore qu'être esquissé. Voyez les grammaires grecques pour la signification des préfixes et suffixes.

3. **Les contrastes dans les mots grecs.** — Différents mots sont employés pour exprimer des nuances variées de la même

idée générale. Avec δίκαιος, par exemple, il est utile de comparer καλός, ἀγαθός, ἄγιος, ὅσιος, καθαρός, où la bonté n'est pas tant considérée comme droite, que comme belle, admirable, consacrée, sans tache, purifiée. Comparez νέος et καινός, l'un signifiant jeune et pas encore âgé, l'autre récent et pas ancien. De même τέρας est un prodige ou un présage, σημεῖον un signe ou une preuve, δύναμις une force ou une œuvre puissante. La connaissance précise de telles distinctions est essentielle pour une exégèse correcte du Nouveau Testament. Nous voyons Jésus lui-même insister sur l'emploi de ἀγαθός pour l'idée d'absolue bonté, lorsqu'il dit : Οὐδείς ἀγαθός εἰ μὴ εἰς ὁ Θεός (Marc X, 18). Ἀγαθός et δίκαιος se trouvent ensemble dans Luc XXIII, 50. Dans Luc VIII, 15 καρδία ἀγαθὴ καὶ καλὴ rappelle l'usage fréquent et simultané de ces deux adjectifs chez Socrate. Comparez notre expression « le beau et le bien ». Voy. Trench, *Synonyms of the New Testament* (1890) ; Heine, *Synonymik der Neutestamentlichen Griechisch* (1898).

4. **Mots composés.** — Le grec n'est pas égal à l'allemand par la facilité avec laquelle il forme des mots composés, mais il vient en bon second rang. Quelques exemples frappants peuvent être donnés ici, et une attention spéciale mérite d'être appelée sur ce sujet. Aucune partie du mot composé n'est sans signification. Ἀλλοτρι-ἐπίσκοπος (1 Pie. IV, 15) est un bon exemple, parce que nous avons σκοπος, ἐπι, αλλοτριος, chacun avec son histoire propre, et chacun contribuant à l'idée résultante de quelqu'un qui assume la surveillance des affaires des autres qui ne le concernent nullement. Un autre bon exemple est αὐτο-κατά-κριτος (Titte III, 11). Voyez aussi προσωπολήμπτης (Act. X, 34), διπλοῦς (1 Tim. V, 17), ὀφθαλμοδουλία (Eph. VI, 6), λογομαχία (1 Tim. VI, 4), qui ne se rencontre pas dans le grec ancien, μονόφθαλμος (Marc IX, 47). Le Nouveau Testament emploie les mots composés en harmonie avec les principes de l'ancien grec, quoique parfois la signification ne soit pas parfaitement claire, comme c'est le cas de ἐξελοθησικία (Col. II. 23). Paul aime à empiler les mots pour exprimer son sentiment, ex. ὑπερεκπερισσοῦ (Eph. III, 20). Dans la langue

parlée, parfois les formes composées viennent à être employées de préférence aux formes simples.

5. **Comparaison avec les autres langues indo-germaniques.** — Un certain nombre de racines appartiennent au trésor commun indo-germanique. D'autres se trouvent dans l'une ou l'autre des langues parentes. Prenons de nouveau l'exemple de δεικνυμι. A côté du sanscrit *dic-ā-mi*, il y a le latin *dic-o*, *in-dic-o*, *judeo*. Le gothique a cette racine dans la forme *teiho* messenger, l'allemand a *zeigen* montrer, l'anglais emploie *indicate*, *indict*, *contradict*, *judge*, etc. Prenez *σκέπτομαι*. La racine sanscrite est *spac* regarder, *spacas* un espion. Le zend a *spas* regarder à, espion. En latin nous avons *specio*, *con-spicio*, *spec-ulum*, *spec-to*. Dans la racine grecque il y a eu métathèse, et *σπεκ* est devenu *σκεπ*. De là *σκέπτομαι* regarder attentivement, *σκοπή* action d'observer, *σκοπιά* tour d'observation, *σκοπός* observateur, puis visée ou but, *σκόψ* chouette. Dans Phil. III, 14 Paul dit *κατὰ σκοπὸν διώκω*. Voy. Curtius, *Greek Etymology* (1886).

6. **Développements du Nouveau Testament.** — Il n'y a pas de suffixes ou de terminaisons « bibliques ». Les mots nouveaux dans le Nouveau Testament sont formés en harmonie avec l'idiome grec. Συγχωινωνός (Rom. XI, 17), par exemple, est d'après l'analogie de σύντροφος. Ἡρωδιανός (Matt. XXII, 16), et χριστιανός (Act. XI, 26) sont comme les formations latines *Romanus*, *Africanus*. Les noms propres dans le Nouveau Testament sont, comme ceux en usage à l'époque dans la langue parlée couramment, souvent sous forme abrégée, comme Ἀπολλώς (et aussi Ἀπολλώνιος). Ἀγισμός est semblable quant à la formation à πειρασμός. Il y a un nombre grandissant de verbes en -όω, et -ίζω, comme βαπτίζω, ῥαντίζω. Les mots composés sont toujours notés avec soin, et à chaque élément dans la composition est donnée la signification due, ex. ἀντιπαρῆλθεν (Luc X, 31) : « le prêtre passa du côté opposé de la route ». Un certain nombre de mots, que l'on avait tenus pour bibliques ou particuliers aux Septante, sont maintenant connus pour être communs à la κοινή, comme on le

voit par les papyrus, ex. γογγύζω, πρεσβύτερος dans le sens officiel. Somme toute, il y a peu de particularités dans la formation des mots du Nouveau Testament, mais on peut apprendre beaucoup de l'application des principes de la philologie comparée. La chose la plus étonnante relativement aux mots du Nouveau Testament est, non pas le nombre des nouvelles formations, mais la rareté de tels mots. Il n'y a, nous le savons, qu'environ « cinquante nouvelles formations parmi les 5.000 mots (en chiffre rond) du Nouveau Testament » (Deissmann, *Philology of the Greek Bible*), juste un pour cent. Et ces « cinquante » se réduiront peut-être à dix, avant que nous en ayons fini avec les papyrus. L'ouvrage de Deissmann est le meilleur manuel pour la connaissance actuelle des papyrus et des Septante. Voyez pour la pleine discussion des détails : Helbing, Thackeray, Swete.

TROISIÈME PARTIE :

SYNTAXE.

CHAPITRE X.

La proposition.

La proposition demande quelques explications. Dans un traité plus complet, il en serait parlé beaucoup plus longuement. Ici peu de mots suffiront.

1. La proposition est l'expression de l'idée ; elle est complexe. Le sujet et le prédicat sont essentiels à l'expression complète de la proposition qui peut être très courte. Un seul mot peut contenir les deux, ex. ἀπέχει (Marc XIV, 41). En fait, la proposition n'exige pas absolument l'expression du sujet ou du prédicat. L'un et l'autre peuvent être suggérés ou impliqués ; c'est le cas de οὐχί (Luc I, 60), ναί, κύριε (Jean XI, 27).

2. Le sujet peut être lui-même le centre d'un groupe de mots (substantifs, adjectifs, adverbes, prépositions, etc.) Cf. Rom, VII, 10 : ἡ ἐντολὴ ἢ εἰς ζώην.

3. Le prédicat peut être aussi le centre d'un groupe de mots, ex. τοιούτους ζητεῖ τοὺς προσκυνοῦντας αὐτόν (Jean IV, 23). Le sujet et le prédicat sont ici les deux foyers de la proposition.

4. Le prédicat est soit un verbe, soit un substantif, adjectif, etc. avec une copule (εἰμί, καλοῦμαι, etc.) exprimée ou sous-entendue. Ainsi ὁ ἀγρός ἐστιν ὁ κόσμος (Matt. XIII, 38). Cf. Jean IV, 11. Rom. I, 7.

5. L'apposition a lieu avec le sujet, ex. ἀνὴρ προφήτης (Luc XXIV, 19), ou avec le prédicat, ex. ὃν προέθετο ὁ θεὸς ἱλαστήριον (Rom. III, 25). En règle générale, le verbe s'accorde avec le sujet quant à la personne. La première personne prévaut lorsque deux ou plus sont employées, ex. ἐγὼ καὶ ὁ πατὴρ ἐν ἐσμεν. (Jean X, 30).

6. Le sujet et le prédicat s'accordent en nombre, à moins que la construction, conformément au sens, ne prévale, ce qui est fréquent, ou que le nombre soit purement grammatical, ex. ὁ ὄχλος ἔσπρωσαν (Matt. XXI, 8). Le pluriel neutre peut avoir le verbe au singulier (Luc IV, 41) ou au pluriel (*ibid.*). Paul emploie quelquefois le pluriel littéraire (2 Cor. X, 13).

7. Les substantifs et les adjectifs, dans la règle, s'accordent en genre. Quelques adjectifs n'ont pas de forme féminine distincte, ex. *ἔχει ζωὴν αἰώνιον* (Jean VI, 47). Souvent le genre est d'accord avec le sens, ex. *ἔθνη ἐσκοτισμένοι* (Eph. IV, 17 s.) Des mots varient aussi de genre. Toute la question du genre grammatical est peu satisfaisante pour nous modernes.

8. Les adjectifs, les participes et les substantifs en apposition s'accordent habituellement quant au cas. Mais l'anacoluthie est commune en grec, spécialement dans le colloque ou l'argumentation passionnée. Notez *καθαρίζων* (Marc VII, 19), *πρεσβυτέρους, ἐκλεξαμένους, γράψαντες* (Act. XV, 22 s.). Le livre de l'Apocalypse est rempli d'anacoluthes semblables avec participes ou mots en apposition. Quelquefois, comme dans *ἀπὸ ὃ ὢν* (Apoc. I, 4), l'anacoluthie est intentionnelle.

9. Les propositions sont simples ou composées. Les propositions composées sont paratactiques ou hypotactiques (coordonnées ou subordonnées). Les propositions coordonnées peuvent avoir des conjonctions comme c'est l'habitude (*καί, δέ, etc.*) ou n'en pas avoir (asyndète, ex. I Cor. 13, 7). Dans les propositions subordonnées il peut même y avoir asyndète de la conjonction, ex. *θέλεις εἰπωμεν* (Luc IX, 54).

10. La syntaxe s'occupe des relations des mots les uns avec les autres, des rapports des membres de phrase les uns avec les autres, avec les propositions et avec les paragraphes. Etudions tout d'abord les mots.

CHAPITRE XI.

Substantif, Adjectif, Adverbe.

1. Les parties du discours sont plus ou moins liées les unes avec les autres. Les adverbes occupent une large place en fournissant diverses parties du discours, dans le développement de la langue, telles que prépositions, conjonctions, particules, etc. L'arrangement le plus élevé du discours exige des distinctions délicates, qui ne sont possibles que par l'emploi nouveau des adverbes. Les adverbes eux-mêmes ont des origines variées comme le verbe, le substantif, l'adjectif, le pronom. Dans la règle, l'adverbe est une forme fixe d'un cas, comme *χάριν* (libéralement), qui, comme telle, est employée en tant que préposition avec le génitif. En soi, c'est simplement l'accusatif de *χάρις*. Mais cf. *ὁμολογουμένως* et même *νουνεχῶς*.

2. Les éléments du discours sont probablement le verbe, le nom et le pronom. La question du plus ancien des deux, verbe ou nom, n'est pas claire. Peut-être tantôt l'un, tantôt l'autre a surgi le premier. En vérité, il y a peu de différence réelle entre une racine verbale et un nom. Comparez dans l'anglais moderne l'usage du mot « work ». Le pronom est lui-même d'une origine indépendante; il a eu une persistance remarquable dans les langues indo-germaniques. Comparez, par exemple, « me » dans ces diverses langues. Cela montre le côté personnel et social du discours parlé. Le langage du livre est une « postpensée » (*after-thought*).

3. L'adjectif n'est qu'une variante du substantif; tous deux sont des noms (*ὀνόματα*). Dans la *Sanskrit Grammar* de Whitney, l'adjectif sanscrit n'est pas traité à part. La plupart des adjectifs sanscrits n'ont qu'une ou deux terminaisons, bien que quelques uns aient les trois genres. Quelques substantifs vinrent à être employés dans un sens descriptif comme *homme frère, ἀδελφός*

ζυθρωπος. En dehors de cet usage descriptif, les adjectifs (ἐπιθετον) se sont développés. L'adjectif est ainsi exactement une évolution du substantif, et il est lui-même souvent employé substantivement, ex. τὸ ἀγαθόν (Rom. XII, 9). Le substantif lui aussi continue à être employé dans un sens descriptif. C'est pourquoi il n'est pas possible de tracer une ligne de démarcation ferme et sûre entre le substantif et l'adjectif. Ils sont infléchis de la même façon et souvent employés de même, quoique pour un but pratique une ligne de clivage puisse être indiquée. Observez ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ποταμῷ (Matt. III, 6). Voy. le chapitre sur la déclinaison des adjectifs pour plus amples remarques sur ce sujet.

4. L'adjectif est plus développé dans Homère qu'en sanscrit et le grec a son propre génie dans l'usage de l'adjectif. Il emploie l'adjectif où d'autres langues ne le peuvent pas. Ainsi δευτεραῖοι ἤλθομεν (Act. XXVIII, 13). Il y a lieu de faire une distinction entre πρῶτος (Rom. X, 19) et πρῶτον (Jean I, 41). Cf. πρῶτος dans Jean XX, 4. 8. De même aussi μόνος (Luc XXIV, 18) est différent de l'adverbe μόνον (2 Tim. IV, 8). Cf. l'anglais « feel bad » et « feel badly ».

5. L'adjectif est ou prédicat ou attributif. Ainsi ἀπαράβατον (Héb. VII, 24) est un exemple d'adjectif-prédicat et αἰώνιον (Jean VI, 47) un exemple d'adjectif attributif.

6. L'adjectif est rarement employé à la forme superlative dans le Nouveau Testament et même alors il est habituellement élatif dans le sens de « très », comme μέγιστα (2 Pie. I, 4). Quelques exemples de vrai superlatif survivent, comme ἀκριβεστέρα (Act. XXVI, 5). Le comparatif est souvent employé, comme dans le grec moderne, en guise de superlatif. Ainsi μείζων (1 Cor. XIII, 13).

7. L'adjectif est souvent employé comme adverbe. Ainsi πολύ, τὸ πρῶτον (Jean XII, 16), τὸ λοιπόν, etc. C'est probablement la forme d'adverbe la plus ancienne et la plus simple.

8. Les adjectifs sont souvent employés sans substantifs, comme πνευματικοῖς πνευματικά (1 Cor. II, 13), τῇ ἐπιούσῃ (Act. XVI, 11). Quelquefois le contexte seul peut décider du genre de l'adjectif. Ainsi ἀπὸ τοῦ πονηροῦ (Matt. VI, 13).

9. Les adjectifs peuvent être employés avec l'infinitif, ex. ἱκανὸς βασιτάσαι (Matt. III, 11) ; avec ἵνα, ex. ἀρετὸν ἵνα γένηται (Matt. X, 25) ; avec l'associatif-instrumental, ex. ὅμοιος ἀνθρώπῳ (Matt. XX, 1) ; avec l'accusatif, ex. ὅμοιον υἱὸν ἀνθρώπου (Apoc. XIV, 14) ; avec l'ablatif, ex. μείζων τοῦ πατρὸς (Jean VIII, 53) ; avec le datif, ex. τὰ ἀρετὰ αὐτῷ (Jean VIII, 29), ἔνοχος τῇ κρίσει (Matt. V, 21) ; avec le génitif, ex. πλήρης χάριτος (Jean I, 14), etc.

10. Les adverbes sont : ou bien l'accusatif neutre d'un adjectif comme πολύ, ἁλλίον, μέλιστα, l'accusatif d'un substantif, ex. χάριν, l'article avec un adjectif, ex. τὸ πρῶτον, ou avec un substantif, ex. τὴν ἀρχήν (Jean VIII, 25), comme une phrase adverbiale ; ou bien l'ablatif d'un adjectif comme καλῶς ou d'un pronom comme οὕτως ; ou quelqu'autre cas de nom ou pronom comme πάντῃ (instrumental), ἐκεῖ (locatif), etc. Cf. ποῖος dans Luc V, 19, et ἐκεῖνης dans Luc XIX, 4, comme exemples de génitif. La place nous manque pour dresser une liste complète des adverbes dans le Nouveau Testament. Cf. τὸ κατ' ἡμέραν (Luc XIX, 47) et τοῦ ναντίον (Gal. II, 7).

11. Pour l'emploi des adverbes comme prépositions, voyez le chapitre sur les prépositions. Les prépositions dites « impropres » comme ἔξω sont des adverbes, comme le sont en fait toutes les prépositions, ex. περί.

12. Les adverbes peuvent être employés avec l'article, et alors comme équivalents de substantifs (ἕως τοῦ νῦν, Matt. XXIV, 21), ou d'adjectifs (ἐν τῷ νῦν καιρῷ, Rom. III, 26).

13. Bien des phrases avec prépositions ont un sens adverbial, ex. ἀπὸ μέρους (2 Cor. I, 14), εἰς τὸ παντελές (Héb. VII, 25).

14. Les participes ont souvent une idée adverbiale, ex. προσθεὶς εἶπεν (Luc XIX, 11).

15. Les adverbes peuvent être comparatifs comme ἀνώτερον, μάλιστα, et composés comme ὑπερεκπερισσοῦ.

CHAPITRE XII.

L'article.

1. **L'article indéfini en grec.** — Le sanscrit et le latin n'ont pas l'article, de même que le grec n'a pas l'article indéfini. L'article indéfini des langues germaniques et romanes ne s'est pas même développé dans le grec moderne, quoiqu'occasionnellement εἷς ou τις soit employé avec un peu plus de force que l'anglais *a* (*an*). Même dans le Nouveau Testament nous trouvons des traces de cet usage de εἷς, comme dans Matt. VIII, 19, où εἷς γραμματεὺς est pratiquement équivalent à l'anglais *a*. En fait, l'anglais *one*, l'écoisais *anè*, l'allemand *ein*, le français *un*, ne sont que le nombre cardinal « un » adapté à cet usage. Les enfants disent souvent : « That was *one* funny man » (c'était un drôle d'homme). De la même façon τις est employé là où « certain » serait trop emphatique en anglais, ex. νομικός τις (Luc X, 25).

2. **Origine de l'article défini.** — Le sanscrit et le latin n'ont pas développé d'article du tout, et le grec n'a jamais poussé à une certaine extension l'usage d'un indéfini. En outre, le grec a été long à créer l'article défini, quoique dans Homère, nous ayons le commencement de l'article. Les formes ὁ, ἡ, τό sont occasionnellement employées dans Homère avec la force de l'article, principalement avec les adjectifs, les noms propres, ou pour exprimer le contraste. C'est précisément dans Homère que nous voyons l'évolution de l'article, car cette même forme ὁ, ἡ, τό, est très fréquente chez lui comme démonstratif et y apparaît aussi comme relatif. De là il résulte que ὁ est originellement un démonstratif qui fut graduellement affaibli en article ou élevé au rang de relatif. Ce triple usage d'une forme se voit en ionien, car Hérodote emploie les formes en τ comme démonstratif et relatif, aussi bien que pour l'article. Et même en attique ὁ est réservé à l'occasion comme démonstratif. Dans les poètes aussi et chez Platon, le démon-

tratif δ apparaît avant les pronoms relatifs (cf. Justin Martyr). Le grec moderne a souvent δ $\delta\pi\omicron\tau\omicron\varsigma$ comme relatif, rappelant l'ancien anglais « the which ». Dans la citation poétique de Act. XVII, 28 $\tau\omicron\upsilon \gamma\acute{\alpha}\rho \kappa\alpha\iota \gamma\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma \acute{\epsilon}\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu$ nous avons le démonstratif $\tau\omicron\upsilon$. Des formules telles que δ $\delta\acute{\epsilon}$ sont fréquentes, lorsque le démonstratif est en opposition avec un nom à un cas oblique. Ainsi δ $\delta\acute{\epsilon}$ $\acute{\epsilon}\lambda\pi\epsilon\nu$ (Matt. XIV, 18). De même dans les expressions, formant contraste, $\omicron\iota \mu\acute{\epsilon}\nu$, $\omicron\iota \delta\acute{\epsilon}$ (Act. XIV, 4). Dans Act. V, 41 $\omicron\iota \mu\acute{\epsilon}\nu$ est employé au sens absolu. Nous avons même δ comme relatif dans l'expression δ $\tilde{\gamma}\nu$ (Apoc. I, 4, 8), en harmonie avec l'usage homérique. Le relatif grec $\tilde{\zeta}$, $\tilde{\eta}$, $\tilde{\theta}$, qui est commun dans Homère et dans le grec postérieur, est démonstratif aussi à l'origine, bien que Giles ne le pense pas. Ainsi dans Jean V, 11 nous lisons $\tilde{\zeta}$ $\delta\acute{\epsilon}$ $\acute{\alpha}\pi\epsilon\chi\rho\acute{\iota}\theta\eta \alpha\upsilon\tau\omicron\iota\varsigma$, et dans Rom. XIV, 2 $\tilde{\zeta}$ $\mu\acute{\epsilon}\nu$ $\pi\iota\sigma\tau\epsilon\upsilon\epsilon\iota$. Comparez $\tilde{\zeta}$ $\mu\acute{\epsilon}\nu$, $\tilde{\zeta}$ $\delta\acute{\epsilon}$ (Rom. XIV, 5). Les expressions à contraste se trouvent aux cas obliques, ex. $\tilde{\theta}\nu \mu\acute{\epsilon}\nu$, $\tilde{\theta}\nu \delta\acute{\epsilon}$ (Luc XXIII, 33). Ce démonstratif aux deux formes, est le même mot que le démonstratif sanscrit $sá$, $sā$, $tād$, où, au nominatif singulier masculin et féminin, le t a été adouci en s . De même en grec ce s devient souvent un esprit rude (τ) δ , (τ) $\tilde{\eta}$, $\tau\acute{o}$ et cette forme perd alors l'accent. Nous voyons cela dans le latin $is-te$, $is-ta$, $is-tud$, le gothique sa , so , $thata$, l'allemand der , die , das , l'anglo-saxon se , $seō$, $thact$, et l'anglais moderne $this$, $that$. En allemand et en anglais, nous avons aussi le triple usage de la même forme comme démonstratif, article et relatif. En anglais, the est une forme affaiblie de $this$. Mais dans le Nouveau Testament, comme dans l'Ancien attique, δ , $\tilde{\eta}$, $\tau\acute{o}$ est ordinairement l'article, et les idées démonstratives et relatives sont généralement exprimées par d'autres mots. Mais l'emploi démonstratif de δ continue dans le grec moderne, ex. $\tau\acute{o}$ $\kappa\alpha\iota \tau\acute{o}$, ceci et cela (1). Les langues romanes modernes tirent leurs articles des démonstratifs latins $ille$, $iste$.

3. Sens de l'article. — Les grammairiens grecs l'appellent $\tau\acute{o}$

(1) En hébreu, l'article peut avoir la force démonstrative. (Note du traducteur.).

$\delta\rho\iota\sigma\tau\iota\kappa\acute{o}\nu \acute{\alpha}\rho\theta\rho\omicron\nu$. Le mot « article » vient de la même racine que $\acute{\alpha}\rho\theta\rho\omicron\nu$, à savoir $\acute{\alpha}\rho\alpha\rho\acute{\iota}\sigma\kappa\omega$, unir. 'Ap est la forme de la racine. Cette étymologie n'est pas très distinctive, car beaucoup d'autres mots unissent les mots les uns aux autres. Mais $\delta\rho\iota\sigma\tau\iota\kappa\acute{o}\nu$ est plus précis, car l'article définit, limite, désigne. C'est un indicateur, non comme le démonstratif, au loin et au près (cela et ceci), mais il indique simplement quelque chose comme étant dans l'esprit. Il est naturel aux enfants, bien que ce ne soit pas là de « bonnes manières », de montrer les objets. L'article ne dit pas pourquoi une certaine chose est désignée, mais il indique toujours quelque chose.

L'article grec détermine des trois façons suivantes (Broadus) :

(a) *Objets individuels distingués d'autres objets individuels.*

$\text{Ἰδὼν δὲ τοὺς ὄχλους ἀνέβη εἰς τὸ ὄρος}$ (Matt. V, 1). Ainsi les multitudes dont il est question étaient celles qui étaient venues pour entendre Jésus, et la montagne est celle qui est droit devant lui, sur laquelle il avait passé la nuit entière en prière (Luc VI, 12), au bas de laquelle il était justement arrivé (Luc VI, 17), et sur laquelle il était de nouveau monté s'asseoir. L'article grec n'est jamais employé quand il n'a pas de signification. Nous ne pouvons pas voir cela en anglais, mais en grec l'article a sa force habituelle. La « King James Version » ne donne pas son sens propre à l'article grec dans ce passage et dans beaucoup d'autres. Les traducteurs étaient sous l'influence de la Vulgate. Dans Luc IV, 20 nous lisons : $\kappa\alpha\iota \pi\tau\acute{\upsilon}\xi\alpha\varsigma \tau\acute{o} \beta\iota\beta\lambda\acute{\iota}\omicron\nu \acute{\alpha}\pi\omicron\delta\omicron\upsilon\varsigma \tau\acute{\omega} \upsilon\pi\eta\rho\acute{\epsilon}\tau\eta \acute{\epsilon}\kappa\acute{\alpha}\theta\iota\sigma\epsilon\nu$. Ici le rouleau sacré est celui que Jésus vient de lire et le desservant est celui qui le lui a donné. Dans Luc XVIII, 13, même la Version révisée a traduit $\tau\acute{\omega} \acute{\alpha}\mu\alpha\rho\tau\omicron\lambda\acute{\omicron}\nu$ par « un pécheur », et mis en marge « le pécheur ». Mais une grande part de la désignation est dans $\tau\acute{\omega}$. Il semblait au publicain qu'il fût le plus grand pécheur du monde, comme St Paul plus tard l'imaginait (1 Tim. I, 15). En anglais, nous employons aussi l'article pour distinguer les individus des autres individus.

(b) *Distinction de catégories d'autres catégories.* — Prenez pour exemple Matt. VIII, 20 : $\text{Αἱ ἀλώπεκες φωλεοὺς ἔχουσιν καὶ τὰ}$

πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ κατασκηνώσεις, ὁ δὲ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου οὐκ ἔχει τοῦ τὴν κεφαλὴν κλίνῃ. Ici ἀλώπεκες, πετεινὰ, ἀνθρώπου sont des catégories distinguées par l'article des autres catégories semblables. Dans le cas de τοῦ ἀνθρώπου c'est le singulier qui est employé dans le sens collectif général d'homme ou d'humanité. Le singulier est aussi employé avec l'article dans le sens représentatif, comme dans Luc X, 7 : ἄξιός γάρ ὁ ἐργάτης τοῦ μισθοῦ αὐτοῦ. Ici ὁ ἐργάτης est le représentant de toute la classe des travailleurs. Pour οἱ ἄνθρωποι, au pluriel comme catégorie, voy. Matt. XII, 36. Nous employons quelquefois l'article en anglais pour distinguer une classe d'une autre classe. Mais, même en grec, l'article n'est pas toujours, nécessaire dans ce but, ex. ἐπὶ πονηροῦς καὶ ἀγαθοῦς (Matt. V, 45).

(c) *Distinction de qualités d'autres qualités.* — L'article n'est pas nécessaire pour les qualités abstraites, mais il est souvent employé pour accuser la prééminence de la qualité, ou pour la désigner comme antérieurement mentionnée. Cet emploi est fréquent en allemand et en français, mais inconnu en anglais, sauf quand la qualité peut être traitée comme un sujet individuel déjà mentionné. Ainsi en allemand « die Weisheit », en français « la sagesse », mais en anglais « wisdom ». Dans 1 Jean IV, 18 nous avons de bons exemples de cet usage de l'article grec. Φόβος est d'abord sans article et ensuite est répété avec l'article, tandis que ἀγάπη comme le sujet important a chaque fois l'article. Parfois l'article serait gardé en anglais, comme dans Apoc. IV, 11 τὴν δόξαν καὶ τὴν τιμὴν καὶ τὴν δύναμιν signifiant la gloire et l'honneur et le pouvoir que Dieu possède. Dans Rom. XIII, 7 nous avons une intéressante étude de l'usage de l'article.

4. *Avec quoi l'article est employé.* — L'article détermine ce qui a besoin de définition ultérieure. L'article aura, par suite, le genre du substantif avec lequel il est employé, quoique tel substantif puisse avoir le genre naturel, et non le grammatical : ὁ ἀμὴν (Apoc. III, 14). Mais voyez le neutre dans Gal. IV, 25, où τὸ δὲ Ἄγχι traite intentionnellement un nom féminin comme un

mot neutre. L'article neutre n'est employé qu'avec l'infinitif, ex. τὸ δὲ καθίσιαι (Marc X, 40). L'article est employé avec les adjectifs avec ou sans substantifs, ex. ὁ ποιμὴν ὁ καλὸς (Jean X, 11), ὁ ἄγιος τοῦ θεοῦ (Jean VI, 69). L'article est aussi employé avec les adverbes sans substantif. Dans le Nouveau Testament τὸ νῦν est très fréquent, comme dans ἀπὸ τοῦ νῦν (Luc V, 10) ; on trouve même τὰ νῦν (Act. XXVII, 22). Cf. aussi les phrases prépositionnelles comme οἱ ἐκ νόμου (Rom. IV, 14). En fait, l'article peut être employé avec toute partie du langage, comme le verbe dans τὸ δὲ Ἀνέβη (Eph. IV, 9), membre de période, ex. τὸ Εἰ δύνῃ (Marc IX, 23), citation, ex. τὸ οὐ φονεύσεις, οὐ μοιχεύσεις (Matt. XIX, 18), ou phrase, ex. Ἐὐ πῶς αὐτοῖς παραδῶ αὐτόν (Luc XXII, 4).

Cet emploi de l'article avec des propositions est très commun dans Luc et fréquent en grec moderne. L'article se rencontre souvent avec le participe comme avec d'autres adjectifs, lorsqu'un substantif est en même temps employé, ex. τῇ ἐρχομένῃ ἡμέρᾳ (Act. XXI, 26), et spécialement là où n'apparaît aucun substantif, comme dans Luc XXII, 27, où quatre exemples se rencontrent : ὁ ἀνακείμενος (2 fois), ὁ διακονῶν (2 fois). L'article avec le participe est un équivalent pratique commun pour un membre de phrase relative, comme dans τοῖς πιστεύουσιν (Jean I, 12), et par suite il a une signification plus large qu'un simple adjectif, puisque le participe implique une notion de temps. L'article est commun avec l'infinitif, ex. Marc V, 4. Matt. XXVI, 2. Souvent l'article est employé pour lui-même lorsque le contexte est clair, comme dans τὰ Καίσαρος (Marc XII, 17), ὁ τοῦ Ζεβεδαίου (Matt. X, 2). Cf. τὸ τῆς συκῆς (Matt. XXI, 21).

5. *Quand l'article n'est pas employé.* — L'article n'est pas employé, cela va de soi, quand l'idée est indéfinie, comme dans μετὰ γυναικὸς ἐλάλει (Jean IV, 27). Ici la « King James Version » se trompe en traduisant « la femme ». Mais un mot peut être défini sans l'article, car l'article n'est pas la seule manière de définir une chose. Les noms propres, par exemple, sont définis par eux-mêmes, et n'ont pas besoin de l'article, ex. πρὸς Βαρνάβαν Παῦλος (Act. XV, 36). De même, quand un substantif est employé

avec un génitif, il peut être suffisamment défini sans l'article, ex. πύλαι ἔδου (Matt. XVI, 18). Cet usage n'est pas inconnu de l'ancien grec et se trouve dans les papyrus. L'hébreu emploie la même construction. Mais un tel mot peut n'être pas défini, ex. θεοῦ υἱός (Matt. XXVII, 54). En outre, quelques mots sont définis d'eux-mêmes, ex. ἐκ νόμου (Rom. IV, 14), ὑπὸ Κυρίου (Matt. I, 22), ἐκ πνεύματος ἁγίου (Matt. I, 20), quoique ces termes pour la divinité puissent avoir l'article comme les noms propres. De même aussi des mots tels que ἡλιος (Matt. XIII, 6), γῆ (Luc II, 14), θάλασσα (Luc XXI, 25), κόσμος (Gal. VI, 14) peuvent être définis sans l'article, en anglais aussi bien qu'en grec. Voy. 1 Cor. VIII, 4 s. : ἐν κόσμῳ, ἐν οὐρανῷ, ἐπὶ γῆς. De plus, un certain nombre de mots tels que νόμος (Rom. II, 12), γραφή (1 Pie. II, 6) sont si déterminés qu'ils sont parfois définis sans l'article. La même chose est vraie d'un certain nombre de phrases familières (spécialement avec des prépositions) en anglais et en grec comme « at home » (ἐν οἴκῳ ou οἴκῳ), « in town » (ἐν πόλει), « in church » (ἐν ἐκκλησίᾳ, 1 Cor. XIV, 35), où il n'est pas nécessaire de dire que l'article est omis. Il n'est pas employé, simplement parce que l'idée est suffisamment définie sans lui. Ainsi l'article grec n'est pas du tout employé, à moins que le mot ne soit défini, et seulement alors qu'il n'est pas suffisamment défini pour l'orateur ou l'écrivain. Ce n'est pas strictement d'accord avec le génie de la langue grecque de parler d'omission de l'article ; il faut plutôt parler de non-emploi. Voy. 1 Cor. III, 22 s. une longue liste de mots définis sans l'article.

6. Quelques usages spéciaux de l'article.

(a) *Corrélation de l'article.* — Si un génitif est employé avec un nom et que tous deux aient l'article, chacun est clairement défini. Ainsi Nathanaël dit à Jésus (Jean I, 49) Σὺ εἶ ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ, et de même Pierre (Matt. XVI, 16). Un nom propre, dans un cas pareil, n'a pas toujours l'article, ex. μετὰ τὴν μετοικεσίαν Βαβυλῶνος (Matt. I, 12). Mais là où l'un des mots est sans article, il est indéfini, ex. εἰ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ (Matt. IV, 3), où Satan

suppose que Jésus est *un* fils de Dieu. Mais dans un cas tel que θεοῦ υἱός (Matt. XXVII, 54), les deux mots peuvent être ou indéfinis ou définis, le contexte ou la nature des mots seuls pouvant en décider. Comparez υἱὸς τοῦ θεοῦ (Matt. XXVII, 40) et θεοῦ υἱός (Matt. XXVII, 43). Dans Jean X, 36, en face de ses ennemis qui le critiquent, Jésus s'appelle lui-même υἱὸς τοῦ θεοῦ, quoiqu'ailleurs il dise ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ (Jean V, 25),

(b) *L'article avec des attributs.* — Il y a trois sortes d'expressions attributives auxquelles l'article a affaire.

1. *Adjectifs.* — L'adjectif attributif est précédé de l'article, bien que l'adjectif lui-même puisse précéder le substantif, si « un » est employé, ex. τὸ καλὸν ὄνομα (Jac. II, 7), ou suivre le substantif, ex. ὁ ποιμὴν ὁ καλός (Jean X, 11). Mais dans ὁ ὄχλος πολὺς (Jean XII, 9, 12), πολὺς paraît être attributif de l'idée, de même que le français emploie l'adjectif sans l'article, ex. « la république française ». Toutefois dans Marc XII, 37 nous avons ὁ πολὺς ὄχλος (comparez ὄχλος πολὺς Marc. V, 21). Peut-être cet usage provient-il, par analogie, de la construction commune de πᾶς, ὅλος, οὗτος, ὅδε, ἐκεῖνος. Si l'article n'est pas employé avec un adjectif, il peut encore être attributif, ex. μικρὰ ζύμη (1 Cor. V, 6).

2. *Avec les génitifs.* — Par suite de la nature du cas, les génitifs sont généralement attributifs, que l'article soit employé ou non, quand même le génitif soit prédicat après εἰμί, γίνομαι, etc. Ainsi οἰκοδομῇ θεοῦ (1 Cor. III, 9), κατὰ τὴν χάριν τοῦ θεοῦ (1 Cor. III, 10), τὸ κήρυγμά μου (1 Cor. II, 4). Ceci est vrai, quelle que soit la position du génitif, soit comme ci-dessus, soit précédé par l'article comme dans μάρτυς τῶν τοῦ Χριστοῦ παθημάτων (1 Pie. V, 1) et dans τῇ αὐτοῦ χάριτι (Rom. III, 24). L'article peut être ajouté dans le but de distinguer, ex. Μαρία ἡ τοῦ Κλωπᾶ (Jean XIX, 25), ou répété par emphase, ex. ὁ λόγος ὁ τοῦ σταυροῦ (1 Cor. I, 18).

3. *Avec des compléments.* — Lorsque le complément est

précédé de l'article, la phrase est naturellement attributive, ex. τοῖς ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ (Rom. VIII, 1), διὰ τῆς ἀπολυτρόσεως τῆς ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ (Rom. III, 24). Mais si l'article n'est pas employé, alors le complément peut être soit prédicat, ex. ἐν τῇ σαρκί (Rom. VIII, 3) qui va avec κατέκρινε (non τὴν ἁμαρτίαν, car le Christ n'a pas péché dans sa chair), soit attributif, ex. εἰς τὸν θάνατον (Rom. VI, 4), où cette phrase va avec διὰ τοῦ βαπτίσματος (voy. le verset précédent). Souvent le ton de la voix montrera qu'une phrase est attributive, ex. οἱ νεκροὶ ἐν Χριστῷ ἀναστήσονται πρῶτον (1 Thess. IV, 16), ὁ πιστὸς ἐν ἐλαχίστῳ (Luc XVI, 10). Un seul article peut être employé avec un certain nombre d'attributs (2 Pie. I, 4).

(c) *La répétition de l'article.* — Il n'est pas nécessaire pour l'article d'être employé seulement une fois, quand il y a plusieurs prédicats, quoique ce soit tout-à-fait conforme à l'idiotisme grec, comme dans 2 Pie. III, 15, où nous avons τὴν τοῦ κυρίου ἡμῶν μακροθυμίαν σωτηρίαν ἡγείσθε. Parfois l'article est répété dans de tels exemples (cf. l'attique), comme dans τὸ τῆς δόξης καὶ τὸ τοῦ θεοῦ πνεῦμα (1 Pie. IV, 14). Quelquefois l'article est employé avec l'attribut et non avec le substantif, comme dans ἐν ἀγάπῃ τῇ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ (2 Tim. I, 13). Il est très fréquent d'avoir le double article, ex. ὁ καιρὸς ὁ ἐμὸς (Jean VII, 6), ὁ υἱὸς ὁ ἀγαπητός (Matt. III, 17). L'article peut être répété avec chaque attribut, ex. τὴν ῥομφαίαν τὴν δίστομον τὴν ὀξεῖαν (Apoc. II, 12). Mais l'article n'est pas répété sans discernement. Quand plusieurs noms se rapportent à des objets différents et liés ensemble différent quant au genre, ils prennent l'article séparément, même s'ils ont le même cas et le même nombre, ex. ἀπὸ τοῦ νόμου τῆς ἁμαρτίας καὶ τοῦ θανάτου (Rom. VIII, 2), à moins cependant que les idées soient étroitement apparentées, comme dans ἐν πάσαις ταῖς ἐντολαῖς καὶ δικαίωμασι τοῦ κυρίου (Luc I, 6), où un article suffit. Deux substantifs qui s'accordent en nombre, genre et cas, et qui se rapportent à différents objets, peuvent être groupés sous un seul article, et considérés ainsi comme un seul, quoique cela ne soit pas en réalité, ex. οἱ Φαρισαῖοι καὶ Σαδδουκαῖοι (Matt.

XVI, 1), au lieu que nous avons habituellement οἱ Φαρισαῖοι καὶ οἱ γραμματεῖς (Marc VII, 5), les premiers étant un parti, les seconds une profession, quoique la plupart des scribes fussent des Pharisiens. De même Jésus dit ὁ σπεύρων καὶ ὁ θερίζων (Jean IV, 36), pour accuser la distinction des deux personnages. Mais lorsque deux substantifs se rapportent à la même personne, il n'est pas d'usage de répéter l'article. ex. Ἐγὼ Ἰωάννης, ὁ ἀδελφὸς ὑμῶν καὶ συγγενικῶνός (Apoc. I, 9). Cf. Apoc. III, 17. De même dans 2 Pie. I, 11 (et aussi II, 20, III, 18) nous avons τοῦ κυρίου ἡμῶν καὶ σωτῆρος Ἰησοῦ Χριστοῦ. Ici l'article unique montre précisément Jésus Christ à la fois comme notre Seigneur et Sauveur. De là, dans 2 Pie. I, 1, τοῦ θεοῦ ἡμῶν καὶ σωτῆρος Ἰησοῦ Χριστοῦ, l'article signifie de même que le Christ est notre Dieu et Sauveur. Winer s'écarte de sa rectitude habituelle en n'insistant pas sur l'exactitude grammaticale de 2 Pie. I, 1. De même aussi, s'appuyant sur des raisons doctrinales, il nie la force de l'article unique dans Tite II, 13 : ἐπιφάνειαν τῆς δόξης τοῦ μεγάλου θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Χριστοῦ Ἰησοῦ. Mais le système doctrinal de Paul dans Phil. II, 9 et Col. I, 15-19 ; II, 9, pour ne pas mentionner Rom. IX, 5 et Act. XX, 28, n'empêche pas l'introduction naturelle ici de l'article unique.

(d) *L'article avec les prédicats.* — Lorsque le nom a l'article, et que l'adjectif ne l'a pas, il est généralement prédicat. Ainsi dans μεγάλη τῇ φωνῇ (Act. XXVI, 24) Luc veut dire qu'il parlait à haute et forte voix. Dans Hébr. VII, 24 ἀπαράβατον ἔχει τὴν ἱερωσύνην ne signifie pas qu'il a l'immuable sacerdoce, mais qu'il a le sacerdoce qui ne se transmet point. Cf. Marc III, 1. En règle générale, l'article n'est pas employé avec le nom prédicat, même quand le sujet est déterminé. 1 Jean IV, 16 Ὁ θεὸς ἀγάπη ἐστίν « Dieu est amour », mais l'amour n'est pas Dieu. De la sorte nous pouvons énoncer le sujet par le prédicat. De là, dans Jean I, 1 θεὸς ἦν ὁ λόγος, nous traduisons « la Parole était Dieu », et non « Dieu était la Parole », car le sujet et le prédicat ne sont pas ici d'égale étendue. Mais si le prédicat est déjà bien connu ou identique avec le sujet (W. F. Moulton, note à la traduction de

Winer), l'article est employé. De même dans Act. XXI, 38 οὐκ ἄρα σὺ εἶ ὁ Ἀγύπτιος ; ici ὁ se rapporte au chef bien connu des quatre mille insurgés. Dans 1 Jean III, 4 ἡ ἀμαρτία ἐστὶν ἡ ἀνομία a deux fois l'article parce que le sujet et le prédicat sont interchangeables. De même dans Jean III, 10 Σὺ εἶ ὁ διδάσκαλος montre que Nicodème est le maître bien connu.

(e) *L'article avec les noms propres.* — Cette particularité du grec persiste jusqu'au temps présent. L'article n'est pas toujours employé avec les noms propres et aucune explication pleinement satisfaisante ne peut être donnée de ce fait. Ainsi dans Act. XIX, 1 nous avons τὸν Ἀπολλῶ εἶναι ἐν Κορίνθῳ, Παῦλον. Souvent nous ne pouvons rien faire de cet article en anglais, mais, dans un exemple tel que celui de Act. XIX, 13, nous pouvons voir exactement ce qu'il en est : Ὁρμίζω ὑμῖς τὸν Ἰησοῦν ὃν Παῦλος κηρύσσει. Ici l'exorciste cherche à identifier Jésus avec le démon au moyen de l'article : « le Jésus que Paul prêche ». L'article sera souvent employé avec le nom en apposition au nom propre, mais non avec le nom propre lui-même, ex. Ἰωάννης ὁ Βαπτιστής (Matt. III, 1).

(f) *L'article avec les pronoms.* — Le génitif des pronoms personnels peut avoir, ou ne pas avoir, l'article, ex. θεέ μου (Matt. XXVII, 46), τὸν πατέρα μου (Matt. XXVI, 53). Le pronom peut encore mais rarement venir après l'article, ex. τῇ αὐτοῦ χάριτι (Rom. III, 24). Ou bien l'article peut ne pas apparaître du tout, ex. φίλοι μου (Jean XV, 14), δούλους ἐάντοῦ (Luc XIX, 13). L'article est toujours employé avec le pronom possessif, ex. ἐν τῷ σῶ ὀνόματι (Matt. VII, 22), à moins qu'il soit prédicat (Luc XV, 31). Mais l'article ne signifie jamais la possession. Quand il est dit de Pilate que ἀπενίψατο τὰς χεῖρας (Matt. XXI, 34), il s'agit des mains qui, cela va de soi, sont les siennes (1). Ἐκαστος n'use jamais de l'article dans le Nouveau Testament (1 Cor. III, 8). Nous avons τὸν δεῖν une fois (Matt. XXVI, 18). Ἰδιος, à part ἰδίῳ

(1) Nous disons exactement de même en français : se laver les mains. (Note du traducteur).

et κατ' ἰδίαν, a habituellement l'article, ex. οἱ ἴδιοι (Jean I, 11), mais voyez 1 Cor. IX, 7. Τοιοῦτος est employé avec l'article, quoique pas toujours, ex. οἱ τοιοῦτοι (Rom. XVI, 18). Une fois nous avons αἱ δυνάμεις τριαῦται (Marc VI, 2). Une fois aussi l'article se rencontre avec τοσοῦτος, ex. ὁ τοσοῦτος πλοῦτος (Apoc. XVIII, 17) Le Nouveau Testament suit l'usage grec en employant l'article avec οὔτος, ὅδε, ἐκεῖνος, quoique pour nous ce soit une anomalie. Peut-être le démonstratif manquait-il d'une détermination suffisante, ce qui nécessitait la présence de l'article. L'article, d'ailleurs, est généralement employé avec le nom et pas avec le démonstratif, quoique la force du démonstratif paraisse être attributive (non prédicat). Ainsi οὔτος ὁ ἄνθρωπος (Luc XIV, 30). Même avec les noms propres οὔτος est généralement employé avec l'article, ex. οὔτος ὁ Ἰησοῦς (Act. I, 11). De même, quand οὔτος n'est pas employé avec l'article, il est prédicat (non attributif), ex. ταύτας ἡμέρας (Act. I, 5) « ces jours-ci » (à partir d'ici). Cf. Act. XXIV, 21. Dans Jean II, 11 ταύτην ἐποίησεν ἀρχὴν τῶν σημείων signifie qu'il fit cela comme un commencement de miracles.

(g) *L'article avec πᾶς.* — Sans l'article, au singulier, πᾶς correspond à l'anglais « every » (chaque, tout), ex. πάντα πειρασμόν (Luc IV, 13). Mais dans le cas des noms abstraits, « every » (chaque) est équivalent à « tout », ex. πᾶσαν χαρὰν (Jac. I, 2). De même aussi, s'il s'agit d'un nom propre et par suite d'un seul objet, ex. πᾶσα Ἱεροσόλυμα (Matt. II, 3). Attendu que γραφή est considéré quelquefois comme défini sans l'article, πᾶσα γραφή dans 2 Tim. III, 16 peut être « toute l'Écriture », quoique ce puisse être aussi « toute Écriture » ; la chose n'est pas claire. Il y a une différence entre πᾶσα ἡ πόλις (Matt. VIII, 34) et ἡ πᾶσα πόλις, quoique cette dernière construction se trouve quelquefois dans le Nouveau Testament, comme ὁ πᾶς νόμος (Gal. V, 14). Cf. Act. XX, 18 τὸν πάντα χρόνον et 1 Tim. I, 16 τὴν ἅπασαν μακροθυμίαν. Ἄπας se rencontre principalement dans Luc et Actes. Dans Matt. VII, 26 πᾶς ὁ ἀκούων est équivalent à πᾶς ὅστις ἀκούει (Matt. VII, 24). Le pluriel πάντες maintient la distinction dans l'énumé-

ration et l'article placé devant (οἱ πάντες) groupe la somme totale, ex. τὰ πάντα (Col. I, 16). Ὅλος est employé généralement avec l'article, ex. ὁλος ὁ κόσμος (Rom. I, 8). Dans Jean IX, 34 nous avons ὁλος dans le prédicat sans l'article, ἐν ἁμαρτίαις σὺ ἐγεννήθης ὁλος. « Tu es né tout entier dans les péchés ». Mais en général l'article dans le Nouveau Testament est fidèle au génie de la langue grecque et il n'est pas possible d'apprécier l'article grec à moins d'aimer le grec comme une langue vivante.

(h) *L'article avec μέσος*. — Dans le Nouveau Testament nous avons fréquemment τὸ μέσον, ἐκ μέσου, εἰς μέσον, ἐν μέσῳ, κατὰ μέσον, ex. ἐν μέσῳ λύκων (Matt. X, 16). Mais nous avons aussi l'ancienne construction μέσης νυκτός, « au milieu de la nuit » (Matt. XXV, 6). Ἄκρος n'est pas employé de cette façon, quoique nous ayons τὸ ἄκρον τοῦ δακτύλου (Luc XVI, 24).

(i) *L'article avec le nominatif comme vocatif*. — Ici nous avons un ancien idiotisme grec intensifié par l'usage de l'hébreu et de l'araméen d'exprimer le vocatif par l'article (1). On en rencontre un certain nombre d'exemples dans le Nouveau Testament : καὶ ὁ πατήρ (Matt. XI, 26) ; ἀββὰ ὁ πατήρ (Marc XIV, 36) ; τὸ κοράσιον (Marc V, 41). La forme est nominative, mais le cas est en réalité le vocatif.

(1) En hébreu et en araméen, le vocatif n'existe pas ; on l'exprime habituellement en hébreu par le nom muni de l'article, en araméen par le nom à l'état emphatique. L'état emphatique est une forme particulière du nom (avec désinence spéciale) qui le rend déterminé. Dans Marc V, 41, qui a conservé la phrase araméenne de Jésus, dont la traduction grecque est donnée, ταλιθα (τὸ κοράσιον) est à l'état emphatique. (Note du traducteur).

CHAPITRE XIII.

Pronoms.

1. *Qu'est-ce que le pronom* (πρὸ ὀνόματος, pro nomine) ? — Le pronom est un moyen de prévenir la constante répétition du nom. Dans l'anglais moderne, nous n'aimons pas répéter le même mot, verbe ou nom. On a critiqué Macaulay pour avoir trop employé le substantif. Mais le nom devrait toujours être employé, là où il est nécessaire d'éviter l'ambiguïté. En anglais l'emploi trop fréquent du pronom nous déplaît même.

2. *Persistance des pronoms*. — Comme on l'a déjà dit, les racines pronominales, beaucoup d'entre elles du moins, sont très anciennes, peut-être aussi anciennes que les plus anciennes racines verbales. Les pronoms ont été les parties les plus persistantes du langage, en tant que conservant les formes des cas. Nous le voyons en anglais : *he, his, him*, etc. Mais un ensemble complet de pronoms, sous tous les rapports, ne fut pas développé. Dans la langue parlée, de nouveaux pronoms ne cessent de surgir de temps en temps.

3. *Emphase*. — En grec, le pronom n'est pas aussi fréquent que dans les langues modernes de l'Europe. Le verbe grec contient lui-même le sujet personnel, et le cas oblique du pronom n'était pas même toujours employé. Aussi, lorsque le cas nominatif du pronom est employé, il y a emphase. Cf. ἐγώ (Matt. V, 22), σὺ (Jean I, 42), ὑμεῖς (Matt. XXVII, 24). Dans le Nouveau Testament, le pronom, comme en κοινή et en hébreu, se rencontre beaucoup plus fréquemment que dans l'ancien grec. Mais ici encore il y a quelque emphase, excepté dans le pronom redondant, comme dans Apoc. VII, 2 (αὐτοῖς). Il peut être très faible, cependant, un pur changement de ton. Voyez Marc I 8 (αὐτὸς) ; Matt. I, 21 (αὐτὸς) ; VIII, 24 (αὐτὸς) ; Act. XX, 35 (αὐτὸς). Dans αὐτὸς l'em-

phase est occasionnellement très légère, si peu qu'elle soit, mais il faut toujours l'examiner. Voyez Luc I, 22 ; VI, 8 ; XV, 14 ; XXIV, 25, 31. Le pluriel littéraire apparaît aussi, ex. γράφωμεν (1 Jean I, 4). Cf. γράφω dans 1 Jean II, 12.

4. **Αὐτός dans le prédicat.** — Dans Luc nous trouvons un idiotisme très commun qui est reproduit dans le grec moderne. C'est l'usage de αὐτός dans la position de prédicat et traduit par « that very » (cela même). Voyez Luc XIII, 31, ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ, « à la même heure ». C'est strictement (dans cet exemple) « l'heure même », mais il y a une nuance de la force démonstrative, comme en grec moderne. Cela ne s'applique pas à Matt. III, 4, où la « King James Version » traduit mal αὐτός δὲ ὁ Ἰωάννης..

5. **Place.** — Quelquefois le pronom occupe une place emphatique comme σὺ τίς (Rom. XIV, 4), σὺ πιστὴν ἦν ἔχεις (Rom. XIV, 22). Noter le contraste dans ἐγὼ σε (Jean XVII, 4), με σὺ (Jean XVII, 5), etc. Mais quelquefois la place inaccoutumée provient de l'euphonie, non de l'emphase, comme avec αὐτοῦ (Jean IX, 6). Cf. μου et σου dans Jean IX, 10, 11, 17, etc. Cf. αὐτός μου ἀδελφός (Matt. XII, 50). Voy. aussi Matt. VIII, 8.

6. **Omission.** — Hadley et Allen parlent de « l'omission » du pronom, quand il n'y a pas emphase. C'est parler au point de vue de l'anglais. Il faut dire simplement que le pronom, en grec, n'est pas employé, quand il n'est pas nécessaire. Tout écrivain, assurément, décidera lui-même sur l'emploi du pronom dans un cas donné. C'est introduire une confusion que de dire qu'il a « omis » le pronom, alors qu'il n'en avait pas besoin pour exprimer son idée.

7. **Pronom de la troisième personne.** — Le Nouveau Testament use d'un procédé très simple pour le pronom de la troisième personne dans les cas obliques. Αὐτός (Luc IV, 20) est le mot employé, jamais οὗ, l'ancienne forme réfléchie, et habituellement aux cas obliques. C'est précisément l'un des anciens usages de

αὐτός. Quelquefois, comme dans Luc XIX, 2 (καὶ αὐτός), la forme nominative a le sens de l'emphatique « lui ». Mais pour l'autre emploi voyez Matt. I, 21 (αὐτός). Ὁ αὐτός est encore fréquent dans le sens de « le même » (Matt. V, 46). Cf. τὸ αὐτὸ πνεῦμα (2 Cor. IV, 13) et αὐτὸ τὸ πνεῦμα (Rom. VIII, 26). L'usage intensif de αὐτός, quoique pas très commun, survit, ex. αὐτὸς γὰρ Δαυεὶδ (Luc. XX, 42). Cf. aussi αὐτός ἐγώ (Rom. VII, 25), αὐτοὶ ὑμεῖς (1 Th. IV, 9).

8. **Réfléchi.** — Ce pronom a sa forme propre aux trois personnes du singulier, et dans une certaine mesure au pluriel, ex. ἐμαυτοῦ (Jean V, 30), σεαυτόν (Matt. IV, 6), ἐαυτῆς (Matt. XII, 25). Au pluriel ἐαυτῶν se rencontre indistinctement pour toute personne, la première (Rom. VIII, 23), la seconde (Rom. VI, 11), la troisième (Rom. V, 8). Mais ὑμῶν αὐτῶν apparaît dans 1 Cor. VII, 35 et ὑμῖν αὐτοῖς dans 1 Cor. XI, 13. Αὐτόν n'est pas fréquent, quoique nécessaire à l'occasion, comme dans Jean II, 24, qui est un bon exemple (αὐτός, αὐτόν, αὐτοῖς). Ἐαυτοῦ peut être avec l'article (Luc XI, 21) ou sans lui (Luc XIII, 19). Il peut encore se placer ainsi : ἐαυτῶν τὰ ἰμάτια (Matt. XXI, 8). Mais au lieu du réfléchi, nous avons la forme personnelle, ex. ὑμῖν (Matt. VI, 19). Ἰδιος (cf. ιδιώτης, Act. IV, 13) est fréquent dans le Nouveau Testament comme en κοινή. Ainsi τὸν τόπον τὸν ἰδίον (Act. I, 25).

9. **Possessif.** — Les différentes manières d'exprimer la possession sont toutes déterminatives. L'article ne signifie pas la possession. Si l'article est seul employé, c'est que l'idée de possession est considérée comme suffisamment claire. Quand vous dites « J'ai mal à la tête », on sait parfaitement de quelle tête il s'agit. Mais « la » ne signifie pas « ma ». De même Jean II, 11 (τῶν). Le pronom possessif sans l'article est moins déterminatif qu'avec lui. Voyez Jean IV, 34 (ἐμὸν) ; XIII, 35 (ἐμοί). Pour le pronom possessif avec l'article voy. Jean VII, 8 (ὁ ἐμός) ; Luc XXII, 19 (τὴν ἐμὴν). Le possessif n'est pas employé à la troisième personne dans le Nouveau Testament, mais c'est le génitif de αὐτός (Matt. I, 2) qui l'est. A la première et à la seconde personne, le génitif alors

employé peut être emphatique ou non, d'accord avec la forme (enclitique) et selon que l'article est présent ou absent. Voy. Matt. VII, 3-5 (σου et σοῦ) ; Jean XIV, 2 (μου). Dans Matt. VII, 3 notez aussi τῷ σὺ ὁφθαλμῷ. En général, le pronom possessif est rare dans le Nouveau Testament, sauf ἐμός dans l'Evangile de Jean (comme ci-dessus, mais voy. Phil. III, 9). Le pronom possessif peut avoir un génitif en apposition, ex. τῇ ἐμῇ χειρὶ Παύλου (1 Cor. XVI, 21).

10. Démonstratif. — Les démonstratifs usuels se trouvent dans le Nouveau Testament, bien que οὗτος et ἐκεῖνος soient les seuls qu'on rencontre très fréquemment. La distinction habituelle entre ces deux démonstratifs existe. Dans le cas de οὗτος l'absence de l'article signifie l'idée de prédicat, comme dans Jean II, 11 ; Act. I, 5. Mais dans περὶ μιᾶς ταύτης φωνῆς (Act. XXIV, 21) nous sommes à la limite de l'usage attributif, quoique l'article soit absent. L'emploi épexégétique de τοῦτο (καὶ τοῦτο) se voit 1 Cor. VI, 8. Le démonstratif apparaît rarement comme antécédent direct du relatif, ex. οὗτος ὃς (Luc V, 21). L'idée de mépris est exprimée par οὗτος dans Act. XVII, 18 ; XIX, 26. L'idée de reprise est intéressante à noter pour οὗτος dans Matt. X, 22. "Οὗτος est presque confiné à la forme τῷδε (Apoc. II, 1), mais notez Jac. IV, 13. Le démonstratif spécial δεῖνα se rencontre seulement une fois (Matt. XXVI, 18). Ἐκεῖνος est quelquefois un sujet emphatique ("lui"), comme dans Jean V, 35, 46. XIX, 35. Matt. XV, 18. Pour la distinction entre οὗτος et ἐκεῖνος voy. Luc XVIII, 14. Pour le démonstratif ὃς voyez ὃς δέ (Jean V, 11), ὃς μὲν, ὃς δέ (1 Cor. XI, 21). Pour ὁ δέ voyez Rom. XIV, 2. Eph. IV, 11.

11. Relatif. — Le pronom relatif n'est pas bien nommé, puisque tous les pronoms, comme beaucoup d'autres mots, expriment la relation. Toutefois l'accord habituel en genre et en nombre entre le relatif et son antécédent justifie le nom. Le lien est ainsi très étroit. L'union occasionnelle de cas par attraction est encore un lien plus étroit dans la même direction, ex. οἷς dans Luc II, 20. Mais l'attraction n'est pas nécessaire, comme nous le

voyons dans ἦν (Héb. VIII, 2). ὅστις, outre le sens usuel indéfini, comme dans Matt. XIII, 12 et Luc XII, 1, exprime souvent une idée fortement définie (comparez deux idées dans τις). Ainsi Luc II, 4. Act. X, 47. Pour la suppression de l'antécédent voyez οἷς (Rom. X, 14). L'absence d'antécédent n'est pas particulière au grec, mais appartient à toutes les langues. Comparez l'anglais "who gives quickly gives twice", et le français "qui tôt donne, donne deux fois". Notez ὃ dans Luc VII, 47. Cf. même αὐτοῖς (Matt. VIII, 4) sans substantif dans le contexte. Parfois cependant l'antécédent est incorporé au membre de phrase relatif, et tous deux sont au même cas, comme dans εἰς ὃν παρεδόθητε τύπον διδασκαλίας (Rom. VI, 17). Cf. Luc I, 20 et Marc VI, 16. Notez τις ἐστὶν οὗτος ὃς dans Luc V, 21, mais cf. Rom. VII, 15. L'attraction du relatif au cas de l'antécédent est particulièrement commune dans Luc (cf. ὃν dans V, 9), ce qui n'est pas surprenant, puisque c'est un des points délicats et subtils de la syntaxe. Elle se rencontre deux fois seulement dans Matt. (XVIII, 19 et XXIV, 50) et une fois dans Marc (VII, 13). Cf. Plummer sur Luc, p. LI. Habituellement cette attraction se produit de l'accusatif à quelque autre cas oblique, mais parfois d'autres cas que l'accusatif la pratiquent. Cf. ἕως τῆς ἡμέρας ἧς (Act. I, 22) où un locatif devient génitif. Voy. aussi 2 Cor. I, 4. Cette attraction peut être inverse de l'antécédent au cas du relatif. Ainsi τὸν ἄρτον ὃν (1 Cor. X, 16) et παντὶ ᾧ (Luc XII, 48). Le relatif s'accorde d'ordinaire avec son antécédent en genre et en nombre, mais ce lien est souvent rompu si le sens le justifie. Dans Marc XV, 16 ὃ s'accorde en genre avec le prédicat πραιτώριον plutôt qu'avec l'antécédent τῆς αὐλῆς. Dans Phil. II, 15 οἷς diffère en nombre et en genre de γενεᾶς. Voy. aussi ὃ dans Eph. V, 5 et ὃς dans Eph. I, 14 (marge ὃ texte de Westcott et Hort) et 1 Tim. III, 16. Il y a ici un réel accord dans le sens, toutefois, ce qui est plus important qu'une construction grammaticale purement formelle. Mais οὗτος (Matt. VII, 12) est strictement grammatical. Dans 1 Cor. XV, 10 Paul dit à dessein εἰμὶ ὃ εἰμι, non ὃς. "Ὅστις comme ὃς est très commun dans le Nouveau Testament, mais il est presque limité au nominatif ; voyez toutefois l'accusatif neutre ὅτι dans Luc X, 35. Cf. aussi ἕως ὅτου. "Ὅσος

est fréquent comme dans Matt. VII, 12, mais οἷος (1 Thes. I, 5) est rare, et ἡλίος apparaît seulement quatre fois (cf. Jac. III, 5). Pour τοσοῦτω-ὅσω voy. Hébr. I, 4. Cf. καθ' ὅσον (Hébr. VII, 20) et ὅσον ὅσον (Hébr. X, 37). Dans Rom. IX, 6 nous avons l'ancien idiotisme classique οὐχ οἷον ὅτι où οἷος équivalant presque à δυνατός. La répétition du relatif est bien montrée dans Phil. IV, 8 (ὅσα). Cf. 1 Cor XV, 1 s. Comme en latin, parfois le relatif se rencontre au commencement des phrases, ex. ἀνθ' ὧν (Luc XII, 3), ἐν οἷς (Luc XII, 1), οὗ χάριν (Luc VII, 47). Cet idiotisme classique est plus fréquent dans Luc. Dans Apoc. I, 4 ὃ ᾧ se rencontre là où ὃ est relatif.

12. Pronoms corrélatifs. — Ils ne sont pas très fréquents dans le Nouveau Testament. Τοῖος n'apparaît pas du tout et τοιόσδε une fois (2 Pie. I, 17). Τοιοῦτος (neutre τοιοῦτο) se rencontre environ soixante fois, soit avec l'article, ex. οἱ τοιοῦτοι (Rom. XVI, 18), soit sans lui, ex. τοιοῦτο (Matt. XVIII, 5). Dans Apoc. XVI, 18 nous trouvons même οἷος οὐκ ἐγένετο τηλικούτος σεισμὸς οὕτω μέγας, où la même idée se trouve deux fois. Cf. θλίψις οἷα οὗ γέγονεν τοιαύτη (Marc XIII, 19). Dans Act. XXVI, 29 notez τοιούτους ὁποῖος. Et dans 1 Cor. V, 1 observez τοιαύτη ἤτις. Τοσοῦτος (cf. Luc VII, 9) est moins commun et toujours sans l'article, sauf une fois : ὁ τοσοῦτος πλοῦτος (Apoc. XVIII, 16).

13. Pronom indéfini. — En grec l'indéfini a la même forme que l'interrogatif, sauf l'accent. Τίς est très commun dans le Nouveau Testament avec un substantif, ex. ἰσρεύς τις (Luc I, 5), ou sans substantif, ex. εἴ τις ἔχει (Marc IV, 23). Il peut se trouver au commencement de la phrase, ex. τινὲς δέ (Act. XVII, 18). Il peut aussi être employé pour l'idée emphatique de quelqu'un ou de quelque chose, ex. εἰ γὰρ δοκεῖ τις εἶναι τι, μηδὲν ὄν, φρεναπατεῖ (Gal. VI, 3), où les deux sens se rencontrent. Cf. Act. V, 36. Dans Marc X, 17 εἷς semble être l'équivalent de τις. Nous avons même εἷς τις ensemble (Marc XIV, 47 ; Jean XI, 49). Τίς parfois est presque égal à « une sorte de », ex. εἷς τὸ εἶναι ἡμᾶς ἀπαρχήν τινα (Jac. I, 18) ; avec les nombres τις généralise l'expression,

ex. δύο τινὰς τῶν μαθητῶν (Luc VII, 19). Dans ἀνὰ εἷς ἕκαστος (Apoc. XXI, 21) nous avons un idiotisme distributif et l'usage adverbial de ἀνά.

14. Les pronoms interrogatifs. — Τίς est, naturellement, le pronom interrogatif habituel dans le Nouveau Testament, ex. τίς υπέδειξεν ὑμῖν (Matt. III, 7). Pour le double interrogatif τίς τί voy. Marc XV, 24. Il est employé dans les questions où il y a alternative, à la place de πότερος, ex. τίς ἐκ τῶν, etc. (Matt. XXI, 31). Τίνα θέλετε ἀπολύσω ὑμῖν, τὸν Βαραββᾶν ἢ Ἰησοῦν τὸν λεγόμενον Χριστόν ; (Matt. XXVII, 17). De même τίς . . . ἢ (Matt. XXIII, 17). Dans τί τοῦτο ἀκούω περὶ σοῦς ; (Luc XVI, 12) nous avons plutôt un emploi prédicatif de τοῦτο qu'un usage spécial de τί. Τί ὅτι se rencontre dans l'interrogation τί ὅτι ἐζητεῖτε (Luc II, 49), mais la copule ἐστίν ou γέγονεν peut être simplement tombée, car nous lisons τί γέγονεν ὅτι ἡμῖν μέλλεις ἐμφανίζειν σεαυτὸν καὶ οὐχὶ τῷ κόσμῳ ; (Jean XIV, 22). La même chose est vraie de ἵνα τί (ἵνα τί dans les citations de l'Ancien Testament, ex. Act. IV, 25), ex. ἵνα τί ἐνθυμεῖσθε πονηράς (Matt. IX, 4). Τί est employé avec l'une des prépositions, comme διὰ τί (Matt. IX, 11) et quelquefois τί séparé est à l'accusatif, comme en anglais « to what » et « so why » (pourquoi cela ?), ex. τί δέ βλέπεις τὸ κάρφος ; (Matt. VII, 3). Parfois cet emploi adverbial de τί se rapproche tout-à-fait de l'anglais « how » (comment ?) comme dans Luc II, 49 (cité plus haut), et dans Act. V, 4 τί ὅτι ἔθου et Act. V, 9 ὅτι τι συνεφωνήθη. Dans Luc XII, 49 nous avons un passage plus difficile, πῶς ἤθλον βαλεῖν ἐπὶ τὴν γῆν, καὶ τί θέλω εἰ ἤδη ἀνήφθη ; Ici « how I wish » (combien désiré-je !) rend de beaucoup le meilleur sens, quoique ce soit une manière tout-à-fait inhabituelle de forme interrogative comme exclamation. Dans Act. XIII, 25 le neutre τί est employé plutôt que τίνα (attesté par quelques manuscrits) comme l'idiotisme grec moderne, τί ἐμὲ ὑπονοεῖτε εἶναι ; Il n'y a rien de particulier dans l'usage commun de τίς (τί) ἄρα, ou αὖν, ou γάρ. Voyez le τί οὖν indépendant de Paul (Rom. VI, 15). Τίς n'a pas d'action sur la construction de la phrase et dans Act. XVII, 18 τί ἂν θέλοι ὁ σπερμολόγος οὗτος λέγειν ; nous avons simplement la conclusion

d'une condition de la quatrième classe. Πότερος n'est pas employé dans les questions directes dans le Nouveau Testament. Quelques auteurs prétendent que dans Matt. VII, 14, Marc IX, 11, 28 et peut-être aussi Jean VIII, 25 nous avons ὅτι employé comme interrogatif direct. Ceci est plus que douteux. Il est plus vraisemblable que la phrase τί ὅτι a été ici condensée en ὅτι et que l'ellipse a été étendue encore plus loin, comme quelquefois ἵνα est employé sans verbe précédent. On a même pensé que dans Matt. XXVI, 50 ἐφ' ὃ πάρει est un exemple de ὃ comme interrogatif direct, mais ici encore il vaut mieux supposer une ellipse. Cf. la prolepse σὲ τίς (Marc I, 24) où l'interrogatif est presque équivalent au relatif. Πηλίκος n'est pas employé comme interrogatif direct; ποῖος est comme le latin *qualis* et est usité dans la question directe bien souvent dans le Nouveau Testament, ex. ἐν ποίῳ ἐξουσία ταῦτα ποιεῖς; (Marc XI, 28). De même πόσος est encore le mot pour les questions quantitatives, ex. πόσους ἔχετε ἄρτους; (Marc VI, 38). Dans les questions indirectes le Nouveau Testament ne suit pas aussi bien l'usage de l'ancien grec, en ce qui concerne les pronoms. Ὅστις est ainsi employé une fois seulement, à savoir Act. IX, 6 : καὶ λαληθήσεται σοι ὃ τι σε δεῖ ποιεῖν. Πότερον, non πότερος, se rencontre seulement une fois, disparaissant comme l'anglais « whether » (Simcox) « soit que », à savoir Jean VII, 17 : πότερον ἐκ τοῦ θεοῦ ἐστὶν ἢ ἐγώ. Πηλίκος apparaît deux fois (Gal. VI, 11. Hébr. VII, 4), et l'une des deux (Gal. VI, 11) n'est pas certaine : ἴδετε πηλίκους ὑμῶν γραμμασίνας ἔγραψα. Πόσος est de même employé quelquefois, ex. ἴδε πόσα σου κατηγοροῦσιν (Marc XV, 4). Ποῖος est aussi en usage dans les questions indirectes, ex. οὐκ οἶδατε ποίῳ ἡμέρῃ ὁ κύριος ὑμῶν ἔρχεται (Matt. XXIV, 42). Ποταπός (forme postérieure de ποδαπός) se trouve six fois; = ποῖος. Une fois il se rencontre dans la question directe (Matt. VIII, 27), et une fois encore (2 Pie. III, 1), à moins que ce ne soit une exclamation. Quatre fois il est employé dans les questions indirectes (Marc XIII, 1. Luc I, 29; VII, 39. 1 Jean III, 1). Il est mis en opposition à τίς dans Luc VII, 39. Ὅποιος se rencontre quatre fois dans cette construction, mais une fois (Act. XXVI, 29) comme relatif usuel, τοιούτους ὁποίους (Blass est ici

dans l'erreur). Comme exemple de question indirecte voy. Jac. I, 24, εὐθέως ἐτελέθητο ὁποῖος ᾗν. Mais dans le Nouveau Testament la grande majorité des questions indirectes qui emploient un pronom se servent de τίς, contrairement à l'usage ancien (alexandrin, dit Blass. De même dans les papyrus), ex. οὐκ οἶδατε τί αἰτεῖσθε (Matt. XX, 22). Cf. Matt. XV, 32. Quelquefois le relatif et l'interrogatif indirect sont employés côte à côte, mais il y a une différence, comme dans 1 Tim. I, 7, μὴ νοοῦντες μὴ τε ἀλέγουσιν μὴ τε περὶ τίνων διαβεβαιῶνται. Quelquefois τί est employé là où il confine à l'idée relative, mais pas tout-à-fait encore, ex. δοθήσεται γὰρ ὑμῖν ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ τί ληλήσητε (Matt. X, 19). C'est réellement une question indirecte qui est, toutefois, le sujet de δοθήσεται. Winer a sans doute raison de dire que le latin aurait ici *quod* (non *quid*) *dicatis*, mais le grec suit son propre génie. De même aussi dans un cas comme Marc I, 24, οἶδ' ἂν τίς εἴ, la question indirecte est dans l'accusatif, une sorte d'apposition à σε l'objet de οἶδ' ἂν. C'est ainsi que nous expliquons aussi ἴδεῖν τὸν Ἰησοῦν τίς ἐστίν (Luc XIX, 3). Le double interrogatif proprement dit se rencontre aussi dans les questions indirectes, ex. τίς τί ἄρῃ (Marc XV, 24). Mais le relatif et l'interrogatif sont parfois presque échangeables en κοινή.

15. **Pronoms réciproques.** — La locution familière ἄλλος ἄλλο se trouve aussi, ex. Act. XIX, 32. La distinction entre ἕτερος et ἄλλος est observée dans une certaine mesure dans le Nouveau Testament. Voy. Gal. I, 6 s. 2 Cor. XI, 4. Mais dans εἰς ἑτέρων κόμην (Luc IX, 56), nous avons ἕτερος dans le sens seulement du second, et non d'une autre espèce. Et dans Luc XIX, 20 ὁ ἕτερος est employé après ὁ δεύτερος (XIX, 18) comme le prochain (un troisième). Comparez ὁ εἰς, ὁ ἕτερος (Matt. VI, 24). Dans Rom. II, 1 ὁ ἕτερος est pratiquement le voisin (autrui). L'idée de réciprocité est aussi mise en avant par εἰς (1 Cor. IV, 6) et ἑαυτῶν (1 Cor. VI, 7), aussi bien que par l'habituel ἀλλήλων (Matt. XXIV, 10. Luc II, 15).

16. Dans les expressions d'alternative nous avons τις

τις, comme τινὲς μὲν τινὲς δὲ (Phil. I, 15) ; τις ἄλλος, comme ὑπὸ τινῶν ἄλλων (Luc IX, 7 s.) ; τις ἕτερος (1 Cor. III, 4) ; εἷς εἷς (Marc X, 37) ; εἷς μὲν ὁ δὲ, comme μία μὲν τὸ δὲ (Gal. IV, 24) ; ὁ εἷς (ou εἷς) ὁ ἕτερος (Matt. VI, 24).

17. Les formes négatives οὐτις, μήτις ne se rencontrent pas dans le Nouveau Testament, sauf que μήτι est employé dans les questions, comme μήτι ἐγὼ εἰμι, κύριε ; (Matt XXVI, 22). Westcott et Hort impriment μή τις, comme dans Jean XV, 6. Οὐδεὶς est très commun soit seul, ex. οὐδεὶς δύναται (Matt. VI, 24), ou avec un substantif, ex. οὐδεὶς οἰκέτης δύναται (Luc XVI, 13). Μηδεὶς n'est pas aussi fréquent mais est employé comme dans les temps anciens ; ainsi μηδεὶς γινώσκω (Matt. IX, 30) ; ἀναβολὴν μηδεμίαν (Act. XXV, 17). Parfois la négation est séparée du pronom comme en hébreu, ex. ἐν ἐξ αὐτῶν οὐ πεσεῖται (Matt. X, 29), mais l'idée résultante est la même. De même quelquefois οὐ πᾶς, ex. οὐ δικαιωθήσεται πᾶσα σὰρξ (Rom. III, 20) et rarement μή πᾶς (1 Cor. I, 29). Πᾶς οὐ (1 Jean I, 21) et πᾶς μή (Jean III, 16) ne s'éloignent pas de l'idiotisme usuel. De même οὐ πᾶς ὁ λέγων (Matt. VII, 21) est en plein accord avec l'idiotisme usuel.

CHAPITRE XIV.

Les cas.

1. Les cas dans les langues indo-germaniques.

(a) Il y a huit cas bien définis en sanscrit, la plus ancienne de ce groupe de langues, à savoir : le nominatif, le vocatif, l'accusatif, le génitif, l'ablatif, le locatif, l'instrumental, le datif. Ces huit cas, à l'exception du vocatif, ont, dans la règle, des suffixes de cas distincts. Il est possible que l'ancien sanscrit ait eu un autre cas, l'associatif, qui se confondit avec l'instrumental. Mais Giles (*Comparative Philology*, p. 269) suggère que la différence de sens entre l'instrumental et l'association peut être due, non à deux cas, mais à la distinction entre objets inanimés et animés (instruments et associés).

(b) Ces huit cas ont une histoire différente dans toutes les langues indo-germaniques. Le russe a encore huit formes de cas. En latin, les huit cas ont six formes distinctes, l'ablatif, l'instrumental et le locatif apparaissant sous une seule terminaison, *i* ou *e* au singulier, *is* ou *ibus* au pluriel. Le gothique a seulement quatre formes séparées de cas, le datif, le locatif, l'ablatif et l'instrumental étant tous semblables, et le vocatif tantôt comme le nominatif et tantôt comme l'accusatif. L'allemand a encore cinq formes de cas (nominatif, vocatif, génitif, accusatif, datif). L'anglo-saxon gardait six formes de cas distinctes, et dans quelques mots tous les huit. Un petit nombre de mots anglo-saxons ont les terminaisons du locatif et de l'ablatif, quoiqu'en général ces cas aient été fondus avec le datif et l'instrumental (March, *Grammar of the Anglo-Saxon Language*, p. 148). Dans l'anglais moderne, en dehors des pronoms personnels, les huit formes de cas ont toutes disparu sauf le génitif *s*, qui est quelquefois représenté par l'apostrophe, et est souvent remplacé par la préposition

of. En français, en dehors des pronoms, il n'y a pas du tout de formes de cas (1). En grec, les huit cas apparaissent sous les formes de cinq cas, le génitif et l'ablatif ayant les mêmes terminaisons, tandis que le locatif, l'instrumental et le datif ont les mêmes désinences. Dans le grec moderne parlé, le locatif, l'instrumental et le datif disparaissent même, εἰς et l'accusatif étant employés à la place. Ainsi le grec moderne parlé a seulement trois formes de cas, nominatif, accusatif et génitif.

(c) La parenté entre les principales langues indo-germaniques dans les cas sera aisément constatée sur le tableau suivant des terminaisons des cas en sanscrit (le duel est omis) :

SINGULIER.				PLURIEL.			
	m.	f.	n.		m.	f.	n.
N.		s	ou —		as	ou i	i
V.		—			—		
Acc.	am	ou —			as	ou i	
G.	as				ām		
Ab.	as				bhyas		
D.	ē(āi)				bhyās		
I.	ā	ou bhi			bhis(ōis	ou āis)	
L.	i				su		

La ressemblance de ces terminaisons avec celles des cas en grec et en latin est frappante. L'identité de la terminaison du singulier du génitif et de l'ablatif *as* (comme le grec ος) est digne d'être notée et est imitée par les Grecs aussi au pluriel. De même l'identité de l'ablatif et du datif pluriel *bhyas* est visible dans le latin *bus*, datif, ablatif, locatif et instrumental (quelquefois *is* comme *su* ou l'instrumental *ois*), identité qu'on peut observer aussi en latin au singulier dans la plupart des mots. Ainsi, tandis que le génitif et l'ablatif grecs suivent le sanscrit au singulier,

(1) On sait que l'ancien français avait la déclinaison.

(Note du traducteur.)

l'ablatif, le locatif, l'instrumental et le datif latins procèdent du pluriel sanscrit. En sanscrit, comme dans toutes les langues indo-germaniques, le vocatif n'a pas de désinence de cas. Comme les neutres latin et grec, le nominatif, l'accusatif et le vocatif en sanscrit sont semblables. Le grec, différant du sanscrit et du latin, fait l'accusatif pluriel dans la plupart des mots (masculin et féminin) autrement que le nominatif. Dans les noms neutres en grec il n'y a, par suite, que trois formes distinctes de cas. Des restes de terminaisons distinctes d'ablatif, de locatif, et d'instrumental sont conservés en grec.

2. Origine et usage des cas.

(a) Le mot *cas* (*casus*, πτῶσις) signifie « chute ». C'est l'inflexion du nom par les désinences des cas, quoique quelques noms soient indéclinables.

(b) L'objet des cas est d'exprimer la relation des mots dans la phrase. Dans les langues isolantes (comme le chinois), cette relation se montre par l'ordre des mots et le ton dans la prononciation. Dans l'ancien sanscrit elle était exprimée par les significations des huit cas et ce ne fut que très tard qu'on employa les prépositions. Dans l'anglais et le français modernes les prépositions ont pratiquement remplacé les cas et le procédé chinois de s'en remettre à la place des mots dans la phrase est largement employé. Le grec et le latin sont entre deux et montrent toutes ces tendances.

(c) Le faix des cas fut senti trop lourd, même dans le sanscrit postérieur, et un certain nombre de formes de cas fixées (adverbes) vinrent à être usitées, le plus souvent, pour rendre plus claire la relation de mots à mots. Ainsi quelques prépositions surgirent graduellement, même en sanscrit. En grec et en latin, cette tendance à user d'une préposition pour définir plus nettement l'idée du cas grandit rapidement. Même en copte il n'y a pas de formes de cas, mais seulement des particules et des prépositions. « Ces

adverbes, que nous appelons maintenant prépositions, deviennent alors les compagnons constants de quelques cas ; et quand cela est une fois arrivé, il y a une tendance toujours croissante à trouver la part importante de la signification dans la préposition et non dans la désinence du cas ». (Giles, *Comparative Philology*, p. 272 s.) L'apparition des prépositions, par suite, marque le commencement du déclin du système des cas.

(d) Il y a ainsi une tendance constante dans toutes les langues indo-germaniques à fusionner les cas variés en une seule forme de cas et par conséquent à diminuer le nombre des formes de cas. L'usage croissant des prépositions est en harmonie avec le processus analytique dans le développement des langues. Mais quant à l'usage croissant des prépositions, il aurait eu lieu dans une confusion plus grande que jamais. Le Prof. J. H. Moulton semble aller trop loin, quand il dit : « En d'autres termes, les cas purement locaux, dans lesquels la signification peut être exprimée par un adverbe de lieu (appelé pour cela préposition), sacrifient leurs formes et leurs usages distincts ».

(e) En fait, l'idée distincte de chaque cas demeure pratiquement ce qu'elle était originellement, même lorsque plusieurs cas ont fusionné ensemble. Des grammairiens ont fait des efforts désespérés pour dériver le génitif grec de l'ablatif ou l'ablatif du génitif. Les deux idées sont manifestement exprimées par la même terminaison de cas, mais historiquement ce sont des cas différents, exprimant des idées différentes. Il en est ainsi du locatif, de l'instrumental et du datif. Le sanscrit a pratiquement des terminaisons distinctes et des idées clairement distinctes pour chaque cas. Le grec et le latin ont des idées distinctes de cas, mais non des terminaisons distinctes pour les huit cas. La méthode proprement historique pour étudier les cas grecs consiste à voir lequel des huit cas est le cas donné, à remonter à la signification originelle de ce cas, à juger de l'influence du contexte sur le sens, à prendre note de l'histoire du cas ; l'idée résultant de tous ces concours exprimera la vérité.

(f) Nous ne connaissons pas d'une façon certaine l'origine des formes de cas elles-mêmes. Elles sont soit pronominales, comme le nominatif et l'accusatif, soit locales comme l'ablatif et le locatif. Mais tout est spéculation, attendu que dans le sanscrit le plus ancien les formes de cas n'apparaissent pas à part des noms. En général, il faut observer que l'ablatif fut le cas qui perdit le plus anciennement sa forme de cas, tandis que le génitif a été le plus tenace par sa désinence, dans toutes les langues. L'accusatif est le plus ancien de tous les cas. Mais dans le Nouveau Testament, comme dans le grec ancien, l'idée réelle de chacun des huit cas est manifeste, quoique le procédé de fusion ait fait plus tard des progrès, comme on le voit dans l'équivalence pratique de *εἰς* avec l'accusatif et de *ἐν* (locatif) avec les verbes de repos et de mouvement. L'absence effective de cas en hébreu (1) aurait, dans une certaine mesure, accentué cette tendance.

(g) Winer est parfaitement correct (*Grammar of the Idiom of the N. T.*, Winer-Thayer, p. 180) quand il dit : « Aucun cas en réalité n'est jamais mis pour un autre (énallage des cas). Quelquefois, cependant, deux cas peuvent être employés avec une égale correction dans une seule et même proposition, lorsque la relation à exprimer peut être considérée à deux points de vue différents ». Cela est vrai et important.

3. Le nominatif.

(a) La terminaison *s* est considérée comme étant démonstrative, comme le sanscrit *sās*. Ce cas est traité de premier (appelé *prathamā*, premier, par les grammairiens hindous), quoique ce ne soit pas le premier dans l'ordre du temps.

(1) Les cas ont existé en hébreu, comme dans l'arabe littéraire (nominatif, génitif, accusatif), mais ils ont été remplacés par l'emploi des prépositions. Toutefois il reste, dans l'Ancien Testament, des traces assez nombreuses de nominatif (*ou* et *o*), de génitif (*i*) et surtout d'accusatif (*a*).

(Note du traducteur.)

(b) Il est devenu le cas du sujet, mais il ne l'était pas à l'origine, car l'ancien sujet faisait partie du verbe, ex. φημί, je dis. L'addition d'un nom ou pronom en apposition avec ce sujet verbal, comme ἐγώ, est un développement postérieur dû au désir d'une plus grande précision et clarté. Il est peu scientifique, par conséquent, de parler de l'omission du sujet, dans de telles circonstances, comme le font, par exemple, Hadley et Allen (*Greek Grammar*, p. 203). Même le verbe dit impersonnel a un sujet dans le verbe lui-même, ex. ὕει, καλῶς ἔχει.

(c) Ainsi, en grec, le nominatif, le cas nommant (πτῶσις ὀνομαστική) est proprement appositif, soit en tant que sujet du verbe, soit en tant que dans le prédicat, ex. σὶ εἰ Πέτρος (Matt. XVI, 18). Ici le verbe est devenu simple copule et Πέτρος est prédicat, mais cela n'est pas toujours vrai, ex. ἐγὼ εἰμι (Jean VIII, 58). Mais au lieu du nominatif prédicat, nous avons souvent εἰς et l'accusatif ; comparez le grec attique. Ainsi ἐγένετο εἰς τρία μέρη (Apoc. XVI, 19). Cela est très fréquent dans les Septante. L'Anglais peut dire de même « It is me » et le Français « C'est moi ». Comparez le latin *dedecori est*. Cette force appositive du nominatif est souvent clairement visible dans des exemples tels que Αὐτὸς δὲ ἐγὼ Παῦλος παρκαλῶ (2 Cor. X, 1).

(d) Le nominatif est aussi quelquefois maintenu, même quand il est en apposition avec d'autres cas, comme dans Jean XIII, 13, φωνεῖτέ με ὁ διδάσκαλος καὶ κύριος, où c'est en fait une citation. De même dans Apoc. I, 4 le nominatif est maintenu même après la préposition ἀπὸ comme pour parler avec emphase de la nature immuable de Dieu, ἀπὸ ὧν καὶ ὁ ἦν καὶ ὁ ἐρχόμενος. Dans l'Apocalypse le maintien du nominatif en apposition avec les cas obliques est si fréquent qu'il est digne d'être signalé, en particulier dans les membres de phrases avec participes, ex. τῆς καινῆς Ἰερουσαλήμ, ἣ καταβαίνουσα (Apoc. III, 12).

(e) En outre, le nominatif est employé là où il n'est pas en connexion avec le reste de la phrase. Le nominatif, en quelque

sorte, « a une certaine tendance à être le légataire universel des relations de cas qui ne s'adaptent pas manifestement aux autres cas » (Moulton, *Expositor*, August, 1904). Ainsi dans les salutations le nominatif est employé tout naturellement, ex. Παῦλος κλητὸς ἀπόστολος (1 Cor. I, 1). Quelquefois la construction est changée et le nominatif est laissé en suspens, ex. ὁ νικῶν δώσω αὐτῷ (Apoc. III, 21). Autres exemples de construction brisée avec le nominatif : ἡδὴ ἡμέραι τρεῖς (Matt. XV, 32), πρασιαὶ πρασιαί (Marc VI, 40), ἰδοὺ φωνὴ ἐκ τῶν οὐρανῶν (Matt. III, 17), ὄνομα αὐτοῦ Ἰωάννης (Jean I, 6). Ce « nominatif parenthétique » (Moulton) est fréquent dans les papyrus. C'est un fait que « ces nominatifs absolus sont les plus fréquents et le plus distinctement marqués » (Winer) dans n'importe quel usage absolu de cas, c'est-à-dire sans connexion déterminée avec la phrase. Voy. Act. VII, 40, ὁ γὰρ Μωσῆς οὗτος. Il est employé dans des exclamations comme dans Matt. III, 17. De même Rom. VII, 24 ταλαίπωρος ἐγὼ ἄνθρωπος. L'usage de la forme nominative comme vocatif est réellement un vocatif et est traité sous ce cas.

4. Le vocatif.

(a) C'est le cas de l'adresse (πτῶσις κλητική) et il est justifié dans l'usage, quoique ce ne soit pas strictement un cas, en tant que forme. En sanscrit, « le vocatif n'est ni considéré ni nommé par les grammairiens indigènes comme un cas semblable aux autres » (Whitney, *Sanskrit Grammar*, p. 89). Il n'est pas distingué du nominatif, sauf au singulier et pas toujours même. Quand il est ainsi distingué en sanscrit, ou bien il est le radical simple, ou bien l'accent est changé. De plus, le vocatif n'est pas une partie inhérente de la phrase ; et enfin, quoique sans terminaison casuelle, il doit être traité comme un cas au point de vue pratique de la syntaxe.

(b) Le vocatif est employé isolément, ex. Πάτερ (Jean XVII, 1), ou avec ὦ, ex. ὦ ἄνθρωπε (Rom. II, 1). De même au pluriel ὦ ἄνδρες Ἰουδαῖοι (Act. XVIII, 14), ou ἄνδρες Ἀθηναῖοι (Act. XVII, 22), exactement comme dans l'ancien grec.

(c) Mais les formes distinctives (simplement le radical) $\pi\acute{\alpha}\tau\epsilon\rho$ et $\theta\acute{\upsilon}\gamma\alpha\tau\epsilon\rho$ ne sont pas toujours employées au vocatif, les formes nominatives apparaissant aussi, ex. $\Pi\alpha\tau\acute{\eta}\rho$ (Jean XVII, 24) et $\theta\upsilon\gamma\acute{\alpha}\tau\eta\rho$ (Marc V, 34). Nous avons même $\Pi\alpha\tau\acute{\eta}\rho$ $\delta\acute{\iota}\kappa\alpha\iota\epsilon$ dans Jean XVII, 25. Notez $\tilde{\omega}$ $\pi\lambda\tilde{\eta}\rho\eta\varsigma$, non $\pi\lambda\tilde{\eta}\rho\epsilon\varsigma$, dans Act. XIII, 10. La forme nominative est employée en apposition à la forme vocative, comme en sanscrit et dans Homère. Ainsi $\tilde{\omega}$ $\alpha\tilde{\nu}\theta\rho\omega\pi\epsilon$, $\pi\tilde{\alpha}\varsigma$ $\acute{\omicron}$ $\chi\rho\acute{\iota}\nu\omega\iota\nu$ (Rom. II, 1).

(d) L'article avec la forme nominative, comme ci-dessus, est très commun dans le Nouveau Testament, quoiqu'il ne soit pas inconnu de l'ancien grec. C'est la règle dans l'adresse en hébreu et en araméen (cf. $\acute{\alpha}\beta\beta\acute{\alpha}$ $\acute{\omicron}$ $\pi\alpha\tau\acute{\eta}\rho$, Marc XIV, 36), et quelques uns des exemples sont des traductions directes de l'araméen, comme Marc XIV, 36, et $\tau\acute{\omicron}$ $\kappa\omicron\rho\acute{\alpha}\sigma\iota\omicron\nu$ ($\tau\alpha\lambda\iota\theta\acute{\alpha}$) dans Marc V, 41. Mais c'est loin d'être toujours le cas ; voyez en effet $\tau\acute{\omicron}$ $\mu\iota\kappa\rho\acute{\nu}\nu$ $\pi\omicron\iota\mu\acute{\nu}\iota\omicron\nu$ (Luc XII, 32), « vous petit troupeau ». Dans Matt. XI, 26 $\acute{\omicron}$ $\pi\alpha\tau\acute{\eta}\rho$ est l'équivalent pratique de $\pi\acute{\alpha}\tau\epsilon\rho$ du précédent verset (Simcox, *Language of the New Testament*, p. 76).

(e) Ces exemples doivent être appelés vocatifs, bien qu'ils aient la forme du nominatif. De même $\theta\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$ dans le Nouveau Testament, comme dans l'ancien grec, est toujours une forme nominative, sauf dans une citation des Septante (Matt. XXVII, 46). Nous avons ainsi $\kappa\acute{\upsilon}\rho\iota\epsilon$ $\acute{\omicron}$ $\theta\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$ dans Apoc. XV, 3. Il n'est pas surprenant par suite de trouver Thomas disant en s'adressant directement à Jésus (ce n'est pas une exclamation), $\acute{\omicron}$ $\kappa\acute{\upsilon}\rho\iota\omicron\varsigma$ $\mu\omicron\upsilon$ $\kappa\alpha\iota$ $\acute{\omicron}$ $\theta\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$ $\mu\omicron\upsilon$ (Jean XX, 28). La forme est nominative, mais le cas est vocatif.

5. L'accusatif.

(a) Le nom n'est pas très clair ($\pi\tau\tilde{\omega}\sigma\iota\varsigma$ $\alpha\iota\tau\iota\alpha\tau\iota\kappa\acute{\eta}$). Il est probablement dérivé de $\alpha\iota\tau\iota\alpha$ dans le sens de cause, plutôt que dans celui d'accusation. Priscien l'appelle *casus causalivus*. Il est ainsi par le nom le cas causatif, quoique ce soit encore bien vague. « Accuse », en ancien anglais, signifie trahir ou montrer, mais le

cas montrant ne le distinguerait pas des autres cas obliques.

(b) Toutefois, c'est le cas le plus ancien et les autres cas obliques en sont des variantes ou des développements postérieurs. L'accusatif est le cas oblique normal pour un nom, à moins qu'il y ait pour lui quelque raison d'user d'un autre cas. La présomption est ainsi en faveur de l'usage de l'accusatif. La plus ancienne forme de $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\omega}$ est même $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\omega}\nu$ (cf. sanscrit *aham*). L'accusatif est employé avec les verbes, les substantifs et les adjectifs.

(c) L'idée fondamentale de l'accusatif est l'extension soit de la pensée, soit du résultat de l'action verbale. En général il répond à la question « How far ? » combien loin ? (Giles, *Comparative Philology*, p. 303). La relation du nom au verbe ou à un autre nom, telle qu'elle est montrée par l'accusatif, est très indéterminée. La nature précise de la relation est déterminée par le caractère du verbe et du nom. Elle n'est pas connue par le seul fait que la terminaison *m* (ν) apparaît. Quelques savants considèrent cette désinence comme apparentée au sanscrit *mā*, grec $\mu\epsilon$; d'autres pensent que c'est une simple terminaison locative.

(d) La vérité semble être qu'originellement l'accusatif fut employé d'une façon très lâche, même après que les autres cas obliques eurent paru, quand on ne désirait pas différencier d'une manière tranchante, de telle sorte que même un point de l'espace ou du temps pouvait être exprimé par l'accusatif en sanscrit, et même dans le Nouveau Testament, ex. $\tilde{\omega}\rho\alpha\nu$ $\acute{\epsilon}\nu\acute{\alpha}\tau\eta\nu$ (quelques mss. dans Act. X, 3), $\tilde{\omega}\rho\alpha\nu$ $\acute{\epsilon}\beta\delta\acute{\omicron}\mu\eta\nu$ (Jean IV, 52), $\pi\omicron\iota\alpha\nu$ $\tilde{\omega}\rho\alpha\nu$ $\eta\tilde{\xi}\omega$ (Apoc. III, 3).

(e) En fait, dans le grec parlé, l'accusatif garde son ancienne fréquence comme cas normal avec les verbes, où la langue écrite emploie d'autres cas (Mullaëh, *Grammatik der griechischen Vulgarsprache*, p. 328-333), locatif, instrumental, datif et même génitif et ablatif. La même chose s'observe chez les anciens poètes. Pindare, par exemple, a « une multitude d'accusatifs »

(Giles). Dans le grec moderne, l'accusatif a repris son ancienne fréquence correspondant à la désuétude des autres cas « Lorsqu'un sens fin du langage manque, il est naturel d'employer l'accusatif direct pour exprimer tout objet qu'affecte l'action verbale, et d'effacer ainsi la différence entre verbes transitifs et intransitifs. » (Jebb, dans Vincent et Dickson, *Handbook to Modern Greek*, p. 307). De là beaucoup de verbes, qui étaient intransitifs dans le style écrit, sont transitifs dans le style parlé, comme on le voit dans le Nouveau Testament, les papyrus et le grec moderne. L'usage des autres cas obliques servait à marquer de délicates distinctions. Quand ces distinctions n'étaient pas perçues nettement, l'usage de ces cas passait. L'accusatif a tracé ainsi un cercle. Au début il était le seul cas. Il est de nouveau le cas normal en grec moderne. De même dans le Nouveau Testament nous avons οἱ χρώμενοι τὸν κόσμον (1 Cor. VII, 31), au lieu de l'instrumental τῷ κόσμῳ (cf. *utor* en latin). L'accusatif avec χρῆσθαι se trouve dans les inscriptions de Crète et dans le grec postérieur. Dans Act. XXVII, 22 Luc a παραινῶ ὑμᾶς et non le datif ὑμῖν. De même dans Apoc. II, 14 nous avons ἐδίδασκεν τῷ βαλζάν (datif), comme chez quelques écrivains postérieurs, peut-être en partie influencés par l'hébreu.

(f) Mais en général nous pouvons voir aisément l'idée fondamentale de l'accusatif. Pour plus de commodité, nous pouvons analyser les exemples et les expliquer à la lumière de l'idée fondamentale et de l'histoire.

(g) L'extension a naturellement trouvé sa première expression avec les verbes de mouvement. En sanscrit « il s'agit spécialement du but du mouvement avec les verbes exprimant l'idée d'aller, apporter, envoyer, ou une notion semblable ». (Withney, *Sanskrit Grammar*, p. 92). Dans Homère cet usage est commun avec les verbes impliquant l'idée d'atteindre un point, et chez les poètes l'idiotisme continue à être fréquent quant au lieu et aux personnes. En anglais, nous disons « go home » (aller à la maison), où « home » est un accusatif. Cet usage originel de l'accu-

satif n'est pas conservé dans le Nouveau Testament, mais dans Matt. IV, 15 (LXX) ὁδὸν θαλάσσης lui est étroitement relié, « par la voie de la mer ».

(h) L'extension de l'espace est clairement exprimée par l'accusatif et est un développement normal des verbes de mouvement. Ainsi dans Jean VI, 19 nous avons l'idiotisme commun à tout le grec, ἐληλακότες οὖν ὡς σταδίους εἴκοσι πέντε ἢ τριάκοντα. Cela a lieu quelquefois en sanscrit, latin, grec, anglais, etc.

(i) La durée du temps est distinctement exprimée par l'idée fondamentale de l'accusatif. Cet idiotisme est général dans les langues indo-germaniques. Τί ὁδε ἐστήκατε ὅλην τὴν ἡμέραν ἀργοί ; (Matt. XX, 6). De même dans Luc XV, 29 nous avons τοσαῦτα ἔτη δουλεύω σοι. Comparez ἐκ δηναρίου τὴν ἡμέραν (Matt. XX, 2). Mais notez en plus l'ancien usage de l'accusatif là où la durée ne peut pas être accentuée (Jean IV, 52).

(j) Avec les verbes qui sont transitifs, l'accusatif est le cas naturel pour l'expression de l'extension de l'action du verbe à un objet extérieur. Tous les verbes ne sont pas transitifs en grec, et le même verbe n'est pas toujours transitif, ex. ἔμενον ἡμᾶς (Act. XX, 5), mais ἔμεγεν παρ'αὐτοῖς (Act. XVIII, 3). En outre, il ne s'agit pas de savoir si le verbe est transitif en sanscrit ou en anglais, mais s'il l'est en grec, ex. μὴ ὀμνύετε μήτε τὸν οὐρανὸν μήτε τὴν γῆν (Jac. V, 12). De même τὸν πατέρα αὐτοῖς ἔλεγεν (Jean VIII, 27). Le grec considérerait ὀμνυμι comme transitif dans le sens de « jurer par » et λέγω dans le sens de « parler de ». De plus, lorsque le verbe est transitif, il n'a pas à user de l'accusatif, si quelque autre cas est considéré comme plus en harmonie avec l'idée à exprimer. Ainsi ἐπιλανθάνομαι est employé avec l'accusatif dans Phil. III, 13 τὰ μὲν ὀπίσω, mais avec le génitif dans Hébr. XIII, 2 φιλοξενίας. Quelquefois la différence est tout-à-fait marquée comme avec ἀκούοντες μὲν τῆς φωνῆς (Act. IX, 7) et τὴν δὲ φωνὴν οὐκ ἤκουσαν (Act. XXII, 9). Une fois de plus, les phrases verbales peuvent être regardées comme transitives, lors-

que le verbe lui-même est intransitif, ex. Ἀρχοντα τοῦ λαοῦ σου οὐκ ἐρεῖς κακῶς (Act. XXIII, 5), et ὅταν καλῶς ὑμᾶς εἰπωσιν (Luc VI, 26). Mais la grande masse des accusatifs avec les verbes transitifs ne nécessitent aucune remarque, ex. ἐκάλεισεν αὐτούς (Matt. IV, 21), ἐκτέθηκατο χωρίον (Act. I, 18).

(k) Quelques verbes peuvent employer un accusatif de l'objet intérieur ou de la contenance (Delbrueck), ou du résultat objectif extérieur. L'action du verbe lui-même s'exprime dans un mot de la même racine, ex. ἐφοβήθησαν φόβον μέγαν (Marc IV, 41), φυλάσسونτες φυλακὰς (Luc II, 8), l'accusatif apparenté, comme on le nomme (1). Ici encore l'idée d'extension est manifeste et vivante. Parfois le mot n'est pas identique comme racine, mais seulement semblable quant au sens, ex. ἔρχον ὃν ὤμοσεν (Luc I, 73). Dans ce dernier exemple comme dans d'autres le relatif est alors employé, ex. ἀγάπη ἣν ἠγάπησάς με (Jean XVII, 26). L'accusatif exprime naturellement le résultat objectif de la même manière, ex. ἀμαρτάνοντα ἀμαρτίαν (1 Jean V, 16), ὃ ἀπέθανεν . . . ὃ δὲ ζῇ (Rom, VI, 10).

(l) Quelques verbes, en outre, peuvent être employés avec deux accusatifs, ou, si l'on tient compte du temps ou de l'espace, avec trois. Ce double accusatif est très fréquent en sanscrit. Le second accusatif peut être simplement en apposition avec le premier, ex. οὐκέτι λέγω ὑμᾶς δούλους (Jean XV, 15), accusatif prédicat. Mais εἰς est souvent employé avec cet accusatif prédicat, ex. εἰς προφήτην αὐτὸν εἶχον (Matt. XXI, 46). L'un des accusatifs peut être de la personne et l'autre de la chose, ex. ἐκεῖνος ὑμᾶς διδάξει πάντα

(1) En hébreu, le mašdar (nom d'action du verbe, correspondant en partie seulement à l'infinitif des langues indo-germaniques, toute idée de temps lui étant étrangère), de forme longue, placé devant ou après le verbe de même racine, renforce l'idée exprimée par ce verbe et, dans le second cas, indique la prolongation de l'acte signifié par lui. Ce mašdar est considéré comme étant à l'accusatif. Il y a deux sortes de mašdars : le long (appelé aussi infinitif absolu) exprimant d'une manière plus abstraite l'idée du verbe, et le bref (infinitif construit.) (Note du trad.)

(Jean XIV, 26). ὃν αἰτήσῃ ὁ υἱὸς αὐτοῦ ἄρτον (Matt. VII, 9), τί οὖν ποιήσω Ἰησοῦν (Matt. XXVII, 22), ἐρωτήσω ὑμᾶς καὶ γὰρ λόγον ἓνα (Matt. XXI, 24), ἐνδιδύσκουσιν αὐτὸν πορφυράν (Marc XV, 17), ὀρκίζω σε τὸν θεόν (Marc V, 7), ἔχρισέ σε . . . ἔλαιον (Héb. I, 9). Avec αἰτέω la personne pourrait être mise à l'ablatif. De même παρὰ et l'ablatif dans Act. III, 2, et ἀφαιρεῖται ἀπ' ἐμοῦ (Luc XVI, 3). Avec ἐνδιδύσκω le vêtement pourrait être mis au locatif ou à l'instrumental. Comparez περιβαλεῖται ἐν ἱματίοις λευκοῖς (Apoc. III, 5). Avec χρίω l'instrumental pourrait être employé comme dans Act. X, 38 (πνεύματι ἁγίῳ). De même le double accusatif est quelquefois facultatif. L'accusatif de la chose peut être apparenté, ex. Eph. II, 4, ou causatif, ex. Marc IX, 41 ὃς γὰρ ἂν ποτίσῃ ὑμᾶς ποτήριον ὕδατος. Parfois l'adjectif seul exprime un des accusatifs, ex. ὑμᾶς οὐδὲν ὠφελήσει (Gal. V, 2).

(m) Quelques verbes emploient l'accusatif même au passif. C'est une erreur d'associer, dans son esprit, l'accusatif simplement à la voix active. Beaucoup de verbes sont intransitifs à la voix active, tandis que la voix moyenne est aussi vraisemblablement transitive que l'actif, et cependant la voix passive peut aussi être transitive, quoiqu'en l'espèce ce ne soit pas aussi fréquent qu'avec les autres voix. Mais il faut se rappeler que le passif est un développement postérieur et peut conserver une partie de la force de la forme plus ancienne (1). Il est certain que la forme passive a graduellement empiété sur le moyen et a parfois perdu son idée passive (passif déponent). Quelques uns de ces passifs déponents sont transitifs et se construisent avec l'accusatif, ex. μὴ οὖν φοβηθῆτε αὐτούς (Matt. X, 26). Mais dans Matt. X, 28 notez ἀπὸ τῶν ἀποκτεινόντων. Le présent moyen φοβεῖσθε est intransitif dans Matt. X, 31 et transitif dans Matt. X, 28. Voy. aussi ἐντραπήσονται τὸν υἱὸν μου (Matt. XXI, 37), ἐὰν ἐπαίσχυνθῇ με (Marc VIII, 38), ψυχὴν ζημιωθῇ (Matt. XVI, 26). Le sanscrit n'a pas de voix

(1) Dans l'hébreu biblique, il y a quelques exemples de passifs ayant conservé la force active et se construisant avec l'accusatif. (Note du traducteur.)

passive propre, mais en grec, en latin et en anglais quelques verbes qui ont deux accusatifs gardent l'accusatif de la chose au passif. Ceci est naturel, car l'autre alternative serait un nominatif prédicat (comme cela arrive avec les verbes signifiant l'idée d'appeler, nommer, faire par exemple, Hébr. V, 10), ou un autre cas oblique. Avec le passif de διδάσκω l'accusatif est le seul recours en grec, en latin et en anglais, ex. ἡς ἐδιδάχθητε (2 Thess. II, 15), mais avec les verbes comme περιβέλλω, ou bien l'accusatif est possible (comme ordinairement), περιβεβλημένους στολὰς λευκάς (Apoc. VII, 9), ou le locatif, περιβεβλημένους ἐν ἱματίοις λευκοῖς (Apoc. III, 4). Voy. aussi δεδεμένος τοὺς πόδας . . . καὶ ἡ ὄψις αὐτοῦ σουδαρίῳ περιδέδετο (Jean XI, 44), δαρήσεται ὀλίγας (Luc XII, 47), ὃ ἐγὼ βαπτίζομαι (Marc X, 38), οἰκονομίαν πεπίστευμαι (1 Cor. IX, 17), διεφθαρμένοι τὸν νοῦν (1 Tim. VI, 5), où il y a seulement un accusatif à l'actif ou au moyen, celui de la chose, la personne étant au datif. Le grec a plus de liberté que le latin ; il peut changer ce datif en nominatif du sujet verbal et garder l'accusatif de la chose comme dans le cas de deux accusatifs. Par analogie, le grec peut étendre singulièrement cette construction, comme nous le voyons, ex. πεπληρωμένοι καρπὸν δικαιοσύνης (Phil. I, 11), τὴν αὐτὴν εἰκόνα μεταμορφούμεθα (2 Cor. III, 18), et même τὴν ἑλυσιν περικείμει (Act. XXVIII, 20), où le passif du verbe περιτίθημι est évidemment d'accord avec l'ancien usage. Il y a aussi un exemple de l'accusatif avec l'adjectif verbal en τέον dans Luc V, 38, οἶνον νέον . . . βλητέον.

(n) L'accusatif comme cas d'extension peut encore être le cas de substantifs et d'adjectifs, indépendamment de tout verbe, ex. ὅν τρόπον (Matt. XXIII, 37), τὸν ἀριθμόν (Jean VI, 10), τὰ πρὸς τὸν θεόν (Hébr. II, 17). En sanscrit, « l'accusatif neutre d'innombrables adjectifs, simples ou composés, est employé adverbialement » (Whitney, *Sanskrit Grammar*, p. 93). L'adverbe est simplement un mot à un cas déterminé. Le grec emploie une multitude d'accusatifs semblables comme adverbes non seulement au neutre (singulier et pluriel) mais au masculin et au féminin singulier (substantifs), et au féminin singulier (adjectifs). Ainsi πολὺ σπου-

δαιότερον (2 Cor. VIII, 22), πολλὰ ἐκοπίασεν (Rom. XVI, 6), τὴν ἀρχὴν (Jean VIII, 25), δωρεάν (Matt. X, 8). Cet usage de l'accusatif est en parfaite harmonie avec l'idée du cas.

(o) L'accusatif est employé avec l'infinitif, non seulement comme objet, mais d'une manière générale pour la personne liée à l'action. L'infinitif, comme le participe, ne peut pas avoir de sujet, mais il peut indiquer la personne qui a affaire avec l'action, quand cela n'est pas clair d'une autre façon, par l'accusatif. Ainsi πάλιν χρεῖαν ἔχετε τοῦ διδάσκειν ὑμᾶς τινὰ τὰ στοιχεῖα (Hébr. V, 12), ἐν τῷ εἰσαγαγεῖν τοὺς γονεῖς τὸ παιδίον Ἰησοῦν (Luc II, 27). Cet emploi de l'accusatif se trouve aussi en latin et en anglosaxon, et est en complet accord avec l'idée du cas. L'action énoncée dans l'infinitif est fermement maintenue aussi longtemps qu'il s'agit de la personne mentionnée.

(p) Il y a encore l'accusatif absolu. En général les grammairiens entendent par là un participe et substantif à l'accusatif. Mais même ici l'accusatif n'est pas en dehors de la ligne de sa propre idée, quoique la relation avec la phrase ne soit pas très étroite. Dans 1 Cor. XVI, 6 τυγχέω est un exemple de participe accusatif neutre ainsi employé. Il y a là encore un rapport plus étendu de pensée. On peut en trouver probablement un exemple dans γνώστην ὄντα σε (Act. XXVI, 3), à moins qu'il n'y ait anacoluthie. Même alors le fait demeure et l'accusatif n'est pas difficile à expliquer. Dans Rom. VIII, 3 τὸ ἀδύνατον τοῦ νόμου peut être un nominatif absolu, mais il est aussi naturellement l'accusatif. Dans Rom. XII, 18 la phrase parenthétique τὸ ἐξ ὑμῶν est un accusatif.

(q) L'accusatif est fréquemment employé avec les prépositions qui accentuent seulement l'idée d'extension d'une manière plus spéciale. Les prépositions ne gouvernent pas alors proprement le cas, mais sont plutôt la pleine expression de l'idée précise du cas, étant eux-mêmes en fait des adverbes. Ainsi nous avons ἐν μέσσην (Marc VII, 31), διὰ τὸν φόβον (Jean VII, 13), εἰς τὴν πόλιν (Matt. XXVI, 18), ἐπὶ τὴν γῆν (Matt. XV, 35), κατὰ τὸν νόμον (Luc

II, 22), μετὰ ἡμέρας τρεῖς (Luc II, 46), παρὰ τὴν ὁδόν (Matt. XX, 30), περὶ αὐτόν (Matt. VIII, 18), πρὸς αὐτόν (Matt. III, 5), ὑπὲρ δοῦλον (Philém. 16), ὑπὸ τὸν μύδιον (Matt. V, 15).

6. Le génitif.

(a) On ne discute plus la question de savoir si, en grec, deux cas, le génitif et l'ablatif, se trouvent avoir la même terminaison. Moulton qualifie la définition de Winer du génitif « le cas incontestablement d'où » de « procédé absolument injustifiable ». C'est une tentative désespérée de chercher à trouver l'explication du génitif dans l'ablatif, comme l'ont fait Kuehner et Crosby, ou celle de l'ablatif dans le génitif, comme l'a tenté Madvig. La grammaire comparée a fixé ce point. Les deux cas arrivent à avoir la même forme en grec, mais n'expriment pas la même idée, bien qu'il se rencontre des exemples qui puissent être expliqués par le génitif ou par l'ablatif.

(b) Génitif est une mauvaise appellation. Ce n'est pas le *casus genitivus* ou πῶσις γεννητική, mais plutôt la πῶσις γενική, comme le nomment les grammairiens stoïciens. C'est alors le cas du γένος, *genus*, genre, espèce, en un mot le cas spécifiant. C'est ainsi un cas descriptif et il est en fonction d'adjectif, quoiqu'il ne soit pas d'origine adjectivale. Voy. ἡμέρα παρασκευῆς (Luc XXIII, 54). C'est une erreur d'expliquer la terminaison *ος* ou *ιο* comme dérivée du suffixe adjectival, quoiqu'on ne connaisse pas l'origine de la terminaison du génitif. Elle peut être pronominale.

(c) L'usage du génitif fut largement étendu dans le sanscrit postérieur, et dans le grec moderne il s'est bien mieux maintenu que celui du datif. La forme a mieux survécu dans les langues indo-européennes que celle d'aucun des autres cas. En fait, dans le grec moderne, la forme partage avec l'accusatif le résultat de la perte du datif. Nous avons des constructions telles que τοῦ τὸ εἶπα « je lui ai dit cela ». Mais dans le Nouveau Testament la forme du génitif n'est pas ainsi employée. Le vrai génitif dit toujours le genre ou l'espèce. C'est ceci et pas autre chose.

(d) L'idée résultante variera naturellement beaucoup selon que cette conception fondamentale sera appliquée à des mots divers et à des contextes différents. Il ne faut jamais oublier que la variation de l'idée résultante n'implique pas un changement dans l'idée fondamentale du cas. L'erreur ne doit pas être commise, en faisant une traduction erronée de cette idée résultante, pour l'explication philologique ou historique du cas lui-même. Μετοικεσίαν Βαβυλωνος (Matt. I, 12) est traduit « la déportation à Babylone », mais sûrement le génitif ne signifie pas *à*. Il est difficile de grouper d'une manière satisfaisante tout ce qui concerne un cas où tant de combinaisons possibles de détail se présentent, et l'analyse la plus simple est ce qu'il y a de mieux à faire. La véritable idée du cas se trouvera partout.

(e) L'emploi du génitif avec les substantifs est uniforme en principe, mais varié dans l'application.

(1) L'usage local du génitif est le plus objectif et probablement le plus ancien dans la plupart des exemples. Les adverbes de lieu αὐτοῦ, οὗ, ὅπου, ποῦ, πανταχοῦ, ὁμοῦ sont tous probablement au génitif, quoiqu'il soit possible qu'ils soient des formes abrégées du locatif -οῦ. Dans Homère le génitif est ainsi librement employé, spécialement avec les négations, οὐκ Ἀργεος ἦεν. De même dans le Nouveau Testament nous avons οὐ μόνον Ἐφρέσου ἀλλὰ σχεδὸν πάσης τῆς Ἀσίας ὁ Παῦλος οὗτος πείσας μετέστησεν ἱκανὸν ὄχλον (Act. XIX, 26). Cet usage survécut dans la langue parlée et chez les poètes. La poésie est souvent la meilleure source pour l'usage actuel d'un peuple. Comparez le latin *Romae*, *humi* (en réalité des formes locatives), et l'idiotisme grec ποῦ γῆς. Il n'est pas surprenant par suite de trouver le génitif employé avec telle préposition de lieu (adverbe), comme ἐπὶ, περὶ, μετὰ, ἐντός, πλησίον, ἔνεκεν, ἐναντίον. Homère peut dire λούεσθαι ποταμοῖο, « se baigner dans une rivière », et Luc peut employer ἵνα βάζῃ τὸ ἄκρον τοῦ δακτύλου αὐτοῦ ὕδατος (XVI, 24), où ὕδατος rend clairement avec emphase le genre de matière dans laquelle il devait tremper son doigt. Le génitif n'est pas seulement employé avec

l'idée de repos, mais même là où la conception du mouvement est incluse, quoique le génitif n'accentue pas, comme l'accusatif, l'extension, mais le genre. Dans Matt. I, 11 et 12 *μετοικεσία Βαβυλῶνος* est ainsi proprement « la déportation babylonienne ». En soi ce pourrait être une déportation à Babylone ou de Babylone, et nous devons chercher la solution de la difficulté ailleurs que dans cette phrase. La même chose est vraie pour *ἡ διασπορὰ τῶν Ἑλλήνων* (Jean VII, 35) et *ὁδὸς ἐθνῶν* (Matt. X, 5). C'est en fait la dispersion des Juifs parmi les Grecs et la voie vers les Gentils. Notez aussi *ποιὰς εἰσενέγκωσιν αὐτόν* (Luc V, 19) et *ἐκείνης* (Luc XIX, 4).

(2) L'idée fondamentale du génitif est très claire dans les expressions de temps, génitif de choix, celui-ci plutôt que quelque autre temps. Dans Luc XVIII, 7 *ἡμέρας καὶ νυκτός* ne met pas l'accent sur la totalité du jour ou de la nuit comme dans Luc II, 37 (*νύκτα καὶ ἡμέραν*), mais indique plutôt que les deux temps, le jour et la nuit, sont compris. De même aussi *μέσης νυκτός* (Matt. XXV, 6). Voy. aussi *τὸ λοιπόν* (Héb. X, 13) et *τοῦ λοιποῦ* (Gal. VI, 17). Dans Matt. XXIV, 20 la distinction s'observe entre le génitif *χειμῶνος*, comme cas du genre, et le locatif *σαββάτω* exprimant un moment du temps. Il n'est pas étrange de voir *δις τοῦ σαββάτου* (Luc XVIII, 12) et *ἅπαξ τοῦ ἐνιαυτοῦ* (Héb. IX, 7). Dans le Nouveau Testament, toutefois, se rencontrent très souvent des prépositions pour des expressions de temps avec l'accusatif, ou le génitif, ou le locatif, ex. *εἰς πολλὰ ἔτη* (Luc XII, 19), *δι' ἡμερῶν* (Marc II, 1), *ἐν τῷ πάσχα ἐν τῇ ἑορτῇ* (Jean, II, 23).

(3) Dans le sanscrit, il y a à peine quelques adjectifs possessifs. L'indication de la possession est l'usage le plus clair et le plus habituel du génitif, ex. *πατάξας τὸν δοῦλον τοῦ ἀρχιερέως ἀρεῖλον αὐτοῦ τὸ ὄτιον* (Matt. XXVI, 51). C'est l'esclave du grand prêtre, non celui d'un autre, et c'est l'oreille de l'esclave, non celle d'un autre. Quelquefois la relation n'est pas clairement définie, mais affirmée comme évidente. Ainsi *Μαρία Ἰακώβου* (Luc XXIV, 10), c'est Marie de Jacques, ce qui peut désigner sa mère,

sa femme ou sa fille. Nous apprenons d'autre part qu'il s'agit de sa mère. Souvent le génitif est simplement employé avec l'article, quand le contexte est clair, ex. *οἱ τοῦ Χριστοῦ* (Gal. V, 24), spécialement l'article neutre, ex. *τὰ Καίσαρος* (Marc XII, 17).

(4) Le génitif peut exprimer l'identité (apposition), ex. *πόλεις Σοδὸμων καὶ Γομόρρας* (2 Pie. II, 6), *ἡ οἰκία τοῦ σκῆνους* (2 Cor. V, 1). Le génitif caractérise le substantif, ex. *τὸ σῶμα τῆς ἀμαρτίας* (Rom. VI, 6), *ὁ οἰκονόμος τῆς ἀδικίας* (Luc XVI, 8), quoiqu'il ne doive pas être considéré comme identique à l'adjectif (voy. *ἐν καινότητι ζωῆς*, Rom. VI, 4), et même des expressions comme *υἱοὶ φωτός* (1 Thess. V, 5) ne sont pas, ainsi que le montrent les papyrus, de purs hébraïsmes, mais concordent avec l'idiotisme grec général.

(5) Ce n'est pas seulement la qualité qui peut être exprimée par le génitif, mais aussi le sens partitif (ablatif possible), ex. *τὸ δέκατον τῆς πόλεως* (Apoc. XI, 13), et quelquefois un pareil génitif se trouve seul sans nom comme sujet du verbe, ex. *συνῆλθον δὲ καὶ τῶν μαθητῶν* (Act. XXI, 16). Le génitif exprime naturellement le prix, ex. *δηναρίου* (Apoc. VI, 6).

(6) Le génitif peut être ou subjectif, ex. *ἡ γὰρ ἀγάπη τοῦ Χριστοῦ συνέχει ἡμᾶς* (2 Cor. V, 14), où c'est l'amour du Christ pour Paul qui le contraint, ou objectif, ex. *ἔχετε πίστιν θεοῦ* (Marc XI, 22), ou *ἐπὶ εὐεργεσίᾳ ἀνθρώπου ἀσθενοῦς* (Act. IV, 9), quand le bien accompli est fait à l'homme, et non par lui. Dans *ἡ δὲ τοῦ πνεύματος βλασφημία* (Matt. XII, 31) nous avons un bon exemple de génitif objectif. Là, il n'y a rien dans le génitif lui-même pour déterminer quand l'usage est subjectif ou objectif. En soi il n'est ni l'un ni l'autre. C'est l'affaire du contexte de déterminer.

(7) Dans un mot, le génitif est le cas du genre, et la spécification précise est dans le mot, non dans le cas. *Βάπτισμα μετανοίας* (Marc I, 4) est par suite « le baptême de la repentance » ; la relation précise entre les deux choses n'est pas élucidée par le

cas. Dans τὴν γέενναν τοῦ πυρός (Matt. V, 22) la Géhenne est décrite comme étant caractérisée par le feu.

(8) Le plus fréquemment le génitif vient après le mot limitant, comme dans Matt. V, 22 (ci-dessus), mais voyez Ἑλλήνων πολλὸν πλῆθος (Act. XIV, 1), et ἡ τοῦ πνεύματος βλασφημία (Matt. XII, 31).

(9) Deux et même trois génitifs peuvent être employés ensemble, ex. τὸν φωτισμὸν τοῦ εὐαγγελίου τῆς δόξης τοῦ Χριστοῦ (2 Cor. IV, 4).

(f) L'emploi du génitif avec les adjectifs est naturellement plus ou moins parallèle à son emploi avec les substantifs. Ainsi ἄξιον τῆς μετανοίας (Matt. III, 8), πλήρης χάριτος (Jean I, 14), quoique le latin ici ait l'ablatif (ou est-ce l'instrumental ?) avec *plenus*, συμμόρφους τῆς εἰκόνος (Rom. VIII, 29), ἐνοχος αἰωνίνῳ ἁμαρτήματος (Marc III, 29), ἐνομος Χριστοῦ (1 Cor. IX, 21), et même τὰ αὐτὰ τῶν παθημάτων (1 Pie. V, 9). Occasionnellement le participe est ainsi employé, ex. τὸ εἰθισμένον τοῦ νόμου (Luc II, 27).

(g) Les adverbes et par suite les prépositions peuvent être employés avec le génitif, lorsque la signification de l'adverbe est d'accord avec l'idée du cas. Ainsi ἄξιως τῶν ἁγίων (Rom. XVI, 2) et des prépositions comme μετὰ τοῦ ναοῦ καὶ τοῦ θυσιαστηρίου (Matt. XXIII, 35), ἐγγὺς τῆς Λύδδας (Act. IX, 38), πλησίον τοῦ χωρίου (Jean IV, 5), ἔσω ἡμῶν (2 Cor. IV, 16), ἐντὸς ὑμῶν (Luc XVII, 21), μέχρι τῆς σήμερον ἡμέρας (Matt. XXVIII, 15), ἕως τοῦ Χριστοῦ (Matt. I, 17), ἄχρι Πάφου (Act. XIII, 6), ἔνεκεν ἐμοῦ (Matt. X, 18), ἐπὶ τῆς γῆς (Col. I, 16), μεθ' ἡμῶν (Matt. I, 23), κατ' ἐμοῦ (Luc XI, 23), περὶ τοῦ Ἰησοῦ (Act. XXVIII, 23), ἀντὶ πολλῶν (Matt. XX, 28), διὰ τοῦ προφήτου (Matt. I, 22).

(h) Le génitif est très fréquent avec les verbes, où l'idée d'espece est accentuée. Avec les verbes, le génitif est ceci et pas autre chose, tandis que l'accusatif avec les verbes est cela et rien de plus (Broadus).

(1) Ce qu'on appelle génitif prédicat est un usage très clair du cas, ex. πάντα ὑμῶν ἐστίν (1 Cor. III, 21).

(2) Quelques verbes se prêtent plus volontiers à l'idée du génitif, quoiqu'on puisse dire de très peu de verbes qu'ils réclament toujours le génitif plutôt que l'accusatif. Voy. ce que nous avons dit précédemment de l'accusatif. Ainsi quelques verbes de sensation comme πάντα μου μέμνησθε (1 Cor. XI, 2), comme l'anglais vulgaire "remember of" (1), μνημονεύετε τῆς γυναικὸς Λώτ (Luc XVII, 32); mais on trouve μνημονεύετε τοὺς πέντε ἄρτους (Matt. XVI, 9); ἐπιλαθεσθαι τοῦ ἔργου ὑμῶν (Héb. VI, 10), mais τὰ μὲν ὀπίσω ἐπιλανθανόμενος (Phil. III, 13); αὐτοῦ ἀκούετε (Marc IX, 7), mais ἤκουσεν τὸν ἀσπασμὸν (Luc I, 41); γεύσεται μου τοῦ δείπνου (Luc XIV, 24), mais ἐγεύσατο τὸ ὕδωρ (Jean II, 9); ἐγὼ σου ὀναίμην (Philém. 20), ἐμπνέων ἀπειλῆς (Act. IX, 1); καὶ θηρίον θίγη τοῦ ὄρου (Héb. XII, 20); καλοῦ ἔργου ἐπιθυμεῖ (1 Tim. III, 1), mais ἐπιθυμῆσαι αὐτὴν (Matt. V, 28); ἐπισκοπῆς ὀρέγεται (1 Tim. III, 1), γέμουσιν ὀστέων (Matt. XXIII, 27), mais γέμοντα ὀνόματα βλασφημίας (Apoc. XVII, 3).

(3) Un autre groupe de verbes qui emploient souvent le génitif est formé de ceux qui indiquent un intérêt, une estime pour quelqu'un ou quelque chose. Ces verbes ne diffèrent pas beaucoup de ceux de la liste précédente, ex. ἐπεμελήθη αὐτοῦ (Luc X, 34); μὴ ὀλιγώρει παιδείας κυρίου (Héb. XII, 5); τῶν ἰδίων οὐ προνοεῖ (1 Tim. V, 8); τοῦ ἰδίου υἱοῦ οὐκ ἐφείσατο (Rom. VIII, 32); παρῆλθαι πολλοῦ (Matt. XXVI, 9); ὠνήσατο τιμῆς ἀργυρίου (Act. VII, 16); ἐγκαλεσθαι στάσεως (Act. XIX, 40); διπλῆς τιμῆς ἀξιούσθωσαν (1 Tim. V, 17).

(4) Il y a encore un autre groupe de verbes d'un caractère plus objectif, ex. οἱ δοκοῦντες ἄρχειν τῶν ἐθνῶν κατακυριεύουσιν αὐτῶν (Marc X, 42); βασιλεύει τῆς Ἰουδαίας (Matt. II, 22); τῆς ὑμῶν

(1) Comp. le français vulgaire "se rappeler de". (Note du traducteur.)

ἐξουσίας μετέχουσιν (1 Cor. IX, 12) ; κοινοῦν ἄματος (Héb. II, 14), mais μὴ κοινωνεῖς ἁμαρτίας ἁλλοτρίαις (1 Tim. V, 22) ; ἐπελάβετο αὐτοῦ (Matt. XIV, 31) ; ἐκράτησε τῆς χειρὸς αὐτῆς (Matt. IX, 25), mais κρατήσας τὸν Ἰωάννην (Matt. XIV, 3) ; πιάσας αὐτὸν τῆς χειρὸς (Act. III, 7) ; τοῦ ἐνὸς ἀνθέξεται (Luc XVI, 13). Quelques verbes emploient évidemment le génitif comme résultat du changement d'idée introduit dans le verbe par la préposition κατά, ex. αἰσχύνῃς καταφρονήσας (Héb. XII, 2), σου καταμαρτυροῦσιν (Matt. XXVII, 13), κατεγέλων αὐτοῦ (Matt. IX, 24).

(5) Il n'est pas possible de décider positivement si ce qu'on appelle génitif absolu est un génitif ou un ablatif. En sanscrit, l'instrumental (associatif) est quelquefois ainsi employé et le locatif l'est souvent, tandis qu'en anglo-saxon le datif est le cas pour les membres de phrases absolus avec un participe. Ceci est particulièrement vrai du style de Wycleff, mais cette forme dative est quelquefois l'instrumental. En latin le cas ainsi employé est l'ablatif, comme on l'admet généralement, mais ici encore l'instrumental et l'ablatif ont la même forme. Mullach (*Grammatik*, p. 357) dit qu'en grec le génitif absolu appartient au haut style et n'était pas beaucoup employé dans la langue vulgaire. Dans le grec parlé moderne (Jebb) cet idiotisme a pratiquement disparu et on use à la place des conjonctions et des verbes finis. Mais dans les papyrus, cette construction est employée très fréquemment et très librement. Dans le Nouveau Testament l'usage en est presque aussi commun et se rencontre principalement dans les livres historiques. Notez ἀναχωρησάντων αὐτῶν (Matt. II, 13). Quelquefois, comme dans l'ancien grec, le génitif absolu est employé là où le participe pouvait être pris pour s'accorder avec un substantif ou un pronom dans la phrase, ex. ταῦτα δὲ αὐτοῦ ἐνθυμηθέντος ἐφάνη αὐτῷ (Matt. I, 20), et même lorsqu'il est le sujet du verbe principal, ex. μνηστεύσεως τῆς μητρὸς αὐτοῦ Μαρίας εὐρέθη (Matt. I, 18). Si cette construction comporte réellement le génitif, et non l'ablatif, le génitif du substantif ou du pronom a son explication habituelle et le participe est un adjectif qui s'accorde.

° 7. **L'ablatif.** — Les usages restants de la forme génitive (il ne s'agit pas de l'idée du génitif) appartiennent en fait à l'ablatif. L'ancienne terminaison de l'ablatif *t* ou *d*, constatée dans quelques mots, inscriptions latines comme *domod*, grec ὡς (τ), πῶς (τ), οὐρανόθεν, ombrien *tu* (hors de), anglo-saxon *ūt* (hors de), est tenue par quelques uns pour être un démonstratif comme le sanscrit *ta*. Mais, quoi qu'il en soit de l'origine de cette terminaison primitive, l'idée du cas est claire. C'est le cas de l'origine ou de la séparation, *casus ablativus* comme l'appelait Jules César, πτωσίς ἀφαιρετική. C'est le cas « d'où » de Winet. Comme le génitif, l'ablatif peut être employé avec les substantifs, et il l'est d'une façon certaine avec les adjectifs, les adverbes, les prépositions et les verbes.

(a) Homère pouvait dire ὀλίγη ἀνάπαυσις πολέμοιο, « c'est un bref arrêt de la guerre ». Mais, de même qu'en latin l'ablatif disparaît de l'usage avec les substantifs, de même en grec, à moins que cependant quelques exemples de prétendu génitif partitif ne puissent pas être proprement considérés comme des ablatifs, ex. ἐν τούτων (Matt. VI, 29). Ceci est rendu plus probable par l'emploi fréquent de ἀπό ou ἐξ avec l'ablatif dans des exemples semblables, ex. τίνα ἀπὸ τῶν δύο (Matt. XXVII, 21), τίς ἐξ ὑμῶν (Luc XII, 25). Il est possible de considérer comme ablatif δικαιοσύνη θεοῦ (Rom. I, 17) « la justice de (qui vient de) Dieu », mais c'est plus conforme au génitif, « l'espèce de justice de Dieu ».

(b) Mais assurément l'ablatif se rencontre dans le Nouveau Testament avec quelques adjectifs. Cela est assez commun dans l'ancien grec, ex. dans Platon ἐπιστήμης κενός, ἐλεύθερος αἰδοῦς. Ainsi ξένοι τῶν διαθηκῶν (Eph. II, 12), ἀπειραστος κακῶν (Jac. I, 13), et d'autres adjectifs verbaux comme διδάκτοι θεοῦ (Jean VI, 45), διδάκτοις πνεύματος (1 Cor. II, 13) ; γεννητοῖς γυναικῶν (Matt. XI, 11), κλητοὶ Ἰησοῦ Χριστοῦ (Rom. I, 6), et des participes aussi comme εὐλογημένοι τοῦ πατρὸς (Matt. XXV, 34). En outre, l'ablatif peut être employé après la forme comparative de l'adjectif, μείζων τοῦ κυρίου (Jean XIII, 16), μικρότερος πάντων (Marc

IV, 31), et aussi après le superlatif, ex. *πρῶτός μου* (Jean I, 15).

(c) L'ablatif est très fréquent dans le Nouveau Testament avec les adverbes et aussi avec les prépositions. L'accroissement des prépositions ajoutées au simple cas est particulièrement digne d'être noté pour l'ablatif. Ainsi *χωρίς παραβολῆς* (Matt. XIII, 34), *ἄνευ γογγυσμοῦ* (1 Pie. IV, 9), *ἐκτὸς τοῦ σώματος* (1 Cor. VI, 18), *ἐξω τῆς οἰκίας* (Matt. X, 14), *ἄτερ ὄχλου* (Luc XXII, 6), *ἐξωθεν τῆς πόλεως* (Apoc. XIV, 20), *πλὴν τοῦ πλοίου* (Act. XXVII, 22) ; peut-être aussi *ὀπίσω μου* (Matt. III, 11), *ἐμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων* (Matt. V, 16), *πέραν τοῦ Ἰορδάνου* (Matt. IV, 25), *ὑποκάτω τῶν ποδῶν* (Marc VI, 11) ; de même aussi *ἀπὸ σοῦ* (Matt. V, 29), *ἐκ τοῦ ὕδατος* (Marc I, 10), *παρ' αὐτῶν* (Matt. II, 4), *ὑπὸ πάντων* (Act. XXII, 12), *ὑπὲρ πάντων* (2 Cor. V, 15), *πρὸ τοῦ πάσχα* (Jean XI, 55), *πρὸς τῆς ὑμετέρας σωτηρίας* (Act. XXVII, 34). L'idée ablative de comparaison (séparation) est dans plusieurs de ces prépositions. Un certain nombre d'adverbes sont eux-mêmes à l'ablatif, ex. *οὕτως*, *πῶς*, *ἄνω*, etc.

(d) L'ablatif se rencontre plus souvent avec les verbes (quoique pas aussi fréquemment que l'accusatif, le génitif ou le datif), là où l'idée de séparation ou d'origine domine. Ainsi *ιδίας ἐπιλύσεως οὐ γίνεται* (2 Pie. I, 20), *ὃν τινες ἀστοχήσαντες* (1 Tim. I, 6), *ἐκώλυσεν αὐτοὺς τοῦ βουλήματος* (Act. XXVII, 43), *ἣν ἡκούσατέ μου* (Act. I, 4), *ἐκρατοῦντο τοῦ μὴ ἐπιγινῶναι* (Luc XXIIV, 16), *ὕστεροῦνται τῆς δόξης τοῦ θεοῦ* (Rom. III, 23), *λείπεται σοφίας* (Jac. I, 5), *ἐδεήθη αὐτοῦ* (Luc V, 12), *δώσω αὐτῷ τοῦ μάννα* (Apoc. II, 17), où la partie est mise en opposition au tout (comparez l'ablatif dans *ἐκ τοῦ ἄρτου ἐσθιέτω* 1 Cor. XI, 28, et *ἐσθίει ἀπὸ τῶν ψυχίων*, Matt. XV, 27), *οὐ βραδύνει κύριος τῆς ἐπαγγελίας* (2 Pie. III, 9) ; de même aussi avec un certain nombre de verbes composés, ex. *ἀφίστατο τοῦ ἱεροῦ* (Luc II, 37), *ὑπερβάλλουσιν τῆς γνώσεως* (Eph. III, 19), *ἀπηλλοτριωμένοι τῆς ζωῆς* (Eph. IV, 18), *ἀποστήσονται τινες τῆς πίστεως* (1 Tim. IV, 1), *ἀπεστερημένων τῆς ἀληθείας* (1 Tim. VI, 5), *διαφέρετε ἀντῶν* (Matt. VI, 26). Cf. aussi *τῆς χάριτος ἐξέπέσατε* (Gal. V, 4). Dans des exemples comme Hébr. XII, 11, *οὐ δοκεῖ χαρᾶς εἶναι*

ἀλλα λύπης, et Act. XX, 3, *ἐγένετο γνῶμης*, nous avons probablement l'ablatif. Voy. *ἐπιλύσεως* dans 2 Pie. I, 20.

8. **Le locatif.** — En grec la plupart des exemples de datif et d'instrumental sont des locatifs quant à la forme. Bopp considérait la terminaison locative *i* comme étant la racine de l'ancien pronom démonstratif. Mais dans la pratique du grec actuel les formes locatives sont employées aussi comme instrumental et datif, tandis que les formes datives sont librement employées comme locatif et instrumental (Giles, *Comparative Philology*, p. 330). Le cas est très commun en sanscrit avec sa terminaison distincte, tandis qu'en latin ces trois cas et l'ablatif ont la même forme sauf qu'au singulier le datif a quelquefois une terminaison à part. En gothique, les trois cas ne se distinguent pas quant à la forme, mais en anglo-saxon l'instrumental et le datif ont des terminaisons différentes et quelques locatifs se présentent, ex. *here*, *there*, *where*. Voy. Skeat et March. Le latin use librement du cas locatif, ex. *humi*, *Romae (ai)*, *Corinthi*. Chez Homère le locatif est beaucoup plus commun que dans le grec postérieur, tandis que dans le grec moderne parlé le locatif disparaît avec le datif sauf avec quelques prépositions.

La signification du locatif est très simple. En sanscrit Whitney l'appelle le cas *in* et il en est ainsi en grec. Il indique un point en dedans des limites et correspond par l'idée à l'anglais *in*, *on*, *among*, *at*, *by*, la notion résultante variant selon la signification des mots et du contexte. Dans chaque cas il n'est pas difficile de voir l'idée simple de la racine du cas, un point limité fixé par le mot et le contexte.

(a) Le locatif est ainsi employé avec les substantifs et les verbes, pour exprimer la localisation dans l'espace. Dans Homère il est très fréquent de trouver le simple locatif avec des noms de villes, de contrées, de multitudes, etc. Mais dans le Nouveau Testament, comme d'ordinaire dans la prose attique, une préposition est presque toujours employée avec le locatif, ex. *ἐν Ἀθήναις* (1 Thess. III, 1). Toutefois observez *λῆσταῖς περιέπεσεν* (Luc X, 30). Dans

Jac. II, 25 nous avons ἐτέρῳ ὁδῷ ἐκβαλοῦσα, et avec quelques verbes exprimant l'idée d'aller le locatif est employé, ex. πορεύεσθαι ταῖς ὁδοῖς αὐτῶν (Act. XIV, 16), στοιχοῦσι τοῖς ἔχουσι (Rom. IV, 12). Mais l'ancien locatif, indiquant un lieu, est conservé dans l'adverbe χαμαί (Jean XVIII, 6) quoique οἶκοι, αὐτόθι, ποί n'apparaissent plus dans le Nouveau Testament. Mais κύκλῳ (Marc III, 34) se rencontre plusieurs fois. Le locatif est encore employé avec des objets extérieurs, ex. τῷ πλοιαρίῳ ἦλθον (Jean XXI, 8), tandis que dans Matt. XIV, 13 nous lisons ἐν πλοίῳ ; et dans Luc III, 16 nous avons ὕδατι βαπτίζω, tandis que dans Matt. III, 11 le texte porte βαπτίζω ἐν ὕδατι, comme dans Marc I, 8 ; Act. I, 5 et XI, 16 le locatif ὕδατι apparaît sans ἐν. Voy. aussi le locatif dans Eph. V, 26, καθάριας τῷ λουτρῷ τοῦ ὕδατος ; Jean XIX, 2, ἐπέθηκαν αὐτοῦ τῇ κεφαλῇ ; Act. XIV, 8, ἀδύνατος τοῖς ποσίν ; et 1 Cor. IX, 13, τῷ θυσιαστηρίῳ παρεδρεύοντες.

(b) Le locatif sans préposition est librement employé dans beaucoup d'expressions de temps, comme en sanscrit, en latin, en anglo-saxon. Ici, naturellement, le temps est considéré comme un point, non comme une durée (accusatif), ni comme une distinction (génitif). Observez la différence entre τὸ σάββατον et τῇ μιᾷ σαββάτων dans Luc XXIV, 1. Le locatif se rencontre ainsi avec des expressions telles que τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ (Matt. XX, 19), ταύτῃ τῇ νυκτί (Luc XII, 20), αὐτῇ τῇ ὥρᾳ (Luc II, 38), τετάρτῃ φυλακῇ (Matt. XIV, 25), τῷ σαββάτῳ (Luc VI, 9), τοῖς σάββασιν (Matt. XII, 1), τῇ ἑορτῇ (Luc II, 41), ἐτέραις γενεαῖς (Eph. III, 5), τοῖς γενεαῖς αὐτοῦ (Marc VI, 21). Avec la plupart des phrases mentionnées ci-dessus ἐν est aussi employé et d'autres expressions de temps emploient toujours ἐν. Cet ἐν ajoute peu, si toutefois il ajoute quelque chose, au point de vue de la véritable idée du cas locatif, mais il croît constamment par l'usage. Le locatif apparaît dans quelques adverbes de temps comme πέρυσι (2 Cor. VIII, 10), ἀεὶ (2 Cor. VI, 10), πάλαι (2 Cor. XII, 19). Mais Brugmann (*Griechische Grammatik*, p. 252) considère πάλαι et χαμαί comme des datifs.

(c) Le locatif est naturellement fréquent dans beaucoup d'expressions figurées sans ἐν aussi bien qu'avec ἐν. L'idée de la racine du cas se retrouve dans l'explication de tous ces exemples, à savoir οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι (Matt. V, 3), τοῖς ἔθουσιν περιπατεῖν (Act. XXI, 21), σχήματι εὐρεθεῖς (Phil. II, 8), τῇ κακίᾳ νηπιάζετε (1 Cor. XIV, 20), πορευομένη τῷ φόβῳ (Act. IX, 31), βαπτίσει ὑμᾶς πνεύματι ἁγίῳ (Marc I, 8), ὅταν πειρασμοῖς περιπέσητε ποικίλοις (Jac. I, 2), χειρόγραφον τοῖς δόγμασιν (Col. II, 14), καθαροὶ τῇ καρδίᾳ (Matt. V, 8).

(d) Le locatif n'est pas employé dans le grec du Nouveau Testament avec autant de prépositions que dans Homère. A l'origine, presque toutes les prépositions employaient le locatif, mais ce cas disparut graduellement avec la plupart d'entre elles. Ainsi dans le Nouveau Testament ἀμφί, μετά, ὑπό, ἀνά, περί n'usent plus du locatif ; mais comme chez Homère (Monro, *Homeric Grammar*, p. 101), de même dans le Nouveau Testament le locatif est souvent employé après les verbes composés avec ces prépositions aussi bien qu'avec ἐν, παρά, ἐπί. Voy. les exemples ci-dessus. Ici, comme toujours, les prépositions ne gouvernent pas le locatif, mais « se tiennent auprès de lui dans la relation d'éléments adverbiaux renforçant et dirigeant sa signification », (Whitney, *Sanskrit Grammar*, p. 103). Un certain nombre de prépositions comme ἀμφί, ἐν, (ἐνί), ἐπί, περί, πρός (προτί), sont elles-mêmes au cas locatif. Il y a seulement quatre prépositions qui emploient le locatif dans le Nouveau Testament ; ce sont ἐν, ἐπί, παρά, πρός. Comme exemples voy. ἐν τῷ Ἰορδάνῃ (Matt. III, 6), ἐπί θύραις (Matt. XXIV, 33), παρά τῷ σταυρῷ τοῦ Ἰησοῦ (Jean XIX, 25), πρός τῷ μνημείῳ (Jean XX, 11).

(e) Ce qu'on appelle la construction prégnante du locatif, ou de l'accusatif, apparaît dans le Nouveau Testament en connexion avec ἐν et εἰς. Dans le grec ancien les cas sans prépositions étaient aussi employés. Dans de pareils exemples, ou bien l'accusatif est employé avec un verbe de repos, comme très souvent avec εἰς et παρά (ainsi ὁ εἰς τὸν ἀγρόν dans Marc XIII, 16 et στᾶσα ὀπίσω παρά τοὺς πόδας αὐτοῦ dans Luc VII, 38), ou bien le locatif est employé

avec un verbe de mouvement, ex. ὁ ἐμβάψας μετ' ἐμοῦ τὴν χειρὰ ἐν τῷ τρυβλίῳ (Matt. XXVI, 23), où Marc (XIV, 20) a εἰς τὸ τρυβλίον. C'est une différence de conception en harmonie avec chaque cas. L'accusatif suggère l'extension et le locatif met l'accent sur la localisation. L'accusatif est ainsi employé plus souvent que le locatif. Εἰς et ἐν étaient originairement la même préposition, et εἰς empiète constamment sur ἐν.

9. **Le cas instrumental.** — L'histoire de ce cas n'est pas aussi claire que celle des autres cas. Il est possible qu'il y ait là deux cas combinés, un ancien cas associatif avec la terminaison *a* comme dans *ἄμα, τάχα*, et le véritable cas instrumental avec la terminaison *bhi* pour le singulier et *bhis* pour le pluriel. Φι se rencontre dans Homère pour le singulier, ex. θεόφι et φιν pour le pluriel, ex. θεόφιν, mais dans Homère ces terminaisons sont employées non seulement pour l'instrumental, mais aussi pour le locatif, l'ablatif et peut-être aussi le datif (Brugmann, *Griechische Grammatik*, p. 239). D'ailleurs en sanscrit, *a* est la terminaison du singulier et *bhis* celle du pluriel. Il est possible par suite que nous ayons un seul cas, qui a développé l'idée instrumentale en partant de celle d'association. Les deux notions sont étroitement apparentées et il n'est pas difficile pour l'idée d'association de se transformer en celle d'agent ou d'instrument. L'anglais *with* (avec) est un exemple à propos qui, à l'origine, a simplement l'idée d'association (*by, near*), mais qui s'est développée en celle d'opération. Et la même chose est vraie de *by* (par). Il est juste par suite de traiter ce cas comme unique avec la signification originelle de pure association et l'idée subséquente d'association instrumentale. Il fut autrefois employé avec des expressions de lieu, mais il n'apparaît plus longtemps ainsi dans le Nouveau Testament, à moins que ἐτέρῳ ὁδῷ ἐκβαλοῦσα (Jac. II, 25) soit ainsi interprété (c'est très probablement un locatif). Même ὅπῃ et πῇ ne sont pas employés dans le Nouveau Testament. Mais dans le texte de Westcott et Hort pour Act. XXI, 28, nous avons πανταχῇ.

(a) L'instrumental se présente dans le Nouveau Testament

dans des expressions de temps, où il s'agit d'une longue période. Ici l'accusatif pourrait être employé, mais l'instrumental est un ancien usage indo-germanique. Ainsi dans Jean II, 20 nous avons τεσσαράκοντα καὶ ἕξ ἔτεσιν οἰκοδομήθη. Cf. aussi Act. XIII, 20 où nous avons ὡς ἔτεσιν τετρακοσίοις καὶ πενήτην, pour la période entière. Voy. Luc VIII, 29 πολλοῖς χρόνοις, Act. VIII, 11, ἱκανῶ χρόνῳ (cf. Luc VIII, 27), Rom. XVI, 25 χρόνοις αἰώνιοις.

(b) L'idée d'association ou d'accompagnement se rencontre dans un certain nombre d'exemples, comme ὁμίλει αὐτῷ (Act. XXIV, 26), ἑτεροζυγοῦντες ἀπίστοις (2 Cor. VI, 14), μεμιγμένην πυρί (Apoc. XV, 2), κοινωνεῖτε τοῖς τοῦ Χριστοῦ παθήμασιν (1 Pie. IV, 13), ἡκολούθησαν αὐτῷ (Marc I, 18), ἐκολλήθη ἐνὶ (Luc XV, 15), συνέipeτο δὲ αὐτῷ (Act. XX, 4), μετοχὴ δικαιοσύνης καὶ ἀνομίας (2 Cor. VI, 14). Des prépositions et d'autres cas sont quelquefois employés avec quelques uns de ces verbes, mais ce sont des exemples clairs de l'associatif instrumental. Cf. εἰς ὑπάντησιν αὐτῷ (Jean XII, 13).

(c) L'emploi de l'instrumental avec des termes de similitude est en rapport avec l'usage mentionné ci-dessus. La relation est alors une association figurée, ex. ὅμοιος αὐτῷ (Jean IX, 9), ἵσους ἡμῖν (Matt. XX, 12), παρομοιάζετε τάφοις κεκονιαμένοις (Matt. XXIII, 27), τὸ αὐτὸ τῇ ἐξυρημένῃ (1 Cor. XI, 5), ἔοικεν κλύδωνι θαλάσσης (Jac. I, 6).

(d) Cette idée d'association est très commune avec les expressions de manière, où l'idée est dirigée vers les moyens ou instruments. C'est ainsi que nous expliquons εἰ ἐγὼ χάριτι μετέχω (1 Cor. X, 30), παντὶ τρόπῳ, εἴτε προφάσει εἴτε ἀληθείᾳ (Phil. I, 18), ἀκατάλυτῳ τῇ κεφαλῇ (1 Cor. XI, 5), τέκνα φύσει ὁργῆς (Eph. II, 3), Κύριος τῷ γένει (Act. IV, 36), et même προσευχῇ προσηύξατο (Jac. V, 17), et θανάτῳ τελευτάτω (Matt. XV, 4), car, bien que répondant à l'infinitif absolu hébreu (i), cette construction est commune

(i) Voy. ce que nous avons dit de l'infinitif hébreu, p. 56 et 134, n. 1. (Note du traducteur.)

dans Homère. Un certain nombre d'adverbes au cas instrumental illustrent cet usage, ex. *πανοικεῖ* (Act. XVI, 34), *τάχα* (Rom. V, 7), *πανπληθεῖ* (Luc XXIII, 18), *πάντη* (Act. XXIV, 3), *κρυφῇ* (Eph. V, 12), *ιδίᾳ* (1 Cor. XII, 11), *δημοσίᾳ* (Act. XVI, 37), *ἅμα* (Act. XXIV, 26), et la préposition *μετά* et la conjonction *ἵνα*.

(e) Le cas instrumental est aussi employé pour exprimer l'idée de cause ou fondement. Cette conception flotte également entre les idées d'association et de moyen. C'est ainsi que nous avons *τοιαύταις γὰρ θυσίαις εὐαρεστεῖται* (Héb. XIII, 16), *τῇ ἀπιστίᾳ ἐξεκλάσθησαν* (Rom. XI, 20), *μὴ ξενίζεσθε τῇ ἐν ὑμῖν πυρώσει* (1 Pie. IV, 12), *ἵνα μὴ τῷ σταυρῷ τοῦ Χριστοῦ διώκωνται* (Gal. VI, 12).

(f) Le moyen ou l'instrument peut aussi être naturellement exprimé par ce cas. Donaldson (*New Cratylus*, p. 439) l'appelle « implementive case » (cas fournissant le moyen). Le verbe *χράσομαι*, cela va de soi, comme *utor* en latin, a le cas instrumental, ex. *πολλῇ παρρησίᾳ χρώμεθα* (2 Cor. III, 12). On peut encore citer *συναπήχθη τῇ ὑποκρίσει* (Gal. II, 13), *ἤλειψεν τῷ μύρῳ* (Luc VII, 38), *ἀνείλεν δὲ Ἰάκωβον . . . μαχαίρῃ* (Act. XII, 2), *δεδύνασται τῇ φύσει* (Jac. III, 7), *ἐλύσεσι δεδέσθαι* (Marc V, 4), *οὐ φθαρτοῖς, ἀργυρίῳ ἢ χρυσίῳ, ἐλυτρώθητε . . . ἀλλὰ τιμίῳ αἵματι* (1 Pie. I, 18 s.), *πεπληρωμένους πάσῃ ἀδικίᾳ* (Rom. I, 29), *χάριτί ἐστε σεσωσμένοι* (Eph. II, 8), *ὃ τις ἡττηται* (2 Pie. II, 19) ; et probablement aussi *τῇ γὰρ ἐλπίδι ἐσώθημεν* (Rom. VIII, 24) et *κατακαύσει πυρὶ ἀσβέστω* (Matt. III, 12), quoique ce puissent être aussi des locatifs. L'agent avec les verbes passifs peut aussi être exprimé par le cas instrumental, ex. *οὐδὲν ἄξιον θανάτου ἐστὶν πεπραγμένον αὐτῷ* (Luc XXIII, 15), et probablement *κἀγὼ εὐσεβῶ ὑμῖν* (2 Cor. XII, 20), quoique ce puisse être un vrai datif (Brugmann, *Griechische Grammatik*, p. 400). Mais voy. p. 131 (e).

(g) Le cas instrumental est employé pour exprimer la mesure dans les phrases comparatives. En anglais *the* est au cas instrumental dans des phrases telles que *the more* (plus), *the less* (moins), comme cela est montré par l'anglo-saxon *thȳ* (*thē*). L'accusatif

remplace graduellement l'instrumental en grec pour cette idée ; il apparaît encore plusieurs fois dans l'Épître aux Hébreux, comme dans X, 25, *τοσοῦτῳ μᾶλλον ὅσῳ βλέπετε*. Voy. aussi *πολλῷ μᾶλλον* (Marc X, 48).

(h) Deux prépositions seulement emploient l'instrumental en grec, *ἅμα* et *σύν*. En latin *cum* est employé avec l'instrumental et en sanscrit *sam* (σύν). Voy. *ἅμα αὐτοῖς* (Matt. XIII, 29) et *σύν τῷ ἀγγέλῳ πλῆθος* (Luc II, 13). Les verbes composés avec *σύν* prennent très souvent l'instrumental, ex. *συνηγέρθητε τῷ Χριστῷ* (Col. III, 1), *ἵνα μοι συναντιλάβηται* (Luc X, 40), *σύνχαίρετέ μοι* (Phil. II, 18). Il y eut d'autres moyens que l'instrumental, en grec, pour exprimer beaucoup des idées ci-dessus mentionnées, lorsque les prépositions augmentèrent dans l'usage. Par exemple, la cause ou le fondement peut être clairement énoncé par *διὰ* et l'accusatif, la manière par *ἐν* et le locatif, et même le moyen ou l'instrument par *ἐν* et le locatif, ex. *ἀποκτεῖναι ἐν ῥομφαίᾳ* (Apoc. VI, 8). Cette dernière construction est comme l'idiotisme hébreu (1), il est vrai, mais elle paraît aussi occasionnellement dans l'ancien grec et survit dans les papyrus. Le grec, comme les autres langues, et plus que quelques unes d'entre elles, a la flexibilité et la variété dans l'expression de la même idée.

10. **Le datif.** — Ce cas grec, selon Brugmann (*Griechische Grammatik*, p. 226 s.), se confondait dans la forme avec le locatif et l'instrumental après qu'ils eurent perdu la distinction des terminaisons. Ainsi, en grec, l'union se fit d'abord entre le locatif et l'instrumental. Les désinences casuelles de ces trois cas, alors unies, sont en partie locatives (*ι, ισι*), en partie datives (*αι*) et en partie instrumentales (*α* dans les adverbes et les dialectes, *φι* dans Homère, et peut-être *-οις*). Des traces de différence dans les terminaisons, plus claires que dans l'ablatif, survivent en grec. Dans

(1) F. Delitzsch, dans sa traduction hébraïque du Nouveau Testament, rend littéralement ainsi ce passage *lehāmīt bakhkhēreb*. (*Note du traducteur*.)

un petit nombre de mots, les formes locative et dative se rencontrent en grec (οἱ, οἷς). En latin, le datif singulier est souvent séparé du locatif, instrumental et ablatif. Mais en grec et en latin la fonction de ces cas demeure distincte, après la disparition des formes. Dans le grec moderne parlé, cette forme (pour les trois cas) a disparu. Pour le datif c'était εἰς et l'accusatif ou même la forme génitive seule. De même en anglais la forme dative a passé sauf dans quelques pronoms comme *him*, *me*, quoique le cas soit employé ou sans aucun signe ou habituellement avec *to*, ex. *I gave John a book* ou *I gave a book to John* (Je donnai un livre à Jean). Voy. dans la Bible de Wycliff: « Believe ye to the gospel » (Croyez à l'évangile) [Marc I, 15]. L'idée du datif (πτῶσις δοτική, *casus datus*, le cas donnant) est très simple. C'est le cas de l'intérêt personnel; il accentue l'avantage ou le désavantage personnel. Il est surtout employé avec les personnes ou les choses personnifiées. C'est ainsi un cas purement grammatical (*rein grammatisch*) comme le nominatif et le vocatif, et par suite il n'est pas proprement employé avec les prépositions. De même aussi il n'est pas souvent employé avec les expressions de lieu, car même ἐρχομαί σοι ταχύ (Apoc. II, 16) indique non un lieu, mais une personne, quoique le verbe soit un verbe de mouvement. Dans Hébr. XII, 18, 22, il s'agit bien de lieu avec le datif. Cf. aussi Act. IX, 3. Le datif, comme les autres cas, a une variété d'applications pour son idée fondamentale.

(a) Le datif est naturellement le complément indirect des verbes, ex. προσέφερον αὐτῷ παιδία (Marc X, 13), ὁ δὲ ἔφη αὐτοῖς (Marc IX, 12), μὴ δῶτε τὸ ἅγιον τοῖς κυσί (Matt. VII, 6), ἄφες ἡμῖν τὰ ὀφειλόμενα ἡμῶν (Matt. VI, 12), quoique le datif ne soit pas nécessaire dans de tels exemples, témoin ἤνεγκεν αὐτὸν πρὸς αὐτόν (Marc IX, 20), εἶπεν πρὸς τὸν Σίμωνα (Luc V, 10).

(b) Mais le datif peut être aussi le complément direct de verbes transitifs où l'accent est mis sur l'intérêt personnel du sujet. Ainsi nous avons ἡπειθήσατε τῷ θεῷ (Rom. XI, 30), ἐπέθοντο αὐτῷ (Act. V, 36), ἡπίστουν αὐτοῖς (Luc XXIV, 11), θεῷ ἀρέσαι (Rom.

VIII, 8), δουλεύω σοι (Luc XV, 29), προσεκύνει αὐτῷ (Matt. XVIII, 26), ἐπιστεύσατε αὐτῷ (Marc XI, 31), ὑπακούουσιν αὐτῷ (Luc VIII, 25) βοῶμαι μοι (Matt. XV, 25), διηκόνουν αὐτῷ (Matt. IV, 11), λατρεύειν αὐτῷ (Luc I, 74).

(c) Le datif est commun aussi avec les verbes intransitifs qui indiquent encore des relations personnelles. Quelques-uns d'entre eux sont des exemples « d'avantage ou de désavantage ». Notez τί ὑμῖν δοκεῖ (Matt. XVIII, 12), πρέπει ἀγίοις (Eph. V, 3), μὴ μεριμνᾶτε τῇ ψυχῇ (Matt. VI, 25), ἀπεθάνομεν τῇ ἁμαρτίᾳ (Rom. VI, 2) ἐρρήθη τοῖς ἀρχαίοις (Matt. V, 21) ἐφάνη αὐτῷ (Matt. I, 20), ἐγένετο αὐτῷ Act. VII, 40), ζῇ τῷ θεῷ (Rom. VI, 10), τῷ ἰδίῳ κυρίῳ στήκει (Rom. XIV, 4), ἐνεῖχεν αὐτῷ (Marc VI, 19), et même un datif isolé comme θεῷ (2 Cor. V, 13). Cf. Luc XVIII, 31. Quelques uns de ces datifs sont dans le prédicat et par suite sont appelés datifs prédicats, mais l'explication est la même, l'intérêt personnel. Cf. plus loin Matt. XXIII, 31; Jean XVI, 7; Matt. XVII, 4; 2 Cor. II, 13, 15.

(d) Le datif peut être employé pour exprimer la possession, quand le nom prédicat est à ce cas, ex. οὐκ ἦν αὐτοῖς τόπος (Luc II, 7), ὑμῖν ἐστιν ἡ ἐπαγγελία (Act. II, 39), ἐκ γένηται τι ἀνθρώπῳ ἐκατὸν πρόβατα (Matt. XVIII, 12).

(e) Ce qu'on appelle le datif éthique ne diffère pas essentiellement de l'idée fondamentale du datif. C'est en réalité le datif d'avantage ou de désavantage. En fait il est peu différent, quant à la signification résultante, de la pure notion du datif. Comparez l'anglais « hear me this » (écoutez-moi ça), « look you » (prenez garde à vous), etc. Ainsi peut être Apoc. II, 16, ἐρχομαί σοι. Voy. aussi Marc I, 24, τί ἡμῖν καὶ σοί. Quant à ἀστεῖος τῷ θεῷ (Act. VII, 20), δυνάτῃ τῷ θεῷ (2 Cor. X, 4), et τοὺς πτωχοὺς τῷ κόσμῳ (Jac. II, 5), ce peuvent être des hébraïsmes (Blass), mais pas nécessairement, et certainement ce n'est pas faire violence au datif que de l'employer ainsi (1).

(1) Les deux premiers exemples correspondent très exactement, comme

(f) Il n'est pas possible de résoudre la question de savoir si c'est le datif ou l'instrumental qui est quelquefois employé avec le parfait passif. Le sanscrit a le passif si peu développé que nous n'en pouvons tirer que peu de lumière ; quant au latin, il semble user du datif, quoique nous n'en soyons pas certains. Le Nouveau Testament n'offre pas d'exemple de datif avec l'adjectif verbal en τέος, mais dans Luc XXIII, 15 nous lisons οὐδὲν ἄξιον θανάτου ἐστὶν πεπραγμένον αὐτῷ. Si nous avons ici le datif, c'est avec l'idée d'avoir une chose faite pour quelqu'un. Voy. aussi πρὸς τὸ θεαθῆναι αὐτοῖς (Matt. VI, 1), αὐτῷ εὐρεθῆναι (2 Pie. III, 14), où soit le datif soit l'instrumental est possible.

(g) Le datif peut être employé avec des substantifs, spécialement les substantifs verbaux, qui expriment l'idée d'intérêt personnel. Ainsi εὐχαριστία τῷ θεῷ (2 Cor. IX, 12), τῷ δὲ θεῷ χάρις (2 Cor. II, 14). Avec les adjectifs le datif est très commun, ex. μονογενὴς τῇ μητρὶ (Luc VII, 12), καλὸν σοὶ ἐστὶν (Matt. XVIII, 8), πιστὴν τῷ κυρίῳ (Act. XVI, 15), ἀπειθὴς τῇ οὐρανίῳ ὁπτασίᾳ (Act. XXVI, 19), ἱκανὸν τῷ τοιούτῳ (2 Cor. II, 6), ἀρεστὰ αὐτῷ (Jean VIII, 29), ἀρεστὸν τῷ μαθητῇ (Matt. X, 25), σωτήριος πᾶσιν (Tit. II, 11), ὃ . . . ὑπῆρχοι (Act. VII, 39), ὠφέλιμα τοῖς ἀνθρώποις (Tit. III, 8), φανερόν ἐγένετο τῷ Φαριζαίῳ (Act. VII, 13), ἐναντίος αὐτοῖς (Marc VI, 48).

(h) La plupart des infinitifs grecs sont au datif, tous ceux terminés en -αι. Cela est évident en sanscrit et dans Homère, où la véritable idée du datif est habituellement conservée à l'infinitif. Comparez le vieil anglais, « What went ye out for to see ? » (litt. qu'étiez-vous sorti pour voir (1) ?) Les infinitifs en -αι sont tous au datif quant à la forme, quoique l'idée du datif soit seulement

forme et comme sens. à la tournure hébraïque où l'adjectif est uni au substantif par la préposition (dative) *le* (Note du traducteur.)

(1) Qu'étiez-vous allé voir ? (Note du traducteur.)

maintenue là où un dessein est envisagé, ex. ἤλθομεν προσκυνῆσαι αὐτῷ (Matt. II, 2).

(i) Quelquefois il n'est pas possible de décider si une forme est locative, instrumentale ou dative, ex. ὑψοῦν τῇ δεξιᾷ (Act. II, 33), qui peut signifier « s'élever à la droite, ou par la droite, ou vers la droite ».

CHAPITRE XV.

Prépositions.

1. **Raison de leur usage.** — A l'origine, dans les langues indo-germaniques, il n'y avait pas de prépositions du tout.

Le sanscrit n'a pas de classe à proprement parler de prépositions. Les cas ont primitivement accompli tout le travail pour exprimer les relations des mots. Dans le français et l'anglais modernes (à l'exception du génitif et des pronoms), les prépositions font tout, excepté ce qui est accompli par l'ordre des mots. Il y a là un développement remarquable dans les langues indo-germaniques. En résumé, les prépositions sont employées pour exprimer plus nettement l'idée du cas. Les différentes relations entre les mots étaient devenues trop compliquées pour les cas seuls.

2. **Que sont les prépositions ?** — En elles-mêmes elles ne sont que des adverbes. Mais ces adverbes sont eux-mêmes à des cas. Toutes les prépositions sont donc adverbiales. Dans Homère, l'adverbe et la préposition vont la main dans la main. Au lieu qu'il soit exceptionnel pour les adverbes d'être employés comme prépositions, c'est le fait normal de chacun d'eux. Le sanscrit commença à employer une série de formes casuelles de noms comme prépositions adverbiales, principalement avec le génitif et l'accusatif, et un petit nombre avec le locatif, l'instrumental et l'ablatif. Aucune n'était employée avec le datif, et cela était naturel. A l'origine elles avaient une signification locale (Delbrueck, *Die Grundlagen*, etc. IV, p. 134), et la même idée de la racine est toujours transportée de l'usage local aux autres applications, telles que le temps et les métaphores. Toutes les prépositions étaient, à l'origine, des formes casuelles de noms ou pronoms, et dans quelques unes le cas est encore évident, par exemple le locatif dans *ἐπὶ*, *ἀντί*, l'accusatif dans *χάριν* (qu'on rencontre

aussi comme substantif). Les prépositions adverbiales marquent une étape dans le processus du nom à la préposition, des adverbes de lieu aux adverbes employés avec des cas et de là aux prépositions fixées. Il n'est pas du tout certain que les prépositions furent employées d'abord en composition avec les verbes, comme le sens du mot pourrait l'impliquer. La libre position de la préposition dans Homère témoigne contre cette hypothèse. La liberté de la préposition à l'égard du verbe a toujours été maintenue, quelquefois séparée de lui, quelquefois jointe à lui, et alors même répétée après le verbe. Le cas employé après un verbe composé n'est pas nécessairement le cas commun à la préposition, mais plutôt la résultante de la préposition et du verbe. A parler net, les prépositions ne « gouvernent » pas des cas. Ce sont plutôt les cas qui appellent à leur aide les prépositions pour exprimer plus clairement les relations casuelles. Des exemples de l'emploi adverbial des prépositions, sans effet sur le cas, ont survécu dans le Nouveau Testament. Ainsi *ἀντί* (Apoc. XXI, 21 ; Marc XIV, 19), *κατά* (Rom. XII, 5).

3. **Les prépositions dites « impropres »** sont par suite aussi « propres », en fait, que les autres. Toute préposition est un adverbe prépositif (ou quelquefois postpositif). Le Nouveau Testament a une liste considérable de prépositions (comme la *κοινή* et tout idiome grec d'ailleurs), qui sont employées aussi comme adverbes et qui ne sont pas usitées en composition avec les verbes. La composition avec les verbes ne s'est développée qu'après que l'adverbe ou la préposition a été formé. Voici les prépositions de cette catégorie que nous rencontrons dans le Nouveau Testament :

ἄμα avec l'associatif instrumental (Matt. XIII, 29) ;

ἀνευ avec l'ablatif (Matt. X, 29) ;

ἀντικρυς avec génitif (Act. XX, 15) ;

ἀπέναντι avec génitif (Matt. XXVII, 61) ;

ἄτερ avec ablatif (Luc XXII, 6) ;

ἄχρι avec génitif (Luc IV, 13) ;

ἐγγύς avec génitif (Jean III, 23) ou datif (Act. IX, 38) ;

ἐκτός avec ablatif (2 Cor. XII, 2);
 ἐμπροσθεν avec ablatif (Matt. V, 16);
 ἐναντίον avec génitif (Luc I, 6);
 ἐνεκα avec génitif (Luc VI, 22);
 ἐνεκεν (Matt. V, 10), εἵνεκεν (Luc IV, 18);
 ἐντός avec génitif (Luc XVII, 21);
 ἐνώπιον avec génitif (Luc I, 15);
 ἔξω avec ablatif (Matt. X, 14);
 ἔξωθεν avec ablatif (Apoc. XIV, 20);
 ἐπάνω avec génitif (Matt. V, 14);
 ἐπέκεινα avec ablatif (Act. VII, 43);
 ἔσω avec génitif (Marc XV, 16);
 ἔως avec génitif (Luc X, 15);
 κατέναντι avec génitif (Matt. XXI, 2);
 Cf. ἐναντι avec génitif (Luc I, 8);
 κατενώπιον avec génitif (Eph. I, 4);
 κύκλῳ avec génitif (Apoc. IV, 6);
 μέσον avec génitif (Phil. II, 15);
 μεταξύ avec génitif (Luc XVI, 26);
 μέχρι avec génitif (Matt. XI, 23);
 ὀπίσω avec ablatif (Matt. IV, 19);
 ὀπισθεν avec ablatif (Matt. XV, 23);
 ὅψε peut-être ablatif (Matt. XXVIII, 1);
 παρεκτός avec ablatif (Matt. V, 32);
 παραπλήσιον avec génitif (Phil. II, 27);
 πέραν avec ablatif (Marc III, 8);
 πλην avec ablatif (Act. VIII, 1);
 πλησίον avec génitif (Jean IV, 5);
 ὑπερεκπερισσοῦ avec ablatif (Eph. III, 20);
 ὑπερέκεινα avec ablatif (2 Cor. X, 16);
 ὑπεράνω avec ablatif (Eph. I, 21);
 ὑποκάτω avec ablatif (Marc VI, 11);
 χάριν avec génitif (Eph. III, 1);
 χωρίς avec ablatif (Matt. XIII, 34).
 ἀντίπερα avec abl. ou gén. (Luc VIII, 26). Cf. ἀπέναντι.
 κυκλόθεν avec génitif (Apoc. IV, 3).

La liste des adverbes employés quelquefois comme prépositions récompensera celui qui l'étudie. Voy. Luc V. 19 comme étude de prépositions. Cf. ἀνὰ μέσον, διὰ μέσον, ἐκ μέσου, ἐν μέσῳ, κατὰ μέσον, qui sont pratiquement des prépositions composées.

4. Cas avec lesquels les prépositions sont employées. —

Remarquons une fois de plus que les prépositions ne gouvernent pas de cas, au sens strict du mot. Elles sont employées pour venir en aide aux cas, non pour les régler. Dans le Nouveau Testament, le datif n'est pas employé avec les prépositions, sauf avec ἐγγύς. Les cas usités avec les prépositions grecques sont l'accusatif, le locatif, l'instrumental, l'ablatif et le génitif. Dans le grec ancien (Homère), la plupart des prépositions étaient employées avec deux cas ou même davantage, mais la tendance fut constamment vers une restriction de cet usage. Il y eut aussi de perpétuels changements dans l'application de chaque préposition, spécialement dans la langue parlée. En grec moderne vulgaire ἀπό se rencontre actuellement avec l'accusatif.

5. Véritable méthode pour étudier une préposition grecque. —

Il est souvent vrai que l'idée étymologique s'est le mieux conservée dans les prépositions en composition. Voyez la signification en composition, telle qu'elle est donnée par Hadley et Allen, au premier degré, en rapport avec la définition énoncée. Attachez-vous au sens étymologique, cherchez l'idée fondamentale du cas, observez la relation et voyez alors la conception résultant du tout. Alors vous vous apercevrez que ce n'est pas tant la préposition elle-même qui change que la variété des rapports dans lesquels elle entre. Notez aussi les usages métaphoriques et vous constaterez que la signification est en réalité la même en principe que le sens local originel. Observez les changements dans la construction du cas dans Homère, le grec attique et le grec du Nouveau Testament. Consultez en général Harrison et Adams sur les prépositions grecques, Curtius sur l'étymologie grecque, Bopp, Pott, Delbrueck, Helbing, Krebs, etc.

6. ἀμφί. Au cas locatif. Voy. le sanscrit *abhi*, le zend *aibi*, le latin *ambo*, l'ancien germain *umpi*, l'anglais *about*. Dans le Nouveau Testament, elle ne se trouve qu'en composition. Ainsi ἀμφιβάλλω (Marc I, 16); ἀμφιέννυμι (Matt. VI, 30). Ἀμφότεροι se rencontre quatorze fois d'après la concordance de Moulton et Geden. Voy. Matt. XV, 14.

7. ἀνά. Son cas n'est pas connu; peut-être est-ce l'instrumental. Comparez ἀνω. Comparez notre « analogie ». Comp. aussi ἄν. Voy. le sanscrit *ana*, le zend *ana* (avec l'accusatif). Comparez le gothique *ana* (en haut), l'allemand *an*, l'anglais *on*. Elle ne se trouve que treize fois dans le Nouveau Testament, et principalement dans l'emploi distributif et seulement avec l'accusatif. Voy. Jean II, 6; Luc X, 1; 1 Cor. XIV, 27. Mais elle est très commune en composition. Moulton et Geden en donnent plus de dix pages d'exemples. Voy. Matt. V, 1; Act. XXIV, 22; VIII, 30; Marc X, 51; Matt. XI, 28; Jean VI, 39.

8. ἀντί. Cas locatif du sanscrit *anta*. Comparez le latin *ante*, le gothique *and*, l'allemand *ant-* (*ent-*), l'anglo-saxon *andlang* (*along*), *andswerian* (*answer*). De même *ante-room*, *antagonist*. Employée plus de vingt fois dans le Nouveau Testament, et toujours avec le génitif. Elle n'est pas aussi commune que ἀνά, quoique fréquemment employée. C'est une préposition intéressante, parce qu'elle exerce son influence sur la doctrine de la substitution (mort du Christ). Ici comme toujours le sens originel (face à face, devant) est l'idée d'appel à pour expliquer chaque usage de la préposition. Voir Luc X, 31 s. XIX, 44. XXIV, 17. Hébr. XII, 2. Matt. V, 38. XX, 28. Jean I, 16. XIX, 12.

9. ἀπό. Comparez ἄψ, sanscrit *apa* (instrumental), gothique *af*, latin *ab*, allemand *ab*, anglais *of*, *off*. Ancien grec quelquefois ἀπαι. Delbrueck dit qu'en arcadien et en cypriote, ἀπό se rencontre et avec le locatif. Dans le Nouveau Testament elle ne se trouve qu'avec l'ablatif; elle est très fréquente. Elle est aussi extrêmement fréquente en composition. La signification (from, of) est

généralement très simple. Voy. Matt. III, 16. V, 29. VI, 13. X, 28. Jean XI, 18. Rom. VIII, 23. Marc III, 14. Luc XXIV, 41.

10. διά. Peut-être est-ce l'instrumental, bien que parfois on ait διαί (Eschyle) au locatif. C'est le même mot que δύο : ainsi διακόσιοι. Cf. latin *duo*, *bis*, allemand *zwei*, anglais *two*, *'tween*, du sanscrit *dva*, *dvi*. L'idée locale originelle « d'intervalle entre » est toujours présente. Cette idée, jointe à l'idée du cas, à la signification des mots et à la relation, expliquera tout exemple donné de cette préposition. L'idée résultante variera suivant que les mots, le cas et les circonstances varieront, mais la véritable idée fondamentale de la préposition est encore perceptible. Les deux cas employés dans le Nouveau Testament sont le génitif et l'accusatif. Il y en a des centaines d'exemples dans le Nouveau Testament et elle est aussi très fréquente en composition. Voy. Marc V, 4 s. Matt. XXVI, 61. Gal. II, 1. Rom. XI, 36. Hébr. II, 10. Luc XVII, 11. XXIV, 51. Marc XIII, 20.

11. ἐν. Forme plus ancienne ἐνί, ἐνί, au locatif. Même mot que latin *in*, allemand *in*, *ein*, anglais *in*, du radical pronominal sanscrit et du sanscrit *ana*, *ani*, *antar* (en dedans de). Elle signifie simplement une position en dedans des bornes, et a réellement la même idée que le cas locatif; elle est ainsi employée dans le grec courant. Toutefois, à l'origine, comme en latin *in*, ἐν fut employé avec l'accusatif (Delbrueck, p. 134), et on en trouve des exemples dans les formes dialectales grecques, en arcadien, en cypriote, etc. Toutefois le dialecte béotien n'a pas du tout ἐν, mais emploie ἐν tantôt avec le locatif, tantôt avec l'accusatif. Dans l'anglais parlé, nous disons encore : « jump in the river, come in the house » (sauter dans la rivière, venir dans la maison). Comparez ce qu'on appelle la construction prégnante du grec. C'est la plus commune de toutes les prépositions dans le Nouveau Testament; elle abonde en composition. Elle est toujours fidèle à sa conception originelle, quoique le génie hébreu en fasse parfois des applications inaccoutumées. La préposition est par suite diversement traduite en anglais, mais en elle-même elle ne signifie que

« dans ». Un défaut commun dans l'étude des prépositions grecques est de lire l'idée résultante de la préposition, du cas et du contexte pour la préposition, et d'expliquer alors la préposition par la traduction anglaise de cette idée résultante. Traduire en anglais est une chose, et étudier la syntaxe grecque est tout autre chose. Le contexte du mot, avec lequel *ἐν* est employé, demande une attention spéciale en tant que marquant la limite et donnant ainsi la couleur à l'idée résultante. Même l'usage instrumental de *ἐν* est du bon grec, quoique rare dans l'ancienne langue. Voy. Jean II, 23. IV, 20. VIII, 20. Matt. II, 6. III, 6, 11. XXVI, 23. XII, 24. Apoc. VI, 8. Matt. IX, 4. 1 Cor. IX, 15. Luc XXII, 49.

12. *εἰς*. Forme spécialisée de *ἐν*, comme *ἐνς*, *ἐς*, *εἰς*. Les inscriptions doriennes et éoliennes emploient quelquefois *εἰς* avec le locatif et *ἐν* avec l'accusatif. Ainsi la signification originelle de *ἐν* et *εἰς* est la même. Toutefois, les deux formes peu à peu s'associèrent à des cas différents (comme *in* et *into* en anglais). Mais en latin *in* se construit avec le locatif et l'accusatif. En grec *ἐν* et *εἰς* apparaissent encore souvent en usage avec des verbes de mouvement (construction prégnante). *εἰς*, en lui-même, ne signifie que *dans*. L'idée de *dans* avec mouvement au propre et au figuré (anglais *into*) provient du cas accusatif (extension), du verbe de mouvement et de la relation. Souvent *εἰς* est employé là où l'accusatif seul serait clair. Comparez *ἐν*. Cette préposition est très commune dans le Nouveau Testament, soit seule, soit en composition. De violentes polémiques ont été engagées sur son usage, mais la valeur théologique de la préposition ne peut venir que du contexte. En grec moderne *εἰς* remplace *ἐν*. Voy. Jean XXI, 23. Matt. V, 1. Marc I, 9. Act. VIII, 38 s. Marc XIII, 16. Matt. XII, 41. Rom. XI, 36. Luc XII, 10. Marc I, 4. Act. II, 38. Matt. XXI, 41.

13. *ἐξ*. En grec comme en latin, cette préposition est simplement employée avec l'ablatif, et elle varie peu dans son usage. Elle n'a pas d'équivalent en sanscrit, mais le slavon ecclésiastique, le lithuanien et l'ancien irlandais ont la même racine. Elle

est toujours fidèle à l'idée de sa racine, « hors de ». Comme avec *ἐν* et *εἰς*, le mot avec lequel elle est employée doit marquer les limites et le verbe indique l'action. Par exemple, maison, rivière, eau, montagne, tout présente des bornes variées. Cette préposition est aussi commune dans le Nouveau Testament, et spécialement aussi en composition. Voy. Matt. VIII, 28. Luc XI, 16. VI, 42 s. Marc I, 10. Jean XX, 24. Rom. XII, 18. Pour *ἐκ*, *διὰ*, *εἰς* voy. Rom. XI, 36.

14. *ἐπὶ*. Comparez l'adverbe et préfixe sanscrit *āpi*, au locatif. Comparez le latin *ob*. Curtius dit que cette préposition est apparentée au sanscrit *āpa* (*āpā*), malgré la différence de signification. Comparez l'anglais *up*, l'allemand *auf*. *ἐπὶ* signifie « sur », mais moins nettement que *ἀνά* et *ὑπέρ*. Elle est très commune, séparée, dans le Nouveau Testament, et tout-à-fait aussi en composition. On l'emploie avec le génitif, le locatif et l'accusatif. Observez l'idée du cas, et la signification des mots et le contexte. Voy. Matt. VI, 10. Jean XIX, 19. Matt. III, 7. VII, 24. XXVI, 55. Luc III, 2. Act. XI, 19. Apoc. VII, 1.

15. *κατά*. *Καταί* (locatif ou datif) se rencontre dans quelques poèmes. Elle signifie « en bas de », mais l'étymologie n'en est pas connue. Comparez nos mots « cataracte, catastrophe ». Très commune dans le Nouveau Testament, soit seule, soit en composition. Les cas employés avec elle sont le génitif, l'accusatif, l'ablatif (Act. XXVII, 14). Dans l'ancien grec, l'ablatif était aussi possible. L'idée résultante ne varie pas beaucoup. « Contre » vient de l'idée de « en bas de ». Comparez l'anglais être « down on » en parlant d'une personne. Voy. Matt. VIII, 32. Marc XI, 25. Luc. IV, 14. VIII, 1, 39. Jean VIII, 15. Act. XXVI, 3. Rom. II, 1.

16. *μετά*. Cas instrumental. Comparez *μέσος*. Sanscrit *mithas* (génitif), gothique *mith*, latin *medius*, allemand *mit* (*miti*), anglais *mid*. Cette préposition est employée avec le locatif, le génitif et l'accusatif, dans Homère. Dans le Nouveau Testament n'a survécu que l'usage de l'accusatif et du génitif. Elle est très

commune, moins en composition. Le sens de « après », comme idée résultante avec l'accusatif semble difficile ; mais dans Homère l'accusatif est employé avec des verbes de mouvement avec l'idée de « au milieu de ». Les notions combinées d'extension (accusatif) et de milieu expliquent clairement l'idée résultante de « après », avec l'idée, peut-être, de succession suggérée par le contexte. Voy. Marc I, 13. X, 30. Matt. III, 2. XXI, 30. Jean III, 25. Act. I, 5. X, 5. 2 Cor. III, 18. Luc XXII, 52 s.

17. *παρά*. L'épique *παρὰ* est au locatif ou peut-être au datif et *παρά* à l'instrumental (Curtius), comme le sanscrit a *param* (accusatif), *para* (instrumental) et *pare* (locatif). Comparez latin *per*, allemand *ver*, anglais *for* (dans *forswear*, *forbid*, etc.) Skeat rapproche l'anglais *far* du sanscrit *paras* (au delà de). Ainsi « alongside » (le long de) est l'idée fondamentale et peut se voir dans tout exemple en observant exactement l'idée du cas et le contexte. Elle est employée avec le locatif, l'accusatif et l'ablatif dans le Nouveau Testament, et elle est particulièrement commune en composition. Comparez nos mots : parallèle, parabole, paradoxe, etc. Voy. Marc XIV, 43. Luc XVIII, 9. XIX, 7. Jean XIX, 25. Rom. II, 13. Matt. IV, 18. Rom. IV, 18, 25. Hébr. I, 4. II, 2.

18. *περί*. Comparez le grec *πέριξ*, *περισσός* et la particule *περ* (Hartung). *περί* est au locatif. Comparez le sanscrit *pari*, qui entoure, et le zend *pairi*. De même latin *per* devant les adjectifs (Curtius). Harrison dit que *περί*, comparé avec *ἀμφί* (des deux côtés) est plutôt « plaçant tout autour de, le long de tout autour ». La racine est la même que celle de *παρά* (voy. sanscrit). La préposition est employée dans Homère et même en attique avec le locatif, mais pas ainsi dans le Nouveau Testament. Ici elle n'est employée qu'avec le génitif, l'accusatif, et peut-être l'ablatif (Delbrueck). L'ablatif se rencontre certainement avec elle dans Homère. On la trouve très fréquemment en composition et seule. Voy. Act. XVIII, 25. 1 Jean II, 2. Marc IX, 42. Luc X, 40. Act. I, 3. Luc XVII, 2. 2 Cor. III, 16. 1 Thess. V, 10. Jean XVIII, 19.

19. *πρό*. Comparez *πρότερος*, *πρώτος* (Dorien *πρῶτος*) *πρόσω*, etc. De même sanscrit *pra* comme préfixe et zend *fra* (cas instrumental), latin *prod* (ablatif) *pro*, *prae* (*prai* datif), allemand *vor*, anglais *fro*, *for*, *fore*. Le cas de *πρό* est incertain. Comparez l'ablatif latin et aussi *ἀπό*. Il y a quelques signes dans Homère que *πρό* était jadis employé avec le locatif, mais dans le grec postérieur on ne le voit qu'avec l'ablatif (Delbrueck). L'idée est réellement la comparaison et ainsi l'ablatif est employé comme avec *ὑπέρ*. Cette préposition est employée dans le Nouveau Testament plus souvent que *ἀμφί*, *ἐν* et *ἐντί*, mais pas aussi fréquemment que beaucoup d'autres prépositions. En composition elle est très commune. L'idée fondamentale est toujours présente même lorsque l'idée résultante est la substitution comme dans l'ancien grec et en latin, mais elle n'est pas employée dans ce sens dans le Nouveau Testament. Voy. Act. XII, 6. Luc. XI, 38. Jac. V, 12. 2 Cor. XII, 2. Gal. III, 1.

20. *πρός*. Une forme plus longue de *πρό*, comme *εἰς* de *ἐν* et *ἐξ* de *ἐν*, se rencontre aussi à savoir *πρότι* (dorien), au locatif, et dans neuf (Curtius) autres formes toutes apparentées au sanscrit *prati* (locatif), qui est employé avec l'accusatif et l'ablatif. La signification est la même que celle de *πρό*, avant. Cette préposition est employée avec trois cas (locatif, accusatif, ablatif), selon Delbrueck. Mais Monro affirme que c'est le génitif et non l'ablatif. Dans le Nouveau Testament on ne trouve qu'un ablatif (génitif), Act. XXVII, 34. Il n'y a que six exemples de locatif ; tous les autres sont à l'accusatif. C'est une des prépositions les plus communes dans le Nouveau Testament ; elle abonde en composition. De nombreux exemples sont d'un grand intérêt. Examinez, conformément aux principes précédemment exposés Marc V, 22. VI, 51. Act. XXIII, 30. Jean I, 1. XX, 11. Luc VII, 44. XVIII, 11. Hébr. V, 14. Matt. XI, 3.

21. *σύν*. Forme plus ancienne *ξύν*. Ionien *ξυνός* (*κοινός*) selon Curtius. Comparez latin *cum*, *con*, *co* (ν en grec comme terminaison à l'accusatif). Comparez sanscrit *sam* et grec *σύν*. Mommsen dit

que σύν est employé avec l'instrumental dans deux de ses idées, proprement instrument ou aide, et avec l'associatif instrumental (conjointement avec). Mais l'idée associative (Delbrueck, Harrison) est sans nul doute l'idée fondamentale de σύν. Cette préposition est très peu employée dans le Nouveau Testament, sauf par Luc et Paul, mais en composition elle est extrêmement commune. Voy. Luc VII, 12. Rom. VIII, 32. Matt. XXVII, 44. Act. XV, 15. 2 Tim. II, 11. Act. XVI, 10. 1 Cor. VIII, 7. 2 Cor. V, 14.

22. ὑπέρ. ὑπέρα (corde plus haute). Comparez le sanscrit *upari* (cas locatif de *upara*), avec le locatif, l'accusatif et le génitif. Zend *upairi* (locatif) avec l'accusatif et l'instrumental. Latin *super*, gothique *ufar*, allemand *ueber*, anglo-saxon *ofer*, anglais *over*. Ce sont toutes des formes comparatives; sanscrit positif *upa*, grec ὑπό. Chaucer emploie « over » dans le sens de « upper ». Cette préposition n'est employée qu'avec l'ablatif et l'accusatif, généralement l'ablatif dans le Nouveau Testament. Comme comparatif, le cas serait plutôt un ablatif qu'un génitif. Voyez Monro, *Homeric Grammar*, p. 147. Cette préposition est employée plutôt fréquemment dans le Nouveau Testament, mais peu en composition. Elle présente un grand intérêt à cause de son emploi par Paul au sujet de la mort du Christ, au lieu que Jésus emploie deux fois ἀντί. On insiste en disant que ἀντί est nécessaire pour exprimer la doctrine de la substitution, et qu'en employant ὑπέρ Paul écarte cette doctrine. Mais ni ἀντί, ni ὑπέρ n'expriment par eux-mêmes la substitution. Le premier, en soi, signifie « face à face » et le second « sur ». Tous deux, cependant, sont bien employés dans cette relation, quand telle est l'idée résultante. En fait, dans *Alceste* (Euripide) ὑπέρ est employé plus fréquemment que ἀντί et πρό avec cette idée. Toutes ces prépositions se rapportent naturellement à l'idée de substitution là où la relation l'implique. Ici, comme toujours, l'idée fondamentale de la préposition, l'idée essentielle du cas et le contexte doivent être pris en considération. Voy. Act. I, 13. Marc IX, 40. Matt. X, 24. Luc XVI, 8. Hébr. VII, 27. Philém. 13. Jean XI, 50. 2 Cor. V, 14. Gal. III, 13. 1 Tim. II, 6.

23. ὑπό. Aussi ὑπαί (datif ou locatif). Éolien ὑπά. Sanscrit *upa* (près, sur, sous), avec le locatif, l'accusatif et l'instrumental. Zend *upa* avec l'accusatif et le locatif. Latin *sub*, gothique *uf*. Comparez anglais *ab-ove*. Les idées « sur » ou « sous » dépendent du point de vue et après tout ne diffèrent pas beaucoup. Monro pense que le sens originel est « en haut » (comparez ὑψι, en haut, et ὑπιος, faisant face au haut). ὑπό n'est pas forcément employé, comme *κατά*, en parlant d'un mouvement en bas. De là le comparatif (voy. ὑπέρ) et le superlatif (sanscrit *upamas*, grec ὑπατος, latin *summus*, anglais *oft*) sont parfaitement naturels. Cette préposition est largement employée dans le Nouveau Testament et souvent en composition. Le locatif ne se rencontre plus avec elle, comme dans l'ancien grec, mais l'accusatif, le génitif, et peut-être l'ablatif. Dans les expressions d'action ὑπό est l'agent direct, tandis que διζ est l'agent intermédiaire. D'autres prépositions sont aussi employées pour exprimer l'agent, comme ἐκ, ἀπό, παρά, πρός. Elle n'est employée que deux fois dans l'Évangile de Jean, une fois dans les Épîtres de Jean, et deux fois dans l'Apocalypse, et elle est alors un argument occasionnel pour l'identité d'auteur. Elle est spécialement commune dans les écrits de Luc et Paul. Voy. Luc XI, 33. Gal. III, 25. Matt. V, 13. Jean I, 48. Matt. I, 22. IV, 1. Marc V, 4. Matt. VI, 2. Act. VI, 11.

CHAPITRE XVI.

Remarques générales sur le verbe.

1. **Le nom n'est pas distinctif.** — En un sens, tout le reste de la syntaxe grecque a pour centre le verbe (le mot *par excellence* de la phrase), à l'exception des particules intensives et des figures de langage. Le verbe est l'os de la phrase. Le verbe grec peut être à lui seul une phrase contenant le sujet et le prédicat, ex. ἀπέθανεν. Il y a par suite convenance à appeler cette partie du discours le mot (ἑῷμα).

2. — **La fonction du verbe.** — Le verbe contient deux idées, action (renfermant « état ») et affirmation. L'action peut être aussi exprimée par les substantifs et les adjectifs, mais non l'affirmation. Les verbes affirment en limitant l'action à certaines personnes. Cette limitation est faite par les terminaisons personnelles qui distinguent aussi les voix. Ces terminaisons personnelles sont probablement les cas obliques du pronom (1).

3. **Les deux types de verbes.** — Comme nous le savons, dans le verbe grec nous voyons ce qu'on appelle les verbes en μ et les verbes en ω , avec quelques différences d'inflexions dans plusieurs temps. Mais à l'origine il n'y avait qu'une inflexion, celle en μ , tandis que dans le grec moderne les formes en ω ont remplacé toutes les formes en μ , excepté εἶμι. Les verbes en ω proviennent de la chute de μ et d'autres terminaisons, et de l'addition d'une voyelle variable. Le Nouveau Testament, comme le reste de la κοινή, représente la période de transition de la langue en cette matière, mais plus dans la direction de la victoire de ω que l'ancien attique.

4. **L'infinitif et le participe ne sont pas des verbes dans le**

(1) Dans les langues sémitiques, cette origine des terminaisons personnelles du verbe est absolument certaine. (Note du traducteur.)

sens strict, comme on le verra bientôt. Ils n'ont pas de terminaisons personnelles, et ainsi ne peuvent pas affirmer. Dans les langues modernes, la terminaison personnelle tombe et le verbe dépend de l'expression séparée du pronom personnel pour sa limitation. Les infinitifs et les participes sont des *quasi-verbes*, des noms verbaux, possédant la voix et le temps, et étant usités avec des cas comme le verbe. Ils sont hybrides, l'infinitif étant un substantif verbal, le participe un adjectif verbal. Ils ne sont pas tantôt verbe, tantôt nom, mais les deux en même temps.

5. **Comment le verbe est fait.** — C'est un processus compliqué qui ne peut être exposé ici, d'autant plus qu'il appartient proprement aux rudiments, non à la syntaxe. Voy. chap. VII, Conjugaison du verbe. Mais le verbe est un organisme vivant très complet. « Le verbe exprime l'action (ou l'état), et l'affirme d'un sujet. Il a par suite temps, mode, voix, personne et nombre ; il est exprimé par un radical, une voyelle de liaison, une terminaison » (H. H. Harris).

6. **Comprendre le verbe, c'est donc comprendre chacune de ces opérations.** — Mode, voix, temps, personne, nombre, tous ont une idée particulière. Le résultat total est l'idée du verbe dans un cas donné. La méthode élémentaire de l'étude du verbe est la connaissance des formes par la forme elle-même, et non par une traduction (anglaise ou autre). Il est tout-à-fait inutile d'essayer une explication, avant d'avoir atteint cette étape élémentaire. Les voix appartiennent à l'action du verbe en ce qui concerne le sujet de l'action. Le temps a affaire avec l'action du verbe en ce qui concerne l'état de l'action, et dans l'indicatif il exprime aussi le temps. Les modes se rapportent à la manière d'affirmer (comment cela est fait).

7. **Aktionsart.** — Il y a une autre matière importante à noter aussi. C'est le sens du mot lui-même, de la racine, abstraction faite de tout le processus dont nous venons de parler. Le même temps de « cligner les yeux » et « vivre une vie » n'exprime pas exactement la même idée. La différence est due à la chose qui est mentionnée dans chaque exemple, à la nature du cas. Les

Allemands appellent cela « Aktionsart », sorte d'action. Cette sorte d'action joue un rôle important, particulièrement dans l'étude des temps. La découverte tardive de ce lieu commun ne fait pas grand honneur aux grammairiens.

8. Le développement des modes, voix, temps, fut nécessairement plus ou moins simultanée. — Il n'y a pas par conséquent d'ordre particulier pour en parler. A l'origine, il n'y eut probablement qu'un mode, qu'une voix, qu'un temps. Le reste fut formé autour d'eux plus ou moins complètement. En grec le système ne fut jamais réalisé logiquement soit quant au mode, soit quant à la voix ou au temps. Le verbe anglais, toutefois, a de bien plus grandes limitations, abstraction faite du secours des auxiliaires. Mais le verbe grec est beaucoup plus riche que le verbe sanscrit et même que le verbe latin.

9. Les verbes montrent un développement très inégal comme mode, voix et temps. — Quelques uns se sont bien développés dans la plupart des directions. D'autres au contraire sont tout-à-fait courts de développement, manquant sur tel ou tel point. On les appelle défectifs ou autrement déponents. Déponent est plutôt un nom inexact; défectif décrit beaucoup mieux les faits, quant à la voix aussi bien que quant au temps.

10. Survivance des plus aptes. — Une fois de plus, les modes, voix et temps varient grandement dans leur histoire. Quelques uns ont survécu et prospéré. D'autres ont vécu pauvrement ou péri. Ce sont les plus aptes qui ont survécu. Le grammairien comme le véritable historien doit signaler les faits importants dans chaque cas.

11. Le temps a probablement précédé le mode ou la voix ; aussi la façon de les étudier n'importe pas beaucoup, parce que le développement en fut en grande partie parallèle. Le second aoriste (coïncidant avec le présent) est le temps le plus ancien. L'indicatif est le mode le plus ancien. L'actif est probablement la voix la plus ancienne ; mais ce peut être aussi le moyen.

CHAPITRE XVII.

Les Modes.

1. Emploi de $\acute{\alpha}\nu$ avec les modes. — Il y a beaucoup de difficulté à comprendre $\acute{\alpha}\nu$. Il est employé avec tous les modes, sauf l'impératif. Il est largement employé dans Homère avec le futur à l'indicatif et au subjonctif. De même Tatien a $\acute{\alpha}\nu$ avec le futur à l'indicatif. On le trouve, toutefois, principalement dans les membres de phrase subordonnées. Dans le Nouveau Testament, on le rencontre avec l'indicatif aussi bien qu'avec le subjonctif. Dans les propositions principales, dans le Nouveau Testament, $\acute{\alpha}\nu$ se trouve avec l'indicatif et l'optatif. Il n'est pas exact que les membres de phrase relatifs et subjonctifs conditionnels « doivent aussi avoir $\acute{\alpha}\nu$ ». C'est pratiquement le cas, mais ce n'est pas nécessaire. Leo Meyer soutient que le grec $\acute{\alpha}\nu$ est apparenté au gothique *an* et au latin *an*, et qu'à l'origine il avait deux significations, l'une « autrement » et l'autre « dans ce cas plutôt », le latin et le gothique conservant la première et le grec la seconde. Cf. aussi l'ancien anglais « an » (si). Monro affirme que l'emploi primaire de $\acute{\alpha}\nu$ et de $\acute{\alpha}\nu$ dans Homère a lieu avec des exemples définis et particuliers, et que l'usage indéfini et général est secondaire. Dans le Nouveau Testament les deux existent, quoique l'usage général soit plus commun. Voy. Marc XI, 19. VI, 56. Souvent $\acute{\alpha}\nu$ est épilé $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\nu$ (Matt. V, 19). Voy. plus de détails dans les phrases conditionnelles et relatives.

2. Qu'est-ce que le mode ? — Le mode est la manière et a rapport à l'affirmation, et non à l'action, comme la voix et le temps. Les terminaisons personnelles limitent l'affirmation ; le mode est en un sens le vêtement de l'affirmation. Quant à la manière d'affirmer, il y a trois sortes possibles d'exposition : précision, doute, commandement. Mais elles ne sont pas d'époque ni de fréquence égales. Les quatre modes représentent réellement

trois points de vue, attendu que le subjonctif et l'optatif sont au fond semblables quant à l'idée. Ces deux modes, et l'impératif en dernier lieu, sont un développement de l'indicatif et de l'ancien injonctif.

3. Exposé positif : indicatif. — Le grec a un mode d'assertion définie. Il s'appelle l'indicatif; ce n'est pas un nom bien choisi, puisque tous les modes indiquent. Avec ce mode on affirme positivement, déterminément, absolument, indubitablement. On a le droit de dire ou non ce qu'on sait être vrai, mais on déclare que c'est une réalité. Le mode, en lui-même, n'a rien affaire avec les faits actuels, mais seulement avec l'exposé de ces faits. La plupart des contre-vérités sont exprimées au mode indicatif. L'indicatif est la manière normale de l'affirmation, à moins qu'il y ait une raison de douter ou de commander. C'est ainsi le mode le plus souvent usité et il a la série la plus complète de temps, quant à l'élément de la durée. L'indicatif se présente toujours pour lui-même. Les modes, comme les temps, ne se prennent pas l'un pour l'autre. L'indicatif est à tel point le mode usuel que quelques grammairiens ne le considèrent pas du tout comme un mode. Il n'a pas de signe de mode distinctif, comme le subjonctif et l'optatif; mais il en est de même de l'impératif. L'indicatif est la manière naturelle d'exprimer une chose, à moins qu'il y ait une raison spéciale d'employer un des autres modes. C'est le mode par excellence, au lieu de n'être pas du tout un mode. Les Grecs employaient l'indicatif selon le génie de leur propre langue. Il faut faire attention de ne pas prendre l'indicatif grec pour l'indicatif anglais, attendu que, en fait, l'indicatif anglais a pratiquement supplanté l'ancien subjonctif. L'application du principe général de l'indicatif se présentera pour chaque cas, si l'on donne au contexte sa véritable valeur. Quelques exemples frappants valent mieux qu'un exposé étendu. Voyez le rôle essentiel du mode indicatif dans *ποιούμεν* (Jean XI, 47), *ἔδει* (Jean IV, 4. Matt. XXIII, 23. XXV, 27), *ἐβουλόμην* (Act. XXV, 22), *ἐραυνᾶτε* (Jean V, 39), *ἀγαπήσεις* (Matt. V, 43), *θέλω* (1 Cor. VII, 7) et *ἤθελον* (Gal. IV, 20), *ἠύχόμην* (Rom. IX, 3), *παράζηλοῦμεν* (1 Cor. X, 22), *ὑψέσθε* (Matt. XXVII, 24).

4. Exposé douteux : subjonctif et optatif. — Le grec a deux modes pour l'affirmation douteuse, le subjonctif et l'optatif. Les noms n'en sont pas distinctifs, car tous deux sont employés dans des significations subordonnées, et l'optatif en outre est usité dans les vœux et dans ce sens il n'est pas le seul mode en usage (voyez l'indicatif). Mais les noms sont justes dans une certaine mesure. Ce sont en réalité des formes différentes du même mode, le mode de l'affirmation hésitante. Comparez le latin qui n'a pas d'optatif, mais un subjonctif passé. En grec le subjonctif est essentiellement primaire et l'optatif essentiellement secondaire, mais la distinction n'est pas toujours observée. La prédilection du Grec pour un exposé vivant rend le subjonctif plus populaire que l'optatif et l'a conservé, en l'agrandissant, après les temps passés de l'indicatif. Il n'y a pas d'ordre de succession de temps, en grec, mais de modes. Mais cette succession de modes n'est pas nécessaire. En fait, dans le Nouveau Testament, c'est exceptionnel, car l'optatif en a presque disparu. En grec moderne il n'existe plus. Dans l'ancien grec parlé, l'optatif n'était pas autant employé que dans les livres. C'était un des luxes du langage, que la langue parlée employait peu. Il paraît à peine dans Plutarque, et ne se trouve que 67 fois dans le Nouveau Testament. L'optatif est mort, comme le subjonctif est en train de le faire en anglais. Dans le Nouveau Testament les vœux pour le futur sont exprimés par l'optatif ou quelquefois par *ῥεῖλον* et le futur indicatif. Les vœux pour le présent sont exprimés simplement par *ῥεῖλον* et l'imparfait indicatif. Les vœux pour le passé sont exprimés par *ῥεῖλον* et l'aoriste indicatif. Le subjonctif remplit le rôle de l'impératif à la première personne, par suite de la perte de cette forme. Quant à l'emploi du subjonctif aoriste dans les défenses, plutôt que celui de l'impératif aoriste, les traces en remontent jusqu'au sanscrit. Mais l'impératif aoriste dans les défenses se rencontre quelquefois dans le Nouveau Testament. La seconde et la troisième personnes sont même employées quelquefois dans le Nouveau Testament pour les questions de délibération. L'indicatif futur est équivoque, parce que l'action est future; aussi n'est-il pas étrange qu'Homère emploie à la fois le subjonctif et l'indicatif

futur pour les exposés futurs. Comparez *ἴνα* et *ἔστω* dans le Nouveau Testament avec soit le subjonctif soit l'indicatif futur. La négation du subjonctif est *μή*; celle de l'optatif est *οὐ* ou *μή*, mais *οὐ* avec l'optatif ne se rencontre pas dans le Nouveau Testament. Il est nécessaire de remarquer que les modes ont précisément la même force dans les membres de phrases indépendantes et dépendantes. La construction particulière du subjonctif et de l'optatif avec différents membres de phrases dépendantes viendra plus tard. Ici, il faut insister sur l'idée de la racine, qui est à la base de tout. En fait, c'est seulement l'idée la plus générale de l'exposé douteux qui sera retenue, car le subjonctif et l'optatif sont peu susceptibles d'une analyse scientifique. Le subjonctif, glisse d'une part, dans le domaine de l'indicatif futur, si toutefois il n'en est pas une variante (voy. Homère), et d'autre part dans la sphère de l'impératif où, en fait, il règne en maître absolu à la première personne. L'optatif n'est pas seulement vœu ou volonté. L'idée de puissance existe aussi et les savants diffèrent grandement sur la question de savoir quelle est l'idée originelle et dans quel rapport sont les deux conceptions. En latin, l'optatif s'évanouit complètement devant le subjonctif, tandis qu'en sanscrit le subjonctif succomba devant l'optatif. Le grec les a développés tous deux parallèlement, quoique l'optatif fût principalement confiné aux livres, comme on l'a remarqué ci-dessus. Le subjonctif est plus commun dans Homère que dans le grec postérieur. Quelques exemples de subjonctif et d'optatif dignes de considération dans le Nouveau Testament sont ici présentés. *Ἐχόμεν* (Rom. V, 1), *γένοιτο* (Gal. VI, 14), *φύγητε* (Matt. XXIII, 33), *εὐξαίμην ἄν* (Act. XXVI, 29), *ἄν θέλοι* (Act. XVII, 18), *μή εἰσενέγκῃς* (Matt. VI, 13), *ποιήσωμεν* (Luc III, 10), *τὸ τίς ἂν εἴη* (Luc IX, 46), *γένηται* (Luc XXIII, 31), *ἐτοιμάσωμεν* (Luc, XXII, 9), *εἴη* (Luc XXII, 23), *παράδω* (Luc XXII, 4), *φάγω* (Luc XXII, 16), *εἵπωμεν* Luc IX, 54. Cf. *ποιήσῃς* Marc X, 35. (Voy. l'infinitif avec *θέλει* au v. 43). Pour *ἄφες ἰδομεν* voy. Matt. XXVII, 49. Comme exemples de *ὄφελον* voy. Apoc. III, 15. Gal. V, 12. 1 Cor. IV, 8.

Exposé de commandement : impératif. — L'impératif est le

mode du commandement, l'affirmation de la volonté de quelqu'un sur un autre. Ce mode est en quelque sorte allié dans la forme à l'indicatif, et, quant au sens, il est un développement d'un indicatif emphatique dans quelques unes de ses formes qui sont identiques à l'indicatif. Comparez l'anglais « you shall » (vous devez). L'indicatif dans cette signification vigoureuse se trouve souvent en grec, ex. *ὀφείθε* (Matt. XXVII, 24). Dans ce passage le devoir de quelques uns est énoncé comme une prédiction. Souvent il est difficile de décider entre l'impératif et l'indicatif, lorsque les formes sont identiques, mais le contexte, en général, tranchera la question, comme dans *ἴστε* (Jac. I, 19 ; Eph. V, 5). D'autres formes de l'impératif sont interjectives (cf. *δεῦτε*, Matt. XI, 28), ou alliées au subjonctif ou à l'ancien injonctif, comme *λύθητε* et formes semblables. D'autres encore ont des terminaisons spéciales. Ainsi l'impératif est somme toute un expédient et une réflexion tardive dans les modes. Le subjonctif aoriste joue son rôle propre dans les défenses de la seconde personne et habituellement de la troisième, comme le subjonctif l'a tenu complètement pour tous les commandements de la première personne. Dans l'impératif, comme avec tous les modes, le sens du mot lui-même et celui du contexte doivent être pris en considération. De là on peut voir comment l'impératif est employé dans *ὀφείθε* (Eph. IV, 25). Cf. aussi *ποιεῖ καὶ ζήσῃ* (Luc X, 28). Au lieu de l'impératif nous avons quelquefois *ἴνα* (Eph. V, 33). La négation de l'impératif est naturellement toujours *μή* comme avec le subjonctif d'après Homère. L'indicatif et l'optatif emploient *οὐ* ou *μή* selon l'idée impliquée. Observez *δός* (Matt. V, 42), *ἄφες ἐκβάλω* (Matt. VII, 4), *λύσατε* (Jean II, 19), *καταδικάζετε* et *ἀπολύετε* (Luc VI, 37), *ἴσθι ἔχων* (Luc XIX, 17), *ὁρᾶτε μηδεὶς γινώσκέτω* (Matt. IX, 31), *ἵστε γινώσκοντες* (Eph. V, 5), *καταβάτω* (Marc XIII, 15), *βάπτισαι* (Act. XXII, 16). Dans 1 Pie. V, 12 observez *εἰς ἣν στήτε*.

CHAPITRE XVIII.

Les Voix.

1. Qu'est-ce que la voix dans le verbe ? Voix c'est *vox*, la partie parlante du verbe, et ce n'est pas un nom mal donné pour sa fonction. La voix a affaire avec le sujet de l'action, le seul dont l'affirmation est faite par le mode.

2. Les noms des voix ne sont pas particulièrement heureux. Tous les verbes expriment l'action ou l'état à toutes les voix, et les verbes qui n'expriment que l'état comme *εἶμι* ont la voix active. Le moyen ne signifie rien de particulier. Si l'idée signifiée par le moyen est qu'il se trouve entre l'actif et le passif, cela n'est pas vrai et le nom donné est faux. Si l'idée a rapport au fait qu'il y a une action réfléchie dans cette voix, cela est vrai, mais le nom donné est alors une pauvre expression. « Voix réfléchie » conviendrait beaucoup mieux à cette idée. Le terme passif n'est pas aussi mauvais, dans le sens originel du mot. Nous nous servirons toutefois de ces termes, parce qu'ils sont en usage.

3. La voix n'a rien affaire par elle-même avec la question de savoir si le verbe est transitif ou intransitif. Ce sujet appartient au verbe individuel et est en réalité une question d'« Aktions-art », et pas du tout de voix. La voix active, par exemple, peut être ou transitive ou intransitive, et souvent le même verbe sera employé tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. La même remarque s'applique au moyen. Quelques verbes, dans ces deux voix, auront plus d'un objet. A la voix passive, le verbe est quelquefois aussi transitif, quoique, dans la nature des choses, il soit plus habituellement intransitif. Cette voix doit être entièrement considérée en dehors de la question de transitif ou intransitif. C'est un autre sujet qui doit être discuté ailleurs.

4. La voix active représente simplement le sujet comme agissant : c'est tout. C'est par suite la voix la plus commune et la plus naturelle à employer. C'est probablement aussi la plus ancienne. Quelques verbes n'ont jamais eu d'autre voix. D'autres verbes ont une voix à un temps et une autre voix à un autre temps. A la vérité, beaucoup de verbes sont plus ou moins défectifs sur ce point.

5. Le moyen fut probablement construit sur l'actif par un redoublement de la terminaison personnelle, *μι* devenant *μᾶμι* = *μῑμι*. Cette explication n'est pas certaine, quelques savants ayant même soutenu que le moyen était la voix la plus ancienne. Mais assurément le moyen était dans la même condition que l'actif sur la plupart des points et il a eu un développement parallèle. L'actif et le moyen ont une série complète de terminaisons personnelles. Dans la voie moyenne le sujet est agissant par rapport à lui-même, et ici encore l'action peut être transitive ou intransitive. Comment le sujet agit par rapport à lui-même, la voix moyenne ne le dit pas. Cela doit être déterminé par la signification du verbe et par le contexte. Le sujet peut être représenté comme faisant une certaine chose de lui-même, par lui-même, sur lui-même, pour lui-même, etc. La nuance précise de la force de l'expression vient du contexte et du mot lui-même. Le pronom réfléchi est quelquefois employé dans le Nouveau Testament avec le moyen, bien que ce ne soit pas nécessaire. En anglais, le pronom réfléchi est le seul procédé par lequel l'idée du moyen puisse être exprimée.

6. Le passif représente le sujet comme subissant une action. Le passif est postérieur à l'actif et au moyen et n'a pas développé de terminaisons personnelles distinctes. Dans la plupart des cas, pareil à un parasite, il a usé des terminaisons du moyen, comme partout en latin. Au futur passif, il y avait un suffixe spécial *θη* (*ε*) comme à l'aoriste passif, lorsque les terminaisons de l'actif étaient employées. C'est une curieuse perversion des faits et une ironie du destin que les grammairiens aient si longtemps consi-

déré le moyen comme un intrus. Quelques langues cependant n'ont jamais développé de passif, le copte par exemple (1). Le sanscrit a le commencement le plus simple du passif dans une conjugaison, tandis que l'actif et le moyen sont en pleine force. L'anglais ne peut exprimer le passif que par le verbe auxiliaire "to be" (être) avec le participe.

7. L'histoire du moyen et du passif a été des plus intéressantes dans la langue grecque. Originellement il n'y avait pas de passif. Le dialecte béotien emploie très rarement le passif. En grec moderne il y a un petit nombre de moyens distincts, tant le passif s'est complètement emparé du moyen. Dans le Nouveau Testament le moyen disparaît déjà devant le passif. Dans *μὴ φοβηθῆτε αὐτούς* (Matt. X, 26) la forme passive est employée, mais non l'idée passive. De même aussi le fréquent *ἀποκριθεὶς* (Matt. III, 15). Dans Homère il n'y a pas de futur passif et le second aoriste passif est rare. L'aoriste moyen et l'aoriste passif ne sont pas toujours distincts dans Homère, ex. *ἔβλητο* (il fut frappé). Cf. Sterrett, *Homer's Iliad, The Dialect of Homer*, p. 27. Tout cela est d'accord avec le développement du passif tiré du moyen et de l'actif.

8. Le terme déponent appliqué au moyen et au passif est tout-à-fait erroné. Beaucoup de temps étaient défectifs et ne développaient pas de formes à toutes les voix. Aussi n'est-il pas juste de dire qu'ils ont *déposé* (*depono*) ce qu'ils n'ont jamais possédé. Toutefois, pareillement à ce qui a eu lieu entre le moyen et le passif, ainsi qu'on l'a montré plus haut, le moyen disparut peu à peu et le passif usurpa à la fois sa forme et sa fonction. Mais le terme de déponent n'est pas habituellement appliqué à ce cas particulier. Les exemples suivants serviront d'illustration aux voix dans le Nouveau Testament :

(1) Il est à remarquer que dans les langues sémitiques, l'emploi des passifs, qui existent pour la plupart des formes verbales, est extrêmement restreint.

(Note du traducteur.)

1 Cor. V, 11 (*ἐγραψα, συναναμείγνυσθαι, ὀνομαζόμενος*) ; VI, 7 (*ἀδικεῖσθε*) ; VI, 11 (*ἀπελούσασθε, ἡγιασθήτε*) ; XIII, 12 (*γινώσκω, ἐπιγνώσκει, ἐπεγνώσθη*) ; Luc XX, 11 (*προσέθετο*) ; XX, 13 (*ἐντραπήσσονται*) ; Matt. XXVII, 5 (*ἀπήγγεστο*) ; Matt. XXVII, 24 (*ἀπενίψατο*) ; Marc XIV, 47 (*σπασόμενος*) ; XIV, 65 (*ἤρξαντο*) ; Luc II, 5 (*ἀπογράψασθαι*) ; Act. XXII, 16 (*βάπτισαι*) ; Act. XII, 8 (*ζῶσαι καὶ ὑπόδησαι*) ; Gal. II, 7 (*πεπίστευμαι*) ; 2 Thess. II, 15 (*ἐδιδάχθητε*) ; Matt. IX, 38 (*δεήθητε*) ; Matt. X, 9 (*κτήσησθε*) ; X, 28 (*φοβηθήτε*) ; Tite II, 7 (*σεαυτὸν παρεχόμενος*).

CHAPITRE XIX.

Les temps.

1. Le nom de *temps* est une méprise. La durée n'en est pas l'idée fondamentale. Ce nom ne représente pas l'idée originelle et essentielle. La durée appartient seulement au mode indicatif en grec par voie indirecte, et ce n'est pas l'idée principale dans l'indicatif. Dans les autres modes la durée n'est pas exprimée, elle est seulement énoncée par la relation avec les autres parties de la phrase et par le contexte. En latin elle paraît aussi au subjonctif. L'idée de la durée est positivement un développement secondaire dans le temps greffé sur l'idée principale. Cf. Delbrueck, *Grundlagen*, p. 80.

2. Mais qu'est-ce que l'idée fondamentale dans le temps ? L'état de l'action est l'idée générale du temps, et pas simplement une idée additionnelle, comme le prétendent Hadley et Allen. C'est l'idée originelle et générale du temps.

3. Il y a trois notions distinctes de la durée de l'action, qu'on trouve dans tous les modes, à savoir : action incomplète, complète, indéfinie. Ces trois conceptions renferment toutes les sortes d'action qu'il y ait quant à la durée. A l'indicatif, où la durée est aussi exprimée, il a pu y avoir chacune de ces trois conceptions dans les formes distinctes du passé, du présent et du futur. En fait, les conceptions existent, mais c'est seulement au passé qu'il y a l'expression distincte des trois temps. Ces notions sont employées, cependant, au présent et au futur, mais non avec des temps séparés. Le temps dans le Nouveau Testament est employé d'accord avec le véritable idiome grec, sauf que la notion hébraïque a parfois déterminé le point de vue dans la traduction grecque. Mais dans le grec du Nouveau Testament un temps n'est pas employé pour un autre. C'est une abomination de grammaire.

Nous devons nous garder d'expliquer les temps grecs par la traduction anglaise.

Le temps pour l'action indéfinie est l'aoriste ; les temps pour l'action incomplète sont le présent, l'imparfait et le futur ; les temps pour l'action complète sont le présent parfait, le passé parfait (plus-que-parfait) et le futur parfait.

4. Ici encore nous devons insister sur la nécessité d'envisager le temps grec au point de vue grec et non au point de vue allemand ou anglais. Chaque temps grec a sa signification et est employé pour exprimer cette idée. La grammaire historique est indispensable à la grammaire exégétique et la meilleure grammaire exégétique maintient le point de vue grec. Il n'est pas nécessaire d'angliciser l'idiome grec pour le comprendre ; faire cela est plutôt empêcher la véritable compréhension, car l'étudiant sentira inévitablement que le grec devra être comme l'anglais. L'anglais sera l'étalon et le grec s'élèvera ou s'abaissera selon qu'il lui ressemblera ou non. Si la syntaxe grecque n'est pas comprise en tant que grecque, elle n'est pas vraiment comprise.

5. **Action indéfinie — aoriste.** — L'aoriste est présenté le premier, parce qu'il est normalement la forme la plus ancienne du verbe grec. L'aoriste et le présent dans beaucoup de verbes ont le même radical, ex. $\varphi\eta\mu\iota$. Cf. $\tilde{\epsilon}\varphi\eta\nu$ avec $\tilde{\epsilon}\sigma\tau\eta\nu$. Ce qu'on appelle le second aoriste est plus ancien que le premier aoriste. La racine du verbe se trouve au second aoriste, si le verbe a ce temps. Les temps grecs paraissent avoir été construits autour du second aoriste. L'aoriste est le temps le plus simple comme idée. C'est l'action indéterminée, $\acute{\alpha}\omicron\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$, à la fois comme durée et prolongation de durée. L'augment (exemple de pré-flexion) à l'indicatif indique la durée passée, mais le temps comme temps n'implique pas de durée. C'est une simple action sans qu'elle soit représentée comme incomplète ou complète. Elle peut être en fait l'une ou l'autre, mais l'aoriste ne le dit pas. Le grec est « une langue aimant l'aoriste » (Broadus). Un exposé à l'indicatif serait naturellement à l'aoriste, à moins qu'il y ait une raison pour le

mettre à quelque autre temps, et de même pour les autres modes. Si l'action n'est pas décrite comme complète ou incomplète, mettez-la à l'aoriste. Les exposés généraux ou les exemples sont souvent à l'aoriste, et c'est à vous de tirer la déduction. Ceci est vraiment un aoriste représentatif. Quelques verbes à significations spéciales auront différentes nuances de sens à des temps divers, et cela est tout naturel. C'est l'idée du temps, plus la signification du verbe. Dans l'indicatif, l'aoriste est un temps passé à cause de l'augment ; au participe, il est contemporain, ou par suggestion, passé ou futur ; il est par suggestion passé ou futur aux subjonctif, optatif, impératif et infinitif. L'infinitif dans le discours indirect a le temps passé seulement par suggestion. Mais dans toute cette diversité quant au temps, l'idée de simple action est toujours présente. L'aoriste n'est pas employé « pour » le parfait présent, le parfait passé ou le présent. Hadley et Allen expliquent ici le grec par l'anglais. Voyez la force exacte de l'aoriste grec dans chaque cas. Cette force est bien figurée par Moulton (*Prolegomena*, p. 109) comme représentant un point. La chose à se mettre dans l'esprit c'est que l'aoriste *représente* l'action comme un point. En lui-même il peut avoir continué pendant un long temps. C'est précisément l'idée de l'aoriste (action indéfinie) qu'il ne distingue pas si l'action est complète ou incomplète. Il peut s'agir de l'une ou de l'autre. Prenez οἰκοδομήθη (Jean II, 20) par exemple, qui embrasse l'espace de 46 ans comme « point ». C'est ici qu'intervient fort bien l'« Aktionsart ». La signification particulière du mot lui-même peut accentuer le commencement, la fin, ou l'action comme un tout. Les grammairiens allemands ont donné des noms spéciaux aux idées résultantes, c'est-à-dire à l'aoriste, plus la signification du mot. Pour le commencement ils prennent le mot d'idée *ingressive*, ex. νοσῆσαι (tomber malade), pour la fin celui d'idée *effective*, ex. τελέσαι (achever) ou πληρῶσαι (Matt. V, 17), pour l'acte comme un tout celui d'idée *constative* (ce n'est pas un terme bien heureux), ex. ζῆσαι (vivre). Quelquefois le même mot peut être employé pour chacune de ces idées, ex. βάλειν qui peut être « laisser envoler » ou simplement « jeter » (Moulton, *Prolegomena*, p. 130). Ainsi dans l'aoriste l'idée du

temps est combinée avec l'idée du mot. On peut ajouter qu'à l'indicatif passé, au subjonctif, à l'optatif, à l'impératif positif, l'aoriste est le temps employé naturellement, à moins que l'accent soit mis sur les idées d'incomplet ou de complet. Les temps grecs ne sont pas toujours faits du même radical. Les exemples suivants montreront l'aoriste dans le Nouveau Testament : Matt. III, 17 (εὐδόκησα) ; Matt. XXV, 5 (ἐνύσταξαν) ; Matt. IX, 18 (ἐτελεύτησεν ; observez ἄρτι) ; Matt. XII, 28 (ἔφθασεν) ; Marc XI, 24 (ἐλάβετε) ; Matt. XXIII, 2 (ἐκέθισαν) ; Jean X, 38 (γινώτε, mais cf. γινώσκητε) ; Luc I, 30 (εὖρες) ; II, 48 (ἐποίησας) ; XVI, 4 (ἐγνων, μετασταθῶ) ; XXIII, 19 (ἦν βληθείς) ; XXIV, 17 (ἐστάθησαν) ; Jac. I, 11 (ἀνέτειλεν) ; I, 24 (ἐπελάθετο) ; Rom. III, 23 (ἡμάρτον) ; XV, 15 (ἔγραψα) ; Marc V, 39 (ἀπέθανεν) ; V, 42 (ἀνέστη, mais notez περιεπάτει) ; 1. Cor. VII, 28 (ἡμάρτες). Dans Luc XXIII, 19 (ἦν βληθείς) nous avons le participe aoriste avec ἦν.

6. Action incomplète (présent, imparfait et futur.) — Le présent et le futur sont nommés au point de vue du temps, tandis que l'imparfait est nommé au point de vue de l'état de la durée. Il aurait été bien préférable d'avoir tous les noms conformes. L'imparfait en grec est un passé imparfait, le présent est un présent imparfait, le futur, un futur imparfait. Mais il devrait être noté que le présent de l'indicatif est souvent aussi aoristique et que le futur est habituellement ainsi. A l'indicatif, il n'y a pas de claire distinction entre l'action indéfinie et l'action incomplète, au présent et au futur. Dans les autres modes, le présent est plus affranchi de cette complication. L'idée d'incomplet ou d'action linéaire court à travers tous les modes et est une variante de la notion d'aoriste. Voyez la formation du présent du radical de l'aoriste. L'idée d'un temps concernant l'action incomplète n'apparaît, à proprement parler, qu'à l'indicatif où se rencontrent les trois faces de la durée. Le subjonctif n'a pas de temps qui lui soit propre, et il n'a que le présent pour la notion d'incomplet. Ce qu'on appelle le futur du subjonctif est un développement postérieur. L'optatif est dans une situation semblable, sauf qu'ici, dans l'ancien grec, il y a un futur de l'optatif, qui, toutefois n'est

employé que dans le discours indirect, lorsque, dans le discours direct, le futur de l'indicatif est usité. Cet optatif futur ne se rencontre pas dans le Nouveau Testament. La même chose est vraie de l'infinitif, l'infinitif futur représentant l'indicatif futur, excepté avec μέλλω, où il y a une idée future dans le mot (mais μέλλω emploie aussi les infinitifs présent et aoriste). Le participe futur correspond à l'indicatif futur par suggestion, spécialement avec l'idée de but dans le contexte. Mais c'est une construction très rare dans le Nouveau Testament. Il n'y a pas d'impératif futur. Ainsi, la notion d'incomplet à l'imparfait ou au passé est limitée à l'indicatif; il en est presque de même de la notion d'incomplet au futur, si le discours indirect est dans la pensée. Le présent est le temps normal pour la notion d'incomplet dans tous les modes. Le radical de l'imparfait est le même que celui du présent.

(a) Le présent.

Ainsi le temps présent exprime l'action incomplète, action qui, dans un cas donné, peut être momentanée, prolongée, simultanée, descriptive, répétée, accoutumée, essayée, interrompue ou commencée, selon la nature du cas ou le sens du verbe lui-même. Dans la narration vivante, l'action incomplète passée ou future peut être conçue et mise à l'indicatif présent. Ce n'est pas du tout une particularité de la langue; c'est simplement une imagination vive qui change son point de vue. Il n'y a pas à faire d'effort distinct pour présenter l'idée aoriste au temps présent (indicatif). Cette idée est englobée dans le temps présent sans distinction. Quelquefois l'idée d'incomplet est intensifiée par l'emploi du verbe εἰμί avec le participe, comme en anglais et en hébreu. Ce qu'on appelle le présent historique, au milieu des aoristes et imparfaits, est précisément cette vive imagination du narrateur qui s'applique avec plus de soin à la peinture qu'il fait (1). Ce n'est pas le présent employé pour d'autres temps.

(1) En hébreu, un phénomène analogue se produit avec ce qu'on appelle le *we* (*we* = conjonction *et*) *consécutif* qui transforme le temps parfait, auquel il est préfixé, en imparfait sémitique (= ici présent de nos lan-

On s'attend à voir se lever l'auditeur ou le lecteur pour admirer la peinture. La même chose est vraie du présent au milieu des futurs. Quelques verbes indiquent naturellement l'action future, comme εἶμι. En effet quelques temps futurs comme εἶμι, πίομαι ne sont que des présents vivants. Dans Homère, la chose est bien connue, les thèmes du présent et de l'imparfait ne sont pas toujours différenciés de l'aoriste. Le présent périphrastique n'est pas rare. Une autre chose à noter à propos du présent, c'est l'effet des prépositions sur le mot (de nouveau l'*Aktionsart*). Il est regrettable que le terme de *perfective* (qui rend parfait) soit appliqué par les nouveaux grammairiens à cet effet de quelques prépositions en composition. Cet effet n'a rien de commun avec le temps parfait, et ce terme introduit nécessairement quelque confusion. Si ἐργάζεσθαι signifie « travailler », κατεργάζεσθαι (Phil. II, 12) signifie « travailler avec soin ». De même γινώσκειν signifie « connaître », ἐπιγινώσκειν « connaître complètement ». La liste peut être facilement étendue. Parfois le verbe simple représente l'idée incomplète, comme θνήσκειν (être mourant), tandis que l'aoriste composé embrasse le tout, comme ἀποθανεῖν (mourir). Voyez καταλῦσαι (Matt. V, 17). Les exemples suivants du temps présent montreront bien l'usage du Nouveau Testament : Matt. II, 4 (γεννᾶται); III, 1 (παράγινεται); III, 10 (κεῖται); III, 15 (πρόπον ἐστίν); V, 25 (ἴσθι εὐνοῶν, εἰ); VI, 2 (ποιοῦσιν, ἀπέχουσιν); XXV, 8 (σβέννυνται); XXVI, 18 (ποιῶ); XXVII, 33 (ἐστὶν λεγόμενος); Marc XI, 23 (γίνεται); Luc XVII, 6 (ἔχετε); XVIII, 12 (κτῶμαι); XIX, 8 (δίδωμι); XIX, 17 (ἴσθι ἔχων); XXII, 23 (εἴη); XXII, 24 (δοκεῖ); Jean III, 15 (ἐχῆ); X, 32 (λιθάζεστε); X, 38 (πιστεύετε, γινώσκητε); XIV, 3 (ἔρχομαι); Hébr. III, 12 (βλέπετε); Apoc. I, 18 (ζῶν εἰμι); Marc IV, 38 (ἀπολλύμεθα).

gues. Dans la narration, en parlant d'un fait passé, l'Hébreu, grâce à son imagination ardente, se le représente d'une manière si frappante qu'il le raconte comme un événement actuel. En hébreu, le même fait se passe pour la transformation, au moyen du *we* préfixé, de l'imparfait sémitique (= ici futur) en parfait, en parlant des actions à venir. (*Note du traducteur*).

(b) L'imparfait.

L'imparfait exprime de même l'action incomplète qui, dans un cas donné, peut être momentanée, simultanée, prolongée, descriptive, répétée, accoutumée, interrompue, essayée ou commencée, suivant le contexte ou le sens du verbe. Trop a été dit sur les temps grecs et on n'a pas porté toujours suffisamment l'attention sur le sens du verbe lui-même. Cligner les yeux, par exemple, est évidemment différent quant à la longueur de la durée de prendre un repas ou vivre une vie. En ne perdant de vue ni ce point, ni le contexte, on constatera que l'imparfait grec est toujours fidèle à son idée fondamentale. Le participe avec εἰμί est très commun dans le Nouveau Testament, spécialement dans Luc. L'imparfait est le temps descriptif de la narration et varie la monotonie de l'aoriste. Il met de la vie dans l'histoire comme le présent. Quelques imparfaits qui sont très communs comme ἔλεγεν ne diffèrent peut-être pas, quant au radical, d'un ancien aoriste second (cf. ἔλαβεν). En anglais, on doit employer le verbe auxiliaire et le participe si l'on veut accentuer l'idée linéaire soit dans le passé, le présent ou le futur. Dans Matt. IX, 24 notez avec soin ἀπέθανεν, καθεύδει, κατεγέλων. Le sens du mot (*Aktions-art*) est à observer aussi à l'imparfait. Il est intéressant de comparer les imparfaits avec les aoristes ou les parfaits dans la même phrase et de trouver la raison de la différence. Examinez ces exemples du Nouveau Testament : Matt. III, 6 (ἐβαπτίζοντο) ; III, 14 (διεκώλυνεν) ; XXVI, 55 (ἐκκαλεζόμεν) ; XXVII, 30 (ἔτυπτον) ; Marc XII, 41 (ἐθεώρει) ; XIV, 61 (ἐσιώπα) ; XIV, 72 (ἐκλαίεν) ; XV, 6 (ἀπέλυεν) ; XV, 23 (ἐδίδουν) ; Marc V, 13 (ἐπνίγοντο) ; Luc I, 21 (ἦν προσδοκῶν ; cf. I, 22, ἦν διανεύων) ; I, 59 (ἐκάλουν) ; XVII, 10 (ὠφεύλονεν) ; XVII, 27 (ἦσθιον, etc.) ; XXIII, 12 (προὔπῃρχον ὄντες) ; Jean XXI, 18. (ἐζώννυσ, etc.) ; Act. XVIII, 4 (ἐπειθεν) ; XXVII, 18 (ἐποιοῦντο) ; Eph. V, 4 (ἀνῆγεν) ; Act. XXII, 22 (καθῆγεν) ; Matt. XXIII, 23 (ἔδει) ; Luc XXIV, 26 (ἔδει) ; Matt. XXV, 5 (ἐκάλεισεν).

(c) Le futur.

Le futur présente de même une action incomplète qui, dans un cas donné, peut être momentanée, simultanée, prolongée, des-

criptive, répétée, accoutumée, interrompue, essayée ou commencée, selon la nature du cas ou le sens du verbe. Le futur avec εἰμί et le participe est très commun. L'optatif futur ne se rencontre pas dans le Nouveau Testament, comme nous l'avons dit plus haut. Comme au présent, de même au futur il n'y a pas d'expression distinctive de l'action aoristique. Le fait même de l'avenir répand une atmosphère d'indéfiniité autour de beaucoup de verbes au temps futur. La volonté de l'orateur ou de l'écrivain pénètre souvent profondément dans le ton et la force exacte du verbe au futur. Comparez en anglais *shall* et *will*. Le seul moyen d'accentuer l'idée d'incomplet au futur est d'employer εἰμί avec le participe, comme au temps présent. Il y a toutefois ici cette différence : au futur, l'idée est habituellement aoristique (ἀόριστος, indéfini). Cela est dû en partie à la nature du fait, attendu que tout événement futur est plus ou moins incertain. Mais il y a une autre raison de l'origine du temps lui-même. Il est probablement une variante de l'aoriste subjonctif, comme l'indique l'usage d'Homère (Cf. Giles, *Manual*, etc., p. 446 s. s.). Mais Giles pense aussi que le futur aryen et letto-slavon en *-syo* (cf. *go* en anglais et *na* en copte) peut être également discerné. Mais le résultat, c'est que le futur indicatif et l'aoriste subjonctif ne diffèrent pas beaucoup dans l'usage actuel. De là, dans le Nouveau Testament, l'emploi de l'un et de l'autre avec ἐάν, ἵνα, μή ποτε, etc. Ici il y a bien une différence, quoique légère. Le subjonctif est une affirmation douteuse dans le temps présent, tandis que le futur indicatif est une affirmation positive dans le temps futur. Quelques futurs ne sont que des variantes du présent de l'indicatif (cf. εἰμι et ἐρχομαι), dues à la vive réalisation d'un événement futur dans le présent. Voy. Delbrueck. Le futur périphrastique est commun en sanscrit. En grec moderne θέλω et l'infinitif (cf. l'anglais) est le procédé le plus fréquent. Dans le Nouveau Testament, θέλω n'a pas encore été affaibli en un simple futur comme l'anglais "will" et "shall". Dans un passage comme Jean VII, 17, il faut insister sur la pleine force de θέλω. Cf. θέλετε ἀπολύσω (Matt. XXVII, 17) avec le grec moderne. Μέλλω apparaît dans le Nouveau Testament principalement avec l'aoriste ou le présent de l'infinitif

(Matt. XI, 14. Rom. VIII, 18) et, aussi avec l'infinitif futur (Act. XI, 23); des formes comme *πίομαι* (Luc. XVII, 8) mettent en lumière l'origine aoristique du futur. Un exemple comme *ἄγιοι ἔσσεσθε* (1 Pie. I, 16) a la force impérative. Mais quelque variées que soient les sources du futur, il est certain que c'est un développement postérieur des temps. Le futur avec négation peut correspondre à une prohibition. Le participe futur n'est pas commun dans le Nouveau Testament. Voici d'autres exemples de l'usage du Nouveau Testament : Matt. I, 21 (*καλέσεις*); III, 11 (*βαπτίσει*); VI, 5 (*οὐκ ἔσσεσθε*); X, 22 (*ἔσσεσθε μισούμενοι*); XII, 21 (*ἐλπιούσιν*); XVI, 22 (*ἔσται*); XXI, 41 (*ἀπολέσω*, cf. *ἀπολω* 1 Cor. I, 19); XXVII, 24 (*ᾗψεσθε*); Luc I, 20 (*ἔση σιωπῶν*); XII, 8 (*ὁμολογήσει*); XVI, 3 (*ποιήσω*); Phil. I, 18 (*χαρήσομαι*); Luc XXI, 19 (*κτήσεσθε*); Hébr. XI, 32 (*ἐπιλείψει*).

7. Action achevée (*parfait présent, parfait passé, parfait futur*).

— Le temps parfait se trouve dans tous les modes, quoique naturellement il ne doit pas se rencontrer souvent aux subjonctif, optatif et impératif. Dans le Nouveau Testament, le parfait optatif est absent, et au subjonctif on le trouve seulement sous la forme périphrastique. Le parfait impératif est tout-à-fait tombé en désuétude dans le Nouveau Testament. La *κοινή* correspond à cette situation. Mais le parfait à l'infinitif et au participe est très commun. Il exprime toujours le même sens, l'action achevée. Des différences dans l'idée résultante se produisent aussi dans ce temps, provenant du sens du verbe et du contexte. L'action peut avoir été terminée il y a un instant, ou il y a mille ans. L'action peut être représentée comme justement finie, ou en train d'être finie. Le temps se prête naturellement à ces diverses applications. L'idée résultante peut être un état ou une condition. Cela dépend de l'orateur ou de l'écrivain de savoir comment il veut présenter une action, soit inachevée, soit achevée, soit indéfinie. Il choisit le temps qui représentera son idée. Aucun homme de sens n'emploie un temps quand il pense à un autre temps. Ce serait du jargon. Mais au subjonctif, à l'optatif et à l'impératif, le choix se fait pratiquement entre l'aoriste et le

présent. Des écrivains différents varient grandement dans l'usage de l'aoriste et du présent. Il est vrai qu'en sanscrit, lorsque l'aoriste disparaît, le parfait est employé avec une fréquence croissante. En latin la distinction, quant à la forme, entre l'aoriste et le parfait a complètement disparu, mais l'idée de l'aoriste fut conservée dans la forme du parfait (aoriste), comme on le voit par l'ordre des temps dans un membre de phrase dépendant. On ne peut pas conclure du fait que le grec emploie présents, aoristes, imparfaits et parfaits dans des membres de phrase parallèles, que ces temps sont équivalents. Le grec aime la variété. L'écrivain ou l'orateur a pleine liberté de changer son point de vue, et il attend de l'auditeur ou du lecteur qu'il fasse la même chose. L'uniformité appartient aux grammairiens de profession, non au langage vivant. Quelque vrai qu'il soit que le grec byzantin, sous l'influence du latin, mélange les formes de l'aoriste et du parfait (non la signification des temps), cela ne peut être dit avec raison être vrai du grec du Nouveau Testament. Il y a une triple histoire du redoublement en grec. Avec l'aoriste, le redoublement est intensif, ex. *ἡγαγον*, avec le présent il est continu, ex. *δίδωμι*, avec le parfait il est achevé dans l'idée, ex. *δέδωκα*. Le redoublement est l'effort pour exprimer l'idée de complet dans la forme du verbe et il existe dans tous les modes.

(a) Le présent parfait.

C'est le temps type pour l'action achevée; il existe à tous les modes. Dans le Nouveau Testament le parfait optatif ne se rencontre pas, mais on trouve quelques exemples de subjonctif périphrastique outre *εἰδῶ* (1 Tim. III, 15). Le parfait impératif est rare, quoique le parfait infinitif et le parfait participe soient communs. Le présent parfait n'est pas employé pour le plus que parfait, l'aoriste, le présent ou le futur. Pour rendre le style plus vivant, un écrivain l'emploiera quelquefois au milieu d'autres temps, mais il agit ainsi de propos délibéré pour donner plus de vie. Il ne désire pas prendre le présent parfait pour un aoriste. L'usage de *εἶμι* avec le participe parfait est plutôt commun dans le Nouveau Testament. Le présent parfait avec

redoublement est probablement dérivé du présent itératif. Nous ne connaissons pas l'origine des thèmes *-α*. L'existence de *οἶδα*, *λέλοιπα*, etc. peut indiquer que quelques thèmes redoublés en *-α* donnent la forme pour la plupart des parfaits. Le grec moderne a complètement laissé tomber le parfait redoublé sauf au participe passif. A la place, *ἔχω* et l'infinitif aoriste (*ει*, non *αι*) est employé, ex. *ἔχω λύσει*, tout-à-fait comme en anglais. L'ancien grec a déjà commencé à employer *ἔχω λύσας*. Ce processus analytique est caractéristique de la *κοινή* et de même du Nouveau Testament (spécialement Luc). Le parfait présent en grec ne dit pas que l'acte a été justement achevé. Cela peut être vrai ou non. Ici encore la signification du verbe lui-même et le contexte doivent être considérés avec soin (*Aktionsart*). L'idée résultante sera due au temps, plus à l'idée spéciale du verbe. Chaque temps a ainsi un certain degré de jeu dans l'usage, quoique l'idée du temps lui-même demeure stable. L'idée d'accomplissement peut ainsi avoir une application immédiate ou éloignée; elle peut accentuer l'état permanent de l'accomplissement pour une longue période ou simplement la situation présente; elle peut exprimer le résultat immuable ou mettre seulement l'accent sur la conséquence actuelle. Il n'est pas possible d'adapter le parfait grec à l'usage anglais. Voyez une bonne étude de ce sujet dans Plummer (*On Luke*, p. 424). Les Grecs employaient l'aoriste là où, en anglais, nous préférons le parfait, et *vice versa*. Chaque langue a son point de vue particulier. Les exemples suivants montreront l'usage du Nouveau Testament : Matt. III, 2 (*ἤγγικεν*); Matt. XXV, 24 (*εἰληφώς*, contraste avec *λαβών* verset 20); IV, 7 (*γέγραπται*); XIII, 46 (*πέπρακεν*, cf. *εἶχεν*); Marc IV, 33 (*πεφύμισο*); XV, 44 (*τέθνηκεν*); Luc I, 22 (*ἑώρακεν*); IV, 6 (*παράδοδοται*); V, 23 (*ἀφρέονται*); V, 32 (*ἐλήλυθα*); XIV, 8 (*ἡ κεκλημένος*); XIV, 18 (*ἔχε με παρητημένον*); XVI, 26 (*ἑστῆρικται*); XX, 6 (*πεπεισμένος ἐστίν*); Jean V, 36 (*ἀπέσταλκε*); V, 45 (*ἠλπίζατε*); XVI, 28 (*ἐλήλυθα* et notez *ἐξῆλθον*); XVII, 6 (*τετήρηκαν*); XIX, 22 (*γέγραφα*); 1 Cor. XV, 4 (*ἐγγήγεσται*); Hébr. V, 12 (*γεγόνατε ἔχοντες*); VII, 23 (*εἰσὶν γεγονότες*); Jac. I, 24 (*ἀπελήλυθεν*); 2 Cor. I, 9 (*πεποιθότες ὄμεν*); Apoc. V, 7 (*εἰληφεν*); Marc V, 4 (*δεδέσθαι*). Cf. aussi Marc V, 19 et Luc XII, 35.

(b) **Plus-que-parfait.** — L'augment (le signe du temps passé) n'est pas toujours employé dans le Nouveau Testament (voy. Homère). Ce temps n'est pas aussi commun que l'aoriste indicatif, parce qu'il n'était pas aussi souvent désiré d'accentuer l'action achevée dans le temps passé. Ce temps, en tant qu'idée absolue du temps passé, est limité à l'indicatif. Il ne fut jamais très commun en grec, à dire vrai, de même que le parfait subjonctif, optatif et impératif n'eurent jamais beaucoup de vogue. Le dialecte béotien n'a pas le plus-que-parfait. En *κοινή* le plus-que-parfait indicatif est beaucoup plus en évidence que les parfaits aux autres modes. Dans la pratique, en dehors de l'indicatif, le grec employait l'aoriste ou le présent et seulement occasionnellement le parfait. A l'indicatif, le futur était presque entièrement indiqué par un seul temps, le présent par deux, le passé par trois quoique l'aoriste et l'imparfait se présentassent en face du plus-que-parfait. L'aoriste était employé pour le temps passé à l'indicatif, cela allait de soi, à moins qu'il y eût un désir spécial de mettre l'accent sur l'inaccomplissement ou sur l'accomplissement de l'action. Quand par suite le plus-que-parfait est employé, l'accomplissement dans le passé est distinctement accentué. Mais, en règle générale, le Grec ne s'inquiétait pas avec tant de soin de savoir s'il sortait de la relation de temps. Le simple aoriste exposait l'histoire dans sa suite, et quant au reste, on pouvait le voir soi-même. La forme périphrastique apparaît occasionnellement. Examinez ces exemples du Nouveau Testament : Matt. VII, 25 (*τεθμελίωτο*), XXVI, 43 (*ἦσαν βεβαρημένοι*); Marc XIV, 44 (*δεδώκει*), XVI, 9 (*ἐκβεβλήκει*); Luc IV, 29 (*ῥοδόμητο*), V, 17 (*ἦσαν ἐληλυθότες*), VIII, 29 (*συνηράκει*), XV, 24 (*ἦν ἀπολωλώς*), XVI, 20 (*ἐβέβλητο*); Jean VI, 17 (*ἐγγόνει*; notez la grande variété de temps dans les versets 16-21), XI, 44 (*περιεδέδετο*), XVIII, 5 (*ιστήκει*); Act. XIV, 23 (*πεπιστεύκεισαν*), XX, 16 (*κεκρίκει*), XXI, 29 (*ἦσαν προεωρακότες*; notez *εἰσήγαγεν* et *κεκοίνωκεν* dans le précédent verset).

(c) **Le futur parfait.** — Ce fut toujours un temps rare et il est presque tombé en désuétude dans le Nouveau Testament. Il n'est

pas souvent nécessaire pour exprimer une action achevée dans l'avenir. Les quelques rares exemples qu'on en trouve dans le Nouveau Testament sont limités à l'indicatif. L'un (κεκράξουσιν) dans Luc XIX, 40 (1) n'est pas confirmé par Aleph, B, I, et n'est pas dans le texte de Westcott et Hort. Les autres exemples sont des futurs périphrastiques avec εἰμί, sauf εἰδήσω dans Hébr. VIII, 11, et cela d'après les Septante. Les deux anciens parfaits futurs grecs actifs (ἐστῆξω et τεθνήξω) n'apparaissent pas dans le Nouveau Testament. Comme exemples de conjugaison périphrastique voyez : Matt. XVI, 19 (ἐσται δεδεμένον), Luc XII, 52 (ἐσονται διαμυημένοι), Hébr. II, 13 (ἐσομαι πεποιθώς).

(1) Ce devrait être κεκράζονται.

CHAPITRE XX

Propositions coordonnées et subordonnées. Conjonctions.

1. Qu'est-ce qu'une proposition (angl. *sentence*) ? La réponse en termes grammaticaux n'est pas aussi aisée qu'elle paraît au premier abord. Le mot *sententia* signifie une pensée, une opinion exprimée. L'objet du langage est supposé être d'énoncer une pensée, ou de la cacher. Un mot ou une phrase qui énonce une idée claire et complète est une proposition (angl. *sentence*). Le verbe est-il essentiel à la proposition ? Quelques grammairiens le pensent, mais ce n'est pas toujours vrai. Le verbe est le mot principal dans une proposition, et il est habituellement exprimé, mais pas toujours. Ce n'est pas seulement la copule ἐστίν qui quelquefois est absente. Tout verbe peut être absent, si le sens est clair sans lui. Lorsque les marins crient « une voile ! une voile ! » c'est une idée très claire.

2. La proposition simple s'est formée autour du verbe. Le sujet et le prédicat sont devenus les foyers de la proposition. Chacun d'eux peut être ou peut n'être pas amplifié par les diverses parties du langage ou par des attributs. L'enfant fait des progrès quand il place les mots ensemble. La proposition peut être longue ou courte.

3. La coordination des propositions est l'étape suivante du langage. Deux propositions sont ou bien placées côte à côte avec des chaînons de liaison (véritables conjonctions), ou en opposition l'une à l'autre (particules disjonctives). La coordination (conjonctions paratactiques) fut la première et toujours la plus fréquente méthode pour unir les propositions. Dans le Nouveau Testament, l'usage de la κοινή est peut-être accru dans ce sens particulier par l'emploi de καί, comme en hébreu *waw* (et), quoi-

que pas autant que dans les Septante. Καί est aussi fréquent que τέ est peu commun dans le Nouveau Testament. Té est employé surtout dans Luc (spécialement Actes), ex. Luc II, 16 (τέ-καί), XXI, 11, etc. En outre τέ-καί se trouve : seul (Act. I, 15), avec δέ (Act. XIX, 2), et avec un autre τέ (Act. II, 46). Mais καί dans le Nouveau Testament est la plus fréquente de toutes les conjonctions. Voyez l'Evangile de Jean, par exemple, vous l'y trouverez à chaque instant comme simple lien entre les mots (Jean III, 22), au commencement des phrases (IX, 39), équivalent à « et de plus » (III, 19), dans le sens de « aussi » (X, 16). Pour οὔτε... καί voy. Jean IV, 11. Un autre usage, équivalent à « même », se trouve ailleurs (Luc X, 17). Le καί ἐγένετο si commun dans Luc (plus de cinquante fois) rappelle la tournure hébraïque (« et il arriva »), mais les papyrus l'ont aussi. Le Nouveau Testament a quatre constructions avec καί ἐγένετο : l'une est καί ἐγένετο καί (Luc V, 17), l'autre est καί ἐγένετο et le verbe (I, 23), une autre est καί ἐγένετο καί ἰδοὺ (XXIV, 4), et la dernière est l'infinitif (Marc II, 23). De même aussi ἐγένετο δέ (Luc VI, 1). Dans καί ἐγένετο καί, le second καί est presque comme ὅτι. Δέ (Jean XI, 4) et ἀλλ' (2 Cor. VII, 11) sont tous deux en eux-mêmes des conjonctions coordinatives. Pour καί... καί voy. Jean VI, 36. Pour καί γάρ voy. Jean IV, 23. Dans Matt. XXVI, 15 καί (καὶ γὰρ... παραδώσω) a presque la force de ἵνα. Καί peut être employé un nombre quelconque de fois. Voy. Matt. XVIII, 25. Les conjonctions paratactiques ne sont pas toujours employées. Cf. 2 Tim. III, 2 s. (Asyndète). Cf. 1 Cor. XV, 42-44.

4. Le contraste est exprimé par plusieurs conjonctions d'un usage fréquent. ἤ est employé bien souvent seul ou répété (ἤ — ἤ), ex. Matt. V, 17. VI, 24. De même aussi εἴτε, seulement dans les Epîtres de Paul (commun) et deux fois dans 1 Pierre. Voy. 1 Cor. III, 22. δέ n'est pas aussi fréquent comme conjonction de transition entre les propositions, ainsi que cela était dans l'ancien grec. Cela est dû au large emploi de καί et à l'absence fréquente de conjonctions de transition dans le Nouveau Testament. δέ se rencontre encore très souvent à la fois comme marque légère de

transition et comme conjonction adversative plutôt forte, dépendant entièrement du contexte. Voy. 1 Cor. XV, 12, 20. Cf. ἐγὼ δέ (Matt. V, 28). Pour καί δέ voy. Jean VI, 51. ἀλλ' ne signifie pas en lui-même un contraste un peu plus fort que δέ, mais il est ainsi employé dans des contextes appropriés (Jean VI, 32). Pour son emploi dans un exposé purement progressif voy. 2 Cor. VII, 11. Pour ἀλλ' comme conclusion d'une condition voy. Rom. VI, 5. Pour ἀλλ' ἢ voy. 2 Cor. I, 13. μὴ ne se rencontre qu'une fois (Héb. VI, 14), et cela dans une citation des Septante. ὅμως se trouve seulement trois fois (Jean XII, 42).

5. Les conjonctions disjonctives sont ἢ et εἴτε. Dans Matt. XII, 33 nous avons ἢ . . . ἢ, mais dans Luc XX, 4 seulement une fois ἢ. Pour ἢτοι . . . ἢ, voy. Rom. VI, 16. Green (*Handbook of N. T. Greek Grammar*, p. 345) cite καί dans Matt. XXI, 23 comme en fait disjonctif. Cf. le *waw* (et) hébreu. Pour ἢ καί voy. Rom. IV, 9. Pour εἴτε . . . εἴτε voy. Rom. XII, 6-8. Les négations disjonctives sont fréquentes. Ainsi οὐκ . . . οὐδέ (Act. VIII, 21), οὐδέ . . . οὐδέ (Apoc. IX, 4), οὔτε . . . οὔτε (Rom. VIII, 38), οὐδέ . . . οὔτε (Gal. I, 12), μὴ . . . μὴδέ (Jean IV, 15), μὴδέ . . . μὴδέ (Matt. X, 10). Nous avons même οὔτε . . . καί (Jean, IV, 11).

6. Les conjonctions deductives servent aussi à marquer la transition d'une phrase à une autre phrase, d'une proposition à une autre proposition. Les Grecs étendaient souvent l'idée de relation intérieure à toutes les propositions, tant ils avaient le sentiment du lien unissant les pensées. ἄρα (de ἀραρίσσω) est très souvent employé dans ce but, et l'est habituellement dans le Nouveau Testament, spécialement avec οὖν (Matt. XII, 28. Eph. II, 19). οὖν est très commun dans l'Evangile de Jean (pas dans les Epîtres, ni dans l'Apocalypse), et modérément ailleurs. Il est employé dans le sens de transition et dans celui de conséquence (Jean II, 18. Matt. III, 10). ἄρα οὖν est commun dans Paul, ex. Rom. VIII, 12. γάρ (γέ + ἄρα) est très fréquent dans différents sens résultants (explication, argumentation, etc.) dus à son étymologie composée

et aux diverses relations dans lesquelles il se rencontre. Voy. Act. VIII, 31. Matt. I, 21. Rom. II, 1. XVI, 19. Cf. τοιγαροῦν (Héb. XII, 1) et τοίνυν (Luc XX, 25). Le grec comme le latin use du relatif comme d'une conjonction et commence ainsi une phrase. Ainsi ἀνθ' ὧν (Luc XII, 3), διό (Rom. I, 24), etc. Cf. ὥστε Matt. XIX, 6.

7. Mais le grec est particulièrement riche en conjonctions subordonnantes qui introduisent des propositions dépendantes. Ainsi un certain nombre de propositions dépendantes peuvent être groupées autour d'une proposition indépendante, le tout formant une méthode de discours à grande allure. Le sanscrit et l'hébreu sont tous deux pauvres en conjonctions subordonnantes. Mais, à ce point de vue, le grec est comme le latin et l'anglais. Ces conjonctions seront discutées en détail en rapport avec les formes spéciales de propositions auxquelles elles donnent lieu. Ici un petit nombre d'entre elles sont mentionnées en bloc. ὅτι est largement usité dans les citations directes (Matt. IV, 6), les citations indirectes (Matt. II, 16), dans les propositions causales (Luc VI, 20). De même avec ὡς dans les propositions comparatives, les propositions temporelles, le discours indirect (comment, non « que »). Voy. Luc XXIV, 6. Rom. XV, 24 (ὡς ἔν). ὅτε et ὅταν sont employés des centaines de fois, ὁπότε pas du tout (Westcott et Hort), ἐπεὶ très souvent (Héb. IX, 26. X, 2. Rom. III, 6), ἐπειδὴ rarement, ἡνίκα deux fois, ἔστε pas du tout, ἕως souvent, μέχρι et ἄχρι rarement, ὅπου fréquemment, οὐ tout-à-fait de même, ὅθεν assez souvent. Mais le temps nous manque pour parler de toutes les conjonctions grecques ici. Cette liste, ajoutée à celles dont il a été déjà question à propos des propositions subordonnées, donnera quelque idée de leur emploi dans le Nouveau Testament.

8. Modes, temps et voix signifient la même chose dans les propositions subordonnées et dans les indépendantes. On peut toujours discerner l'idée fondamentale du mode et du temps. Chacun sera nuancé par la signification du verbe lui-même et par

le contexte, mais ici encore l'idée résultant du tout ne doit pas être mise sur le compte du mode. Le grec est une langue remarquablement organisée avec une riche collection de conjonctions, coordonnant et subordonnant. Il est ainsi possible, en grec, par le moyen de la distinction très nette des temps, modes et conjonctions, d'établir des distinctions très exactes dans l'expression de la pensée grecque. Naturellement l'impératif est rarement employé dans les phrases subordonnées ; il est très rare d'ailleurs dans le Nouveau Testament. Notez ὃ ἀντίστητε (1 Pie. V, 9), εἰς ἣν στήτε (1 Pie. V, 12), et ἵνα . . . καυχᾶσθω (1 Cor. I, 31). Le point sur lequel il faut insister est que les conjonctions subordonnantes ne changent pas les idées fondamentales des modes, voix et temps. Dans Matt. IX, 31 (ὁρᾶτε μηδεὶς γινωσκέτω) deux impératifs se trouvent ensemble. Dans 1 Cor. I, 31 καυχᾶσθω après ἵνα est dû à une citation.

9. Les deux sortes d'états naturels aux propositions subordonnées sont l'affirmation positive et l'affirmation douteuse. L'indicatif, naturellement, est employé pour l'une, et le subjonctif et l'optatif pour l'autre. Dans le Nouveau Testament le subjonctif est presque toujours employé pour l'idée qui vient en second. L'infinitif et le participe sont aussi largement employés dans les propositions subordonnées, sans les conjonctions toutefois, attendu qu'ils ne sont pas réellement des modes. Souvent une idée, en grec, peut être exprimée, avec une identité essentielle, soit par une conjonction et un mode déterminé, soit par l'infinitif avec ou sans préposition, soit par le participe. Le style et le goût individuels choisiront souvent entre ces procédés, aussi bien qu'entre plusieurs conjonctions équivalentes. Toutes les propositions subordonnées gardent une relation de fait avec la partie principale de la phrase, qu'elles soient nominales, adjectives ou adverbiales. Voy. Matt. IX, 28 où le membre de phrase avec ὅτι est à l'accusatif et nominal. La proposition relative est adjectivale (Luc I, 26), comme la proposition temporelle est adverbiale (Luc I, 23).

10. Les Grecs sentaient si bien la relation des pensées que souvent les propositions indépendantes, et cela presque habituellement chez les écrivains les plus soigneux, étaient reliées ensemble par quelqu'une des conjonctions coordonnantes ou des particules intensives. Dans Platon ou Démosthène de telles phrases ou même des paragraphes sont mis en rapport ou en relation les uns avec les autres par *δέ, καί, ἀλλά, τε, οὐδέ, γάρ, οὖν, ἄρα, ἦ, δή*, etc. Comme on l'a mentionné plus haut, même des pronoms relatifs (cf. *θεν* Hébr. VIII, 3), avec des prépositions, étaient ainsi employés, ex. *ἐν οἷς, οὗ χάριν* (Luc VII, 47), *δι' ἣν αἰτίαν* (2 Tim. I, 12) etc. Mais dans le Nouveau Testament, ce lien intérieur n'est pas ainsi constamment gardé. Dans l'Épître aux Romains, par exemple, où la ligne des pensées est serrée, Paul suit constamment l'ancienne langue. Mais dans les Évangiles, de fréquentes ruptures ont lieu, ex. Jean XIII, 21, 22, 23, 24, 25, mais dans 26 nous trouvons *οὖν*. *Καί* est peut-être plus fréquemment employé au début des phrases que dans l'ancien grec. Cf. Jean XIII, 27.

CHAPITRE XXI

Propositions finales.

1. Les vraies propositions finales sont adverbiales, et en fait à l'accusatif, comme l'adverbe *δορεάν*. Ici et là il y a dessein, visée, fin, conclusion, but.

2. Dans le Nouveau Testament les vraies particules finales sont *ἵνα, ὅπως, μή* où se rencontre une fois (Act. XX, 24), selon quelques documents. De même Westcott et Hort. *ἵνα* est de beaucoup la particule la plus commune du dessein; elle est employée principalement avec le subjonctif, mais souvent aussi avec le futur indicatif, et même quelquefois avec le présent indicatif. Cherchez la force du mode, de la voix et du temps dans chaque cas. Comme exemples de ces particules voy. Marc IX, 9 (*ἵνα μηδενὶ διηγήσωνται*), Luc VI, 34 (*ἵνα ἀπολάβωσιν*), XX, 10 (*ἵνα δώσουσιν*), 1 Jean V, 20 (*ἵνα γινώσκωμεν*). Dans le cas de *ὅπως* le subjonctif est seulement employé dans le texte de Westcott et Hort, excepté une fois (Rom. III, 4 avec *ᾗ*) et habituellement sans *ᾗ*, ex. Matt. VI, 2 (*ὅπως δοξασθῶσιν*), avec la négation *μή* (Matt. VI, 18, *ὅπως μὴ φανῇς*), mais occasionnellement avec *ᾗ*, ex. Luc II, 35 (*ὅπως ᾗ ἀποκαλυφθῶσιν*). L'ancienne construction classique de *ὅπως* avec le futur indicatif des verbes d'effort a disparu dans le Nouveau Testament. Dans Rom. III, 4 *ὅπως νικήσεις* provient des Septante, mais Swete lit — *οἷς*. "Ὅπως dans Luc XXIV, 20 (*ὅπως παρέδωκαν*) est purement relatif et non final. *μή, μήποτε, et μήπως* sont employés pour indiquer simplement le dessein et sont ainsi adverbiaux. Le subjonctif ou le futur indicatif peuvent être employés. Ainsi Marc XIII, 36 (*μή εὕρῃ*), XIV, 2 (*μήποτε ἔσται*), 1 Cor. IX, 27 (*μήπως γένομαι*). *μήπως* est aussi usité avec l'aoriste indicatif pour exprimer un dessein à propos d'un événement passé. Ainsi Gal. II, 2 (*μήπως ἔδραμον*) et 1 Thes. III, 5 (*μήπως ἐπείρασεν*). Dans 2 Tim. II, 25 Westcott et Hort ont dans le texte *μήποτε* *δόξῃ* (optatif) après un temps primaire,

3. *ἵνα* n'est pas toujours strictement final. Dans le Nouveau Testament, très souvent il n'indique ni la fin, ni le résultat, ni même encore le dessein. Dans cette construction, la proposition est substantive et exprime le contentement et non l'intention. La proposition sera alors nominale, au nominatif, à l'accusatif ou à quelque autre cas. En grec moderne *νά* avec le mode fini a supplanté l'infinitif. Cette tendance est visible dans le Nouveau Testament. La négation est *μή*. L'optatif possible dans Eph. I, 17 (*δῶῃ*) n'indique pas seulement le dessein. Ici et dans 2 Tim. II, 25, l'optatif, dans le texte de Westcott et Hort, est après un temps primaire. Il peut sembler étrange que cet emploi non-final ou sub-final de *ἵνα* n'aboutisse pas à être un simple résultat, attendu que le latin *ut* (cf. l'anglais *that*) était employé dans les deux sens. Mais en fait il n'aboutit pas à cela. *Ὅπως* est aussi quelquefois employé dans le sens non-final et substantif. La même chose est vraie aussi de *μή*, *μήποτε*, *μήπως*, spécialement après les verbes de demande, d'effort, de crainte, etc., et à l'accusatif. *μή*, dans les meilleurs documents, se trouve seulement avec le subjonctif dans le Nouveau Testament, ex. Act. XXVII, 17 (*μή ἐκπέσωσιν*), excepté *μή τις ἔσται* dans Col. II, 8. *μήποτε* est peu usité dans ce sens, mais se trouve avec le subjonctif et le futur indicatif, ex. Hébr. IV, 1 (*μήποτε δοκῇ*), III, 12, (*μήποτε ἔσται*). *ποτέ* a perdu son idée temporelle et signifie « par hasard ». *μήπως* est employé avec le subjonctif, ex. 1 Cor. VIII, 9 (*μήπως γένηται*). Si la crainte ou la circonspection est relative à un événement présent ou passé, l'indicatif est employé avec *μήπως*. Ainsi Gal. IV, 11 (*μήπως κεκοπίακα*). Avec l'infinitif *φοβοῦμαι* signifie « hésiter » (Matt. II, 22, *ἐφοβήθη ἀπελθεῖν*). Dans Luc XIX, 21 nous avons *ὅτι . . . εἰ* après *ἐφοβούμην σε*. Il y a d'autres exemples de *ἵνα* avec l'idée non-finale : Marc VIII, 22 (*ἵνα ἁψῇται* après *παρακαλοῦσιν*), Matt. XVIII, 6 (*συμφέρει ἵνα κρεμασθῇ*), Marc IX, 30 (*οὐκ ἤθελεν ἵνα τις γινῶι*), Jean XV, 12 s. (*ἵνα ἀγαπᾶτε* en apposition avec *ἐντολή*, *ἵνα θῇ* en apposition avec *ταύτης*). Un usage particulier de *ἵνα* avec l'impératif dans 1 Cor. I, 31 (*ἵνα καυχᾶσθω*) est dû à la citation directe sans changement de forme. L'Évangile de Jean a *ἵνα* environ cent-cinquante fois, tandis que Luc n'en a que seize exemples dans les Actes.

4. Il y a d'autres méthodes pour exprimer le dessein dans le Nouveau Testament, outre les conjonctions. L'infinitif est très communément employé dans ce but et n'exprime jamais simplement le résultat, pas même Rom. VII, 3 (*τοῦ μή εἶναι*) ; ou l'infinitif lui-même est employé comme accusatif d'une relation générale, ex. Marc II, 17 (*καλέσαι*) ; ou l'infinitif avec le très commun *τοῦ* (génitif de l'article), ex. Matt. II, 13 (*τοῦ ἀπολέσαι*) ; ou avec *εἰς τό* (fréquent dans Paul), ex. Rom. I, 11 (*εἰς τό στήριχθῆναι*) ; ou avec *πρός τό* (commun dans Luc et Paul), ex. Matt. XXIII, 5 (*πρός τό θαυθῆναι*) ; ou avec *ὥστε*, ex. Matt. XXIV, 24 (*ὥστε πλανᾶσθαι*) ; ou avec *ὥς* (deux fois seulement), ex. Hébr. VII, 9 (*ὥς ἔπος εἰπεῖν*). En outre, le relatif avec le futur indicatif, ex. Marc I, 2 (*ὅς κατασκευάσει*), ou le subjonctif, ex. Hébr. VIII, 3 (*ὅ προσενέγκῃ*), peut être employé pour indiquer le dessein. Quelques exemples de participe futur se rencontrent aussi, ex. Act. VIII, 27 (*προσκυνήσων*).

5. Quelquefois le principal verbe n'est pas exprimé et le contexte doit suppléer à l'idée directrice, la proposition dépendante étant seule donnée. Cela est naturel au discours *ex abrupto*. Ainsi Marc V, 23 (*ἵνα ἐπιθῇς*), Matt. XX, 32 (*ἵνα ἀνοιγῶσιν*), Eph. IV, 29 (*ἵνα δῶ*).

6. Encore une fois, *ἵνα* lui-même n'est pas employé dans ce qui est semblable à une proposition non-finale. Toutefois ces exemples peuvent être expliqués autrement et mieux que par l'ellipse de *ἵνα*. Tout verbe peut être indépendant et le subjonctif peut être simplement un subjonctif d'exhortation ou exprimer une question de doute. Ainsi Luc VI, 42 (*ἄφες ἐκβάλω* ; comparez le grec moderne *ἄς* avec le subjonctif régulièrement) ; Jean XVIII, 39 (*βούλεσθε ἀπολύσω*), Marc XIV, 12 (*θέλεις ἐτοιμάσωμεν*).

CHAPITRE XXII.

Propositions consécutives.

1. Les propositions consécutives n'ont qu'un faible développement en grec, en comparaison du latin et de l'anglais. Après tout, le résultat était une fois un dessein et le dessein peut être considéré comme un résultat. Ainsi *ut* en latin sert dans ce double but. Blass (*Grammar of N. T. Greek*, p. 272) pense que *ἵνα* en vint à être ainsi employé dans le Nouveau Testament. Mais nous sommes dans l'hésitation sur ce point.

2. Dans l'ancien grec l'idée consécutive était exprimée par *ὥστε* et l'indicatif, lorsque la chose était regardée comme actuellement accomplie. Il n'y a que deux exemples de cet usage de *ὥστε* dans le Nouveau Testament : Jean III, 16 (*ὥστε ἔδωκεν*) et Gal. II, 13 (*ὥστε συναπλήχθη*). L'indicatif s'adapte exactement à ces deux cas.

3. Mais dans le Nouveau Testament l'infinitif avec *ὥστε* est très fréquent, non seulement dans le sens de dessein, l'ancien usage (Luc IV, 29, *ὥστε κατακρημνίσαι*), mais aussi dans celui de résultat actuel (Marc IV, 37 *ὥστε γεμίζεσθαι*). Cf. Matt. XIII, 32 (*ὥστε ἐλθεῖν*). Ce dernier est cependant la construction habituelle de *ὥστε* dans le Nouveau Testament, quelque quarante-cinq exemples en tout.

4. Le mot *ὥστε* est aussi employé au commencement des phrases avec l'indicatif, le subjonctif et même l'impératif. Mais ici il n'a pas du tout d'action sur la construction et il n'est pas une particule consécutive, mais une conjonction déductive. Voy. Marc II, 28 (*ὥστε ἐστίν*), 1 Cor. V, 8 (*ὥστε ἐορτάζωμεν*), 1 Cor. X, 12 (*ὥστε βλεπέτω*).

5. L'origine de *ὥστε* est très simple, *ὥς* et *τέ*. *ὥς* était originel-

lement un démonstratif (*ὥς* dans Homère), puis un relatif. Il n'est pas toujours aisé de distinguer quel *ὥστε* est construit avec l'infinitif, le démonstratif ou le relatif ; cela n'a pas grande importance dans l'usage.

6. Peut-être un mot de plus est-il nécessaire pour observer que non seulement *ἵνα* n'est pas employé dans le sens strictement consécutif, mais que l'infinitif n'est pas ainsi employé, excepté avec *ὥστε*. Aucun véritable exemple de *τοῦ* et de l'infinitif dans ce sens n'existe dans le Nouveau Testament, ni de *εἰς τό* et l'infinitif ; pas de mention de *πρός τό* et l'infinitif. Voy. d'autre part Burton (*N. T. Moods and Tenses*, p. 157).

7. *Ἐφ' ὧτε* (à la condition que) n'apparaît pas du tout dans le Nouveau Testament, ni *ὥς τε* après *ἤ*. Blass (*Grammar of N. T. Greek*, p. 224) pense que *ἵνα* dans Gal. II, 9 est pratiquement équivalent à *ἐφ' ὧτε*.

8. Dans Hébr. III, 11. IV, 3, *ὥς* est considéré comme consécutif par quelques savants, dans le sens de ainsi, mais le sens de comme est probablement plus correct.

9. Dans Matt. VIII, 27 *ὅτι* est pratiquement une conjonction résultante après *οὗτος*. Cf. *qui* en latin. Ποταμός ἐστιν οὗτος ὅτι καὶ οἱ ἄνεμοι καὶ ἡ θάλασσα αὐτῷ ὑπακούουσιν ; Cf. aussi Luc VIII, 25. Ceci est plutôt comme *οὕτως ὥστε*.

10. Burton (*N. T. Moods and Tenses*, p. 118) dit que le grec du Nouveau Testament emploie le relatif avec l'idée de résultat comme en latin et en ancien grec, mais il ne cite pas d'exemple de cet effet. Dans Rom. VIII, 32 *ὅς γε* avec *ἐφείσατο* s'approche étroitement de cette idée.

CHAPITRE XXIII.

Vœux.

1. Ce ne sont pas les verbes qui expriment le vœu ou la volonté dont il est ici question, quoiqu'ils offrent un intérêt en eux-mêmes. Cf. Matt. I, 19 (ἐβουλήθη pour le choix délibéré) et Matt. II, 18 (ἤθελεν pour l'inclination). Ce que nous avons à considérer ici c'est comment le grec du Nouveau Testament exprime un vœu.

2. L'ancien usage grec de εἴθε et εἰ γάρ a disparu. A la place, on trouve ὅφελον (ὥφελον sans augment) employé comme un participe, de même que *utinam* en latin. Cf. ἄφες avec le subjonctif, déjà cité plus haut.

3. Ainsi un vœu relatif au passé est mis à l'aoriste indicatif avec ὅφελον, ex. 1 Cor. IV, 8 (ὅφελον ἐβασιλεύσατε).

4. Un vœu relatif au présent est exprimé par l'imparfait indicatif et ὅφελον. Voy. Apoc. III, 15 (ὅφελον ἦς). Cf. aussi 2 Cor. XI, 1. Dans Apoc. III, 15 le texte reçu a ὅφελον εἴης.

5. Un vœu relatif à l'avenir peut aussi être exprimé par ὅφελον et le futur indicatif, comme on le voit une fois dans Gal. V, 12 (ὅφελον ἀποκόψονται). Mais le moyen habituel pour exprimer un vœu futur dans le Nouveau Testament est encore l'optatif, une fois le présent, ex. Act. VIII, 20 (εἴη), habituellement l'aoriste, ex. 1 Thess. V, 23 (ἀγιάσαι). Le vœu le plus commun de cette sorte est μὴ γένοιτο (Gal. VI, 14).

6. Le vœu relatif au futur peut être sur la limite du commandement ou de la défense, ex. Marc XI, 14 (μηδέτι φάγοι, le seul optatif dans Marc). D'autre part, l'impératif dans les imprécations est proche du vœu, ex. Gal. I, 9 (ἀνάθεμα ἔστω).

7. Dans Act. XXVI, 29, (εὐξαίμην ἄν) nous avons l'apodose d'une condition de la quatrième classe, ce qu'on appelle l'optatif potentiel, une forme très polie d'expression. Ceci est en accord avec le langage classique.

8. L'imparfait avec le verbe de vœu offre une autre manière polie et courtoise de dire une chose difficile. C'est précisément l'imparfait avec ἄν, sans aucune énonciation de condition. Le présent indicatif serait trop brusque. Ainsi ἐβουλόμην (Act. XXV, 22), ἤθελον (Gal. IV, 20), ἠύχόμην (Rom. IX, 3). Comme exemples de θέλω prenez Matt. XX, 14. Rom. I, 13, et de βούλομαι 1 Tim. II, 8.

CHAPITRE XXIV.

Propositions causales.

1. La particule commune γάρ est employée dans les propositions coordonnées, non subordonnées. En un sens elle est souvent causale, mais elle n'est pas considérée comme une conjonction causale dans l'usage formel.

2. La conjonction causale habituelle est ὅτι et chez quelques écrivains (Jacques, 1 Pierre, Hébreux) διότι. Le subjonctif n'est pas employé, ni l'optatif. L'indicatif a sa force habituelle. La négation est toujours οὐ, ex. 1 Jean V, 10 (ὅτι οὐ πεπίστευκεν), excepté dans un exemple (Jean III; 18), où la construction est étroitement parallèle à la précédente (ὅτι μὴ πεπίστευκεν). La différence est exactement celle qui existe entre οὐ et μὴ et elle est réelle. Quelquefois la connexion causale n'est pas très étroite, ni très différente de γάρ. Cf. 1 Cor. X, 17 (ὅτι et γάρ) et Rom. I, 21 (διότι). Pour un enchaînement plus serré voy. 1 Cor. XI, 2 (ὅτι) et Luc I, 13 (διότι).

3. Ἐπεὶ, ἐπειδὴ et ἐπειδὴπερ se trouvent dans le Nouveau Testament. Mais ἐπειδὴπερ apparaît seulement dans l'introduction classique de Luc à son Evangile (I, 1), tandis que ἐπειδὴ se trouve neuf fois dans ce sens (1 Cor. I, 22, ἐπειδὴ αἰτοῦσιν). Ἐπεὶ est encore plus fréquent dans le sens causal habituel (Héb. V, 2, ἐπεὶ περὶκεῖται). L'usage classique de l'ellipse avec ἐπεὶ se maintient aussi dans le Nouveau Testament, où ἐπεὶ a le sens de « si cela était vrai ». ¹ Ainsi Héb. IX, 26 (ἐπεὶ ἔδει). X, 2 (ἐπεὶ οὐκ ἂν ἐπαύσαντο). Une fois la négation avec ἐπεὶ est μὴ. Héb. IX, 17 (ἐπεὶ μὴ τότε ἰσχύει).

(1) Dans ce sens, ἐπεὶ correspond exactement, en français, à « autrement ». (Note du traducteur).

4. Dans Matt. XXV, 40, 45 ἐφ' ὅσον est causal : ἐφ' ὅσον ἐποιήσατε. Notez aussi καθ' ὅσον (Héb. VII, 20).

5. Καθότι, quoique particule comparative, comme dans Act. IV, 35 (καθότι ἂν εἶχεν), est encore aussi employé dans Luc comme conjonction causale. Ainsi Luc XIX, 9 (καθότι ἐστίν). Dans Héb. (ὅθεν ὠφείλεν, III, 1) ὅθεν se rencontre une demi-douzaine de fois.

6. L'infinitif avec διὰ est souvent employé dans le Nouveau Testament pour exprimer une raison. Voy. Luc II, 4 (διὰ τὸ εἶναι). Cf. Marc V, 4. Dans Jean II, 24 nous avons διὰ τὸ et ὅτι au verset 25.

7. Le participe est de même employé là où est impliquée l'idée causale, ex. Matt. I, 19 (δίκαιος ὢν). Habituellement dans de tels cas la particule ὡς est ajoutée, pour donner la raison alléguée, qui peut être ou n'être pas la vraie. Ainsi Luc XVI, 1 (ὡς διασκορπίζων). Act. XXVII, 30 (ὡς μελλόντων). De même aussi ὥσπερ dans Act. II, 2 (ὥσπερ φερομένης).

8. Le pronom relatif peut impliquer une cause. Ainsi Héb. XII, 6 (ὃν παραδέχεται). De même souvent ὅστις : Matt. VII, 15 (οἵτινες ἔρχονται). Rom. VI, 2 (οἵτινες).

9. Ἀνθ' ὧν (Luc I, 20) et διό (Héb. III, 10) s'élèvent presque au rang de conjonctions causales. Cf. aussi οὐ χάριν, δι' ἣν αἰτίαν, etc. Dans Héb. II, 18 ἐν ᾧ est en fait causal.

CHAPITRE XXV.

Propositions conditionnelles.

1. **Quelques remarques générales.** — La proposition conditionnelle grecque est un des triomphes de la syntaxe. Aucune langue ne l'a surpassée en exactitude d'expression. En grec moderne, la perte de l'optatif se fait sentir, et le système tout entier en est affaibli, comme c'est le cas dans l'anglais moderne. Les choses importantes à comprendre en grec, dans une proposition conditionnelle, sont les modes et les temps. La syntaxe historique ne justifie pas la distinction moderne en conditions générales et particulières. Il y a quatre formes séparées de conditions grecques (Winer, Broadus, Blass). Ce sont : la condition déterminée remplie, la condition déterminée non remplie, la condition indéterminée mais avec la perspective d'être remplie, la condition indéterminée avec une perspective éloignée d'accomplissement. Voyons d'abord les formes-types. Nous pourrions ensuite en étudier les variantes.

2. **La condition déterminée remplie.** — Ici un temps quelconque de l'indicatif est employé dans la condition, et un temps quelconque de l'indicatif l'est aussi dans la conclusion. L'indicatif *établit* la condition comme un fait. Il peut être ou ne pas être vrai en réalité. La *condition* n'a rien affaire avec cela, mais seulement avec l'*exposé* du fait. C'est ici que Hadley et Allen se trompent surtout. Cette condition *affirme* la réalité de la condition. Voy. Matt. XII, 27. Le Christ ne chassait pas les démons par Beelzebub, mais dans l'argumentation il l'affirme. Le mode indicatif détermine la condition comme remplie, en tant qu'il s'agit de l'exposé du fait. εἰ est employé dans la proposition conditionnelle comme règle, quoique ἐάν se rencontre quelquefois avec le présent indicatif et souvent avec le futur. Dans Homère

ἐάν (ou εἴ γε) est largement employé avec l'indicatif ou le subjonctif, comme en grec moderne. Quelquefois l'apodose n'est pas du tout à l'indicatif, mais à l'impératif ou au subjonctif exhortatif. Mais cette variante est si légère qu'elle ne change pas la nature essentielle de la condition. C'est là la condition de beaucoup la plus commune. C'est celle dont on use naturellement, à moins qu'il y ait une raison spéciale d'user d'une autre. C'est la condition prise à son exacte valeur, sans insinuations ou complications. Le contexte, cela va de soi, détermine la situation. La protase vient souvent en premier. Voici quelques exemples frappants : Matt. XII, 27 (εἰ ἐκβάλλω, ἐκβάλλουσιν). XII, 28 (εἰ ἐκβάλλω, ἔφθασεν). XXVI, 33 (εἰ σκανδαλισθήσονται, σκανδαλισθήσονται). Luc. IV, 3 (εἰ εἰ, εἰπέ). XIX, 40 (ἐάν σιωπήσουσιν, κλάξουσιν). Jean XV, 20 (εἰ ἐδίωξαν, διώξουσιν). XVIII, 23 (εἰ ἐλάλησα, μαρτύρησον). Act. XI, 17 (εἰ ἔδωκεν, τίς ἤμην). 1 Thes. III, 8 (ζῶμεν ἐάν στήκετε). 1 Cor. XV, 16 (εἰ οὐκ ἐγείρονται, ἐγγίγνεται). Ces exemples montreront la liberté et la variété dont on use dans cette condition, la plus commune et habituellement appelée condition de la première classe.

3. **La condition déterminée non remplie.** — Ici ce sont seulement les temps passés de l'indicatif qui sont employés avec εἰ dans la condition et généralement ἄν dans la conclusion. Cette condition *établit* la condition comme non vraie, comme contraire au fait. Ce peut être un fait, mais ici il est traité comme n'étant pas un fait. Ici de nouveau c'est seulement l'exposé qui est contraire à la réalité. Voyez Luc VII, 39 où le pharisien affirme que Jésus n'est pas un prophète et par suite qu'il ne sait pas. Le mode indicatif détermine la condition comme non remplie par suggestion. Un sujet présent est considéré au point de vue du passé (imparfait indicatif), tandis qu'un événement passé est considéré à un point de vue plus éloigné (aoriste ou plus-que-parfait indicatif). Quelquefois ce point de vue, joint au contexte, est suffisant pour rendre claire cette condition sans ἄν dans la conclusion. Ainsi Jean XV, 22 (εἰ μὴ ἦλθον, οὐκ εἰχόσαν). Notez γυνὴ δέ suivant par voie de contraste. Cf. aussi la même construction au verset

24. En particulier, les verbes d'adaptation, propriété, possibilité et obligation, n'ont pas besoin de *ἄν* (non omis, simplement non demandé). Ainsi Matt. XXVI, 24 (καλὸν ἦν εἰ οὐκ ἐγεννήθῃ), Act. XXVI, 32 (ἐδύνατο εἰ μὴ ἐπεκέκλητο). De même aussi l'apodose ἔδει dans Matt. XXIII, 23, et οὐ κατήκεν dans Act. XXII, 22. Habituellement, cependant, *ἄν* est exprimé dans la conclusion pour rendre plus claire l'idée de non réalité (usage défini de *ἄν*). Les conditions à l'indicatif seraient naturellement prises pour être de la première classe, à moins que, dans le contexte, il y ait quelque chose pour une autre indication. La présence de *ἄν* dans l'apodose vint à être acceptée comme une allusion suffisante. Mais, ainsi qu'on l'a vu plus haut, cette allusion n'était pas considérée toujours comme nécessaire. Le contexte et le sens commun étaient souvent estimés suffisants. C'est seulement pour le temps passé, toutefois, qu'une question surgit au sujet des conditions de la première et de la seconde classes. Toutes deux, conformément au génie de l'indicatif, rendent positives les affirmations, l'une comme vraie, l'autre comme non vraie. Ni l'une, ni l'autre ne va au fond du fait actuel, dans le cas donné. Cela, assurément, est laissé à la nature du cas. Le grec moderne a perdu cet idiotisme. Cf. l'ambiguïté anglaise. Le *ἄν* dans l'apodose ne peut pas commencer la proposition. Le Nouveau Testament a un certain nombre d'exemples clairs de cette forme de condition, celle de la seconde classe : Matt. XI, 21 (εἰ ἐγένοντο, πάλαι ἄν μετενόησαν). XXIII, 30 (εἰ ἤμεθα, οὐκ ἄν ἤμεθα). XXIV, 43 (εἰ ᾗδει, ἐγρηγόρησεν ἄν καὶ οὐκ ἄν εἶασεν ; observez la répétition de *ἄν* comme dans Luc XVII, 6). Luc VII, 39 (εἰ ᾗν, ἐγίνωσκεν ἄν). XII, 39 (εἰ ᾗδει, ἐγρηγόρησεν ἄν καὶ οὐκ ἄφῃκεν ; en marge dans Westcott et Hort οὐκ ἄν, comme Matt. XXIV, 43). Jean XIV, 28 (εἰ ἡγαπᾶτε, ἐχάρητε ἄν). XVIII, 30 (εἰ μὴ ᾗν ποιῶν, οὐκ ἄν παρεδώκαμεν). XIX, 11 (οὐκ εἶχε, εἰ μὴ ᾗν δεδομένον). Act. XVIII, 14 (εἰ μὲν ᾗν, κατὰ λόγον ἄν ἀνεσκόμην ; il y a contraste avec le verset suivant εἰ δέ ἐστιν, ὅψεσθε). Hébr. XI, 15 (εἰ ἐμνημόνευον, εἶχον ἄν, ceci au sujet du passé). 1 Jean II, 19 (εἰ ᾗσαν, μεμενηκέισαν ἄν).

4. **La condition indéterminée avec quelque attente qu'elle sera déterminée.** — Ici le subjonctif est naturellement employé dans la condition comme le plus vivant des deux modes de l'assertion douteuse. *ἐάν* est employé dans la condition et quelquefois *ἄν* ou *εἰ*. La conclusion a tout naturellement le futur indicatif, mais cela n'est pas nécessaire. Il y a une variété considérable dans la forme de la conclusion. Quant au fait, n'importe quel temps de l'indicatif, du subjonctif ou de l'impératif peut être ici employé. L'emploi de l'optatif ferait une condition mêlée dont nous parlerons plus loin. Tout dépend de l'idée que l'orateur a dans l'esprit, et de son point de vue. Ce qu'on appelle la condition présente générale appartient réellement à ce dont nous parlons. Le mode subjonctif (indéterminé) la sépare ainsi clairement des deux conditions avec l'indicatif (déterminé). Comme on peut le voir immédiatement, la ligne de séparation entre cette condition et la première condition, lorsqu'elle a le futur indicatif, n'est pas très nettement tirée. Goodwin l'efface entièrement. Mais il vaut mieux ne pas le faire. La différence, comme on l'a déjà remarqué, entre le subjonctif et le futur indicatif n'est pas grande, bien que réelle. Quelquefois, mais pas souvent, *ἐάν* est contracté en *ἄν* d'après le procédé de l'ancien grec. Ainsi dans Jean XVI, 23 (*ἄν* τι αἰτήσητε, δώσει). D'autres exemples suivent de la condition de la troisième classe : Matt. V, 13 (*ἐάν* μωρανθῇ, ἀλισθήσεται) ; XVIII, 13 (*ἐάν* γένηται, λέγω) ; XVIII, 15 (*ἐάν* ἀκούσῃ, ἐκέρδηςας) ; Marc III, 24 (*ἐάν* μερισθῇ, οὐ δύναιται) ; Luc IX, 13 (οὐκ εἰσίν, εἰ μὴ τι ἀγοράσωμεν) ; Jean VII, 17 (*ἐάν* θέλῃ, γνώσεται) ; VII, 37 (*ἐάν* διψῇ, ἐρχέσθω) ; VIII, 51 (*ἐάν* τηρήσῃ, οὐ μὴ θεωρήσῃ) ; XII, 32 (*ἄν* ὑψωθῶ, ἐλκύσω) ; XIII, 17 (εἰ ταῦτα οἴδατε, μακάριοι ἐστε *ἐάν* ποιῇτε αὐτά ; notez les deux conditions et la distinction) ; Act. V, 38 (*ἐάν* ᾗ, καταλυθήσεται ; contraste avec εἰ ἐστίν, οὐ δυνήσεσθε dans le verset suivant) ; 1 Cor. VII, 28 (*ἐάν* γήμῃς, οὐχ ἡμαρτες) ; 2 Cor. 5, 1 (*ἐάν* καταλυθῇ, ἔχομεν). De même aussi comparez εἴ τις καλεῖ (1 Cor. X, 27) avec *ἐάν* τις εἴπῃ (1 Cor. X, 28) ; Phil. III, 12 (εἰ καταλάβω). Dans Marc 10, 30 *ἐάν* μὴ λάβῃ est inaccoutumé après οὐδεὶς ὅς. Voy. Jean V, 19 pour les deux usages de *ἄν*.

5. **La condition est indéterminée sans indication quant à la détermination.** — Naturellement l'optatif est ici employé comme le moins vivant des deux modes de l'exposé douteux. Notez aussi l'optatif dans la condition et la conclusion. Les deux conditions indéterminées sont ainsi séparées par le mode (subjonctif et optatif) des deux conditions déterminées (mode indicatif). *εἰ* est employé dans la condition et *ἔν* dans la conclusion (usage moins défini de *ἔν*). Dans la traduction anglaise, il est difficile de distinguer cette forme de condition de la condition de la seconde classe exposée plus haut (n° 3). Mais les deux conditions diffèrent radicalement en grec après l'époque d'Homère. Dans le Nouveau Testament il n'y a pas d'exemple complet de cette classe de conditions. Nous avons la condition ou la conclusion, mais pas les deux en même temps. Cette condition commençait déjà à se désagréger. Elle a disparu en grec moderne. Ce qu'on appelle la supposition générale passée s'y rapportait avec une conclusion mêlée. Mais cette construction n'est pas dans le Nouveau Testament. Tout ce que nous avons dans ce genre dans le Nouveau Testament, ce sont quelques protases isolées et quelques apodotes isolées. L'optatif se trouve aussi dans une condition mêlée, ex. Act. VIII, 31 (*πῶς γὰρ ἂν δυναίμην, ἐὰν μὴ τις ὁδηγήσει με*). Cette condition était même tout-à-fait commune dans le grec littéraire, attendu qu'elle se prêtait aisément à l'expression élégante. Mais elle n'a jamais eu de prise ferme sur le langage populaire. Les trois autres conditions répondent réellement à l'usage ordinaire, quoique sans nuance précise de pensée. Voici quelques spécimens de cette condition de la quatrième classe dans le Nouveau Testament : Act. XXIV, 19 est une condition mêlée comme Act. VIII, 31, mais pas de la même espèce (*οὐς ἔδει ἐπὶ σοῦ παρεῖναι καὶ κατηγορεῖν, εἴ τι ἔχοιεν πρὸς με*). Dans Act. XXVII, 39 (*εἰ δύναντο*), il y a une manière de discours indirect comme Act. XVII, 27 (*εἰ ἄρα γε ψηλαφήσειαν*). Voy. aussi Act. XVII, 18 (*τί ἂν θέλοι*), apodose de la quatrième classe, à laquelle comparez Luc IX, 46 (*τὸ τίς ἂν εἴη*) qui n'est pas dû au discours indirect. Dans Act. XXVI, 29 (*εὐξαίμην ἂν*) l'apodose habituelle apparaît. La protase se trouve 1 Pie. III, 14 (*εἰ καὶ πᾶσχοιτε*). III, 17 (*εἰ θέλοι*), et 1 Cor. XV, 37 (*εἰ τύχοι*).

6. **Conditions mêlées.** — Dans une langue aussi flexible que le grec, on ne pouvait pas s'attendre à ce que chaque chose restât rigoureuse et ferme. Les variantes dans la construction des propositions conditionnelles ne sont même pas toutes particulières au génie grec. Beaucoup d'entre elles appartiennent à l'activité même de l'esprit humain. Il est évidemment naturel qu'un point de vue soit dans la condition et un autre dans la conclusion (1 Cor. VII, 28, *ἐὰν γήμης, οὐχ ἡμαρτες*). Ceci conduit à ce qu'on appelle les conditions mêlées. La construction grammaticale est simplement accommodée, comme toujours, à la conception mentale. Tout ce qui est impliqué dans une condition mêlée, c'est qu'une forme est employée dans la protase et une autre dans la conclusion. Dans le développement des quatre classes normales de conditions, il serait étrange si quelque mélange ne se produisait pas. L'esprit humain ne travaille pas dans des formes d'acier. Si nous reconnaissons le fait de la vie du langage, ce qu'on appelle conditions mêlées ne nous troublera pas sérieusement. Dans Act. VIII, 31 (cité plus haut), nous avons une protase de la première classe et une apodose de la quatrième. De même dans Act. XXIV, 19 nous avons une protase de la quatrième classe et une apodose de la seconde. Dans Jean VIII, 39, dans la leçon marginale, nous avons une protase de la première classe et une apodose de la seconde (*εἰ ἐστέ, ἐποιεῖτε*). On en trouve un exemple clair dans Luc XVII, 6 (*εἰ ἔχετε, ἐλέγετε ἂν*).

7. **Participe comme protase.** — Le participe peut être employé à la place d'une condition pleinement exprimée. Le participe ne signifie pas en lui-même une condition, mais il peut la suggérer. Ainsi Luc XIX, 23 (*καὶ γὰρ ἐλθὼν σὺν τόκῳ ἂν αὐτὸ ἐπραΐα*). Ici une conclusion de la seconde classe est exprimée et le participe cache ou implique la condition. De même aussi *λαμβανόμενον* (1 Tim. IV, 4) suggère une condition de la première ou de la troisième classe.

8. **Conditions elliptiques.** — Une condition incomplète est en réalité une espèce d'ellipse, ou même d'aposopie, et cela est

commun à toutes les langues. Ainsi Act. XXVI, 29 (εὐξαίμην ἄν, seulement l'apodose). XXIII, 9 (εἰ ἐλάλησεν, seulement la protase). On peut expliquer ainsi l'emploi abrupt de εἰ (comparez l'hébreu 'im si) dans les serments solennels ou d'autres fortes expressions et questions. Ainsi Marc VIII, 12 (εἰ δοθήσεται). Hébr. III, 11 (εἰ ἐλεύσονται). Ici εἰ ne signifie pas « non » bien que telle soit l'idée résultante. C'est aussi une ellipse, lorsque εἰ est employé dans les questions directes, comme dans Luc XIII, 23 (εἰ ὅλγιοι οἱ σωζόμενοι). Cf. aussi Luc XXII, 49. Cette omission du verbe est une ellipse commune, comme dans Rom. VIII, 17 (εἰ δὲ τέκνα). De même aussi le Nouveau Testament emploie des expressions variées sans verbe, comme εἰ μὴ (Matt. V, 13) ; εἰ δὲ μὴ (μὴ γέ), Marc II, 22 ; εἰ μὴ τι ἄν (1 Cor. VII, 5), même ἐκτὸς εἰ μὴ (1 Tim. V, 19) ; ὥσεί (Matt. III, 16) ; une fois ὥσπερ (1 Cor. XV, 8) ; et une fois εἴπερ (Rom. III, 30). Ici, naturellement, le verbe de la condition n'est pas exprimé ; mais même quand c'est une phrase régulière, c'est encore une condition. Voy. Jean XIV, 2, où se trouve la conclusion (εἰπον ἄν). Avec ἐπεὶ il y a quelquefois une condition supprimée, l'apodose étant exprimée. Ainsi ἔδει dans Hébr. IX, 26 et οὕτως ἄν ἐπαύσαντο (X, 2).

9. Conditions dans le discours indirect. — Une sorte de condition digne d'être notée est celle où l'influence du discours indirect se fait sentir. Ainsi Rom. I, 10 (εἰ πως εὐδοθήσονται). Act. XX, 16 (εἰ εἴη) ; XXVII, 39 (εἰ δύναιτο). Avec les verbes d'admiration, comme dans Marc XV, 44 (εἰ τίθνηκεν), nous trouvons le même phénomène. Dans le même passage de Marc observez aussi εἰ ἀπέθανεν (différence dans le temps).

10. Les propositions impliquant une concession ne sont que des propositions conditionnelles. Καὶ devant εἰ ou ἐάν a la force de « même » et la condition serait « même si ». Cette construction n'est pas commune dans le Nouveau Testament. Voy. Jean VIII, 16 (καὶ ἐάν κρινώ). Dans εἰ καὶ ou ἐάν καὶ, le καὶ semble plus proche de l'idée de « aussi » ; « si aussi » exprimerait une concession moins extrême que « même si ». Voy. 2 Cor. VII, 8 (εἰ καὶ ἐλύπησα).

Καίπερ se rencontre seulement cinq fois dans le Nouveau Testament, et chaque fois avec le participe. Mais Justin Martyr a καίπερ ὀφείλετε dans sa première Apologie. Dans Luc XII, 38 nous trouvons καὶ . . . καὶ. De même Hébr. V, 8 (καίπερ ὄν). Le texte correct d'Apoc. XVII, 8 (παρέσται) fait disparaître l'ancien καίπερ et l'indicatif.

11. Négation dans la protase. — La négation de la proposition conditionnelle avec le subjonctif est toujours μὴ (Luc XIII, 3). Avec l'indicatif, cependant, μὴ ou οὐ est employé, mais non dans le même sens. μὴ nie plutôt la condition même et dans le Nouveau Testament la conclusion est presque toujours aussi négative. Ainsi Jean XVIII, 30 (εἰ μὴ ᾗ). Lorsque οὐ est employé dans la condition, la négation est presque emphatique, ou il y a antithèse, ou un seul mot est négatif. Ainsi Luc XVIII, 4 (εἰ οὐ φοβοῦμαι) ; Jean I, 25 (εἰ οὐκ εἰ) ; V, 47 (εἰ οὐ πιστεύετε) ; X, 37 (εἰ οὐ ποιῶ) ; comparez εἰ ποιῶ juste ci-dessus et καὶ μὴ πιστεύετε. Dans Matt. XXVI, 42 οὐ et μὴ se rencontrent dans la même phrase (εἰ οὐ δύναται τοῦτο παρελθεῖν ἐάν μὴ πίω). Dans 1 Cor. IX, 2 εἰ οὐ ne signifie pas précisément ce que signifierait εἰ μὴ.

CHAPITRE XXVI.

Propositions relatives.

1. Le pronom relatif relie deux propositions en unissant un mot de l'une avec un mot de l'autre. Voy. Chap. XIII § 11 pour l'étude de la fonction du pronom relatif. Le pronom relatif non seulement évite la répétition du nom, mais lie en une seule phrase deux propositions.

2. Il y a deux sortes de propositions relatives, l'adjective et l'adverbiale, de même qu'il y a deux sortes de pronoms relatifs. Comparez *ὅς* et *ὡς*. Toute proposition relative est par suite un adjectif ou un adverbe. Mais de même que les autres adjectifs, la proposition relative peut être employée comme substantif. Cf. Jean XI, 3.

3. L'adverbe relatif peut être local comme *ὅπου*, comparatif comme *ὡς*, temporaire comme *ὅτε*, final comme *ὅπως*, causal ou objectif comme *ὅτι*. De même que les adjectifs sont quelquefois employés comme substantifs, ex. *τὸ ἀγαθόν*, de même *ὅτι* dans le discours indirect introduit une proposition objective. Comparez *quod* en latin et même *quia* dans le latin postérieur (Vulgate par exemple). C'est, par suite, au moyen du relatif que le grec et le latin sont si riches en propositions subordonnées, lorsqu'on les compare, par exemple, au sanscrit.

4. Le mode dans la proposition relative a juste la même force qu'il a dans la proposition indépendante. En fait, dans les propositions relatives adjectives, c'est seulement l'indicatif et le subjonctif qui sont employés dans le Nouveau Testament. Voy. comme exemples *ὅς οὐκ ἀκολουθεῖ ἡμῖν* (Marc IX, 38) et *δι' ἧς λατρεύωμεν* (Héb. XII, 28). Ce n'est pas la proposition relative qui réclame en elle-même l'indicatif ou le subjonctif.

5. Le pronom relatif peut être défini ou indéfini, ainsi que cela est bien montré par *ὅστις* largement employé dans le Nouveau Testament au nominatif, soit comme plus défini que *ὅς* (*ἧτις οὐκ ἀφαιρεθήσεται αὐτῆς*, Luc X, 42), soit comme moins défini que *ὅς* (*ὅστις σὲ ῥαπίζει*, Matt. V, 39). Ainsi l'indicatif, le mode de l'exposé nettement clair, peut être employé avec le relatif défini ou indéfini. Ainsi de même avec le subjonctif, le mode de l'affirmation douteuse. Exemples : *δι' ἧς λατρεύωμεν* (Héb. XII, 28) et *ὅστις γὰρ ἔλον τὸν νόμον τηρήσῃ* (Jac. II, 10). Cf. *ὅπου . . . φάγω* (Luc XXII, 11). Avec *ὃ προσενέγκῃ* (Héb. VIII, 3) comparez *ὃ προσφέρει* (Héb. IX, 7). Ce subjonctif est dans une proposition d'intention.

6. Les grammaires parlent communément de la phrase relative conditionnelle, mais je doute de la justesse de cette expression. Il est vrai que *ὅστις* et *εἴτις* ne diffèrent pas beaucoup quant à l'idée. Cf. les variantes, dans les Mss., de Marc VIII, 34 (*ὅστις* ou *εἴτις*). Mais après tout il y a une différence subtile dans la construction, exactement comme en anglais entre « if any one » (si un quelconque) et « whoever » (qui que ce soit). Techniquement l'un est conditionnel et l'autre relatif. C'est une confusion syntaxique de les fusionner comme si on pouvait donner le même sens à *ὃ λαμβάνων* (Jean XIII, 20) et à *ὅς λαμβάνει*. De là *ὃν τινὰ πέμψω* (Jean XIII, 20) est une proposition conditionnelle, mais *ὅς δ' ὃν ἀπολέσει* (Matt. VIII, 35) est une proposition relative. La proposition relative indéfinie avec l'indicatif ou le subjonctif est plus apparentée quant à l'idée à la proposition conditionnelle, mais quant à la forme c'est encore la proposition relative. Il n'y a pas plus de « si » dans la proposition grecque qu'en anglais. L'emploi de *ὃν* avec *ὅς* et le futur indicatif (Cf. Luc XII, 8) est comme celui de *ἐάν* et le futur indicatif.

7. L'emploi de *ὃν* dans la proposition relative n'en fait pas une condition. L'emploi de *ὃν* est beaucoup plus semblable à celui du relatif *ὅστις*. Il a l'effet de rendre la proposition plus définie, ex. (cf. *ὅταν ἡγοίξεν*, Apoc. VIII, 1) *ὅσοι ὃν ἠψαντο* (Marc VI, 56), ou bien la proposition est rendue plus indéfinie, ex. *ὅς ὃν εἴπη*

(Matt. V, 22). De même ἥτις ἂν μὴ ἀκούσῃ (Act. III, 23). La forme ἐάν ou ἂν est immatérielle, ex. ὅς γὰρ ἐάν θέλῃ et ὅς δ' ἂν ἀπολέσῃ (Marc VIII, 35). Mais ἂν n'est pas nécessaire avec le subjonctif dans de pareilles propositions relatives, comme on le voit dans Jac. II, 10 (ὅστις τηρήσῃ). Cf. aussi ὅστις ἀρνῆσθαι (Matt. X, 33). ἂν, en outre, est très commun avec l'indicatif, spécialement le futur, ex. ὅς δ' ἂν ἀπολέσει (Marc VIII, 35) et le passé indicatif, ex. ὅπου ἂν εἰσεπορεύετο (Marc VI, 56), et même le présent indicatif, ex. ὅπου ἂν ὑπάγῃ (Apoc. XIV, 4). Cf. aussi Luc XVII, 33. Dans Jean XIV, 13 voy. ὅτι ἂν, mais ἐάν τι dans Jean XIV, 14.

8. La négation de la proposition relative est μὴ avec le subjonctif, ex. ὅς ἂν μὴ ἔχῃ (Luc VIII, 18) et habituellement οὐ avec l'indicatif, ex. ὅς γὰρ οὐκ ἔστι καθ' ὑμῶν (Luc IX, 50). Mais lorsque le relatif est indéfini, μὴ peut se trouver, ex. ὃ μὴ ὁμολογεῖ (1 Jean IV, 3), et ἃ μὴ δεῖ (Tite I, 11). Dans 2 Pie. I, 9 le relatif est indéfini, mais la négation subjective convient bien, ᾧ μὴ πάρεστιν ταῦτα.

9. Quelquefois le relatif est presque équivalent au latin *qui* avec le subjonctif (dessein ou résultat). Ainsi ἃξιος ἐστὶν ᾧ παρέξῃ τοῦτο (Luc VII, 4) est pratiquement une conséquence à laquelle Blass (*Grammar of N. T. Greek* p. 218) compare ἃξιος ἵνα λύσω (Jean I, 27). Voy. aussi ὅς κατασκευάσει (Luc VII, 27) comme proposition d'intention. Blass cite aussi (Marc XIV, 14) ὅπου φάγω et οὐκ ἔχω ὃ παραθήσω (Luc XI, 6) et οὐδένᾳ ἔχω ὅστις μεριμνήσει (Phil. II, 20). L'idiotisme classique οὐδεὶς ἐστὶν ὅς (Marc X, 29) n'a pas d'effet sur le mode. Le subjonctif est aussi employé avec de semblables propositions de dessein, ex. δι' ἧς λατρεύομεν (Héb. XII, 28).

10. Ὅσοις, comme ὅς et ὅστις, emploie ἐάν (ex. ὅσα ἐάν θέλῃτε, Matt. VII, 12) ou ἂν (ex. ὅσα ἂν αἰτήσητε, Matt. XXI, 22).

CHAPITRE XXVII.

Propositions temporaires.

1. Le Nouveau Testament a un grand nombre de conjonctions temporaires, telles que ἄχρι, ἐπεὶ, ἐπὶ, ἐπειδὴ, ἕως, ἡνίκα, μέχρι, ὅποτε, ὁσάκις, ὅτε, ὅταν, πρὶν, ὥς. Il est nécessaire de parler séparément de la plupart d'entre elles, mais on peut les grouper par commodité.

2. On peut faire un groupe de ἄχρι, ἕως, μέχρι et πρὶν dans le sens de « avant que », quoique même ici il y ait lieu de faire une distinction et que ces mots puissent être mieux étudiés séparément.

(a) Ἄχρι (toujours ainsi dans le Nouveau Testament, sauf deux fois ἄχρις, Gal. III, 19 et Héb. III, 13) est à la fois préposition, ex. ἄχρι καιροῦ (Luc IV, 13), et moins souvent conjonction, ex. ἄχρι τελεσθῇ (Apoc. XX, 3). La simple conjonction n'est pas aussi commune que l'est ἄχρι ἧς ἡμέρας (Matt. XXIV, 38) et ἄχρι οὗ (Luc XXI, 24). Lorsqu'un événement historique actuel est rappelé, un temps passé de l'indicatif est employé, ex. ἄχρι ἧς ἡμέρας εἰσῆλθεν Νῶε (Luc XVII, 27) et ἄχρι οὗ ἀνέστη (Act. VII, 18). Le présent indicatif peut aussi être employé pour une situation présente, ex. ἄχρις οὗ τὸ σήμερον καλεῖται (Héb. III, 13), dans le sens de « while » (pendant que, aussi longtemps que) comme ἕως. S'il s'agit de l'avenir, le subjonctif aoriste se rencontre communément, ex. ἄχρι οὗ θῇ (1 Cor. XV, 25) et une fois avec ἂν, ex. ἄχρις ἂν ἔλθῃ (Gal. III, 19). Mais le futur indicatif peut être employé (ἄχρι τελεσθήσονται, Apoc. XVII, 17) et une fois avec ἂν (ἄχρι οὗ ἂν ἦξω, Apoc. II, 25). Ἡξω pourrait être un aoriste subjonctif.

(b) Ἐως de même est plus fréquent comme préposition (ἕως τοῦ Χριστοῦ, Matt. I, 17) que comme conjonction. Comme conjonction

nous avons ἕως (Matt. II, 9), ἕως οὗ (Matt. XIV, 22) et ἕως ὅτου (V, 25). Tous sont employés essentiellement dans le même sens. Un événement passé est exprimé par le passé indicatif, ex. ἕως ἦλθεν (Matt. XXIV, 39), ἕως οἷ ἐζυμώθη (Matt. XIII, 33) et ἕως ὅτου ἐφώνησαν (Jean IX, 18). Là où il est employé pour le temps présent, ἕως a le sens de « pendant que » et non de « avant que ». Ainsi ἕως αὐτὸς ἀπολύει τὸν ὄχλον (Marc VI, 45) après ἠνάγκασεν ; comparez l'usage analogue du latin *dum*. C'est, à la vérité, la signification de ἕως dans ἕως ἔρχομαι (Jean XXI, 22 s. et 1 Tim. IV, 13), où le futur est vivement transporté dans le présent, ou bien où l'orateur se meut mentalement dans le futur. Même ἕως ὅτου se rencontre une fois dans ce sens, ἕως ὅτου εἰ μετ' αὐτοῦ ἐν τῇ ὁδῷ (Matt. V, 25). Blass cependant soutient ici encore le sens de « avant que » (*Grammar of N. T. Greek*, p. 219) et même dans ἐν ᾧ ἔρχομαι (Luc XIX, 13), ce qui est plutôt une interprétation forcée de l'idiotisme grec. Pour les événements de l'avenir c'est seulement l'aoriste subjonctif qui paraît se trouver, quoique dans ἕως ὅτου σκάψω (Luc XIII, 8) et ἕως οὗ ἀναπέμψω (Act. XXV, 21) la forme soit la même au futur indicatif. Ἄν n'est pas employé avec ἕως οὗ et ἕως ὅτου, mais est très commun avec ἕως (ἕως ἂν ἴδωσιν, Luc IX, 27), mais pas toujours (ἕως προσεύξωμαι, Marc XIV, 32). Dans Apoc. XX, 5 ἄχρι τελεσθῆ est encore au futur quoique précédé de ἔζησαν.

(c) Μέχρι est moins usité soit comme préposition (μέχρι τῆς σήμερον, Matt. XI, 23), soit comme conjonction (seulement trois fois : Marc XIII, 30. Gal. IV, 19. Eph. IV, 13). Une fois (Eph. IV, 13) la forme est μέχρι et dans d'autres passages nous avons μέχρις οὗ. Dans les trois passages, l'aoriste subjonctif est employé (sans ἂν).

(d) Πρὶν (cinq fois πρὶν ἢ, ex. Act. XXV, 16) apparaît treize fois et toujours avec l'infinitif sauf deux fois dans des phrases négatives. Dans l'un de ces passages, il y a le subjonctif avec ἂν se rapportant à un événement futur, μὴ ἰδεῖν θάνατον πρὶν ἢ ἂν ἴδῃ τὸν Χριστὸν κυρίου (Luc II, 26). L'autre a l'optatif avec la même

idée, mais au discours indirect, πρὶν ἢ . . . ἔχοι (Act. XXV, 16). Ces deux constructions idiotiques sont dans les écrits de Luc. Le reste est comme πρὶν γενέσθαι (Jean XIV, 29).

(e) L'emploi de πρὸ τοῦ et l'infinitif est apparenté à celui de πρὶν ; il y en a 8 exemples dans le Nouveau Testament. Voy. πρὸ τοῦ ὑμᾶς αἰτῆσαι αὐτόν (Matt. VI, 8).

(f) Ἐν ᾧ est beaucoup usité comme conjonction temporaire avec un des sens de ἕως (pendant que). Ainsi dans Marc II, 19, ἐν ᾧ ὁ νυμφίος μετ' αὐτῶν ἐστίν. Cf. aussi Jean V, 7 (ἐν ᾧ ἔρχομαι). Ἐν ᾧ peut aussi être local (Rom. II, 1), causal (Rom. VIII, 3), ou instrumental (Rom. XIV, 21). Cf. Thayer. On peut comparer avec cet emploi de ἐν ᾧ l'usage très fréquent de ἐν τῷ avec l'infinitif dans les relations de temps, ex. ἐν τῷ ἐλαύνειν (Marc VI, 48).

(g) Ἀφ' οὗ a besoin d'un mot d'explication. Dans Luc XIII, 7 ἀφ' οὗ ἔρχομαι ne présente pas de difficulté, mais dans XIII, 25 ἀφ' οὗ ἂν ἐγερθῇ rappelle ἕως et cependant ἀφ' οὗ a ici le sens résultant de « une fois que » et par suite la construction de ἕως quand on l'emploie pour des événements futurs.

3. Les autres constructions peuvent être traitées ensemble d'une manière un peu décousue.

(a) Ἡνίκα ne se trouve que deux fois, pour le temps futur dans chaque cas, avec ἂν et le présent subjonctif dans le premier, et avec ἐάν et l'aoriste subjonctif dans le second. Les deux exemples sont dans 2 Cor. III, au v. 15 (ἡνίκα ἂν ἀναγινώσκειται) et au v. 16 (ἡνίκα ἐάν ἐπιστρέψῃ).

(b) Ἐπειὰ a presque disparu comme conjonction temporaire dans le Nouveau Testament ; on ne le trouve qu'une fois comme leçon marginale dans Westcott et Hort (Luc VII, 1). Mais ἐπὶ ἂν avec le subjonctif se trouve trois fois (Matt. II, 8. Luc XI, 22, 34). Ainsi ἐπὶ ἂν εὐρηγτε (Matt. II, 8). Le seul emploi temporaire de ἐπειδὴ est le texte de Luc VII, 1 (ἐπειδὴ ἐπλήρωσεν).

(c) Westcott et Hort ne lisent nulle part *ὅποτε*, mais quelques Mss. l'ont à la place de *ὅτε* dans Luc VI, 3.

(d) Mais *ὅτε* et *ὅταν* sont les conjonctions temporaires les plus communes dans le Nouveau Testament. Peut-être éprouvera-t-on quelque embarras avec *ὅτε* qui est librement employé avec un temps quelconque de l'indicatif, ex. *ὅτε ἐτέλεσεν* (Matt. VII, 28). *Ὅταν* est également fréquent avec le subjonctif, habituellement à l'aoriste. Ainsi *ὅταν ἴδῃτε* (Matt. XXIV, 33) et occasionnellement le présent, ex. *ὅταν εἰσφέρωσιν* (Luc XII, 11). Occasionnellement aussi on trouve le futur indicatif, ex. *ὅταν δώσουσιν* (Apoc. IV, 9), l'aoriste indicatif, ex. *ὅταν ὀψέ ἐγένετο* (Marc XI, 19), l'imparfait indicatif, ex. *ὅταν αὐτὸν ἐθεώρουν* (Marc III, 11), et même le présent indicatif, ex. *ὅταν στήκετε* (Marc XI, 25). Comme avec les propositions relatives nous observons deux sortes de propositions temporaires, déterminées ou indéterminées. *Ἄν* est plus commun, naturellement, avec les propositions indéterminées, mais quelquefois, comme dans Apoc. VIII, 1 on le trouve avec la proposition temporaire déterminée (*ὅταν ἤνοιξεν*).

(e) *ὥς* mérite aussi un mot. Comme conjonction temporaire *ὥς* a d'habitude l'indicatif, ex. *ὥς ἐπλήσθησαν* (Luc I, 23) et avec *ἄν*, ex. *ὥς ἄν ἡγέσθε* (1 Cor. XII, 2). Mais il apparaît quelquefois avec le subjonctif, ex. *ὥς καὶ ὅταν ἐχωμεν* (Gal. VI, 10), où la situation est indéterminée, et un petit nombre de fois avec *ἄν* aussi, ex. *ὥς ἄν πορεύωμαι* (Rom. XV, 24).

(f) Dans Matt. IX, 15 nous avons *ἐφ' ὅσον*, dans Marc II, 19 *ὅσον χρόνον*, dans Rom. VII, 1 *ἐφ' ὅσον χρόνον* dans le sens temporaire, et plusieurs autres fois aussi. Dans Hébr. X, 37 *ὅσον ὅσον* est un hébraïsme (Septante) quoique non sans exemples similaires dans les papyrus.

(g) *Μετὰ τὸ* et l'infinitif se trouve un petit nombre de fois dans le sens de « après ». Ainsi *μετὰ τὸ παραδοθῆναι* (Marc I, 14).

(h) *Ὅσκις* se rencontre seulement trois fois (1 Cor. XI, 25 s. Apoc. XI, 6). Chaque fois *ἐάν* est employé aussi avec le présent du subjonctif.

4. Les participes se rencontrent très souvent avec l'idée temporaire résultante. Le participe, par lui-même, n'exprime ni la cause, ni la condition, ni le temps, mais souvent le contexte suggère de telles conceptions pour le participe circonstanciel. Que cette idée résultante soit quand, comme, que, après, etc, c'est seulement le contexte qui peut le décider. Prenez comme exemple *ἀποθνήσκων* (Héb. XI, 21). Le participe aoriste peut suggérer l'action antécédente, ex. *ἐλθόντων* (Marc I, 21), ou l'action simultanée, ex. *ἀσπασόμενοι* (Act. XXV, 13). Nous nous étendrons davantage sur ce sujet en parlant du participe.

CHAPITRE XXVIII.

Propositions comparatives.

1. Ces propositions ne sont pas toujours traitées d'une manière adéquate dans les grammaires, mais le nombre de conjonctions ici employées exige une étude séparée. Elles sont essentiellement des modifications de quelques formes fondamentales.

2. Le pronom relatif se rencontre avec *κατά* : *καθό*, *καθά*, *καθάπερ*. *Καθό* ne se trouve que quatre fois et avec l'indicatif, ex. *καθό δεῖ* (Rom. VIII, 26), sauf une fois avec le subjonctif et *ἐάν*, ex. *καθό ἐάν ἔχη* (2 Cor. VIII, 12). Nous n'avons qu'une fois *καθά* et avec l'indicatif, *καθὰ συνέταξεν* (Matt. XXVII, 10). *Καθάπερ* est plus fréquent, mais toujours avec l'indicatif, ex. *καθάπερ γέγραπται* (Rom. III, 4).

3. *Καθότι* est une conjonction comparative, qui n'est que deux fois dans le Nouveau Testament (Act. II, 45 et IV, 35), les deux fois avec la même construction, *ἄν* et l'indicatif : *καθότι ἄν τις χρεῖαν εἶχεν*. Cf. *ὅπου ἄν εἰσεπορεύετο* (Marc VI, 56).

4. Quatre fois dans l'Épître aux Hébreux nous trouvons l'idiotisme classique du comparatif avec *ὅσος*. Il est significatif qu'il ne se rencontre que là. Cette Épître tend à établir la supériorité du Christianisme sur le Judaïsme. Dans Hébr. I, 4 nous lisons *ὅσῳ διαφορώτερον παρ' αὐτοὺς κακληρονόμηκεν ὄνομα* ; dans VIII, 6 *ὅσῳ καὶ κρείττονός ἐστιν διαθήκης μεσίτης* ; dans X, 25 *τοσοῦτῳ μᾶλλον ὅσῳ βλέπετε*. Le quatrième exemple est dans III, 3 *καθ' ὅσον πλείονα τιμὴν ἔχει τοῦ οἴκου*. Le corrélatif *τοσοῦτος* ne se rencontre qu'une fois dans cette relation. Dans Hébr. VII, 20 ss. (*καθ' ὅσον... κατὰ τοσοῦτο*) le comparatif n'est pas dans une proposition relative.

5. Les formes variées de *ὥς* sont de beaucoup les plus communes dans les phrases comparatives. *Καθὼς* est très fréquent avec l'indicatif, ex. *καθὼς ἡγάπησα ὑμᾶς* (Jean XIII, 34). Il est habituel dans l'idiotisme *καθὼς γέγραπται* (Rom. I, 17). Le corrélatif *οὕτως* (2 Cor. VIII, 6) est rarement employé avec *καθὼς*. Voy. aussi Luc XXIV, 24. *Καθὼς* est un mot postérieur, mais il est fréquent dans les papyrus comme dans le Nouveau Testament. *Καθὼςπερ* n'apparaît qu'une fois (Héb. V, 4 *καθὼςπερ καὶ Ἀαρών*), sauf dans 2 Cor. III, 18 où Westcott et Hort le donnent en marge (texte *καθὰπερ*). Quelquefois *καθὼς* nuance une raison (phrase causale) comme dans Rom. I, 28. *Ὡς* est si commun qu'il réclame à peine un commentaire ; ses usages sont très nombreux. Son emploi comme conjonction temporaire et finale a déjà été discuté. C'est comme conjonction comparative, toutefois, qu'il a sa carrière la plus étendue. Habituellement *ὥς* est employé avec l'indicatif exprimé (*ὥς θέλεις*, Matt. XV, 28), ou sous-entendu (*οὐκ ἐστεθεὶς ὥς οἱ ὑποκριταί*, Matt. VI, 5). Mais occasionnellement le subjonctif se rencontre (*ὥς ἂν ἄνθρωπος βάλῃ*, Marc IV, 26) et aussi avec *ἂν* ou *ἐάν* (*ὥς ἐάν τροφὸς θάλῃ τὰ ἐαυτῆς τέκνα*, 1 Thes. II, 7). Voy. Rom. V, 15 pour *ὥς ... οὕτως*. Les exemples de *ὥς* avec les adverbes (*ὥς τάχιστα*, Act. XVII, 15), avec les adjectifs (*ὥς ὥραϊοι*, Rom. X, 15) sont comme le latin *quam*. Ce dernier est une exclamation comme notre « comment ! » *Ὡς* avec le participe donne la raison alléguée (*ὥς μέλλων*, Act. XXIII, 20). Dans Luc IX, 52 nous avons *ὥς ἐτοιμάσαι* (inf.) selon Westcott et Hort. *Ὡσεὶ* (*ὥς, εἰ*) apparaît sans verbe dans le Nouveau Testament. Prenez comme exemple Matt. III, 16, *εἶδεν πνεῦμα θεοῦ καταβαῖνον ὥσεὶ περιστερὰν*. *Ὡςπερ* est employé ou avec l'indicatif (*ὥςπερ οἱ ὑποκριταὶ ποιοῦσιν*, Matt. VI, 2), ou avec le participe (*ὥςπερ φερομένης πνοῆς*, Act. II, 2), ou sans verbe (*ὥςπερ οἱ ἔθνηκοί*, Matt. VI, 7). *Ὡςπερεὶ* ne se trouve qu'une fois (1 Cor. XV, 8) et sans verbe, *ὥςπερεὶ τῷ ἐκτρώματι*.

CHAPITRE XXIX.

Propositions interrogatives.

1. Le grec à l'origine n'usait pas de signe d'interrogation, et on est parfois dans le doute pour savoir si une phrase est une question ou non. Les particules interrogatives n'étaient pas toujours employées. Prenez comme exemple 1 Cor. I, 13. Westcott et Hort ponctuent *μεμέρισται ὁ Χριστός*. En marge la lecture *Χριστός*; En règle générale, le contexte éclaire la situation, même s'il n'y a ni particule ni pronom interrogatifs. Mais *ἄρα*, *εἰ*, *οὐ* et *μή* paraissent tous dans les questions directes.

2. Le mode dans la question directe ne demande que peu d'explications. L'indicatif (un temps quelconque) est, naturellement, le plus fréquent, ex. *σὺ τίς εἶ*; (Jean I, 19). Le subjonctif délibératif est commun dans les questions dubitatives, ex. *δῶμεν ἢ μή δῶμεν* (Marc XII, 15). L'optatif avec *ἄν* apparaît dans la question directe comme apodose d'une condition de la quatrième classe (optatif potentiel). Ainsi *Τί ἂν θέλοι ὁ σπερμολόγος οὗτος λέγειν*; (Act. XVII, 18). Le mode dans la question indirecte est habituellement le même qu'il était dans la question directe, soit l'indicatif, ex. *τί ᾔν* (Jean II, 25), soit le subjonctif, ex. *τί φάγωσιν* (Marc VI, 36), soit l'optatif, ex. *τί ἂν θέλοι* (Luc I, 62). Quelquefois l'indicatif devient optatif conformément à l'idiotisme classique dans la question indirecte, ex. *τίς εἴη* (Act. XXI, 33), mais il est ici suivi de *τί ἐστιν πεποιηκώς*. Voy. plus loin le chapitre sur le discours indirect.

3. Le genre de réponse attendue est quelquefois, mais pas toujours, indiqué. La question peut être indéterminée dans la forme, ex. *Συνήκατε πάντα πάντα*; (Matt. XIII, 51), même lorsque la particule *ἄρα* est employée, ex. *Ἄρα γε γινώσκεις ἃ ἀναγινώσκεις*; (Act. VIII, 30). Mais si *οὐ* se présente, la réponse affirmative est

indiquée, ex. *Οὐκ εἰμί ἐλεύθερος*; (1 Cor. IX, 1). Lorsque *μή* est employé, la réponse négative est attendue, ex. *Μὴ ἀπόσατο ὁ θεὸς τὸν λαὸν αὐτοῦ*; (Rom. XI, 1). Quelquefois un vif sentiment est suggéré: le dédain (Jean VII, 47, *μή καὶ ὑμεῖς πεπλάνησθε*); la sympathie (Jean VI, 67, *μή καὶ ὑμεῖς θέλετε ὑπάγειν*); l'émotion contenue (Jean IV, 29, *μή τι οὗτός ἐστιν ὁ Χριστός*). Pour de plus amples exemples voy. le chapitre sur les particules négatives.

4. Le pronom interrogatif habituellement trouvé dans le Nouveau Testament est *τίς*. Nous l'avons isolé, ex. *τίς ὑπέδειξεν ὑμῖν*; (Matt. III, 7), mais il est fréquent aussi avec *ἄρα* (ex. Matt. XXIV, 45), avec *γάρ* (Matt. IX, 5); avec *οὖν* (Luc III, 10). Pour *ἵνα τί* voy. Matt. IX, 4. Dans Marc XV, 24 nous avons le double interrogatif *τίς τί ἄρα*. Dans Luc XVI, 2 *τοῦτο* est employé comme prédicat avec *τί* (*τί τοῦτο ἀκούω περὶ σοῦ*). Dans 1 Pie. I, 11 nous trouvons à la fois *τίς* et *ποῖος*. *Ποταπός* comme *τίς* et *ποῖος* se rencontre dans les questions directes et indirectes. Dans Luc VII, 39 il est employé avec *τίς*. *Τί* est fréquemment adverbe dans le sens de « pourquoi » (cf. *διὰ τί*, Matt. IX, 11 et *εἰς τί*, Marc XIV, 4), ex. *τί με λέγεις ἀγαθόν*; (Marc X, 18), ou « comment » (*τί ᾔτι*, Luc II, 49). Pour *πόσος* (Marc VI, 38) et les autres pronoms interrogatifs voy. le chapitre sur les pronoms. Mais notez *τί ἐμὲ ὑπονοεῖτε εἶναι* (Act. XIII, 25).

5. Il y a une certaine confusion entre les pronoms interrogatifs et relatifs dans le Nouveau Testament, comme dans l'ancien grec et dans la plupart des langues. Cf. Blass, *Grammar of N. T. Greek*, p. 175. Voy. aussi Moulton, *Prolegomena*, p. 93. Ainsi *τίς* apparaît là où le relatif serait mieux à sa place, ex. Jac. III, 13 *τίς σοφὸς καὶ ἐπιστήμων ἐν ὑμῖν, δεῖξάτω*. Dans Marc I, 24 nous avons *οἶδα σὲ τίς εἶ*, qui peut être expliqué ainsi ou comme prolepse de *σύ* et changement à l'accusatif. Comparez Jean VIII, 25 *σὺ τίς εἶ*; dans le Nouveau Testament le pronom interrogatif direct est habituellement présent dans les questions indirectes. Mais dans 1 Tim. I, 7 nous avons *ἃ λέγουσιν* et *περὶ τίνων διαβεβαιοῦνται*. Sur *τί* et *τί* cf. 1 Cor. XIV, 35 et Act. XIII, 25. Une fois (Act. IX, 6) nous

avons *ὅτι* ainsi employé et plusieurs fois *ὁποῖος* (1 Cor. III, 13). Une fois aussi *ὅπως* se rencontre dans une question indirecte (Luc XXIV, 20). D'un autre côté Westcott et Hort admettent *ὅτι* (de *ὅστις*) comme interrogatif direct dans Marc II, 16. IX, 11, 28. On peut bien poser la question, toutefois, de savoir si ce n'est pas une abréviation de *τί ὅτι*. Mais *ὅτι* dans Jean VIII, 25 est encore plus difficile. Dans Matt. XXVI, 50 (*ἐταῖρε ἐφ' ὃ πάρει*) nous sommes aussi en face d'un problème ardu. Ici nous pouvons ou bien, comme Chrysostome, suppléer un impératif et avoir le relatif habituel, ou bien traiter *ὅ* comme démonstratif (Noah K. Davis), ou encore prendre le relatif *ὅ* pour l'interrogatif (inadmissible, selon Blass). Assurément le relatif est employé dans les questions indirectes un petit nombre de fois, ex. *ἀπάγγελον αὐτοῖς ὅσα ὁ κύριός σοι πεποίηκεν* (Marc V, 19). La différence entre l'interrogatif et le relatif apparaît bien dans Jean XIII, 24 (*εἰπέ τις ἐστὶν περὶ οὗ λέγει*). Cf. aussi 2 Tim. I, 12 (*ὃ πεπίστευκα*).

6. Les conjonctions interrogatives sont largement usitées dans le Nouveau Testament. Ainsi *πότε* (Matt. XXV, 38), *ἕως πότε* (Matt. XVII, 17), *ποῦ* (Luc VIII, 25), *πῶς* (Luc X, 26). Elles sont fréquentes aussi dans les questions indirectes (Matt. XXIV, 3. Marc XV, 47. Matt. VI, 28). "Οπως n'apparaît dans les questions indirectes que dans Luc XXIV, 20. Cf. *ποσάκις* dans Matt. XVIII, 21.

7. Les phrases elliptiques sont aussi fréquentes. Ainsi *ἴνα τί* (Matt. IX, 4), où *γένηται* est tombé (cf. *διὰ τί, εἰς τί*); *τί ὅτι* (Luc II, 49), à comparer à *τί γέγονεν ὅτι* dans Jean XIV, 22. Une condensation semblable est observée dans *τί ἄρα Πέτρος ἐγένετο* (Act. XII, 18). Cf. aussi Act. V, 24. Luc I, 66. Jean XXI, 21. L'usage de *εἰ* dans les questions directes comme *εἰ ἔξεστιν τοῖς σάββασις θεραπεῦσαι* (Matt. XII, 10) est parallèle à *εἰ* dans les questions indirectes, comme *διώκω εἰ καταλάβω* (Phil. III, 12). Cf. aussi Act. XVII, 27 où le but et l'attente interviennent. On peut comparer aussi l'usage de *εἰ*, comme dans Héb. III, 11, dans un sens négatif (serment solennel), où il y a réellement une

ellipse. La même chose (ellipse) est vraie pour l'emploi de *εἰ* dans les questions directes, ce qui est plutôt commun dans le Nouveau Testament.

8. Les questions alternatives ne sont pas très fréquentes dans le Nouveau Testament. En fait, nous avons un seul exemple de *πότερον...ἢ* (Jean VII, 17), et cela dans une question indirecte. Souvent *ἢ* est employé dans le second membre de la question sans le pronom interrogatif, comme dans 1 Cor. IX, 8. Quelquefois nous avons *τίς...ἢ* comme dans Matt. IX, 5. Quelquefois *ἢ* précède *τίς* et se rapporte à la phrase précédente (Matt. VII, 9).

9. Les exclamations sont habituellement exprimées dans l'ancien grec par les pronoms *οἷος, ὁποῖος, ὅσος*, mais occasionnellement les formes interrogatives sont aussi employées. Ainsi *πόσα* dans Marc XV, 4 et *πηλίκος* dans Gal. VI, 11. Cf. aussi *τί θέλω εἰ ἡδὴ ἀνήρην* (Luc XII, 49). Cf. aussi *ὥς ὥραϊοι* dans Rom. X, 15. Ainsi *ποσάκις* dans Matt. XXIII, 37. Luc XIII, 34.

10. Les interjections sont souvent employées en exclamations. Ce sont dans le Nouveau Testament *δεῦτε, ἔα, ἴδε, ἰδοὺ, οὐαί, ὦ*, etc. Pour *δεῦτε* comme interjection voy. Matt. XXI, 38 (*δεῦτε, ἀποκτείνωμεν*). Dans Luc IV, 34 nous avons un exemple de *ἔα* : *ἔα, τί ἡμῖν καὶ σοί* ; dans Jean I, 29 (*ἴδε ὁ ἄμνος τοῦ θεοῦ*) *ἴδε*, comme souvent, se trouve avec le nominatif. Avec l'accusatif c'est le verbe. *Ἰδοὺ* est employé absolument (Matt. XI, 10) ou avec le nominatif (Matt. XVII, 5, *ἰδοὺ νεφέλη*). C'est très fréquent. Dans Marc XV, 21 (*οὐαί ὁ καταλύων*) *οὐαί* se rencontre avec le nominatif. *Οὐαί* est usité communément avec le datif, ex. *οὐαὶ σοί* (Matt. XI, 21). Mais il se présente deux fois avec l'accusatif (Apoc. VIII, 13, *τοὺς κατοικοῦντας*. XII, 12, *τὴν γῆν*). Il est aussi employé absolument, ex. Apoc. XVIII, 10. Dans un cas il est répété trois fois (Apoc. VIII, 13). "Ω n'est pas souvent usité. Le vocatif est d'ordinaire seul, ex. *ἄνθρωπε* (Luc XXII, 58), mais quelquefois *ὦ* est ajouté, ex. *ὦ γύναι* (Matt. XV, 28).

CHAPITRE XXX.

Discours indirect.

1. Dans le Nouveau Testament, le discours direct est beaucoup plus fréquent que le discours indirect. Cela est vrai aussi de l'Ancien Testament et de la plupart des écrivains populaires. Les longs discours indirects, à la manière de Thucydide ou de Tite-Live, sont artificiels et sentent le travail. Les Grecs n'avaient pas de signes de citation, mais ὅτι servait souvent dans ce but. Cet usage de ὅτι est désigné sous le nom de ὅτι récitatif et est très fréquent dans le Nouveau Testament et les Septante. Ainsi Marc VIII, 28 ὅτι Ἰωάννην τὸν βαπτιστήν, Jean X, 36 ὅτι βλασφημεῖς. Mais cet emploi de l'*oratio recta* de préférence à la longue *oratio obliqua* des historiens grecs ne dépend pas de ὅτι. Souvent la citation directe se présente seule : θέλω, καθάρισθητε (Matt. VIII, 3). Notez aussi ὁ διδάσκαλος et ὁ κύριος dans Jean XIII, 13.

2. Le temps, en règle générale, demeure sans changement dans le discours grec indirect. En latin et en anglais nous trouvons la même suite de temps dans cette classe de propositions. Mais en grec, c'est rarement le cas. Quelques exemples se rencontrent dans le Nouveau Testament, comme dans l'ancien grec, où l'imparfait dans le discours indirect semble représenter un présent dans le discours direct. Ainsi Jean II, 25, αὐτὸς γὰρ ἐγίνωσκειν τί ἦν ἐν τῷ ἀνθρώπῳ. Le temps est communément conservé, ex. Jean XI, 13, ἐκεῖνοι δὲ ἔδοξαν ὅτι περὶ τῆς κοιμήσεως τοῦ ὕπνου λέγει. Dans un cas comme ὅτι εἶδον (Jean I, 50) le temps était l'aoriste dans le discours direct. De même pour ἦν, dans Jean IX, 18. L'infinitif futur dans le discours indirect, ex. χωρήσειν (Jean XXI, 25), est pour le futur indicatif du discours direct. Il en est de même du parfait infinitif, ex. τεθνηγέναι (Act. XIV, 19).

3. La personne du verbe peut être ou n'être pas changée selon

les circonstances. Prenez comme exemple Matt. VI, 31, où τί φάγομεν est la question directe. Dans la question indirecte (Matt. VI, 25) cela devient τί φάγητε. De même dans Marc IX, 6 οὐ γὰρ ἤδει τί ἀποκριθῇ était τί ἀποκριθῶ dans le discours direct. Dans Act. I, 4 la personne de l'adresse directe est maintenue après l'infinitif : περιμένειν τὴν ἐπαγγελίαν τοῦ πατρὸς ἣν ἠκούσατέ μου. Mais étendons-nous maintenant davantage sur ce sujet.

4. Le mode dans le discours indirect peut être changé. Ce changement de l'indicatif en optatif ou du subjonctif en optatif après un temps passé ne fut jamais obligatoire et disparut graduellement avec la disparition de l'optatif. Souvent cela n'avait pas lieu dans l'ancien grec. C'est seulement dans les écrits de Luc que cela se rencontre dans le Nouveau Testament. Même ainsi c'est seulement dans les questions indirectes que nous le trouvons, à une exception près. Cette exception (Burton, *N. T. Moods and Tenses*, p. 133) est dans Act. XXV, 16 et se trouve après πρὶν ἢ. Mais il est assez curieux que dans la même phrase οὐκ ἔστιν soit maintenu. La suite des verbes dans la phrase est par conséquent ἀπεκρίθη ὅτι οὐκ ἔστιν . . . πρὶν ἢ . . . ἔχοι . . . τε . . . λάβει. De même aussi dans Luc XXII, 23 nous avons τὸ τίς ἄρα εἴη, mais dans XXII, 24 τὸ τίς αὐτῶν δοκεῖ. La présence du subjonctif dans une question indirecte signifie simplement que le subjonctif était employé dans la question directe. Ainsi Luc XXII, 4 τὸ πῶς αὐτοῖς παραδῶ αὐτόν. Si ἂν se trouve avec l'optatif dans une question indirecte, cela montre qu'il se rencontrait dans la question directe. Il y a toutefois une différence à établir entre τίς εἴη (Act. XXI, 33), où l'optatif est dû au discours indirect, et τί ἂν εἴη (Act. X, 17) où l'optatif avec ἂν était aussi employé dans le discours direct. Cf. Act. XVII, 18 où τί ἂν θέλοι se rencontre dans la question directe comme optatif potentiel (apodose de la condition de quatrième classe). Cf. Luc XV, 26 (τί ἂν εἴη ταῦτα).

5. Il y a trois sortes de discours indirects : affirmation indirecte, question indirecte, et commandement indirect. Exemple de la première : θεωρῶ ὅτι προφήτης εἶ σύ (Jean IV, 19) ; de la seconde :

ὁποδεῖξω ὑμῖν τίνα φοβηθήτε (Luc XII, 5) ; de la troisième : εἰπὼν αὐτῇ ἵνα μοι συναντιλάβηται (Luc X, 40). Ce sont là les catégories normales. Elles exigent d'être traitées séparément.

6. Les affirmations indirectes se divisent elles-mêmes en trois classes selon la construction employée.

(a) En premier l'infinitif. C'était, dans l'ancien grec, l'usage le plus commun et on le trouve encore dans l'accord essentiel comme ancien procédé. Le temps, naturellement, est le même dans le discours direct. On dit d'ordinaire que cet infinitif a l'accusatif comme sujet, mais c'est une explication inadéquate. L'accusatif n'est pas du tout toujours employé, et, lorsqu'il l'est, nous ne pouvons pas l'appeler sujet au point de vue grec. L'infinitif, comme le participe, n'est pas un verbe déterminé ; il n'a pas les terminaisons personnelles. D'une manière générale, l'idiotisme correspond à une proposition avec ὅτι en grec, mais n'est pas en réalité une proposition ὅτι. L'infinitif dans le discours indirect doit être considéré et expliqué au point de vue de la syntaxe comme infinitif. Si le pronom ou l'adjectif employé avec l'infinitif se rapporte au sujet du verbe principal, il peut être au nominatif par apposition, ex. φάσκοντες εἶναι σοφοὶ ἐμωράνησαν (Rom. I, 22. cf. Matt. XIX, 21 τέλειος εἶναι) ; ou il peut être non exprimé, ex. ἦλθαν λέγουσαι καὶ ὁπτασίαν ἀγγέλων ἐωρακέναι (Luc XXIV, 23) ; ou il peut être à l'accusatif de relation générale, ex. πέποιθας σεαυτὸν ὁδηγὸν εἶναι τυφλῶν (Rom. II, 19). Cf. aussi Phil. III, 13. Luc XXIV, 23 (λέγουσιν αὐτὸν ζῆν). Le même principe s'applique lorsque l'infinitif est employé avec une préposition et l'article ; tous deux doivent être conservés dans une véritable explication syntaxique de cet accusatif. Il est ridicule de penser à un « sujet » avec un pareil infinitif muni de l'article, ex. ἐγὼ ἐν τῷ ἐπ'ανέρχεσθαι με ἀποδώσω σοι (Luc X, 35). Notez με, non le réfléchi. Lorsque le rapport n'est pas avec le sujet du verbe principal, le nom ou le pronom est normalement à l'accusatif de relation générale, ex. οἱ λέγουσιν αὐτὸν ζῆν (Luc XXIV, 23). La même explication s'applique aux deux accusatifs, ex. πεπεισμένος γὰρ ἐστίν Ἰωάνην προσφύτην

εἶναι (Luc XX, 6), où l'un est en apposition à l'autre. Dans un cas comme δία γε τὸ παρέχειν μοι κόπον τὴν χήραν ταύτην (Luc XVIII, 5), un accusatif est l'objet de l'infinitif, l'autre est à l'accusatif de relation générale. Notez l'article. Trois accusatifs peuvent se rencontrer avec un infinitif, comme dans Héb. V, 12 (Westcott et Hort) : τοῦ διδάσκειν ὑμᾶς τινὰ τὰ στοιχεῖα. Ici τινὰ est un accusatif de relation générale et les autres accusatifs sont les objets de διδάσκειν. La négation de cet accusatif est μὴ, ex. οὔτινες λέγουσιν ἀνάστασιν μὴ εἶναι (Marc XII, 18).

(b) Ὅτι et l'indicatif est, dans le Nouveau Testament, le moyen habituel d'exprimer l'affirmation indirecte. L'optatif n'est pas ainsi employé, sauf dans le cas de πρὶν ἢ une fois (Act. XXV, 16) qui dépend de ἀπεκρίθην ὅτι. Ὡς ne se présente pas ainsi, quoique dans Act. X, 28 ἐπίστασθε ὡς ἀθέμιτόν ἐστιν se rapproche de l'ancien usage. Cf. aussi Luc XXIV, 6. Ὅτι est employé avec la plupart des verbes exprimant l'idée de penser et dire. Blass (*Grammar of N. T. Greek*, p. 230 ss.) présente une étude très soignée de la construction de chaque verbe et de chaque phrase de cette catégorie dans le Nouveau Testament. Quant aux verbes de pensée, la plupart prennent l'une ou l'autre des deux premières constructions (l'infinitif ou ὅτι) et quelques uns aussi la troisième (le participe). Ainsi avec καταλαμβάνω nous avons l'infinitif dans Act. XXV, 25 (ἐγὼ δὲ καταλάβομην μηδὲν ἄξιον αὐτὸν θανάτου πεπραχέναι), mais dans Act. X, 34 ὅτι (καταλαμβάνομαι ὅτι οὐκ ἔστιν). Somme toute, l'usage de l'infinitif dans le discours indirect est beaucoup plus commun dans Luc et Paul (et Epître aux Hébreux) qu'ailleurs dans le Nouveau Testament, bien que non fréquent même là. Ceci s'applique aussi aux verbes signifiant dire. Ἀποκρίνομαι, par exemple, n'est employé avec l'infinitif dans l'affirmation indirecte que dans Luc (Act. XXV, 4), ἀπεκρίθη τηρεῖσθαι τὸν Παῦλον. Pour ὅτι voy. Act. XXV, 16. Dans 1 Cor. X, 19 ὅτι est employé après φημί comme cela est occasionnellement vrai en ancien grec. Un bon exemple de l'usage du temps se trouve Gal. II, 14 (ὅτε εἶδον ὅτι οὐκ ὀρθοποδοῦσιν). De même aussi notez ἐνόμισαν ὅτι πλεῖον λήμψονται (Matt. XX, 10). Dans Jean IX, 32

nous avons ἡκούσθη ὅτι ἠγέωξεν, mais le temps est celui de l'affirmation directe. Le contexte seul peut dire si ὅτι est déclaratif ou causal, ex. ἐπιγινώσκουσιν ὅτι Ῥωμαῖός ἐστιν καὶ ὅτι αὐτὸν ἦν δεδεκώς (Act. XXII, 29). Blass (*Grammar of N. T. Greek*, p. 231) appelle ὡς ὅτι (2 Cor. XI, 21) « non classique ». Dans 1 Cor. XV, 27 δὴλον ὅτι est employé presque comme un adverbe, ainsi que dans l'ancien grec.

(c) Le participe est quelquefois employé conformément à l'ancien idiotisme avec les verbes signifiant connaître, percevoir, montrer, etc. Cette construction se trouve généralement dans Luc et Paul. Voyez Luc VIII, 46 : ἐγὼ δὲ δύναμαι ἐξελεῖν καὶ ἰδεῖν. Cf. aussi ἀκούσας δὲ Ἰακώβ ὄντα σιτία (Act. VII, 12), ὅρῳ σε ὄντα (Act. VIII, 23). Ἀκούω est employé avec le participe, avec l'infinitif, ou avec ὅτι. De même γινώσκω et οἶδα, peuvent être employés avec l'une ou l'autre construction. Θεωρῶ se rencontre avec ὅτι ou avec le participe.

(d) La construction avec καὶ ἐγένετο demande quelques mots d'explication. Nous avons καὶ ἐγένετο . . . ἔλαχε (Luc I, 8), sans conjonction (1). De même I, 41. II, 1, etc. Dans Matt. IX, 10 καὶ suit καὶ ἐγένετο presque dans le sens de ὅτι (comme l'hébreu *waw*, et), καὶ ἐγένετο . . . καὶ ἰδοὺ . . . συνανέκριντο). Cf. Luc XXIV, 4. Dans Marc II, 15 l'infinitif est employé avec γίνεται, καὶ γίνεται κατακεῖσθαι αὐτόν. Cf. Luc III, 21. VI, 1. etc. Dans Luc καὶ ἐγένετο avec l'infinitif est commun. Cf. Jean XIV, 22, τί γέγονεν ὅτι ἡμῶν μέλλεις.

7. Les questions indirectes ne présentent pas autant de complications.

(a) Le temps, comme nous l'avons déjà dit, demeure sans

(1) Cette tournure est un pur hébraïsme ; c'est le *wajehi* (et il arriva), si fréquent dans la narration hébraïque et dont il y a d'innombrables exemples dans l'Ancien Testament. (Note du traducteur).

changement, en règle générale. Ainsi Marc XV, 44 nous avons ὁ δὲ Πειλᾶτος ἐθαύμασεν εἰ ἤδη τέθνηκεν. C'est l'ancien usage de εἰ après θαυμάζω. Dans le même verset l'aoriste suit : ἐπηρώτησεν αὐτόν εἰ ἤδη ἀπέθανεν. Le point délicat se trouve dans la différence entre les deux temps. Toutefois, l'imparfait indicatif est quelquefois usité là où le présent était le temps direct (suite des temps comme le latin et l'anglais). Ainsi Jean II, 24 (τί ἦν) et VI, 6 (ἥδει τί ἐμελλεν ποιεῖν). De même aussi dans Act. XIX, 32 τίνας ἐνεκα συνεληλύθεισαν ἀπὸ οὗκ ᾔδεισαν.

(b) L'indicatif peut être maintenu dans une question indirecte comme ἦλθον ἰδεῖν τί ἐστὶν τὸ γεγονός (Marc V, 14). Mais dans Luc l'optatif se trouve, ex. ἐπυνθάνετο τί εἶη τοῦτο (Luc XVIII, 36). L'indicatif n'est jamais changé en subjonctif, dans de pareilles phrases, comme en latin.

(c) Toutes les fois que le subjonctif apparaît, comme cela arrive souvent, dans une question indirecte, c'est qu'il se trouvait dans la question directe. Il est habituellement maintenu dans le Nouveau Testament, ex. οὐ γὰρ ᾔδει τί ἀποκριθῇ (Marc IX, 6), mais dans Luc, un petit nombre de fois, l'optatif se rencontre à la place du subjonctif, ex. εἰ ἄραγε ψηλαφῆσειαν αὐτόν καὶ εὖροιεν (Act. XVII, 27). Dans Matt. VI, 25 τί φάγητε se trouve dans une question indirecte. Dans Matt. VI, 31 τί φάγωμεν ; est une question directe. Le mode est le même dans les deux cas et pour la même raison, à savoir une question délibérative.

(d) Quelquefois l'optatif se trouve dans la question indirecte parce qu'il était dans la question directe (cf. indicatif et subjonctif). Cela est vrai pour tous les exemples avec ἄν et l'optatif, comme τὸ τίς ἂν εἶη μετῴων αὐτῶν (Luc IX, 46). Cf. Luc VI, 11. Cf. aussi τίς ἂν θέλοι (Act. XVII, 18) dans une question directe avec τὸ τίς ἂν θέλοι (Luc I, 62) dans la question indirecte.

(e) La question indirecte délibérative peut être dépendante d'un verbe comme ἔχω qui n'a pas souvent une question comme objet (Burton, *Moods and Tenses*, p. 135). Ainsi οὐκ ἔχει ποῦ τὴν

κεφαλὴν κλίνῃ (Luc IX, 58). Cf. *σχῶ τί γράψω* (Act. XXV, 26). De même aussi *ὅπου* se trouve (Marc XIV, 14) avec le subjonctif (*ὅπου φάγω*). Dans Luc III, 15 *μή ποτε αὐτὸς εἴη* est une question indirecte.

(f) Luc aime plutôt l'article avec la question indirecte. Ainsi *τὸ πῶς παραδῶ* (Luc XXII, 4), *τὸ τίς εἴη* (XXII, 23), *τὸ τίς.... δοκεῖ* (XXII, 24).

(g) Une fois Nestle (1 Pie. V, 8) a l'infinitif dans cette construction (*ζητῶν τίνα καταπιεῖν*), mais Westcott et Hort omettent *τίνα* et ont en marge *τινά* (non *τίνα*).

8. Les commandements indirects s'expriment de trois façons différentes.

(a) L'infinitif est commun avec le même temps qu'au commandement direct. La négation est *μή*. Ainsi *ἐλεγον διὰ τοῦ πνεύματος μή ἐπιβαίνειν* (Act. XXI, 4), *λέγων μή περιτέμνειν* (Act. XXI, 21), *ἀπήγγελλον μετανοεῖν* (Act. XXVI, 20), *βοῶντες μή δεῖν αὐτὸν ζῆν* (Act. XXV, 24 ; notez deux infinitifs.)

(b) Les conjonctions (*ἵνα* et *ὅπως*) sont aussi employées avec un verbe déterminé. Ainsi *παρήγγειλεν αὐτοῖς ἵνα μηδὲν αἴρωσιν* (Marc VI, 8). Observez le maintien du subjonctif après un temps secondaire. De même aussi *ὅπως μεταπέμψῃται* (Act. XXV, 3).

(c) Quelquefois une question indirecte délibérative avec le subjonctif représente un commandement ou une prohibition. Dans Luc XII, 5 *ὕποδειξω τίνα φοβηθῆτε* était originellement (voy. le verset suivant immédiatement) *φοβήθητε*.

9. Il n'est pas rare qu'il y ait mélange de discours direct et indirect dans la même phrase. Le changement peut être de l'indirect au direct, ex. *παραγγείλας μηδενὶ ἐκλαλῆσαι ὅτι ταῦτα ἐνεργάσας πρὸς ἐμέ* (Act. XXIII, 22), ou du direct à l'indirect, ex.

εἶπεν Ἐτοιμάσατε κτήνῃ τε παραστῆσαι (Act. XXIII, 23). Dans Act. XIV, 22 nous avons *ὅτι δεῖ* parallèle à *ἐμμένειν*. Et dans Act. XXVII, 10 *ὅτι* est même employé avec *μέλλειν*, mélange de l'infinitif avec la construction *ὅτι*.

10. La proposition subordonnée maintient, en règle générale, le temps et le mode du discours direct. Ainsi *ὅσα ἔχει* dans Matt. XVIII, 25 (*ἐκέλευσεν αὐτὸν ὁ κύριος παρθῆναι καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τὰ τέκνα καὶ ὅσα ἔχει*.) De même dans Matt. XIV, 22 nous avons *ἠνάγκασεν προάγειν ἕως οὗ ἀπολύσῃ*.

CHAPITRE XXXI.

L'infinifif.

1. L'origine de l'infinifif est claire d'après l'analogie du sanscrit qui a un grand nombre de substantifs purement verbaux à différents cas sans voix ni temps. Le grec $\delta\acute{o}\rho\epsilon\nu\alpha\iota$ ($\delta\epsilon\acute{o}\nu\alpha\iota$) est au même cas que le sanscrit $dāvānē$, par exemple. Les infinitifs en $-\alpha\iota$, $-\sigma\theta\alpha\iota$, $-\nu\alpha\iota$ sont au datif, tandis que la forme en $-\epsilon\iota\nu$ ($-\epsilon\iota\nu\iota$) est peut-être au locatif. Ainsi à l'origine ce substantif verbal était usité principalement avec l'idée du datif. Dans Homère l'idée du datif est encore la plus usuelle, quoique déjà la forme ne soit plus longtemps regardée comme dative, mais simplement comme une sorte de forme indéclinable, et l'infinifif commence à être employé comme objet et sujet des verbes. Dans Matt. XI, 7 cette idée dative originelle est conservée, comme cela est vrai partout où l'infinifif a l'idée de but : $\tau\acute{\iota}\ \epsilon\acute{\xi}\eta\lambda\theta\alpha\tau\epsilon\ \epsilon\acute{\iota}\varsigma\ \tau\acute{\eta}\nu\ \epsilon\acute{\rho}\rho\eta\mu\omicron\nu\ \theta\epsilon\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\theta\alpha\iota$; En sanscrit l'idée de nom est dominante dans le substantif verbal, mais déjà dans Homère l'idée verbale est sur le même rang que la conception nominale.

2. L'idée de l'infinifif en grec est celle du substantif verbal en mettant l'accent sur les deux termes. C'est l' $\acute{o}\nu\omicron\mu\alpha\ \acute{\epsilon}\eta\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$, mais c'est encore l' $\acute{o}\nu\omicron\mu\alpha$. L'infinifif est non-fini, non limité, et exprime ainsi une action indéterminée. L'infinifif n'est pas une manière d'affirmer, et n'est pas un mode, mais il est toujours à la fois verbe et substantif (1). C'est la forme du verbe la plus générale et la plus indéfinie. Le point important, c'est que l'infinifif grec doit être considéré chaque fois comme substantif et comme verbe. Il n'a plus l'inflexion comme l'ont la plupart des substantifs et est ainsi un substantif indéclinable. Il n'a jamais développé de

(1) Cette définition générale correspond à celle que nous avons donnée du nom verbal ou mašdar hébreu p. 134. (Note du traducteur).

terminaisons personnelles comme les modes et ainsi n'a pas de sujet dans le sens strict du mot.

3. L'histoire de l'infinifif est très intéressante. Burton (*N. T. Moods and Tenses*, p. 143 s.) a une excellente esquisse de ce sujet. Il marque quatre étapes, que j'allonge ici et change en cinq :

(1) L'infinifif fut employé au début seulement dans le sens du datif (ou locatif) ; c'était aux temps préhistoriques (cf. sanscrit).

(2) L'infinifif commence plus tard à être employé sans tenir compte de la terminaison dative (ou locative). La même forme se rencontre comme sujet ou objet du verbe. Ceci dans Homère.

(3) L'infinifif est librement employé avec l'article et sans lui à des cas variés et avec la force des cas. Ceci à partir de Pindare. On emploie beaucoup l'infinifif.

(4) En $\kappa\omicron\iota\nu\eta$ l'infinifif commence à disparaître devant $\acute{\epsilon}\nu\alpha$ et $\acute{\epsilon}\tau\iota$. Dans les Septante et dans le Nouveau Testament c'est l'accroissement, au contraire, de l'usage de $\tau\omicron\upsilon$ et de l'infinifif comme développement spécial à part.

(5) En grec moderne l'infinifif s'est évanoui, à l'exception que, après les verbes auxiliaires, il existe sous une forme mutilée, comme $\theta\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\ \lambda\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\iota$. Dans le dialecte du Pont-Euxin l'infinifif continue à fleurir.

4. L'emploi de l'article avec l'infinifif a donné lieu à une méprise. Winer (Winer-Thayer, p. 323) parle même de l'article « faisant » de l'infinifif un substantif. L'infinifif est toujours un substantif, et, comme les autres substantifs, il peut user ou ne pas user de l'article selon les circonstances. L'action de l'article sur l'infinifif est de rendre clair qu'il est défini. Homère, dans l'Iliade, n'emploie pas l'article avec l'infinifif, quoique Pindare le fasse. On le trouve une fois dans l'Odyssée (Cf. Monro, *Homeric Grammar*, p. 179). L'article ne fait pas de l'infinifif un substantif. C'est toujours un substantif et à un cas, qu'il ait l'article ou non. Dans Homère d'ailleurs l'article, en général, est peu employé. D'une manière générale, l'infinifif use de l'article beaucoup plus

que tout autre substantif neutre abstrait qui ne se rencontre qu'au singulier. Ainsi τὸ γὰρ θέλειν (Rom. VII, 18). Dans Héb. II, 15 πᾶς est employé avec l'infinitif, διὰ παντὸς τοῦ ζῆν.

5. Cas de l'infinitif. Comme substantif indéclinable, l'infinitif peut être à un cas quelconque, quoique le vocatif naturellement ne soit pas employé. Lorsque l'article se trouve avec l'infinitif, la flexion de l'article rend le cas évident. Ainsi dans καλὸν σοὶ ἐστὶν εἰσελθεῖν (Matt. XVIII, 8), l'infinitif est au nominatif aussi évidemment que dans τὸ θέλειν παράκειται μοι (Rom. VII, 18). Dans λέγω ὑμῖν μὴ ὀμῶσαι (Matt. V, 34) l'infinitif est à l'accusatif aussi vraiment que dans οὐχ ἄρπαγμόν ἡγήσατο τὸ εἶναι Ἰσὰ θεῶ (Phil. II, 6). De même l'infinitif peut être au génitif, comme dans ἔλαχε τοῦ θυμιᾶσαι (Luc I, 9), à l'ablatif, comme dans μὴ ζωλήετε αὐτὰ ἐλθεῖν πρὸς με (Matt. XIX, 14) et κατεῖχον αὐτὸν τοῦ μὴ πορεύεσθαι (Luc IV, 42), à l'instrumental, comme dans τῷ μὴ εὐρεῖν με Τίτον (2 Cor. II, 13), au datif, comme dans τῷ μὴ εὐρεῖν με Τίτον (2 Cor. II, 13), au datif, comme dans οἰδατε διδόναι (Matt. VII, 11) et ἤλθομεν προσκυνῆσαι (Matt. II, 2). L'infinitif, comme le substantif, peut être employé en apposition. Ainsi τούτων τῶν ἐπ'ἀναγκῆς, ἀπέχεσθαι (Act. XV, 28), à l'ablatif.

6. L'usage commun de τοῦ et de l'infinitif dans le Nouveau Testament (comme dans les Septante) appelle une remarque spéciale. Il peut être à l'ablatif, ex. ἐκρατοῦντο τοῦ μὴ ἐπιγινῶναι (Luc XXIV, 16), mais, dans la règle, il est au génitif (cf. l'infinitif construit hébreu (1), idiotisme qui explique en partie sa fréquence dans les Septante). Il existe déjà dans l'ancien grec pour exprimer le but au génitif et c'est là l'usage le plus commun dans le Nouveau Testament, comme dans ζητεῖν τοῦ ἀπολέσαι (Matt. II, 13). Voy. Luc I, 76, οὐ ἐτοιμάσαι et τοῦ δοῦναι expriment tous deux le but. Quelques auteurs pensent même que τοῦ avec l'infinitif exprime occasionnellement le résultat dans le

(1) Voy. ce que nous avons dit de l'infinitif construit hébreu p. 134 (note).
(Note du traducteur.)

Nouveau Testament. Mais cela peut être mis en doute. Tous les exemples donnés (Matt. XXI, 32. Act. VII, 19. XVIII, 10. Rom. VII, 3) indiquent le but, si l'article est exactement observé comme il doit être. Τοῦ et l'infinitif peut être employé avec les noms (génitif), ex. ἐλπίς τοῦ σώζεσθαι (Act. XXVII, 20), les adjectifs, ex. βραδεῖς τοῦ πιστεῦσαι (Luc XXIV, 25) et les verbes, ex. μετεμελήθητε τοῦ πιστεῦσαι (Matt. XXI, 32). Mais le plus étrange de tout est de voir τοῦ et l'infinitif comme sujet d'un verbe, ex. ἀνένδεκτόν ἐστιν τοῦ μὴ ἐλθεῖν (Luc XVII, 1). Cf. Act. X, 25. Exactement comme les terminaisons du datif et du locatif ont perdu leur force avec l'infinitif, de même τοῦ quelquefois vient à être considéré comme un idiotisme fixé.

7. L'infinitif peut être employé avec des verbes comme δύναται δουλεύειν (Matt. VI, 24), avec des substantifs comme ὁρμή ὑβρίσαι (Act. XIV, 5), avec des adjectifs comme ἱκανὸς λῦσαι (Marc I, 7), et avec des prépositions comme ἐν τῷ εἶναι (Luc IX, 18).

8. L'infinitif est si fréquent avec les prépositions qu'un paragraphe spécial est nécessaire pour traiter ce sujet. L'article est uniformément employé dans cet usage de l'infinitif pour montrer que la préposition n'est pas en composition avec l'infinitif. Les cas de l'infinitif sont ceux qui sont habituels aux prépositions dans le Nouveau Testament. Les prépositions qu'on y trouve avec l'infinitif sont principalement ἀντί, εἰς, ἐν, ἐνεκεν, ἐξ, ἕως, διὰ, μετὰ, πρὸς, πρό. Prenez un exemple de chacune : ἀντί τοῦ λέγειν (Jac. IV, 15), εἰς τὸ εἶναι (Rom. I, 20), ἐν τῷ εἶναι (Luc IX, 18, très fréquent dans Luc), ἐνεκεν τοῦ φανερωθῆναι (2 Cor. VII, 12), ἐκ τοῦ ἔχειν (2 Cor. VIII, 11), ἕως τοῦ ἐλθεῖν (Act. VIII, 40), διὰ τὸ παρέχειν (Luc XVIII, 5), μετὰ τὸ δειπνῆσαι (Luc XXII, 20), πρὸς τὸ δεῖν (Luc XVIII, 1), πρὸ τοῦ με παθεῖν (Luc XXII, 15). L'infinitif avec les prépositions est employé exactement comme le discours indirect. Ainsi μετὰ τὸ ἐγερθῆναι με προᾶξω (Marc XIV, 28).

9. L'infinitif dans le discours indirect a été suffisamment traité dans ce chapitre. Mais la confusion du sujet justifie quelques

remarques supplémentaires. Il n'est pas strictement exact de dire que l'infinitif a un sujet dans le discours indirect. C'est mettre l'idiotisme anglais de la proposition finie dans la proposition infinitive grecque. La proposition infinitive grecque n'est pas du tout une proposition finie, et n'est pas ainsi conçue en grec. L'infinitif lui-même est l'objet des verbes signifiant dire ou penser, et non le substantif, comme l'affirment Hadley et Allen (sect. 943). L'infinitif dans le discours indirect est simplement l'objet direct du verbe principal. Le sujet du verbe dans le discours direct est alors traité diversement. Si c'est le même que le sujet du verbe principal, il est simplement maintenu au nominatif. Si le sujet est différent, il est mis à l'accusatif, le cas de l'extension (« accusatif de définition » Green), ou il est en apposition avec un autre mot dans la phrase ; l'action de l'infinitif est aussi vraie ainsi qu'ainsi (quel que puisse être le substantif). De même aussi, si le pronom se rapporte au sujet, il peut être à l'accusatif comme dans Luc XXIV, 30 (αὐτόν). C'est « l'affirmation virtuelle » (Monro), mais ce n'est pas l'affirmation technique (syntaxique), et elle ne serait pas expliquée ainsi. Dans l'idiotisme anglais moderne, nous reproduisons des exemples semblables au moyen des propositions finies, mais il est plus vrai et plus simple de traiter l'idiotisme grec conformément au génie grec. L'infinitif dans le discours indirect est encore un substantif verbal et non réellement différent de l'infinitif ailleurs. Le participe, étant un adjectif verbal, peut n'avoir pas de sujet. L'infinitif, étant un substantif verbal, peut n'avoir pas de sujet. L'usage d'un accusatif de relation générale avec l'infinitif ne le change pas en mode fini. Nestle, contre Westcott et Hort, lit ζητῶν τίνα καταπιεῖν dans 1 Pie. V, 8. Voy. le chapitre sur le discours indirect pour les exemples. Mais Matt. XVII, 4 en est un bon : καλὸν ἐστὶν ἡμῶς ὁδε εἶναι. Quelquefois le datif se trouve avec l'infinitif (dû au verbe, non à l'infinitif), comme dans ἐπέταξεν αὐτοῖς ἀνακλιθῆναι (Marc VI, 39). L'adjectif prédicat dans un pareil cas peut être ou au datif Πωμαίοις οὖσιν (Act. XVI, 21) ou à l'accusatif, ex. ἐκλεξαμένους (Act. XV, 22), mais notez -οῖς dans XV, 25 (texte de Westcott et Hort).

10. L'infinitif était limité en tant que proposition objet d'une part par ὅτι et de l'autre en tant qu'expression d'un but par ἵνα. L'infinitif comporte les deux idées et encore davantage. Mais il fut graduellement comprimé entre ces deux conjonctions. Les signes de l'usage non-final de ἵνα sont abondants dans le Nouveau Testament, ex. ἐὰν θέλητε ἵνα ποιῶσι (Matt. VII, 12). Il n'est pas alors étrange que l'infinitif ait peu à peu fini par renoncer au combat.

11. L'infinitif est commun pour l'expression du but, ex. καταλῦσαι (Matt. V, 17). On peut se demander si l'infinitif séparé fut jamais employé pour exprimer une conclusion claire.

12. Mais ὥστε avec l'infinitif, qui était employé pour le but, en vint à être usité dans le Nouveau Testament surtout pour la conclusion. Ainsi ὥστε μὴ χρεῖαν ἔχειν (1 Thes. I, 8). Mais l'intention est aussi exprimée par ὥστε (Luc IV, 29). Ὡς n'est employé que deux fois avec l'infinitif dans le Nouveau Testament, ὥς ἐτοιμάσαι (Luc IX, 52), ὥς ἔπος εἰπεῖν (Héb. VII, 9). Une fois aussi ὥς ἂν ἐκροβῶν (2 Cor. X, 9).

13. L'infinitif peut être employé absolument en stricte harmonie avec son origine comme substantif verbal non déterminé. Ainsi dans les salutations, ex. χαίρειν (Jac. I, 1). Comme l'impératif, l'infinitif représente la notion d'une idée absolue. La relation énonce le devoir ou le commandement : κλαίειν (Rom. XII, 15), στοιχεῖν (Phil. III, 16).

14. La négation de l'infinitif est toujours μὴ dans le Nouveau Testament, même dans l'affirmation indirecte (Marc XII, 18). Quelquefois οὐ se trouve avec l'infinitif, mais en réalité il s'accorde avec une phrase simple plutôt qu'avec l'infinitif, ex. καὶ οὐ κατὰ τὴν τάξιν Ἀαρὼν λέγεσθαι (Héb. VII, 11).

15. L'infinitif peut quelquefois être périphrastique comme d'autres formes du verbe, ex. ἐν τῷ εἶναι αὐτὸν προσευχόμενον (Luc IX, 18).

16. Les voix de l'infinitif. A l'origine, comme en sanscrit, l'infinitif n'avait pas de voix. La voix à l'infinitif fut un développement postérieur de la langue. Les trois voix vinrent à être largement employées avec l'infinitif dans leurs significations habituelles. Mais la voix est une addition distincte à l'infinitif primitif. Notez εἶπεν δοθῆναι αὐτῇ φαγεῖν (Marc V, 43). Cf. p. 252.

17. La même remarque s'applique aux temps de l'infinitif. Le temps à l'infinitif n'indique pas de durée excepté dans le discours indirect. L'infinitif a l'aoriste, cela va de soi, et lorsque le présent se rencontre c'est pour accentuer l'idée d'inachèvement. Notez les deux temps dans la même phrase : ἡνάγκασε τοὺς μαθητὰς ἐμβῆναι ... καὶ προάγειν (Matt. XIV, 22). Le parfait ne se rencontre pas souvent, et, lorsqu'on le trouve, c'est toujours pour exprimer l'achèvement. Cf. ἀπηλλάχθαι (Luc XII, 58) et ἀπολελύσθαι ἐδύνατο ὁ ἄνθρωπος οὗτος (Act. XXVI, 32). Cf. aussi Marc V, 4. Μέλλω, toutefois, a généralement l'infinitif présent, ex. μέλλει ζητεῖν (Matt. II, 13), quelquefois l'infinitif futur dû à l'idée d'avenir de μέλλω, ex. μέλλειν ἔσσεσθαι (Act. XI, 28. XXIV, 15. XXVII, 10), et rarement l'aoriste, ex. ἤμελλεν προσάγαγεῖν (Act. XII, 6). Burton remarque (*Moods and Tenses*, p. 53) qu'il n'y a pas d'exemple, dans le Nouveau Testament, d'infinitif aoriste représentant un indicatif aoriste. L'infinitif aoriste, dans son sens habituel étranger à l'idée de temps, se rencontre cependant, ex. γέγραπται παθεῖν τὸν Χριστόν (Luc XXIV, 46). L'infinitif futur dans le discours indirect paraît aussi, ex. οὐδ' αὐτὸν οἶμαι τὸν κόσμον χωρήσειν (Jean XXI, 25). De même aussi l'infinitif parfait, νομιζόντες αὐτὸν τεθνηκέναι (Act. XIV, 19). Ἄν avec l'infinitif ne se trouve pas dans le Nouveau Testament.

18. L'idiotisme προσέθετο πέμψαι (Luc XX, 11 s.), bien qu'explicable comme grec, est probablement dû à la construction hébraïque analogue très commune.

CHAPITRE XXXII.

Le participe.

1. Le participe a son développement le plus perfectionné dans la langue grecque. Déjà en sanscrit le participe a développé voix (active et moyenne) et temps (aoriste, présent, parfait, et même futur). Mais le participe aoriste ne survécut pas en sanscrit (cf. son absence en latin). Le grec revivifia le participe aoriste et le rendit florissant. Déjà dans Homère le participe aoriste est abondant. En grec moderne le participe est peu employé, les conjonctions le remplaçant. Le participe anglais ressemble beaucoup au grec par sa liberté et sa faculté d'adaptation. Le grec est « une langue aimant le participe » (Broadus) et il a par là un grand avantage quant à la flexibilité sur le latin.

2. Le participe est un adjectif verbal (1). Le participe (*pars*, *cario*) prend partie, participe, se rattache à la fois au verbe et à l'adjectif, comme l'infinitif se rattache à la fois au verbe et au substantif. Il est toujours à la fois verbe et substantif. Comme l'infinitif, le participe est aussi non-fini, action indéterminée. Le participe n'affirme pas et n'est pas un mode. Il est verbe exactement dans le même sens que l'est l'infinitif. Il a la voix, le temps, et gouverne les cas que prend le verbe.

3. Il y a d'autres adjectifs verbaux, comme il y a beaucoup de substantifs verbaux (cf. le sanscrit) (2); mais ils ne sont pas

(1) Voy. ce que nous avons dit de l'adjectif verbal hébreu p. 56 (note).
(Note du traducteur.)

(2) Il en est de même dans les langues sémitiques, où les adjectifs verbaux comportent plusieurs catégories, et où les *maṣdars* ou noms verbaux sont très nombreux, une même forme verbale pouvant en avoir plusieurs de types différents.
(Note du traducteur.)

appelés participes. Les mots verbaux en -τος et τέος, par exemple, sont des adjectifs verbaux. Ils n'ont pas de voix ni de temps comme le participe. Le verbal en -τος participe davantage de l'idée adjectivale, et celui en -τέος davantage du verbal. La forme en -τος est très commune (sens actif et passif) dans le Nouveau Testament, ex. ὁ ἀγαπητός (Matt. III, 17). Il n'y a qu'un seul exemple de verbal en -τέος qui est impersonnel et gouverne le cas (accusatif) du verbe, οἶνον νέον εἰς ἀσχοῦς καινοὺς βλῆτέον (Luc V, 38). Le verbal en -τέος ne se trouve pas dans Homère.

4. La différence entre le participe et l'infinitif est à noter d'une manière précise. Cette différence consiste entièrement dans le fait que l'un est un adjectif et l'autre un substantif. Nous trouvons que l'infinitif est un substantif verbal indéclinable, une forme fixe de cas (datif), quoiqu'employé librement à un cas quelconque, et au singulier seulement, avec ou sans l'article. Le participe est décliné à deux nombres et à tous les genres et tous les cas, et largement employé avec ou sans article. L'infinitif, en tant que substantif verbal objet ou sujet, est lié directement au verbe tandis que la relation du participe est avec le substantif. Ainsi dans Luc XVI, 3 voyez quelle idée différente ἐπαιτῶν présenterait. ἐπαιτῶν montrerait l'homme mendiant et en rougissant; ἐπαιτεῖν représente celui qui aurait honte de mendier et qui ne devient pas un mendiant. Expliquez de même le participe avec φαίνομαι dans Matt. VI, 16. Comparez l'infinitif avec οἶδα (Matt. VII, 11) et le participe avec εἶδον (Act. III, 9). Voy. aussi Luc V, 4 (ἐπαύσατο λαλῶν) et Act. XIV, 18 (κατέπαυσαν τοὺς μὴ θύειν). L'infinitif dans le discours indirect est l'objet ou le sujet direct du verbe. Le participe dans le discours indirect est simplement un adjectif s'accordant avec le substantif. De même que l'infinitif, le participe peut n'avoir pas de sujet. Voy. Hébr. XIII, 23 (γινώσκετε Τιμόθεον ἀπολελυμένον), 1 Jean IV, 2 (ὁμολογεῖ Ἰησοῦν ἐληλυθότα). Voy. la différence entre Jean XII, 18 et 2 Thes. III, 11 (un infinitif et un participe avec ἀκούω).

5. Le participe, comme les autres adjectifs, peut être employé

avec ou sans l'article; il peut être déterminé ou indéterminé. Ainsi nous avons ὕδωρ ζῶν (Jean IV, 10), mais τὸ ὕδωρ τὸ ζῶν (Jean IV, 11). Dans τί ἐστιν τὸ γεγονός (Marc V, 14) nous avons un bon exemple de participe attributif. Si l'article est employé, nous savons, comme avec les autres adjectifs, que le participe est attributif. L'article apparaît quelquefois avec le participe quand il n'est pas employé avec le substantif. Ainsi σοφίαν τὴν ἀποκεκρυμμένην (1 Cor. II, 7). Souvent le participe, comme les autres adjectifs, se rencontre sans substantif, ex. ὁ κλέπτων (Eph. IV, 28). Cet emploi est pratiquement équivalent à une proposition relative. Nous trouvons même πᾶς ὁ ὀργιζόμενος (Matt. V, 22). Mais si l'article n'est pas employé, le participe peut être prédicat ou attribut. Le cas de ὕδωρ ζῶν (Jean IV, 10) est attributif, mais l'emploi du prédicat est bien montré dans βλέπετε ἐγγιζουσαν τὴν ἡμέραν (Hébr. X, 25). Cf. aussi ἐθεώρουν τὸν Σατανᾶν πεσόντα (Luc X, 18) et notez le temps.

6. Le participe prédicat est plus compliqué et demande une étude plus détaillée que le participe attributif, qui tient plus de l'adjectif et moins de la conception verbale que le participe prédicat. Le participe prédicat est plus commun, comparé aux autres adjectifs prédicats, à cause de la forme verbale qu'il possède. Les deux emplois du participe prédicat (circonstantiel et supplémentaire) sont très communs, d'une fréquence égale à celle du participe attributif.

7. Le participe supplémentaire. Il est largement employé dans le Nouveau Testament et plus communément avec εἶμι que dans l'ancienne construction périphrastique grecque. Ainsi Luc en particulier (Luc XIII, 10 s. ἤν διδάσκων, ἤν συνκύπτουσα). Dans Luc XXIII, 12 nous trouvons προὔπῃρχον ποτέ. ἄρχομαι n'est pas employé avec le participe dans le Nouveau Testament, mais seulement avec l'infinitif, ex. Matt. IV, 17, ou absolument, ex. Luc XXIV, 27. Pour le participe avec ἔχω voy. Luc XIV, 18 s. (ἔχε με παρητημένον). παύομαι n'est employé qu'avec le participe ou absolument (Act. V, 42. 1 Cor. XIII, 8). Pour τελέω avec le

participe voy. Matt. XI, 1 (ἐτέλεσεν διατάσσων). Dans Matt. VI, 16 *ἵνα φανῶσιν νηστεύοντες* est un bon exemple de participe supplémentaire. *τυγχάνω* dans le Nouveau Testament n'est pas employé avec l'infinitif ou le participe, ni *φθάνω* (sens spécial de venir ou de comparaître, Phil. III, 16). Toutefois, *προφθάνω* dans Matt. XVII, 25 (*προέφθασεν λέγων*) est employé avec le participe selon l'ancien usage. *λάνθανω* est employé une fois (Héb. XIII, 2, *ἐλathon ξενίσαντες*) avec le participe selon l'ancien idiotisme. Aucun exemple de *ἄν* avec le participe ne paraît dans le Nouveau Testament.

8. Le participe circonstanciel est pratiquement une proposition additionnelle ajoutée d'une manière plus ou moins lâche. Elle n'est pas essentielle à la proposition principale. Au moyen de participes circonstanciels, une phrase peut être indéfiniment allongée. Cf. 2 Pie. II, 12-15 (*βλασφημοῦντες, ἀδικούμενοι, ἡγούμενοι, ἐντροφῶντες*, etc.). Le participe circonstanciel ne définit pas, par lui-même, sa relation à la proposition principale ou subordonnée dans laquelle il se trouve. La relation est, naturellement, avec un nom ou un pronom. Le contexte peut indiquer le temps, ex. *ἀκούων ὁ Ἀνανίας πεσὼν ἐξέψυξεν* (Act. V, 5), l'occasion, ex. *ἀκούοντες* (Luc IV, 28), le moyen, ex. *ἐργασίαν πολλὴν παρῆχεν μαντευομένη* (Act. XVI, 16), la manière, ex. *ἀπῆλθεν λυπούμενος* (Matt. XIX, 22), la cause, ex. *εὐχαριστοῦμεν ἀκούσαντες* (Col. I, 4), le but, ex. *ἐληλύθει προσκυνήσων* (Act. VIII, 27), la condition, ex. *κρινεῖ ἢ ἀκροβυστία τελούσα* (Rom. II, 27), la concession, ex. *καὶ γε οὐ μακρὰν ἀπὸ ἐνὸς ἐκάστου ἡμῶν ὑπάρχοντα* (Act. XVII, 27). Il n'est pas exact de dire que le participe signifie la cause, la condition, etc.; c'est le contexte qui implique telle idée et le participe l'accepte.

9. Ce qu'on appelle le génitif absolu n'est qu'un participe circonstanciel s'accordant avec le substantif à son cas. En latin, ce qu'on nomme l'ablatif absolu est un ablatif, ou un locatif, ou un instrumental, selon les circonstances. Le sanscrit use alors du locatif. Le grec moderne emploie le nominatif. L'ancien idio-

tisme grec est ou un génitif ou un ablatif, ou peut-être tantôt l'un tantôt l'autre. D'ordinaire le substantif n'a pas une relation étroite avec la phrase principale, mais il n'en est pas toujours ainsi. Voy. Marc VIII, 1 (*πολλοῦ ὄχλου ὄντος*). Ce qu'on appelle l'accusatif absolu ne se rencontre pas dans le Nouveau Testament, à moins que Act. XXVI, 3 (*γνώστην ὄντα*) n'en soit un exemple. Cf. aussi *τυχόν* (1 Cor. XVI, 6). Dans Act. II, 29 *ἐστίν* doit être probablement remplacé par *ἐξόν*. Cf. *ἐξὸν ἦν* dans Matt. XII, 4, et *δέον ἐστίν* dans Act. XIX, 36. Quelquefois le génitif absolu se trouve là où il y a un nom ou pronom dans la phrase avec lequel il s'accorde. Ainsi *ταῦτα δὲ αὐτοῦ ἐνθυμηθέντος ἰδοὺ ἄγγελος κυρίου κατ'ὄναρ ἐφάνη αὐτῷ* (Matt. I, 20). Voy. aussi Matt. XXI, 23. Cf. le nominatif absolu dans Apoc. II, 26, *ὁ νικῶν καὶ ὁ τηρῶν δώσω αὐτῷ*. Le participe quelquefois continue la phrase d'une manière lâche sans verbe, ex. *ὑποτασσόμενοι* (Eph. V, 21). Dans Marc VII, 19 *καθαρίζων* est dû à l'anacoluthie. Cf. Apoc. Quelquefois le génitif absolu est employé sans nom ou pronom, ex. *ἐλθόντος καὶ κρούσαντος* (Luc XII, 36).

10. Les Septante emploient le participe pour traduire l'infinitif absolu hébreu, comme expression intensive. Cela reparait dans le Nouveau Testament, ex. *εὐλογῶν εὐλογήσω σε* (Héb. VI, 14). Cf. *θανάτῳ τελευτάτῳ* (Matt. XV, 4), autre méthode employée pour traduire le même idiotisme hébreu (1). De même aussi *παράγγελίᾳ παρηγγείλαμεν* (Act. V, 28).

11. Quant aux compléments du participe circonstanciel, ils n'altèrent pas du tout la vraie force du participe, mais servent simplement à préciser et à rendre claire l'idée. Ainsi *εἰσελθοῦσα εὐθύς* (Marc VI, 25), *ἔρχετο ἐλπίζων* (Act. XXIV, 26), *καίπερ ὢν* (Héb. V, 8), *ὥς* (donnant la raison alléguée qui peut être vraie ou non). ex. Luc XVI, 1 (*ὥς διασχορτίζων*), 2 Cor. V, 20 (*ὥς*

(1) Voy. ce que nous avons dit du sens de cet idiotisme hébreu, p. 134. (Note du traducteur).

παρακαλοῦντος), Act. XXVII, 30 (ὡς μελλόντων) ; ὥσπερ φερομένης (Act. II, 2). Cf. σύ ποτε ἐπιστρέψας (Luc XXII, 32).

12. Le participe dans le discours indirect a été suffisamment traité dans le chapitre sur ce sujet. Un seul exemple peut suffire ici, ὅσα ἤκούσαμεν γενόμενα (Luc IV, 23). Dans Eph. V, 5 (ἵστε γινώσκοντες) le participe a la force intensive et est à peine dans le discours indirect. Notez les deux verbes « connaître » ici employés (οἶδα, γινώσκω).

13. La voix dans le participe n'a rien de particulier. La voix, comme pour l'infinitif, suit simplement la routine de la fonction verbale. Moulton (*Prolegomena*, p. 203) dit même que l'infinitif n'a pas « la distinction des voix ». Cela était vrai à l'origine, mais l'infinitif et le participe grecs en sont arrivés à avoir voix et temps. Prenez ἔσεσθε μισούμενοι (Matt. X, 22) comme exemple du futur passif périphrastique. Notez ἔσεσθε λαλοῦντες (1 Cor. XIV, 9), où le moyen et l'actif se combinent en un futur périphrastique.

14. Le temps, dans le participe, demande toutefois quelques explications. Comme l'infinitif, le participe n'indique pas le temps par lui-même. Il tient son temps du verbe avec lequel il est employé. Ainsi un participe aoriste peut être employé avec un verbe au futur, ex. ὁ ὑπομείνας σωθήσεται (Matt. X, 22), un participe futur avec un temps passé de l'indicatif, ex. ἐληλύθει προσκυνήσων (Act. VIII, 27). Le temps avec le participe est purement relatif. Le participe aoriste est très commun et est ou simultanée, ex. κατήντησαν ἀσπασάμενοι (Act. XXV, 13), ou antécédente, ex. πωλῆσας ἤνεγκεν (Act. IV, 37). Le participe aoriste n'exprime pas l'action subséquente. Le participe présent tient son temps du verbe principal et exprime une action incomplète. Ainsi πωλοῦντες ἔφερον (Act. IV, 34). Dans Jean IX, 25 (τυφλὸς ὢν ἄρτι βλέπω), par l'emploi de ἄρτι avec le verbe, le participe présent a la force d'un participe « imparfait ». Le participe présent peut de même être employé avec le futur, ex. ἔσεσθε μισούμενοι (Matt. X, 22). Dans Act. XXV, 10 nous avons ἐστὼς

εἶμι comme présent périphrastique, non parfait dans l'idée quoiqu'ainsi dans la forme. Le participe parfait accentue l'idée d'achèvement, ex. κεκοπιακῶς (Jean IV, 6), εἰληφώς (Matt. XXV, 24, cf. λαβὼν au v. 20). Le participe futur, faudrait-il ajouter, est très rare dans le Nouveau Testament, et presque uniquement dans Luc. L'article se trouve occasionnellement avec le participe futur, ex. τὸ ἐσόμενον (Luc XXII, 49). Le temps futur du participe n'a jamais été développé dans le dialecte béotien. Dans Eph. IV, 18 nous avons un participe parfait périphrastique, ἐσκοτισμένοι ὄντες.

15. La négation du participe dans le Nouveau Testament est μὴ, à moins qu'on ne désire une négation très accentuée ; alors οὐ est employé. Dans l'ancien grec οὐ était la négation habituelle avec les participes, et μὴ seulement dans des cas spéciaux lorsque la condition ou la concession était suggérée. En grec moderne, μὴ est seul usité avec les participes. L'usage du Nouveau Testament montre un progrès dans ce sens. Ainsi dans Act. XVII, 6 μὴ εὐρόντες est d'accord avec l'usage courant du grec postérieur. Les papyrus donnent quelques exemples de οὐ comme nous en avons dans le Nouveau Testament. Peut-être Luc et Paul répondent-ils dans une certaine mesure à l'ancien sentiment grec pour οὐ. En général οὐ ne se trouve avec le participe que lorsqu'une négation nette et forte est désirée. Ainsi dans Luc VI, 42 οὐ βλέπων. Dans 1 Pie. I, 8 nous avons οὐκ ἰδόντες et μὴ ὀρώντες et la différence est sensible.

16. Quelquefois le participe, comme d'autres adjectifs, devient un substantif (cf. τὸ ἀγαθόν, par ex.). Dans Matt. XIX, 21, le pronom possessif au génitif est employé avec lui, πώλησον σου τὰ ὑπάρχοντα. Comparez en anglais « the belongings » (les [choses] qu'on possède). Dans Hébr. VIII, 9 le participe est presque comme l'infinitif, mais il doit être pris après tout comme s'accordant avec μου : ἐν ἡμέρᾳ ἐπιλαβομένου μου τῆς χειρὸς αὐτῶν. Cf. Hébr. XI, 32 : ἐπιλείπει με γὰρ διηγούμενον ὁ χρόνος.

CHAPITRE XXXIII.

Particules négatives.

1. Le grec a deux négations qui sont employées simples (οὐ, μή) ou diversement composées (οὐδέ, οὔτε, οὐδεῖς, οὐθεις, οὐκέτι, οὔποτε, etc., et de même pour μή, μηδέ, etc.). Le latin a trois négations (*non*, *ne*, *haud*). Le sanscrit a *na* et *mā*. Le grec ne se sert pas de *na* (*ne*) et le latin pas de *mā* (μή). *Haud* et οὐ sont probablement le même mot (cf. zend *ava*). Dans le dialecte béotien οὐ ne fut jamais employé. Dans Homère μή était largement employé avec l'indicatif et οὐ quelquefois avec le subjonctif. L'histoire de οὐ et de μή montre le constant accroissement de l'emploi de μή. En grec moderne, δέν (pour οὐδέν) n'est employé qu'avec l'indicatif. Peut-être l'usage le plus ancien de μή était-il d'exprimer la prohibition. Pour la forme οὐθέν voy. 1 Cor. XIII, 2. Act. XIX, 27.

2. En général le Nouveau Testament use des négations οὐ et μή en accord avec l'emploi qu'en fait l'ancien grec. La distinction est bien observée entre la négation immédiate par οὐ et la négation subtile et subjective par μή. En sanscrit la même distinction existait entre *na* et *mā*. En anglais la différence dépend du ton de la voix, et il y a « no » et « no ». Οὐ est direct, positif, catégorique, défini ; μή est douteux, indirect, indéfini, hypothétique. Μή est une négation avec « a string tied to it » (un cordon attaché à elle). Si une demoiselle disait οὐ à une proposition de mariage (spécialement οὐχι), il resterait peu d'espoir. Mais μή laisserait la place à une autre tentative. Le tranchant de οὐ, sous sa forme renforcée οὐχι, apparaît bien dans Luc I, 60. D'autre part μήτι dans Jean IV, 29 (μήτι οὗτος ἐστὶν ὁ Χριστός;) cèle confusément la réelle conviction de la femme sur Jésus.

3. Avec l'impératif, par suite, μή est la négation logique et même nécessaire, ex. μή μοι κόπους πάρεχε (Luc XI, 7). Ceci est invariable, excepté si une proposition parenthétique ou un contraste tranchant apparaît (cf. l'infinitif). Dans 1 Pie. III, 3, après ἔστω, οὐχ est placé en opposition à ἀλλ'. De même aussi dans 1 Pie. II, 18 (impératif impliqué) nous avons οὐ μόνον ἀλλὰ καί. Mais dans Jac. I, 22 (comme ailleurs) on lit μή μόνον. Dans 1 Cor. V, 10 οὐ πάντως est une expension parenthétique de μή συναναμίσγυσθαι. De même dans 2. Tim. II, 14 ἐπ' οὐδέν γράσμεν et μή λογομαχεῖν. Dans Matt. V, 37 οὐ οὐ est le prédicat de ἔστω et avec la forme accentuée au lieu de οὐ. Dans Apoc. XXII, 9 (ὅρα μή) μή est une conjonction employée sans le verbe. Cf. l'anglais « look out » (être sur ses gardes).

4. Avec le subjonctif μή est aussi naturellement la négation. Mais dans Homère, avant que le subjonctif eût été nettement différencié du futur indicatif, οὐ était quelquefois employé avec le subjonctif. La vérité semble être que μή remplaça οὐ avec le subjonctif, exactement comme il finit par le faire avec le participe. Prenons comme exemple μή δῶμεν (Marc XII, 14). Cf. Jean XI, 50. Οὐ, toutefois, est employé avec le subjonctif, lorsque μή est conjonction, et cela pour le distinguer. Ainsi φοβοῦμαι μή πως ἐλθὼν οὐχ οἷους θέλω εἶρω ὑμᾶς (2 Cor. XII, 20). De même aussi la lecture marginale de Westcott et Hort dans Matt. XXV, 9 (μήποτε οὐκ ἀρκέσῃ), mais le texte a μήποτε οὐ μή.

5. Avec l'optatif οὐ et μή apparaissent dans l'ancien grec, οὐ dans la conclusion d'une condition de la quatrième classe, ailleurs μή. En fait, l'optatif, dans le Nouveau Testament, n'a pas de négation, excepté dans le cas de vœux, où il y a toujours μή. Ainsi μή γένοιτο (Rom. III, 4).

6. La négation de l'infinitif dans le Nouveau Testament est μή, même dans le discours indirect (Marc XII, 18, μή εἶναι), excepté dans des locutions fixes, négations répétées, ou lorsque des mots seuls sont négatifs. Dans Marc VII, 24 οὐ est bien employé comme

l'ancien idiotisme dans le discours indirect, οὐδένα ᾔθελεν γινῶναι. Mais dans Luc XX, 40 la négation composée de l'infinitif est répétée comme celle du verbe principal, οὐκέτι γὰρ ἐτόλμων ἐπερωτᾶν αὐτὸν οὐδέν. Dans Rom. XV, 20 οὐχ ὅπου ὠνομάσθη Χριστός est une proposition parenthétique avec εὐαγγελιζέσθαι. De même καὶ οὐ après δουλεύειν (Rom. VII, 6). Habituellement nous avons οὐ μόνον avec l'infinitif, comme dans Jean XI, 52 avec ἀποθνήσκειν. Pour la position particulière de οὐ μόνον voy. Rom. IV, 12, 16. Le Nouveau Testament n'emploie pas μὴ οὐ avec l'infinitif, mais simplement μὴ. De même avec un verbe d'empêchement, μόλις κατέπαυσαν τοὺς ὄχλους τοῦ μὴ θύειν αὐτοῖς (Act. XIV, 18). Mais μὴ (μὴ redondant) n'est pas nécessaire dans cet emploi de l'infinitif, ex. ἐνεκοπτόμεν τὰ πολλὰ τοῦ ἐλθεῖν (Rom. XV, 22). Lorsque le verbe principal d'empêchement est négatif, l'infinitif simple est employé, comme dans μὴ κωλύετε αὐτὰ ἐλθεῖν (Matt. XIX, 14), ou bien μὴ peut être employé, ex. μὴ τι τὸ ὕδωρ δύναται κωλύσαι τις τοῦ μὴ βαπτισθῆναι; (Act. X, 47). Notez τοῦ quelquefois. Dans 1 Cor. XIV, 39 observez τὸ λαλεῖν μὴ κωλύετε. Dans Act. IV, 20 les deux négations gardent leur valeur, οὐ δυνάμεθα γὰρ μὴ λαλεῖν.

7. Avec les participes $\mu\acute{\eta}$ est communément employé contrairement à l'ancienne coutume, mais non contrairement à l'action indéfinie du participe ; par exemple, Matthieu a $\mu\acute{\eta}$ avec le participe 18 fois et $\omicron\upsilon$ 2 fois, Luc a $\mu\acute{\eta}$ 28 fois et $\omicron\upsilon$ 2 fois, Jean a $\mu\acute{\eta}$ 11 fois et $\omicron\upsilon$ 1 fois. Voy. la différence entre $\omicron\upsilon$ avec le participe et $\mu\acute{\eta}$ avec le participe dans 1 Pie. I, 8, $\omicron\upsilon\zeta$ ἰδόντες et $\mu\eta$ ὁρῶντες, l'un étant un cas défini, l'autre un état général. Avec l'article et le participe $\mu\acute{\eta}$ est aussi la construction habituelle, ex. τὰ $\mu\eta$ διώκοντα (Rom. IX, 30), mais $\omicron\upsilon$ paraît pour une forte négation, comme dans τὴν $\omicron\upsilon\zeta$ ἡγαπημένην (Rom. IX, 25). Cf. τὸν $\omicron\upsilon$ λαόν dans le même verset. Cf. ὁ $\omicron\upsilon\zeta$ ὢν (Jean X, 12). Dans le grec moderne $\mu\acute{\eta}$ est seul employé avec le participe.

8. Avec l'indicatif le sujet est beaucoup plus compliqué. En grec moderne, *δεν* est confiné à l'indicatif, et *μή* est employé ail-

leurs. Mais le Nouveau Testament emploie encore $\mu\eta$ un bon nombre de fois avec l'indicatif, quoique moins que l'ancien grec. Une étude des différents aspects de l'indicatif doit être faite auparavant.

(a) Dans les propositions déclaratives ordinaires (simples ou composées), la négation de l'indicatif est οὐ. C'est en parfait accord avec l'idée du mode. Ainsi $\delta \pi\iota\sigma\tau\epsilon\upsilon\omicron\nu\epsilon\iota\varsigma \alpha\upsilon\tau\omicron\nu\tau\omicron\nu \omicron\upsilon \chi\omicron\rho\iota\varsigma\tau\alpha\iota$ (Jean III, 18).

(b) Dans les propositions causales οὐ, de même, se rencontre toujours, à moins que la raison soit subjective ou regardée comme spécialement subjective. Le seul exemple de ὅτι μὴ dans le Nouveau Testament est dans Jean III, 18, ὁ μὴ πιστεύων ἤδη κέκριται ὅτι μὴ πεπίστευκεν. Comparez 1 Jean V, 10 où on lit ὅτι οὐ πεπίστευκεν, l'idiotisme habituel. Cf. aussi Hébr. IX, 17 ἐπεὶ μὴ τότε ἰσχύει, qui peut, toutefois, être discuté.

(c) Les propositions conditionnelles emploient habituellement εἰ μὴ et rarement εἰ οὐ, dans l'ancien grec. Dans les conditions de la seconde classe (déterminées comme non remplies) εἰ μὴ est de règle même dans le Nouveau Testament (ex. εἰ μὴ ᾔν, etc., Jean IX, 33), excepté dans Marc XIV, 21 (Matt. XXVI, 24), où nous trouvons εἰ οὐ. Ici εἰ οὐκ ἐγγνήθη manifeste puissamment la force de οὐ. Mais dans les conditions de la première classe (remplies), laissant de côté l'usage elliptique de εἰ μὴ (Marc IX, 9) et de εἰ μὴ δέ, εἰ οὐ est beaucoup plus fréquent dans le Nouveau Testament que εἰ μὴ. Dans l'ancien grec, εἰ οὐ était employé quand un seul mot était négatif, ou quand il y avait un contraste tranchant. On trouve de tels exemples dans le Nouveau Testament, ex. εἴ τις πνεῦμα Χριστοῦ οὐκ ἔχει (Rom. VIII, 9), εἰ γὰρ ὁ θεὸς ... οὐκ ἐφείσατο (Rom. XI, 21). De même εἰ καὶ τὸν θεὸν οὐ φοβοῦμαι οὐδὲ ἄνθρωπον ἐντρέπομαι (Luc XVIII, 4). Cf. Jac. I, 23 (καὶ οὐ ποιητής), 1 Cor. IX, 2 (εἰ οὐκ εἰμί). Cf. Jean I, 25.

17. The following is a list of the names of the persons who have been identified as having been in contact with the subject of this investigation, and who have been identified as having been in contact with the subject of this investigation.

(d) Dans les propositions relatives avec l'indicatif οὐ est la négation habituelle, ex. ὅς οὐ λαμβάνει (Matt. X, 38). Mais quelques exemples de μή apparaissent dans les propositions relatives indéfinies, ex. ἃ μή δεῖ (Tit. I, 11), ᾧ μή πάρεστιν ταῦτα (2 Pie. I, 9). De même aussi le texte de 1 Jean IV, 3 (Westcott et Hort), ὃ μή ὁμολογεῖ (marge ὃ λύει). Cf. ὅς οὐκ ἔστιν (1 Jean IV, 6).

(e) Avec les expressions indiquant l'intention μή est la négation habituelle, ex. ἵνα μή φουσιώσῃ (1 Cor. IV, 6), σκόπει μή ἔστιν (Luc XI, 35), βλέπετε μή ποτε ἔσται (Héb. III, 12).

(f) Avec les verbes de crainte οὐ est la négation après μή, mais il n'y en a pas d'exemples dans le Nouveau Testament, excepté 2 Cor. XII, 20 où μή οὐ se trouve avec le subjonctif. En grec, comme en latin, μή (comme *ne*) suit le verbe de crainte pour l'idée positive.

(g) Dans les questions, μή attend la réponse « non », ex. Marc XIV, 19 (μή τι ἐγώ ;), tandis que οὐ réclame la réponse « oui », ex. Luc XVII, 17 (οὐχ οἱ δέκα ἐκαθάρίσθησαν ;). Dans 1 Cor. IX, 8 nous avons les deux réponses dans des parties différentes de la même question, μή κατὰ ἄνθρωπον ταῦτα λαλῶ, ἢ καὶ ὁ νόμος ταῦτα οὐ λέγει ; cf. aussi μή ἀπόσατο (Rom. XI, 1) et οὐκ ἀπόσατο (Rom. XI, 2). Quelquefois οὐ μή se trouve dans des questions, ex. οὐ μή πῶς αὐτό ; (Jean XVIII, 11), où la réponse est en accord avec οὐ. Les négations n'expriment pas, naturellement, la série étendue des sentiments et des émotions dans les diverses situations. Dans une question comme μή οὐκ ἔχομεν ; (1 Cor. IX, 4) μή est la négation de la question, et οὐκ celle de ἔχομεν.

(h) Lorsque l'indicatif est employé dans les défenses, οὐ se rencontre, ex. οὐκ ἐπιπορεύσεις (Matt. V, 33), ou bien οὐ μή comme dans οὐ μή ἔσται (Matt. XVI, 22).

(i) Dans le discours indirect, où l'indicatif est employé, la négation du discours direct est maintenue, ex. πῶς οὐ νοεῖτε ὅτι

οὐ περὶ ἄρτων εἶπον ὑμῖν (Matt. XVI, 11). Burton (*Moods and tenses*, p. 181) note avec raison οὐ redondant après le verbe « nier », ὁ ἀρνούμενος ὅτι Ἰησοῦς οὐκ ἔστιν (1 Jean II, 22) Cf. le français *ne*.

(j) La succession des négations en grec renforce simplement la première négation, si la seconde est une forme composée comme οὐδέ, μηδεῖς, etc. Cet usage (exactement comme l'ancien idiotisme anglais qui survit ici et là) n'est pas très fréquent, quoiqu'il s'en trouve quelques exemples, comme οὐκ ἔφαγεν οὐδέν (Luc IV, 2), μηδενὶ μηδὲν ὀφείλετε (Rom. XIII, 8). On peut même rencontrer trois négations, et même encore plus, ex. οὐ οὐκ ἦν οὐδεὶς οὐπω κείμενος (Luc XXIII, 53) ; οὐκέτι οὐ μή πῶ (Marc XIV, 25). Mais quelquefois τις suit οὐ, ex. οὐχ ἀρπάσει τις (Jean X, 28). Cf. 1 Thes. I, 8.

(k) Mais lorsque la seconde négation est une négation simple, elle garde toute sa force. Ainsi οὐ παρὰ τοῦτο οὐκ ἔστι ἐκ τοῦ σώματος (1 Cor. XII, 15) ; οὐκ ἔχομεν ἐξουσίαν μή ἐργασίαν (1 Cor. IX, 6) ; μή οὐκ ἤκουσαν ; (Rom. X, 18) ; ὃ μή πιστεύων ἤδη κέριται ὅτι μή πεπίστευκεν (Jean III, 18). Cf. οὐδὲν γάρ ἔστιν κεκαλυμμένον ὃ οὐκ ἀποκαλυφθήσεται (Matt. X, 26), et οὐ μή ἀφελῇ ὧδε ... ὅς οὐ καταλυθήσεται (Matt. XXIV, 2). Voy. 1 Cor. VI, 9 (οὐ οὐ). Cf. aussi μή ποτε οὐ μή (ou μή ποτε οὐ, marge) dans Matt. XXV, 9. Dans Matt. XIII, 29 οὐ, μή ποτε ἐκριξώσῃτε chaque négation à sa pleine force. Cf. μή, μή ποτε (Marc XIV, 2). Cf. Marc XII, 24 pour οὐ μή dans la question et μή avec le participe.

(l) L'emploi de οὐ μή demande une note spéciale. La construction habituelle est avec le subjonctif, comme dans οὐ μή ἀφελῇ cité plus haut (Matt. XXIV, 2). Le futur indicatif se lit dans οὐ μή ἔσται σοι τοῦτο (Matt. XVI, 22) et sans aucun doute le texte est correct dans οὐ μή τιμῇσιν (Matt. XV, 6) et dans quelques autres passages (Matt. XXVI, 35. Marc XIV, 31). Aucune explication satisfaisante de l'origine de cet usage de οὐ μή n'a été trouvée. Les deux négations ne se neutralisent pas l'une l'autre, mais chacune garde sa force, comme dans μή οὐ pour les questions

(Rom. X, 18). Cf. οὐ μὴ dans les questions (Luc XVIII, 7 : οὐ μὴ ποιήσῃ);. Cet emploi jette-t-il quelque lumière sur le problème?

(m) La négation redondante comme dans 1 Jean II, 22 (voy. plus haut) et Luc XXIV, 16 (ἐκρατοῦντο τοῦ μὴ ἐπιγινῶναι) après un verbe de défense (conception négative) nous semble plus étrange maintenant à nous qu'à quelques générations plus anciennes, avant la disparition, en anglais, des négations répétées et doubles. Voyez Shakespeare sur ce point. Comparez cette phrase anglaise vulgaire : « Hain't nobody seen nothing of never a hat nowhere about here ? » (litt. personne n'a-t-il jamais rien vu nulle part d'un chapeau par ici ?) Cf. οὐ μὴ σε ἀνῶ οὐδ' οὐ μὴ σε ἐγκαταλίπω (Héb. XIII, 5).

(n) La forme οὐχί ajoute une pointe nouvelle à la négation οὐ, principalement lorsqu'elle se trouve opposée à ἀλλά, comme dans Luc I, 60. La place de la négation peut lui donner une nouvelle force, ex. μὴ πολλοὶ διδάσκαλοι γίνεσθε (Jac. III, 1). Dans Rom. III, 9 οὐ πάντως signifie « en aucune manière », mais dans 1 Cor. XV, 51 (πάντες οὐ κοιμηθήσονται) οὐ va avec le verbe. Dans Hébr. XI, 3 μὴ va avec le participe, non avec l'infinitif. La litote n'est pas rare dans le Nouveau Testament, ex. οὐ μετὰ πολλὰς (Act. I, 5) = ὀλίγας. Cf. Luc XV, 13.

(o) Pour οὐχ ὅτι ἀλλά voy. Jean VII, 22. Pour οὐχ ἵνα ἀλλά voy. Jean VI, 38. Pour ἀλλ' οὐκ dans l'apodose d'une condition voy. Marc XIV, 29. Pour οὐ μόνον ἀλλά καὶ voy. Rom. V, 3. Voy. Jean IV, 11 οὐτε καί. Pour οὐδέ ... οὐτε voy. Apoc. V, 3, et οὐδεῖς ... οὐτε (Apoc. V, 4). Pour οὐδέ ... οὐδέ voy. Apoc. IX, 4. Pour μὴδέ ... μὴδέ voy. Matt. X, 9. Pour μὴτε ... μὴτε voy. Act. XXVII, 20. Pour οὐτε οὐτε voy. Matt. XII, 32. Pour μὴδέ ... ἀλλά voy. 1 Pie. V, 2.

Comme c'est l'habitude dans l'ancien grec, καὶ οὐ (Col. II, 9, 19), non οὐδέ, suit les propositions affirmatives.

CHAPITRE XXXIV.

Particules intensives.

1. Le terme particule, comme Winer l'observe bien (éd. Thayer, p. 356), n'a jamais été délimité d'une manière satisfaisante. En un sens, tous les adverbes, prépositions, conjonctions, interjections sont des particules. Ils sont presque tous d'origine adverbiale. Ils appartiennent au développement de la phrase, du simple au complexe.

2. Les particules intensives ont d'ordinaire une origine très obscure. L'étymologie de la plupart d'entre elles est inconnue, mais, dans la règle, elles sont très anciennes. Les écrivains du Nouveau Testament n'en usent pas avec quoi que ce soit, ni aussi fréquemment que les anciens écrivains grecs. Mais lorsque les particules intensives sont employées dans le Nouveau Testament, elles méritent d'être étudiées.

3. Les Grecs n'avaient pas simplement de délicates nuances de pensée et de sentiment; ils aimaient à les exprimer dans la phrase au moyen de la particule. Dans les langues modernes, de telles distinctions et accentuations dépendent de la voix et du geste. Comparez l'Allemand agitant les mains en parlant et le Français haussant les épaules, etc. Le grec du Nouveau Testament ressemble plus à l'anglais et laisse manifester par le lecteur lui-même la plus grande part de l'émotion.

4. Γέ (enclitique) est d'une étymologie très douteuse (cf. le dorien γά, le sanscrit *gha*, et ἄγαν). Il est employé 33 fois dans le Nouveau Testament. Il se rencontre habituellement avec quelques autres particules comme ἀλλά γε (1 Cor. IX, 2), ἄρα γε (Matt. VII, 20), ἄρά γε (Act. VIII, 30), εἰ γε (Gal. III, 4), εἰ δὲ μή γε (Matt.

VI, 1), καί γε (Act. XVII, 27), καίτοι γε (Jean IV, 2), μενουνγε (Rom. X, 18), μήτιγε (1 Cor. VI, 3). En soi γε n'ajoute rien au sens, sauf par voie d'intensification de l'idée du mot ou de la proposition. Cela peut servir à amoindrir, ex. Jean IV, 2, ou à exalter, ex. Rom. VIII, 32.

5. Πέρ (enclitique) est probablement une abréviation de περί (cf. le parfait) et exprimerait ainsi l'idée d'entièrement. Mais on le fait aussi venir de πέραν. Dans le Nouveau Testament, nous le trouvons avec δς dans le texte reçu de Marc XV, 6, mais Westcott et Hort l'ont laissé tomber. Ailleurs on ne le rencontre qu'avec les particules : διόπερ (1 Cor. VIII, 13), ἐάνπερ (Héb. III, 14), εἴπερ (Rom. VIII, 9), ἐπειδήπερ (Luc I, 1), ἥπερ (Jean XII, 43, texte de Westcott et Hort, marge ὑπέρ), καθάπερ (Rom. III, 4), καίπερ (Héb. XII, 17), ὥσπερ (Matt. VI, 2). L'idée est uniformément la même.

6. Δή (assurément, par suite, forme abrégée possible de ἤδη) est employé rarement dans le Nouveau Testament, mais en harmonie avec l'ancienne langue. La forme simple apparaît cinq fois (peut-être six, Act. VI, 3, marge) et partout avec la même idée. Voy. 1 Cor. VI, 20, δοξάσατε δὴ τὸν θεὸν ἐν τῷ σώματι ὑμῶν. Une fois nous avons δὴ που (Héb. II, 16). Le passage avec δὴ ποτε (Jean V, 4) a disparu du texte critique.

7. Τοί est d'origine incertaine ; c'est ou le locatif du démonstratif τός (sur ce fondement) ou le datif épique éthique τοί (σοί). Dans le Nouveau Testament, il ne se rencontre pas seul, mais on le trouve en composition. Ainsi une fois ἦτοι (Rom. VI, 16), deux fois καίτοι (Act. XIV, 17, Héb. IV, 3), huit fois μέντοι (ex. Jean IV, 27), deux fois τοιγαροῦν (1 Thes. IV, 8. Héb. XII, 1), trois fois τοίνυν (Luc XX, 25. 1 Cor. IX, 26. Héb. XIII, 13).

8. Μέν vient de la particule épique μὴν, épique plus ancien et dorien μάν. Ἡ μὴν devint ἡ μέν, puis μέν. Il signifie assurément, en vérité. Μέν est de beaucoup la plus commune des particules

intensives dans le Nouveau Testament, mais elle n'est en rien aussi fréquente que dans l'ancien grec. Tous les degrés d'accentuation sont représentés par cette particule, depuis la plus légère, (Act. XVII, 12) jusqu'au contraste tranchant (Matt. III, 11). Le contraste avec δέ est même souvent si léger qu'il est intraduisible. L'emploi originel séparé de μέν se trouve encore dans le Nouveau Testament, comme dans 2 Cor. XI, 4 (εἰ μέν γάρ), où il n'y a pas la pensée d'une correspondance avec δέ ou ἐλλείψ. De même Act. V, 41 (οἱ μέν οὖν ἐπορεύοντο). Μενοῦν se trouve une fois (Luc XI, 28), μενοῦνγε trois fois (Rom. IX, 20. X, 18. Phil. III, 8), μέντοι huit fois (voir plus haut).

9. La particule affirmative ναι se trouve plus de trente fois, simplement comme « oui » (Matt. XIII, 51), ou signifiant « en vérité, oui vraiment » (Matt. XI, 9), en opposition à οὐ (Matt. V, 37), avec l'article comme sujet (2 Cor. I, 17).

10. νή comme forte affirmation avec l'accusatif ne se trouve qu'une fois, καθ'ἡμέραν ἀποθνήσκω νή τὴν ὑμετέραν καύχησιν (1 Cor. XV, 31). Μά ne se rencontre pas du tout.

CHAPITRE XXXV.

Figures de langage.

1. Ce ne sont pas des particularités de la langue grecque, mais ces figures appartiennent à la nature même du langage et par suite se rencontrent dans le Nouveau Testament. L'esprit ne travaille pas comme une machine. Le langage n'est que l'expression de la pensée. Aussi n'est-il pas étrange que les omissions, les interruptions et les changements soudains dans les procédés mentaux soient comme embaumés dans le langage. Ces figures sont particulièrement fréquentes dans le langage populaire et dans celui de la passion. Pour ces deux raisons, le Nouveau Testament abonde en exemples de constructions brisées. Paul montre beaucoup d'émotion et surtout dans 2 Cor. son style lutte pour l'expression. On peut presque y entendre battre son cœur.

2. Dans l'Apocalypse, il y a eu quelques omissions grammaticales dues à diverses raisons. Quelques unes sont intentionnelles, comme dans le cas de ἀπὸ ὧν (Apoc. I, 4) pour accentuer le caractère immuable de Dieu. Notez aussi dans la même phrase ὁ ἦν. D'autres sont dues à la rapidité de la conception dans le livre, ex. καὶ ἦλθεν καὶ εἶληφεν (Apoc. V, 7). Cf. aussi Apoc. X, 8-10. Le mélange des temps est commun aussi dans Marc. L'emploi des cas sans accord régulier se trouve ailleurs, mais il est plus fréquent dans l'Apocalypse. Ainsi τῆς καινῆς Ἱερουσαλὴμ, ἡ καταβαίνουσα (Apoc. III, 12). Les visions ajoutent à l'excitation et à la confusion. Cf. le nominatif et l'accusatif dans Apoc. IV, 1, 4. Il est possible que le livre ait été dicté et, probablement comme 2 Pie., il manqua d'une révision critique soignée. Mais ces traits non-littéraires, dont plusieurs se retrouvent dans les papyrus non-littéraires, ne prouvent pas que l'auteur soit un ignorant.

3. Nous pouvons donner quelques exemples des principales figures de langage. On constate l'ellipse de la copule εἰσὶν dans Matt. V, 3 (μακάριοι οἱ πτωχοί) et celle de τινές devant τῶν μαθητῶν (Act. XXI, 16). La brachylogie se montre dans χάρις τῷ θεῷ ὅτι ἦτε δοῦλοι τῆς ἀμαρτίας ὑπηκούσατε δέ (Rom. VI, 17). Voici un bon exemple de zeugme : γάλα ὑμῶν ἐπότισα, οὐ βρώμα (1 Cor. III, 2). L'aposiopèse se trouve dans εἰ ἔγνωσ ἐν τῇ ἡμέρᾳ ταύτῃ καὶ σὺ τὰ πρὸς εἰρήνην (Luc XIX, 42). Un bon exemple d'anacoluthie apparaît 1 Cor. IX, 15 (Οὐκ ἔγραψα δὲ ταῦτα ἵνα οὕτως γένηται ἐν ἐμοί, κτλὸν γὰρ μοι μᾶλλον ἀποθανεῖν ἢ τὸ καύχημά μου οὐδεὶς κενώσῃ). La paranomasie est employée dans ἐμαθεν ἀπ' ὧν ἔπαθεν (Héb. V, 8). L'annomination se trouve dans μηδὲν ἐργαζομένους, ἀλλὰ περιεργαζομένους (2 Thes. III, 11). On voit le pléonasme dans ἦς εἶχεν τὸ θυγάτριον αὐτῆς (Marc VII, 25). Nous trouvons l'hyperbate dans Héb. VII, 4 (θεωρεῖτε πηλίκος οὗτος ᾧ). Il y a un petit nombre de citations poétiques dans le Nouveau Testament, ex. Act. XVII, 28 ; 1 Cor. XV, 33 ; Tite I, 12 ; et dans Héb. XII, 13 une ligne d'hexamètre se trouve dans quelques mss., mais Westcott et Hort lisent ποιεῖτε au lieu de ποιήσατε et l'hexamètre est perdu. Dans Matt. VI, 28 la prolepse du sujet se trouve, comme très souvent dans le Nouveau Testament, καταμάθετε τὰ κρίνα τοῦ ἀγροῦ πῶς αὐξάνουσιν.

4. Le rythme a beaucoup de signification pour le Grec, mais il est difficile pour nous de l'apprécier toujours (voy. la place de αὐτοῦ, σου et μου dans Jean IX, 7, 10, 11). On a nié qu'il y eût un rythme quelconque chez les écrivains du Nouveau Testament. Sans doute on ne le trouvera pas d'accord avec les modèles attiques, mais les écrivains grecs postérieurs, en général, à l'exception des atticistes, ont des goûts différents en cette matière. Les écrits du Nouveau Testament ne sont pas artificiels. Le rythme qu'ils ont est dû essentiellement à la passion et à l'exaltation spirituelle. Il en est ainsi en particulier dans Paul, dans l'Épître aux Hébreux et dans Jean.

5. Les écrivains du Nouveau Testament n'emploient pas les

magnifiques périodes des orateurs et des historiens attiques avec leurs longues phrases qui vont se déroulant. Mais parfois des phrases plus courtes dans le Nouveau Testament méritent le nom de période. Voy. Luc I, 1-4. Hébr. I, 1-4. Act. I, 1-3. 2 Thes. I, 3-10. Eph. I, 3-14.

6. Les mots dans une phrase grecque sont plutôt arrangés pour l'effet rhétorique que d'après des règles rigides (non comme en latin). Dans la phrase grecque, la partie le plus accentuée était le commencement ou la fin de la proposition. Cf. ἤδη καίτοι (Matt. III, 10) et οὐ dans 1 Cor. I, 17. Le génie grec était liberté et vie. En cela était sa gloire, et, lorsqu'il fut tempéré par le spiritualisme hébreu, le grec devint le meilleur véhicule du monde pour l'expression de la révélation de Dieu en langue humaine. Le Testament grec demeure le trésor des âges et sera le *rade-mecum* du prédicateur, en sorte qu'il puisse venir εἰς ἐπίγνωσιν τοῦ μυστήριου τοῦ θεοῦ, Χριστοῦ, ἐν ᾧ εἰσὶν πάντες οἱ θησαυροὶ τῆς σοφίας καὶ γνώσεως ἀπόκρυφοι.

INDEX DES PASSAGES DU NOUVEAU TESTAMENT.

MATTHIEU.

	PAGE		PAGE
1:2	115	3:12	152
1:11	140	3:14	33, 188
1:12	106, 139, 140	3:15	180, 187
1:16	37	3:16	163, 216, 227
1:17	142, 221	3:17	108, 129, 185, 248
1:18	144	4:1	169
1:19	206, 209	4:2	51
1:20	106, 144, 155, 251	4:3	106
1:21	113, 115, 190, 198	4:6	115, 198
1:22	106, 142, 169	4:7	192
1:23	142	4:11	155
2:2	157, 242	4:15	133
2:3	40, 46, 111	4:17	249
2:4	146, 187	4:18	166
2:6	164	4:19	160
2:8	223	4:21	134
2:9	222	4:25	146
2:13	144, 203, 242, 246	5:1	103, 162, 164
2:16	198	5:3	149, 265
2:18	206	5:8	149
2:20	45	5:10	160
2:22	143, 202	5:13	169, 213, 216
3:1	110, 187	5:14	160
3:2	166, 192	5:15	30, 138
3:4	114	5:16	146, 160
3:5	138	5:17	184, 187, 196, 245
3:6	47, 98, 149, 164, 188	5:19	173
3:7	119, 165, 229	5:21	70, 99, 155
3:8	142	5:22	113, 142, 220, 249
3:10	187, 197, 266	5:25	72, 187, 222
3:11	63, 99, 146, 148, 164, 190, 263	5:28	143, 197

5:29	146, 163	7:26	111
5:32	160	7:28	224
5:33	258	8:3	81, 232
5:34	242	8:4	117
5:36	61	8:8	114
5:37	255, 263	8:12	50
5:38	162	8:13	37
5:39	219	8:18	138
5:42	177	8:19	101
5:43	174	8:20	103
5:45	104	8:24	113
5:46	115	8:27	120, 205
6:1	156, 262	8:28	165
6:2	169, 187, 201, 227, 262	8:32	165
6:5	190, 227	8:34	111
6:7	227	8:35	219
6:8	223	9:4	119, 164, 229, 230
6:10	75, 165	9:5	229, 231
6:12	154	9:10	236
6:13	99, 163, 176	9:11	119, 229
6:16	248, 250	9:15	224
6:18	201	9:18	185
6:19	115	9:22	42
6:24	121, 122, 196, 243	9:24	144, 188
6:25	155, 233, 237	9:25	144
6:26	146	9:28	199
6:28	230, 265	9:30	67, 122
6:29	145	9:31	177, 199
6:30	162	9:38	181
6:31	233, 237	10:2	105
7:3s	116, 119	10:5	140
7:4	177	10:8	137
7:6	154	10:9	181, 260
7:9	135, 231	10:10	197
7:11	242, 248	10:14	146, 160
7:12	117, 118, 220, 245	10:16	112
7:14	120	10:18	142
7:15	48, 209	10:19	121
7:20	261	10:22	116, 190, 252
7:21	122	10:24	168
7:22	110	10:25	99, 156
7:24	111, 165	10:26	135, 180, 259
7:25	67, 193	10:28	135, 163, 181

10:29	122, 159	13:55	37
10:31	135	14:3	144
10:33	220	14:13	148
10:38	258	14:17	42
11:1	250	14:18	102
11:3	167	14:22	222, 239, 246
11:7	240	14:25	148
11:9	263	14:31	144
11:10	231	15:4	151, 251
11:11	50, 145	15:6	259
11:13	67	15:14	162
11:14	63, 190	15:18	116
11:21	212, 231	15:23	62, 160
11:23	160, 222	15:25	155
11:26	112, 130	15:27	146
11:28	162, 177	15:28	227, 231
12:1	37, 148	15:32	121, 129
12:4	251	15:35	137
12:10	230	16:1	109
12:13	67	16:9	143
12:21	63, 190	16:11	259
12:24	164	16:16	106
12:25	115	16:18	106, 128
12:27	210, 211	16:19	42, 194
12:28	185, 197, 211	16:22	48, 190, 258, 259
12:31	142	16:23	88
12:32	260	16:26	135
12:33	197	17:4	155, 244
12:36	104	17:5	231
12:41	164	17:12	30
12:42	43	17:17	230
12:45	51	17:25	250
12:50	114	18:1	50
13:6	106	18:4	50
13:12	117	18:5	118
13:13	62	18:6	202
13:29	153, 159, 259	18:8	156, 242
13:32	204	18:12	155
13:33	222	18:13	213
13:34	146, 160	18:15	213
13:38	95	18:19	117
13:46	192	18:21	230
13:51	228, 263	18:25	196, 239

18:26	.	.	.	.	155	23:37	.	.	.	.	136, 231
19:6	.	.	.	.	198	24:2	.	.	.	.	259
19:14	.	.	.	.	242, 256	24:3	.	.	.	.	230
19:18	.	.	.	.	105	24:10	.	.	.	.	121
19:21	.	.	.	.	234, 253	24:20	.	.	.	.	140
19:22	.	.	.	.	250	24:21	.	.	.	.	99
20:1	.	.	.	.	99	24:24	.	.	.	.	203
20:2	.	.	.	.	133	24:33	.	.	.	.	149, 224
20:6	.	.	.	.	133	24:38	.	.	.	.	221
20:10	.	.	.	.	235	24:39	.	.	.	.	222
20:12	.	.	.	.	151	24:42	.	.	.	.	120
20:14	.	.	.	.	207	24:43	.	.	.	.	212
20:19	.	.	.	.	148	24:45	.	.	.	.	229
20:22	.	.	.	.	121	24:50	.	.	.	.	117
20:28	.	.	.	.	89, 142, 162	25:5	.	.	.	.	185, 188
20:30	.	.	.	.	138	25:6	.	.	.	.	112, 140
20:32	.	.	.	.	203	25:8	.	.	.	.	187
21:1	.	.	.	.	46	25:9	.	.	.	.	255, 259
21:2	.	.	.	.	160	25:16	.	.	.	.	67
21:8	.	.	.	.	45, 95, 115	25:20	.	.	.	.	192
21:21	.	.	.	.	105	25:24	.	.	.	.	192, 253
21:22	.	.	.	.	220	25:27	.	.	.	.	174
21:23	.	.	.	.	197, 251	25:34	.	.	.	.	145
21:24	.	.	.	.	135	25:35	.	.	.	.	73
21:30	.	.	.	.	166	25:38	.	.	.	.	230
21:31	.	.	.	.	119	25:40	.	.	.	.	209
21:32	.	.	.	.	243	26:2	.	.	.	.	105
21:34	.	.	.	.	110	26:9	.	.	.	.	143
21:37	.	.	.	.	135	26:15	.	.	.	.	196
21:38	.	.	.	.	231	26:18	.	.	.	.	110, 116, 137, 187
21:41	.	.	.	.	63, 164, 190	26:22	.	.	.	.	122
21:46	.	.	.	.	134	26:23	.	.	.	.	150, 164
22:16	.	.	.	.	91	26:24	.	.	.	.	212, 257
23:2	.	.	.	.	185	26:33	.	.	.	.	211
23:5	.	.	.	.	203	26:35	.	.	.	.	259
23:17	.	.	.	.	119	26:42	.	.	.	.	217
23:23	.	.	.	.	174, 188, 212	26:43	.	.	.	.	193
23:27	.	.	.	.	40, 143, 151	26:50	.	.	.	.	120, 230
23:30	.	.	.	.	212	26:51	.	.	.	.	140
23:31	.	.	.	.	155	26:53	.	.	.	.	110
23:33	.	.	.	.	176	26:55	.	.	.	.	165, 188
23:34	.	.	.	.	42	26:61	.	.	.	.	163
23:35	.	.	.	.	142	27:4	.	.	.	.	73

27:5	.	.	.	.	181	27:40	.	.	.	.	107
27:10	.	.	.	.	226	27:43	.	.	.	.	107
27:13	.	.	.	.	144	27:44	.	.	.	.	168
27:17	.	.	.	.	119, 189	27:46	.	.	.	.	40, 110, 130
27:21	.	.	.	.	145	27:49	.	.	.	.	176
27:22	.	.	.	.	135	27:54	.	.	.	.	106, 107
27:24	.	.	.	.	113, 174, 177, 181, 190	27:61	.	.	.	.	159
27:30	.	.	.	.	188	28:1	.	.	.	.	51, 160
27:33	.	.	.	.	187	28:15	.	.	.	.	142

MARC.

1:2	.	.	.	.	203	4:23	.	.	.	.	118
1:4	.	.	.	.	141, 164	4:26	.	.	.	.	227
1:7	.	.	.	.	243	4:31	.	.	.	.	146
1:8	.	.	.	.	113, 148, 149	4:37	.	.	.	.	204
1:9	.	.	.	.	164	4:38	.	.	.	.	187
1:10	.	.	.	.	146, 165	4:39	.	.	.	.	72, 192
1:13	.	.	.	.	166	4:41	.	.	.	.	134
1:14	.	.	.	.	224	5:4	.	.	.	.	105, 152, 163, 169, 192, 209, 246
1:15	.	.	.	.	154	5:5	.	.	.	.	163
1:16	.	.	.	.	162	5:7	.	.	.	.	135
1:18	.	.	.	.	151	5:13	.	.	.	.	188
1:21	.	.	.	.	225	5:14	.	.	.	.	237, 249
1:24	.	.	.	.	120, 121, 155, 229	5:19	.	.	.	.	192, 230
1:29	.	.	.	.	37	5:21	.	.	.	.	107
1:34	.	.	.	.	62	5:22	.	.	.	.	167
2:1	.	.	.	.	140	5:23	.	.	.	.	203
2:15	.	.	.	.	236	5:34	.	.	.	.	42, 130
2:16	.	.	.	.	230	5:39	.	.	.	.	185
2:17	.	.	.	.	203	5:41	.	.	.	.	112, 130
2:19	.	.	.	.	223, 224	5:42	.	.	.	.	185
2:22	.	.	.	.	216	5:43	.	.	.	.	246
2:23	.	.	.	.	196	6:2	.	.	.	.	110
2:28	.	.	.	.	204	6:4	.	.	.	.	49
3:1	.	.	.	.	109	6:8	.	.	.	.	238
3:8	.	.	.	.	160	6:11	.	.	.	.	146, 160
3:11	.	.	.	.	224	6:16	.	.	.	.	117
3:14	.	.	.	.	163	6:19	.	.	.	.	155
3:24	.	.	.	.	213	6:21	.	.	.	.	148
3:29	.	.	.	.	142	6:23	.	.	.	.	49
3:34	.	.	.	.	148	6:25	.	.	.	.	251

6:36	228	10:30	166, 213
6:38	120, 229	10:35	176
6:39	244	10:37	122
6:40	129	10:38	136
6:45	222	10:40	105
6:48	156, 223	10:42	143
6:51	167	10:43	176
6:56	173, 219, 220, 226	10:48	153
7:5	109	10:51	162
7:13	117	11:14	72, 206
7:19	96, 251	11:19	173, 224
7:24	255	11:21	33
7:25	265	11:22	141
7:31	137	11:23	187
7:36	51	11:24	185
8:1	251	11:25	165, 224
8:7	62	11:28	120
8:12	216	11:31	155
8:22	202	12:1	60
8:28	232	12:14	255
8:34	219	12:15	228
8:35	220	12:17	105, 141
8:37	68	12:18	235, 245, 255
8:38	135	12:24	259
9:6	233, 237	12:37	107
9:7	143	12:41	188
9:9	201, 257	13:1	120
9:11	120, 230	13:15	71, 177
9:12	154	13:16	149, 164
9:20	154	13:19	118
9:22	61	13:20	163
9:23	105	13:30	222
9:28	67, 120, 230	13:36	201
9:30	202	14:2	201, 259
9:38	218	14:4	229
9:40	168	14:9	257
9:41	135	14:12	203
9:42	166	14:14	220, 238
9:47	90	14:19	51, 159, 258
10:13	154	14:20	150
10:17	118	14:21	257
10:18	90, 229	14:25	259
10:29	220	14:28	243

14:29	260	14:72	188
14:31	259	15:4	120, 231
14:32	222	15:6	188, 262
14:36	112, 130	15:16	117, 160
14:41	95	15:17	135
14:42	72	15:23	188
14:43	166	15:24	119, 121, 229
14:44	193	15:29	231
14:47	118, 181	15:44	192, 216, 237
14:61	188	15:47	230
14:65	181	16:9	51, 193

LUC.

1:1	208, 262	2:8	134
1:1-4	266	2:13	153
1:3	30	2:14	106
1:5	118	2:15	121
1:6	160	2:16	196
1:8	160, 230	2:20	116
1:9	242	2:22	138
1:13	208	2:26	222
1:15	160	2:27	137, 142
1:20	117, 190, 209	2:35	201
1:21	188	2:37	140, 146
1:22	114, 188, 192	2:38	148
1:23	196, 199, 224	2:41	148
1:26	199	2:46	138
1:29	120	2:48	30, 185
1:30	185	2:49	119, 229, 230
1:36	48, 49	3:2	165
1:41	143, 236	3:10	176, 229
1:59	188	3:15	238
1:60	95, 254, 260	3:16	148
1:62	228, 237	3:21	236
1:66	230	4:2	259
1:73	134	4:3	211
1:74	155	4:6	192
1:76	242	4:13	111, 159, 221
2:1	236	4:14	165
2:4	117, 209	4:18	160
2:5	181	4:20	103, 114
2:7	155	4:23	252

4:28	250	8:18	220
4:29	193, 204, 245	8:20	75
4:34	231	8:25	155, 205, 230
4:41	95	8:26	160
4:42	242	8:27	151
5:4	248	8:29	46, 151, 193
5:9	117	8:38	78
5:10	105, 154	8:39	165
5:12	146	8:46	236
5:17	193, 196	9:7s.	122
5:19	99, 140, 161	9:13	213
5:20	65	9:18	243, 245
5:21	116, 117	9:27	222
5:23	192	9:31	57
5:32	192	9:46	176, 214, 237
5:38	248	9:50	220
6:1	196, 236	9:52	227, 245
6:3	224	9:54	96, 176
6:8	114	9:56	121
6:9	148	9:58	238
6:11	70, 237	10:1	162
6:12	103	10:7	104
6:17	103	10:15	160
6:20	198	10:17	196
6:22	160	10:18	249
6:26	134	10:25	101
6:34	201	10:26	230
6:35	30	10:28	177
6:37	177	10:30	147
6:42	72, 165, 203, 253	10:31	91, 162
7:1	223	10:34	143
7:4	220	10:35	55, 117, 234
7:9	118	10:40	153, 166, 234
7:12	156, 168	10:42	219
7:19	119	11:6	220
7:27	220	11:7	255
7:38	149, 152	11:16	165
7:39	120, 211, 212, 229	11:21	115
7:44	167	11:22	223
7:47	117, 118, 200	11:23	142
8:1	165	11:28	263
8:6	75	11:33	169
8:15	90	11:34	223

11:35	258	15:14	114
11:38	167	15:15	151
11:52	42	15:17	54
12:1	117, 118	15:24	193
12:3	118, 198	15:26	233
12:5	234, 238	15:29	133, 155
12:8	190, 219	15:31	110
12:10	164	16:1	209, 251
12:11	224	16:2	229
12:19	140	16:3	135, 190, 248
12:20	148	16:4	185
12:25	145	16:8	51, 141, 168
12:32	130	16:10	50, 108
12:35	72, 192	16:12	119
12:36	251	16:13	44, 122, 144
12:38	217	16:20	67, 193
12:39	212	16:24	112, 139
12:47	136	16:25	74
12:48	117	16:26	160, 192
12:49	119, 231	17:1	243
12:52	194	17:2	166
12:58	246	17:6	187, 212, 215
13:3	217	17:8	63, 74, 190
13:7	223	17:10	188
13:8	222	17:11	163
13:10	249	17:17	258
13:16	46	17:21	142, 160
13:19	115	17:27	188, 221
13:23	216	17:32	143
13:25	223	17:33	220
13:26	69	18:1	243
13:28	69, 84	18:4	217, 257
13:29	37	18:5	235, 243
13:31	114	18:7	140, 260
13:34	231	18:9	166
14:1	37	18:11	167
14:8	69, 192	18:12	140, 187
14:18	192, 249	18:13	103
14:19	249	18:14	116
14:24	143	18:31	155
14:30	111	18:36	237
15:7	51	19:2	115
15:13	260	19:3	121

19:4	99, 140	22:23	176, 187, 233, 238
19:7	166	22:24	187, 233, 238
19:8	187	22:27	105
19:9	209	22:32	252
19:11	100	22:42	74, 78
19:12	48	22:49	164, 216, 253
19:13	110, 222	22:52s.	166
19:17	177, 187	22:54	59
19:18	121	22:58	231
19:20	121	23:12	188, 249
19:21	202	23:15	152, 156
19:23	215	23:18	152
19:40	66, 194, 211	23:19	185
19:42	265	23:31	176
19:44	162	23:33	102
19:47	99	23:50	90
19:48	83	23:53	259
20:4	197	23:54	138
20:6	192, 235	24:1	49, 148
20:10	201	24:4	196, 236
20:11	181, 246	24:6	198, 235
20:12	24	24:10	140
20:13	181	24:11	154
20:25	198, 262	24:16	146, 242, 260
20:28	49	24:17	162, 185
20:40	256	24:18	98
20:42	115	24:19	95
21:11	196	24:20	201, 230
21:19	190	24:23	234
21:24	221	24:24	227
21:25	106	24:25	114, 243
22:4	105, 176, 233, 238	24:26	188
22:6	146, 159	24:27	249
22:9	176	24:30	244
22:11	219	24:31	114
22:15	243	24:39	40
22:16	176	24:41	163
22:19	115	24:46	246
22:20	243	24:51	163

JEAN.

1:1	109, 167	1:6	129
1:3	35	1:11	110

1:12	105	4:34	115
1:14	31, 49, 99, 142	4:36	109
1:15	35, 146	4:52	131, 133
1:16	162	5:4	262
1:19	228	5:7	223
1:25	217, 257	5:11	102, 116
1:27	220	5:19	213
1:29	231	5:21	31
1:41	98	5:25	107
1:42	113	5:30	115
1:48	169	5:35	116
1:49	106	5:36	31, 192
1:50	232	5:39	70, 174
2:6	162	5:45	66, 192
2:9	143	5:46	116
2:11	111, 115, 116	6:2	84
2:18	197	6:6	237
2:19	177	6:10	136
2:20	67, 151, 184	6:16-21	193
2:23	140, 164	6:17	193
2:24	54, 115, 209, 237	6:19	133
2:25	228, 232	6:32	197
3:10	110	6:36	196
3:15	187	6:38	260
3:16	122, 204	6:39	162
3:18	208, 257, 259	6:45	145
3:19	196	6:47	96, 98
3:22	196	6:51	197
3:23	159	6:67	229
3:25	166	6:69	105
4:2	262	7:6	108
4:4	174	7:8	115
4:5	142, 160	7:13	137
4:6	253	7:17	62, 120, 189, 213, 231
4:7	57	7:21	35
4:10	249	7:22	260
4:11	95, 196, 197, 249, 260	7:35	140
4:15	197	7:37	79, 213
4:19	233	7:47	229
4:20	164	8:15	165
4:23	95, 196	8:16	216
4:27	105, 262	8:20	164
4:29	229, 254	8:25	99, 120, 137, 229, 230

8:27	133	11:55	146
8:29	99, 156	11:56	83
8:39	215	12:9	107
8:42	64	12:12	107
8:44	85	12:13	151
8:51	213	12:16	98
8:53	99	12:18	248
8:57	66	12:32	213
8:58	128	12:42	197
9:6	114	12:43	262
9:7	265	13:13	128, 232
9:9	151	13:16	145
9:10	114, 265	13:17	213
9:11	114, 265	13:20	219
9:17	114	13:21	200
9:18	55, 222, 232	13:22	200
9:25	252	13:23	200
9:32	235	13:24	200, 230
9:33	257	13:25	200
9:34	112	13:27	200
9:39	196	13:34	227
10:11	105, 107	13:35	115
10:12	256	14:1	70
10:16	196	14:2	116, 216
10:25	45	14:3	63, 187
10:28	259	14:13	220
10:30	95	14:14	220
10:32	187	14:22	119, 230, 236
10:36	232	14:26	135
10:37	217	14:28	48, 212
10:38	185, 187	14:29	223
11:1	37	15:6	122
11:3	218	15:12s.	202
11:4	196	15:14	110
11:13	232	15:15	134
11:17	51	15:20	211
11:18	163	15:22	62, 211
11:27	95	15:24	62, 212
11:44	136, 193	16:7	155
11:47	174	16:23	213
11:49	118	16:28	192
11:50	168, 255	17:1	42, 129
11:52	256	17:4	114

17:5	114	19:19	165
17:6	192	19:22	192
17:7	65, 66	19:25	107, 149, 166
17:21	42	19:35	116
17:24	130	19:36	40
17:25	42, 130	20:4	50, 98
17:26	134	20:8	98
18:5	193	20:11	149, 167
18:6	148	20:24	165
18:11	258	20:25	31
18:19	166	20:28	40, 130
18:23	211	21:8	148
18:30	212, 217	21:18	188
18:39	203	21:21	230
19:2	148	21:22	222
19:3	62	21:23	164, 222
19:11	212	21:25	232, 246
19:12	162		

ACTES.

1:1ss.	266	3:9	248
1:3	166	3:11	43
1:4	146, 233	3:23	220
1:5	111, 116, 148, 166, 260	4:4	60
1:11	111	4:9	141
1:13	168	4:13	115
1:15	196	4:20	256
1:18	134	4:25	119
1:22	117	4:33	62
1:25	115	4:34	252
2:2	209, 227, 252	4:35	209, 226
2:17	63	4:36	151
2:25	67	4:37	252
2:29	251	5:2	37
2:33	157	5:4	119
2:38	164	5:5	250
2:39	155	5:9	119
2:45	226	5:24	230
2:46	196	5:28	251
3:2	62, 135	5:36	33, 118, 154
3:3	63	5:38	213
3:7	144	5:41	102, 263

5:42	249	11:28	63, 190, 246
6:3	262	12:2	152
6:5	49	12:6	167, 246
6:11	169	12:8	181
7:12	236	12:14	64
7:13	156	12:18	30, 230
7:16	143	13:6	142
7:18	221	13:10	130
7:19	243	13:20	151
7:20	155	13:25	119, 229
7:23	51	14:1	142
7:39	156	14:4	102
7:40	129, 155	14:5	243
7:43	160	14:6	37
8:1	160	14:8	37, 148
8:11	151	14:16	148
8:20	206	14:17	262
8:21	197	14:18	248, 256
8:23	236	14:19	232, 246
8:27	203, 250, 252	14:22	239
8:30	162, 228, 261	14:23	193
8:31	198, 214, 215	15:15	66, 168
8:38s.	164	15:22s.	96, 244
8:40	243	15:25	244
9:1	143	15:28	242
9:3	154	15:36	105
9:6	120, 229	16:10	168
9:7	133	16:11	99
9:31	149	16:15	156
9:38	142, 159	16:16	250
10:1	37	16:21	244
10:3	131	16:34	152
10:5	166	16:36	85
10:17	233	16:37	152
10:25	243	17:6	38, 253
10:28	235	17:12	263
10:34	90, 235	17:15	227
10:38	135	17:18	116, 118, 119, 176, 214, 228
10:47	117, 256		233, 237
11:16	148	17:22	129
11:17	211	17:27	70, 214, 230, 237, 250, 262
11:19	165	17:28	102, 265
11:26	91	18:3	133

18:4	188	23:22	238
18:10	243	23:23	239
18:14	129, 212	23:30	167
18:25	166	24:3	152
19:1	110	24:15	246
19:2	196	24:19	214, 215
19:13	110	24:21	59, 111, 116
19:16	45	24:22	162
19:26	116, 139	24:26	151, 152, 251
19:27	254	24:27	42
19:32	121, 237	25:3	238
19:36	251	25:4	235
19:40	143	25:10	252
20:3	147	25:13	225, 252
20:4	151	25:16	222, 223, 233, 235
20:5	133	25:17	122
20:15	159	25:21	222
20:16	193, 216	25:22	174, 207
20:18	111	25:24	238
20:24	201	25:25	235
20:28	109	25:26	237
20:35	113	26:3	137, 165, 251
21:1	46	26:4	65, 79
21:4	238	26:5	50, 98
21:9	51	26:14	33
21:16	141, 265	26:19	156
21:21	149, 238	26:20	238
21:26	105	26:24	109
21:28	150	26:29	118, 120, 176, 207, 214, 216
21:29	193	26:32	212, 246
21:33	228, 233	27:10	239, 246
21:38	110	27:14	165
22:8	33	27:17	202
22:9	133	27:18	188
22:10	33	27:20	243, 260
22:12	146	27:22	105, 132, 146
22:16	33, 71, 177, 181	27:30	209, 252
22:21	33	27:34	146, 167
22:22	188, 212	27:39	214, 216
22:25	37	27:43	146
22:29	236	28:13	98
23:5	134	28:20	136
23:9	216	28:23	142
23:20	227	28:26	60

ROMAINS.

1:6	145	5:14	60
1:7	95	5:15	227
1:8	112	6:2	155, 209
1:10	216	6:4	108, 141
1:11	203	6:5	197
1:13	207	6:6	141
1:17	145, 227	6:10	134, 155
1:20	243	6:11	115
1:21	208	6:15	119
1:22	234	6:16	197, 262
1:24	198	6:17	117, 265
1:28	227	7:1	224
1:29	152	7:3	203, 243
2:1	121, 129, 130, 165, 198, 223	7:6	256
2:4	46	7:10	95
2:12	106	7:15	117
2:13	166	7:18	242
2:19	234	7:24	129
2:27	250	7:25	115
3:4	201, 226, 255, 262	8:1	108
3:6	198	8:2	108
3:9	260	8:3	108, 137, 223
3:13	62	8:8	155
3:20	122	8:9	257, 262
3:23	146, 185	8:12	197
3:24	89, 107, 108, 110	8:17	216
3:25	95	8:18	190
3:26	99	8:20	30
3:30	59, 216	8:23	115, 163
4:7	67	8:24	152
4:9	197	8:26	115, 226
4:12	148, 256	8:29	142
4:14	105, 106	8:32	143, 167, 205, 262
4:16	256	8:38	197
4:18	166	9:3	174, 207
4:25	166	9:5	109
5:1	176	9:6	118
5:3	260	9:20	263
5:7	152	9:25	256
5:8	115	9:28	85

9:30	256	12:18	137, 165
10:14	117	13:7	104
10:15	227, 231	13:8	259
10:18	259, 260, 262, 263	14:2	102, 116
10:19	98	14:4	114, 155
11:1	67, 229, 258	14:5	102
11:2	258	14:21	223
11:4	45	14:22	114
11:17	91	15:15	185
11:20	152	15:20	256
11:21	257	15:22	256
11:22	33	15:24	198, 224
11:30	154	16:2	142
11:36	163, 164, 165	16:6	137
12:5	159	16:11	49
12:6ss.	197	16:18	111, 118
12:9	98	16:19	198
12:15	245	16:25	151

I. CORINTHIENS.

1:1	129	4:6	121, 258
1:13	228	4:8	176, 206
1:17	266	5:1	118
1:18	107	5:6	107
1:19	63, 190	5:8	204
1:22	208	5:10	255
1:29	122	5:11	181
1:31	199, 202	6:3	262
2:4	107	6:7	121, 181
2:7	249	6:8	116
2:12	69	6:9	259
2:13	99, 145	6:11	181
2:16	40	6:18	146
3:2	265	6:20	262
3:4	40, 122	7:5	216
3:8	110	7:7	174
3:9	107	7:28	60, 185, 213, 215
3:10	107	7:31	132
3:13	230	7:35	53, 115
3:21	143	8:4s.	106
3:22s.	106, 196	8:7	168

8:9	202	12:11	152
8:13	262	12:15	259
9:1	66, 229	13:2	254
9:2	217, 257, 261	13:3	82
9:4	258	13:7	96
9:6	259	13:8	249
9:7	110	13:12	75, 181
9:8	231, 258	13:13	98
9:12	144	14:9	252
9:13	148	14:20	149
9:15	164, 265	14:27	162
9:17	136	14:35	106, 229
9:21	82, 142	14:39	256
9:26	262	15:18	118
9:27	201	15:4	192
10:12	204	15:8	33, 216, 227
10:16	117	15:10	117
10:17	208	15:12	197
10:19	235	15:16	211
10:22	174	15:20	197
10:27	213	15:25	221
10:28	213	15:27	236
10:30	151	15:31	263
11:2	66, 143, 208	15:33	265
11:5	151	15:37	214
11:13	115	15:42-44	196
11:21	116	15:51	75, 260
11:22	33	15:55	37
11:25s.	225	16:6	137, 251
11:28	146	16:21	116
12:2	224	16:22	72

II. CORINTHIENS.

1:4	117	2:15	155
1:9	192	3:12	152
1:13	197	3:15	223
1:14	99	3:16	166, 223
1:17	263	3:18	136, 166, 227
1:22	30	4:4	142
2:6	156	4:13	115
2:13	155, 242	4:16	142
2:14	156	5:1	141, 213

5:13	155	9:9	48
5:14	141, 168	9:12	156
5:15	146	10:1	128
5:20	251	10:4	155
6:10	148	10:9	245
6:14	72, 151	10:13	95
7:8	216	10:16	160
7:11	196, 197	11:1	206
7:12	243	11:4	121, 263
8:6	227	11:21	236
8:10	148	12:2	160, 167
8:11	243	12:19	148
8:12	226	12:20	152, 255, 258
8:22	137		

GALATES.

1:6s.	121	4:20	30, 31, 174, 207
1:9	206	4:24	122
1:12	197	4:25	45, 104
2:1	163	4:27	48
2:2	201	5:2	135
2:7	99, 181	5:4	146
2:9	205	5:12	176, 206
2:13	152, 204	5:14	111
2:14	235	5:24	141
3:1	167	6:3	118
3:4	261	6:10	224
3:13	168	6:11	120, 231
3:19	75, 221	6:12	152
3:25	169	6:14	106, 176, 206
4:11	202	6:17	140
4:19	222		

EPHÉSIENS.

1:3ss.	266	2:3	151
1:4	160	2:4	135
1:7	37	2:8	152
1:14	117	2:12	145
1:17	79, 202	2:19	197
1:18	37	3:1	160
1:21	160	3:5	148

3:8	50	4:28	249
3:19	146	4:29	203
3:20	90, 160	5:3	155
4:9	105	5:4	188
4:11	116	5:5	117, 177, 252
4:13	222	5:12	152
4:17s.	96	5:21	251
4:18	253	5:26	148
4:22	50	5:33	177
4:23	40	6:6	90
4:25	177		

PHILIPPIENS.

1:11	136	2:20	220
1:13	46	2:23	30
1:15	122	2:27	160
1:18	151, 190	3:5	43
1:27	61	3:8	263
2:6	45, 242	3:9	116
2:8	149	3:12	213, 230
2:9	109	3:13	133, 143, 234
2:12	187	3:14	90
2:15	117, 160	3:16	71, 245, 250
2:18	153	4:8	118

COLOSSIENS.

1:4	250	2:14	149
1:15-19	109	2:19	260
1:16	112, 142	2:23	90
2:8	202	3:1	153
2:9	109, 260		

I. THESSALONICIENS.

1:5	118	4:8	262
1:8	245, 259	4:9	115
2:7	227	4:16	108
3:1	147	5:5	141
3:5	201	5:10	166
3:8	211	5:23	206
4:2	60		

II. THESSALONICIENS.

1:3ss.	266	3:6	60
1:4	53	3:11	248, 265
2:15	136, 181		

I. TIMOTHÉE.

1:6	146	4:1	146
1:7	121, 229	4:4	215
1:15	103	4:13	222
1:16	111	5:8	143
2:6	168	5:17	90, 143
2:8	48, 207	5:19	216
2:9	43	5:22	144
3:1	143	5:25	45
3:15	191	6:4	90
3:16	117	6:5	136, 146

II. TIMOTHÉE.

1:12	200, 230	3:2s.	196
1:13	108	3:16	111
2:11	168	4:8	98
2:14	255	4:15s.	35
2:25	201, 202		

TITE.

1:11	220, 258	2:11	156
1:12	265	2:13	109
2:3	25	3:8	156
2:7	181	3:11	90

PHILÉMON.

13	168	20	143
16	138		

HÉBREUX.

1:1ss.	266	1:9	135
1:4	118, 166, 226	2:2	166

2:10	163	8:2	117
2:13	66, 194	8:3	200, 203, 219
2:14	144	8:6	86, 226
2:15	242	8:9	253
2:16	262	8:11	66, 194
2:17	136	9:7	140, 219
2:18	209	9:17	208, 257
3:1	209	9:23	51
3:3	226	9:26	198, 208, 216
3:10	209	10:2	198, 208, 216
3:11	205, 216, 230	10:13	140
3:12	187, 202, 258	10:25	153, 226, 249
3:13	221	10:37	118, 224
3:14	262	11:3	260
4:1	202	11:9	67
4:3	205, 262	11:15	212
4:12	50	11:21	225
4:16	42	11:32	190, 253
5:2	208	12:1	198, 262
5:4	227	12:2	144, 162
5:8	217, 251, 265	12:5	143
5:9	48	12:6	209
5:10	136	12:11	146
5:12	137, 192, 235	12:13	265
5:14	167	12:17	262
6:10	143	12:18	154
6:14	197, 251	12:20	143
7:4	120, 265	12:22	47, 154
7:9	203, 245	12:28	218, 219, 220
7:11	245	13:2	133, 250
7:20	118, 209, 226	13:5	260
7:23	192	13:13	262
7:24	98, 109	13:15	43
7:25	99	13:16	152
7:27	168	13:23	248

JACQUES.

1:1	71, 245	1:13	145
1:2	111, 149	1:18	118
1:5	146	1:19	79, 177
1:6	151	1:22	255
1:11	185	1:23	257

1:24	121, 185, 192	3:10	87
1:26	48	3:13	229
2:5	155	4:13	72, 116
2:7	107	4:14	108
2:10	219, 220	4:15	243
2:25	148, 150	5:3	68
3:1	260	5:12	133, 167
3:5	118	5:15	69
3:7	152	5:17	151

I. PIERRE.

1:8	256	4:9	146
1:11	229	4:12	152
1:16	190	4:13	151
1:18s.	152	4:15	90
2:6	106	5:1	107
2:18	255	5:2	260
3:1	69	5:8	238, 244
3:3	255	5:9	142, 199
3:14	214	5:12	177, 199
3:17	214		

II. PIERRE.

1:1	109	2:19	152
1:4	50, 98, 108	2:20	109
1:9	220, 258	3:1	120
1:11	109	3:9	146
1:17	118	3:14	156
1:20	146, 147	3:15	108
2:6	141	3:18	109
2:12-15	250		

I. JEAN.

1:1	66	2:22	259, 260
1:4	114	2:27	83
1:21	122	3:1	120
2:2	166	3:4	110
2:12	114	4:2	248
2:19	212	4:3	220, 258

4:6	258	5:10	208, 257
4:16	109	5:16	134
4:18	104	5:20	201
5:4	37		

III. JEAN.

4	50
-------------	----

JUDE.

4	42	20	50
-------------	----	--------------	----

APOCALYPSE.

1:4	96, 102, 118, 128, 264	4:1	72, 264
1:8	102	4:3	160
1:9	109	4:4	264
1:13	49	4:6	51, 160
1:18	42, 187	4:9	224
2:1	116	4:11	104
2:3	65	5:3	260
2:4	60, 65	5:4	260
2:5	85	5:6	42
2:7	62	5:7	66, 192, 264
2:12	108	6:6	141
2:14	132	6:8	153, 164
2:16	154, 155	6:15	30, 43
2:17	146	7:1	165
2:20	62	7:2	113
2:25	221	7:9	136
2:26	251	8:1	219, 224
3:3	131	8:13	231
3:4	136	9:4	197, 260
3:5	135	10:8-10	264
3:7	42	11:6	225
3:9	59	11:9	59, 62
3:12	40, 128, 264	11:10	87
3:14	104	11:13	141
3:15	176, 206	12:4	85
3:17	109	12:12	231
3:21	129	14:4	220

14:14	99	18:10	231
14:20	146, 160	18:16	118
15:2	151	18:17	111
15:3	130	19:3	65
16:18	118	20:3	221
16:19	128	20:5	222
17:3	143	21:21	51, 119, 159
17:8	217	22:9	255
17:17	221	22:19	64
18:3	85		

162	01:11	99	11:11
111	01:31	101	11:11
111	11:31	101	11:11
20	01:11	01:11	11:11
121	11:02	11:11	11:11
121	11:02	11:11	11:11
011 011 10	12:12	11:11	11:11
012	01:12	11:11	11:11
10	01:12	11:11	11:11

INDEX DE QUELQUES MOTS GRECS IMPORTANTS.

(Pour la liste alphabétique des verbes voy. le chapitre VIII.
Pour la liste alphabétique des prépositions voy. le chapitre XV.)

	PAGE		PAGE
αββά	130	ἀπολῶ, ἀπολέσω	63
ἀγαθός	90	ἀπολύτρωσις	89
ἄγαρ	45	ἄρα.	197
ἄγε.	72	ἄρα.	228
ἀγιασμός.	91	ἄρπαξ	48
ἄγιος	90	ἄρραβών.	30
ἀγιώτατος	50	ἀρχήν	99
αἰών	44	ἄτεκνος	49
αἰώνιος	48	αὐτοκατάκριτος	90
ἀκήκοα	66	αὐτός	53, 113, 114
ἀκριβέστατος	50, 98	ἀφέθησαν	67
ἀλλήλων	55	ἀφεῖς	62
ἄλλοτριεπίσκοπος	90	ἀφελπίζω	30
ἄμα	39, 150, 152	ἀφελῶ	64
ἀμφίς	39	ἄφες	72
ἀμφοτέροι	45	ἀφείωνται.	65
ἄμφω	44	ἀφῆκες	60, 65
ἀν	31, 173, 211ss., 219	ἀφίδω	30
ἀνάβα	72	ἀφίσουσιν	59, 62
Ἀνδρέου	37	ἄχρι	221
ἀντιπαρῆλθεν	91	βάαλ	46
ἀπεκατεστάθη	67	βαθέως	49
ἀπέσταλκαν	85	βαπτίζω	91
ἀποθανοῦμαι	64	βάπτισαι	33
Ἀπολλῶς	40, 91	βαπτίσω	63
Ἀπολλώνιος	91	βασιλεύς.	42, 44

βοηθαγή	46	διότι	208
βίηφι	39	διπλοῦς	90
βορρᾶ	37	δοῖ	68
βούλει	74	δός	72
γάρ	197, 208	δύναμις	90
γέ	261	δύνομαι	59
γέγονα	64	δύο	44
γέγραφα	64, 66	δῶφ et δοίη	79
γένος	43, 44	δωρεάν	201
γέρων	44	ἔα	231
γῆ	106	ἐάν	31, 173, 210 s., 220
γίνομαι	61	ἐβέβλητο	67
γινώσκω	61	ἐγενήθην	60, 75
γνοῖ et γνῶ	78	ἔγνωκα	66
γογγύζω	92	ἔγνω	59
γραμματαεύς	42	ἐγώ	53, 72, 113
δαίμων	42	ἐδολιούσαν	62
δείκνυμι	88	ἐδώκαμεν	60
δείγμα	89	ἐθελοθησκία	90
δείξις	89	εἰ	211 ss., 228
δεῖνα(ό)	54, 116	εἰδήσω	65
δεσμός, -μά	46	εἰδῶ	65, 69
δεῦτε	231	εἰκόνα	44
δή	262	εἰληφα	66
δημοσίᾳ	152	εἴμι	63
διδῶ	59	εἰς	101
δίκαιος	90	εἶπα	60
δικαιοσύνη	89	εἰπόν	60
δικαίω	89	εἶτε	197
δικαίωμα	89	εἶχαν	62
δικαίως	89	εἶχσαν	62
δικαίωσις	89	ἑκατοντάρχης	37
δικαιωτής	89	ἑκατόνταρχος	37
δικαστής	89	ἐκεῖνος	54
δίκη	88, 89	ἐκέκραξα	59
διό	198	ἐκκλησία	106

ἐκχεῶ	63	θάλασσα	100
ἐλάχιστος	50	θέλω	91
ἐλαχιστότερος	50	θές	72
ἐλπιοῦσιν	63	θυγάτηρ	42
ἐλπίς	30	ἴδε	33, 71, 201
ἐμβάλλω	30	ἴδις	152
ἐνκρίνω	30	ἴδιος	55
ἐξέδετο	60	ἰδοῦ	231
ἐξώτερος	50	ἱεροσόλυμα	40, 46
ἐπροφήτευσαν	67	ἱερουσαλήμ	40
ἔρημος	48	Ἰησοῦ	40
ἐριθία	29	ἰλεως	48
ἐπάν	223	ἵνα	201 ss.
ἐπεῖ	208, 223	ἵσασιν	65
ἐπειδή	208	ἰσάνω	59
ἐπειδήπερ	208	ἰ(εἰ)στήκειν	82
ἐς	72	ἰχθύς	42
ἐστάναι	64	καθά	226
εὐγενής	48	καθάπερ	226
εὐρακα, εὐρακα	66, 84	καθαρός	90
ἔως	221 s.	καθό	226
ἦ	196	καθότι	209, 226
ἦδυνήθην	67	καθώς	227
ἦκω	64, 81	καθώςπερ	227
ἦλθαν	60	καί	195 s.
ἦλιος	106	καινός	90
ἡμάρτησα	60	καίπερ	217
ἡμέτερος	53	καλέσω	63
ἡμῖτους	49	καλο-διδάσκαλος	25
ἡμῶν αὐτῶν	53	καλός	90
ἡνίκα	223	καπερναοῦμ	29
ἡνεψχθησαν	67	καυθήσονται	82
ἡργάσατο	67	κεκοπίακας	65
ἡρψιδιανός	91	κεκράζουσιν	66
ἡρώτων	62	κέρας	42, 44
ἦφις	62	κερδηθήσονται	69

κεφαλήφιν	39	νίκος	37
κήρυξ	42	νουνεχώς	97
κλείς	42	νοῦς	40
κοινή	23	νύκταν	40
κόσμος	106	ὁ, ἡ, τό	101 ss.
κρυφή	152	ὅδε	54
κύκλω	148	ὁδός	40
Κῶ	40	ὀδυνᾶσαι	74
λάβε	71	οἶδαμεν	65
λογία	29	οἰκοδομήθη	67
λογομαχία	90	οἶκος	106
Λύστραν	37	οἶος	54, 231
Λύστροις	37	ὀλίγος	30
λύτρον	89	ὁμολογουμένως	97
μάλιστα	51	ὁποῖος	54, 231
μᾶλλον	51	ὅπως	201
Μάρθας	37	ὀρέων	43
Μαρία	37	ὅς	54, 218 s.
Μαριάμ	37	ὅσιος	48, 90
μάταιος	48	ὅσον	226
μέγιστος	50	ὅσος	54, 231
μειζότερος	50	ὅστέα	40
μείζων	48, 50	ὅστις	54, 219
μέν	262	ὅταν	224
μέλλω	63, 186	ὅτε	224
μέχρι	222	ὅτι	198, 205, 232, 234
μή	201, 217, 220, 228, 253, 254 ss.	οὐ	228, 253, 254 ss.
μηδέ et autres composés	254 ss.	οὐά	231
μικρότερος	50	οὐαί	231
μονόφθαλμος	90	οὐδέ et autres composés	254 ss.
Μωυσῆς	38	οὖν	197
ναί	263	οὐρανός	106
ναῦς	42	οὔτε	197
νέος	90	οὕτος	54
νή	263	ὅψῃ	73
νίκη	37	ὀψήσθαι	69

ὄφελον	175, 206	προσωπολήμπτης	90
ὄφθαλμοδουλία	90	πρότερος	50
πανοικίε	152	πρώτος	51, 98
πανπληθεῖ	152	πῶς	230
πάντα	39	ῥαντίζω	91
πάντη	152	σάββατον	37
πανταχῇ	150	σεαυτοῦ	53
παπᾶς	36	σημεῖον	90
παρελάβοσαν	60	σκάνδαλον	88
παρήκην	67	σκέπτομαι	91
πατήρ	42	σκοπή	91
πειρασμός	91	σκοπιά	91
πεῖν	57, 84	σκοπός	91
πένης	48	σκώψ	91
πέπτωκαν	85	Σολομώντος	43
πέπτωκες	84, 85	σπείρης	37
πεφύμιστο	72	στήκω	61
περισσότερον	51	σύ	53, 72, 113
πέρ	262	συγγενής	30, 49
πεσοῦμαι	63	συγγενίς	48
πηλίκος	231	συγκοινωνός	91
πίεσαι	74	συνειδυτής	37
πίομαι	63	συνίουσιν	62
πλήρης	49	συνάσχω	30
πλοῦτος	37, 46	σχές	72
ποιμήν	42	σῶμα	44
ποῖος	54	τάχα	150, 152
πόλις	42, 43	τάχιον (ειον)	50
πολιάρχας	38	τε	196
πόσος	54, 231	τεθεμελιώτο	67
πότε	230	τέρας	90
πότερον	231	τέσσαρες	51
πρεσβύτερος	92	τέσσερα	31, 51
πρίν	222 s.	τεσσαράκοντα	51
προστίθηναι πέμψαι	24	τεσσαρακονταετής	51
προορώμην	67	τετήρηκαν	65

τις	54	ὑπερεκπερισσοῦ	160
τίς	54, 229, 237	φάγεσαι	74
τοί	262	φάγομαι	63
τοιγαροῦν	198	χαμαί	39
τοίνυν	198	χάρις	42, 97
τοιούτος	54	χειλέων	43
τομώτερος	50	χεῖραν	40, 42
τόσος	54	Χριστιανός	91
τοσοῦτος	54	Χριστός	33
τυχόν	137	χρυσᾶν	49
ὔδωρ	44	ὦ	231
ὑμέτερος	53	ὥς	200, 204, 206, 209, 224, 227
ὑμῶν αὐτῶν	53	ὥστε	204